

# La Revue Populaire

Magazine Littéraire

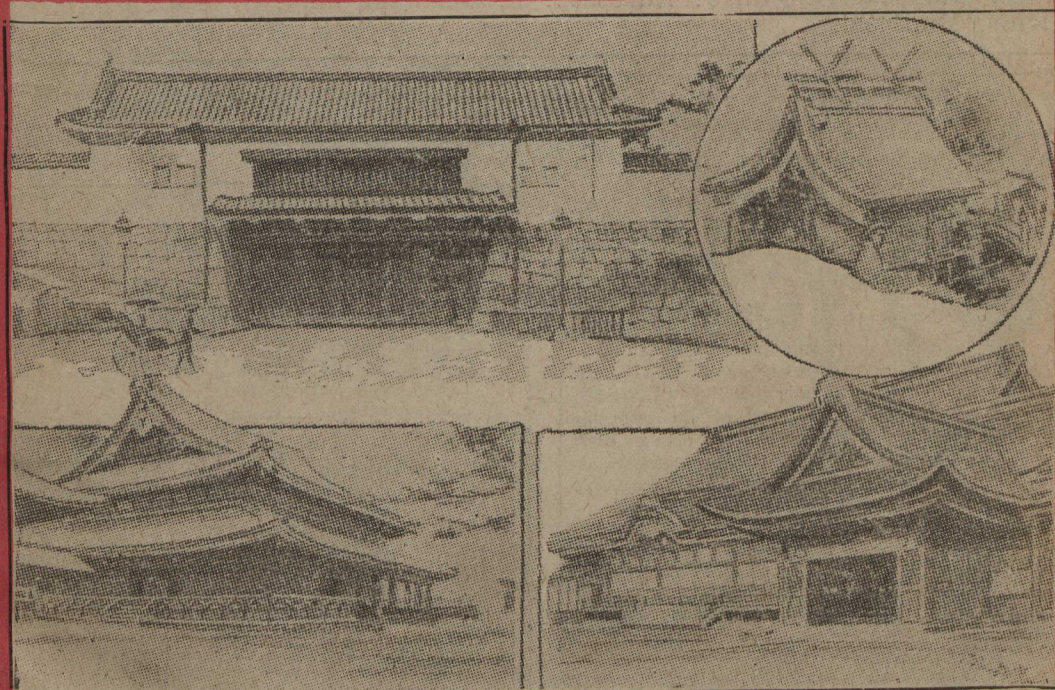
Illustré Mensuel

12e Année, No 10

OCTOBRE 1919

PRIX: 15 CENTS

DOUL



*Les courbes des couvertures japonaises. (Voir intérieur.)*

**UNE SEULE MARQUE**

peut vous donner pleine et entière  
satisfaction c'est celle de

# L'ALLIGATOR

**MALLES - VALISES - SACS de VOYAGE, Etc**

**Dernières Nouveautés d'ARTICLES EN CUIR**

Il en est de même de nos *HARNAIS, SELLES, COUVERTES POUR CHEVAUX*, etc. La marque *ALLIGATOR* est la meilleure garantie de qualité et de durée. *AVANT D'ACHETER* assurez-vous si la Marque *ALLIGATOR* est bien sur la marchandise.



*Samontagne Limitée.*

**Bloc Balmoral**

**338 rue Notre-Dame O., Montréal, Can. (Près de la rue McGill)**

**SUCCESSALES :**

L'ALLIGATOR, 413 Ste-Catherine, O.

BAZAR DU VOYAGE, 293 Ste-Catherine, E.

**VOULEZ-VOUS RIRE?** Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adressez: E. Hartman, dépt. R., 1302b Saint-Denis, Montréal.

## Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE

### Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer les creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune

file ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A.,

Montréal.



## Mesdames !

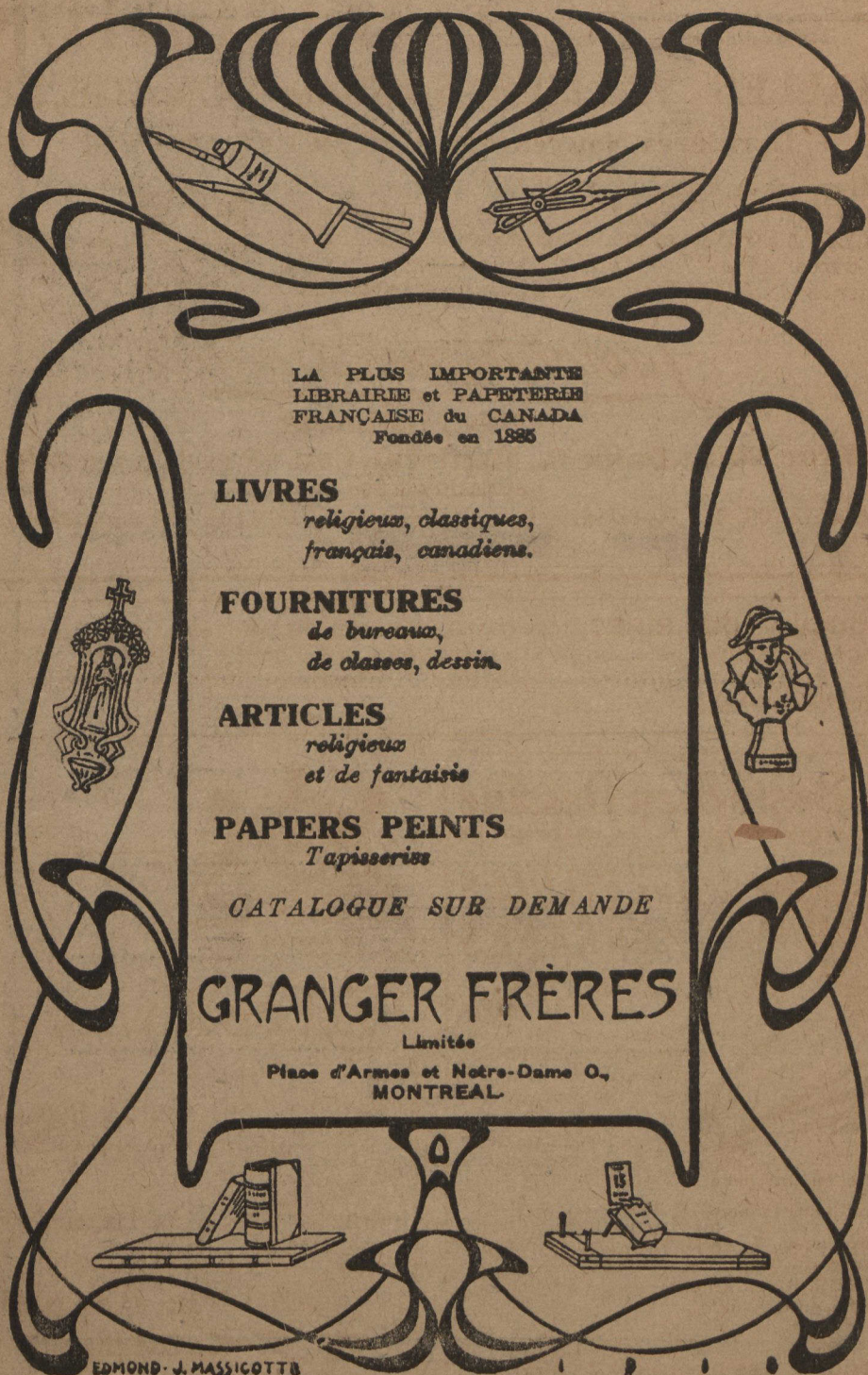
Profitez de notre Réduction  
durant ce mois.

Une visite vous convaincra.

### Ganterie Royale

483, Ste-Catherine, Est,

— Tel. Est 3341 —



LA PLUS IMPORTANTE  
 LIBRAIRIE et PAPETERIE  
 FRANÇAISE du CANADA  
 Fondée en 1885

**LIVRES**

*religieux, classiques,  
 français, canadiens.*

**FOURNITURES**

*de bureaux,  
 de classes, dessin.*

**ARTICLES**

*religieux  
 et de fantaisie*

**PAPIERS PEINTS**

*Tapisseries*

CATALOGUE SUR DEMANDE

**GRANGER FRÈRES**

Limitée

Place d'Armes et Notre-Dame O.,  
 MONTREAL.

# Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom .....

Rue .....

Localité .....

Ancienne Adresse .....

Localité .....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

# La Revue Populaire

Vol. 12, No 10

Montréal, Octobre 1919

## ABONNEMENT

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.75 — Six Mois: - - - 90 cts

Montréal et Étranger:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous  
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,  
Éditeurs-Propriétaires,  
181 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

## PLAINTES D'OUTRE-TOMBE

"Devant les tristes couchants  
Faits de topaze et de cuivre,  
Le souvenir aime à suivre  
Le déclin des jours penchants.

"Des langueurs d'aube pâlie  
Circulent dans l'air du soir,  
Mêlant un frisson d'espoir  
A cette mélancolie."

Profitons bien des jours d'octobre, puisque l'automne, ses rêveries et ses promenades sous les arbres effeuillés, est tôt remplacé par le morne hiver. Pourtant, combien moins angoissant que les automnes passés, celui de 1919, puisque ce n'est plus l'affreuse guerre et ses deuils immanents; puisque nos héroïques défenseurs auront désormais de douilllets oreillers au lieu de couche de pierre et de vase des tranchées de première ligne; puisqu'ils auront des rêves humains et paisibles au lieu des épouvantables cauchemars, dans le grondement de la mitraille dévastatrice et le sifflement des balles assassines.

O lecteur à l'âme mélancolique et vagabonde, n'as-tu jamais entendu, au cours de tes promenades par les sentiers déserts, les grandes voix de l'au-de-là te clamer dans le vent qui fait tourbillonner les feuilles, des vérités vers lesquelles ton esprit ne s'est pas assez longuement arrêté? Et n'as-tu pas compris ce que disaient à ton âme les mânes de nos héros morts pour la patrie? Ecoute alors ce qu'elles m'ont confié à moi, au cours d'une récente promenade au pied du Mont-Royal:

"Nous ne regrettons rien de notre sacrifice, disaient-elles, puisqu'il nous a valu la bien heureuse immortalité, mais si notre voix n'est pas exempte d'amertume, ce soir, c'est que nous comprenons mal l'in-

gratitude dont on a fait preuve pour tous les héros canadiens, les survivants de l'horrible guerre comme ceux qui sont tombés dans la mêlée.

"Où étions-nous, où étaient-ils les Canadiens, dans la grandiose apothéose de la Paix, le 14 juillet dernier, à Paris? Aux côtés des glorieux soldats de la France et de ses colonies, des Belges, des Italiens, des Arméniens, marchaient avec des Africains, des Japonais, des Roumains, des Grecs, des Serbes, des Indiens, avec des Anglais et des coloniaux britanniques tels que les Australiens, les Néo-Zélandais, les Boers, etc. Où donc étaient-ils les Canadiens dans cette marche à la gloire? A-t-on eu honte de nous? Nous étions-nous moins bien battu que les autres? Avait-on déjà oublié que nous parlions français et que c'était du sang français qui coulait dans nos veines.

"Et, le 19 juillet, à Londres, ce ne fut qu'au dernier moment qu'on s'aperçut de l'oubli et que, par crainte des reproches mérités, on trouva quelques rares Canadiens pour les faire figurer dans le cortège. Au Canada, rien ne fut fait pour célébrer la fête de la paix. Nos gouvernants avaient-ils donc déjà oublié les sublimes dévouements pour la défense de la patrie? Avaient-ils oublié de laisser des héros canadiens sur les sols français et britanniques pour les faire défiler glorieusement sous les arcs de triomphe? Avaient-ils jugé les nôtres indignes d'un tel honneur? Nos noms et nos vies sacrifiées, qu'a-t-on fait de tout cela? Voilà pourquoi nos voix d'outre-tombe ont, ce soir, tant de mélancolie et d'amertume!"

Ne voilà-t-il pas un sujet de méditation propice aux longues soirées d'octobre?

GUSTAVE COMTE.



*Votre destin d'après les influences astrales. (Voir ci-contre l'Horoscope de la Revue Populaire, pour chaque jour du mois.)*



JUPITER OLYMPIEN

## VOTRE HOROSCOPE

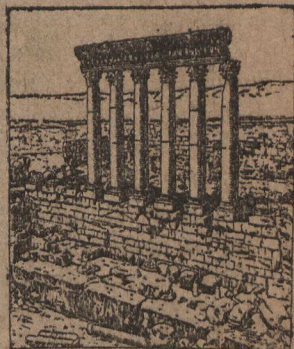
### POUR TOUS LES JOURS DU MOIS

par PYTHON LE CHALDEEN

Basé sur les influences astrales conformes  
aux données des astrologues.

(Compilation spéciale pour la "Revue Popu-  
laire")

CLÉF EXPLICATIVE—(a) Influences as-  
trales combinées.—(b) Ce que sont les per-  
sonnes nées aux dates ci-dessous.—(c) Ce  
qu'elles doivent faire.—(d) Ce qu'elles ne  
sont pas.—(e) Ce qu'elles doivent éviter de  
faire.



LE TEMPLE de JUPITER

## OCTOBRE

1. — (a) Mercure, Mars et Saturne. (b) Personnes aptes aux affaires ayant l'amour du gain; aiment l'exactitude, même en amour; sont parfois portées à la jalousie; ont une éloquence naturelle et un rare pouvoir de conviction; (c) Doivent apporter du système dans leurs entreprises; Mercure et Saturne réunis peuvent donner le génie; doivent cependant pratiquer le silence et doivent commencer leurs entreprises en juin et juillet; (d) Ne sont pas exempts de l'envie, et pas toujours délicats en affaires, mais ne sont pas désagréables en société; (e) Les femmes doivent éviter le maniérisme et la coquetterie et ne pas trop chercher à cacher leur âge; ne ne doivent pas fermer les yeux sur leurs défauts, car dès qu'elles connaissent elles ont le secret du succès, de la santé et de la richesse.
2. — (a) Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes généralement ni trop grasses ni trop maigres; ont souvent les yeux grands et rieurs; ont le don de la seconde vue, et avec l'exercice deviennent de profondes observatrices; aiment à donner de grandes fêtes et font généralement de beaux mariages; (c) Doivent attendre l'avis de leur médecin avant de prendre des stimulants; les hommes doivent porter attention à la politique, doivent rechercher surtout en mariage les personnes nées en décembre. (d) Ne sont pas patientes et l'amour profond n'est pas ordinairement leur fort; ne sont pas portées à perdre beaucoup de temps dans les entreprises amoureuses; (e) Doivent éviter les excès dans le manger et le boire, et une attention trop tenace dans la recherche en matière de toilette; ne doivent pas abuser de leur puissance magnétique.
3. — (a) Vénus, Mars et Saturne. (b) Succès dans les projets de tendresse, d'affection et d'amour; le vendredi est leur jour de chance pour les fiançailles et le mariage; tempéraments artistiques et littéraires, amateurs du beau; (c) Doivent s'entraîner à la fermeté dans leur décisions, et doivent suivre leur première pensée qui est presque toujours bonne et charitable; (d) Quoique d'un tempérament amoureux, ne sont pas toujours sincères dans leurs affections, mais ne pleurent pas à propos de tout et de rien; ont surtout une nature de bons vivants et ne sont pas des repoussoirs en société; (e) Ne doivent pas s'occuper exclusivement de leur toilette, et elles doivent se méfier de leur coeur qui n'est pas toujours juste par leurs amis et connaissances; les hommes doivent surtout éviter de porter des bijoux et des ornements plutôt féminins.
4. — (a) Saturne et Mars. (b) Personnes

possédant un ascendant naturel et appelées fort souvent à de hautes situations; cependant, sont plus fanatiques qu'enthousiastes; aiment la solitude et sont plutôt mélancoliques; elles ont une bonne mémoire et aiment les discussions; (c) Doivent montrer parfois plus d'ambition et de gaîté; doivent avoir plus de confiance en elles-mêmes; doivent se marier jeunes avec des personnes nées en septembre, janvier ou octobre. (d) Pas toujours amusantes en société; sont tenaces dans leurs entreprises amoureuses ou autres; ne donnent pas facilement leur coeur mais font parfois d'excellents ménages; (e) Les parents doivent éviter de faire faire à leurs jeunes enfants nés ce jour, des besognes qui les répugnent; il ne faut pas oublier que les Saturniens sont toujours révoltés, mauvaises têtes; doivent surtout éviter le doute persistant dans les entreprises; doivent fuir les jeux de hasard et les paris.

5. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b) Personnes douées du sens de l'invention et de l'imitation; trouvent spontanément et sans étude; ont beaucoup de goût pour le beau dans les arts et le mobilier; sont cependant destinées à souffrir dans leurs inclinations, car se livrent trop facilement et avec trop d'enthousiasme; (c) Doivent préférer la lecture, la poésie et la contemplation; doivent manifester de l'originalité dans leur mise; car souvent elles donnent le ton à la mode; plusieurs jeunes filles nées ce jour, ont des succès comme mannequins; (d) Ne s'occupent que fort peu des affaires des autres, car leur peu de modestie les occupe assez au sujet de leurs propres affaires; ne sont pas assez sceptiques au sujet des louanges qu'elles reçoivent; ne sont cependant pas de mauvais époux; (e) Doivent éviter de donner trop libre cours à leur caractère indépendant; éviter de re-

chercher trop de richesses dans le mariage; éviter aussi les maladies des yeux.

6. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) Personnes un peu trop indolentes de caractère, lorsqu'elles ne réagissent pas; mais possédant cependant une rare habileté dans les travaux manuels ou intellectuels; aiment les plaisirs plutôt faciles et ne sont pas aptes à diriger les autres; (c) Doivent apprendre de bonne heure à dompter leurs penchants à l'indolence, la langueur, l'inertie et les plaisirs parfois dangereux; doivent aimer la franchise, dominer leurs penchants à la superstition au point de faire du vendredi leur jour de chance; (d) Ne sont pas fermes dans leurs résolutions et ne s'occupent presque pas des affaires des autres, souvent par crainte de se donner du tracass; ne sont cependant pas antipathiques. (e) Doivent éviter surtout les stimulants: l'alcool, le jeu, les endroits de débauche et les mauvais amis; doivent éviter d'épouser des personnes trop jeunes subissant aussi l'influence directe de la lune.

7. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes ayant de grandes ambitions mais souvent empêchées de les réaliser, à cause de leur caractère révolté et indépendant; nées dans les hautes sphères, elles sont souvent appelées à régner; d'intelligence brillante, mais pas toujours gaies; cependant savent se plier aux usages mondains, où elles ont des succès. (c) Doivent surveiller leur intestin et les troubles de l'estomac, car son trop souvent sédentaires; doivent cultiver leurs talents spéciaux puisqu'elles jouissent d'une ténacité nécessaire à leur réussite; (d) Ne sont pas larges d'idées; ne sont pas crédules, ni avares ni gaspilleurs. (e) Doivent éviter de se montrer inutilement trop indépendants; éviter aussi les manques de persévérance.



- ce et croire que le succès vient toujours à qui sait attendre.
8. — (a) Mercure, Saturne et Mars. (b) Personnes appelées à réussir dans la finance, l'immeuble, les entreprises commerciales; ont une intuition remarquable; sont perspicaces et toujours rusées; étudient toutes choses avec conscience, persévérance et amour. (c) Doivent choisir un mari qui puisse leur donner un certain luxe, car les femmes nées ce jour n'aiment pas beaucoup les travaux du ménage; ces types doivent être gais et savoir y mettre du tact afin de ne pas blesser personne; (d) Ne s'emballent pas facilement, et comme elles ont une nature assez froide, elles ne sont pas toujours scrupuleusement honnêtes en affaires; à moins que l'influence de Mars n'intervienne directement; n'intervienne pas hors de propos dans les affaires des leurs voisins; et les femmes ne sont pas toujours sincères; (e) Les femmes doivent éviter d'abuser de leur pouvoir fascinateur, les regards trop langoureux, doivent éviter de se moquer de leur prochain; doivent aussi éviter l'abus des stimulants, bien que ces types ne soient guère portés à ces excès.
9. — (a) Jupiter, Saturne et Mars. (b) Personnes orgueilleuses et désireuses de profiter des meilleurs avantages de la vie; d'une rapide conception mentale, aptes à diriger les autres; plusieurs sont écrivains et peintres des renom; en politique elles arrivent vite au ministère; les femmes aiment la société brillante et les éloges; (c) Doivent vivre dans le calme et la paix; doivent se défier des gens artificieux; chercher à plaire et maîtriser leur envie de tout et de toujours dominer; doivent maîtriser également leur premier mouvement; (d) Ne sont pas simples dans leurs habitudes et leurs toilettes; cherchent parfois plutôt l'apparence de l'amour que l'a-
- amour véritable; ne sont pas sans céder trop souvent à l'égoïsme; (e) Doivent éviter les blessures, principalement à la tête; ne doivent pas permettre que leur sympathie soit surtout faite de pitié; doivent plutôt faire la part de leur véritable affection si elles veulent éviter de froisser leurs obligés.
10. — (a) Vénus, Saturne et Mars. (b) Personnes douées d'une grande patience et obstination; peu voluptueuses et peu sensibles à l'amour, ce qui ne les empêche pas d'être des amies dévouées; ne sont pas d'une gaieté exubérante mais sont quand même plaisantes; aiment les sciences et les mathématiques et savent garder les biens acquis; (c) Doivent s'efforcer de porter des habits de couleur claire; fuir les lieux humides à cause de leurs prédispositions aux rhumatismes; les femmes peuvent être heureuses en ménage à condition de ne pas vouloir s'entêter à porter les culottes; elles ont de rares qualités d'ordre et d'économie; (d) Ne doivent pas rechercher uniquement la richesse; éviter surtout l'acharnement à s'enrichir très vite; (e) Doivent éviter les entreprises sérieuses, un samedi; doivent éviter la solitude prolongée à cause de leur caractère rêveur.
11. — (a) Saturne et Mars. (b) Personnes aptes aux mathématiques, aux sciences sérieuses, exploitation des mines, agriculture, etc; sont sobres et parfois portées à l'avarice; aiment la solitude et sont souvent mélancoliques; (c) Doivent être ambitieuses, et avec l'entraînement à la fermeté, ont de grandes chances de réussite; doivent considérer le mardi comme leur jour favorable; les femmes doivent surtout aimer les toilettes pâles et claires et s'efforcer d'être très gais; (d) Ne sont pas confiantes et sont parfois taciturnes, même en société, mais sont susceptibles d'attachement sincère; les femmes n'ont pas les

idées larges et ne peuvent se résoudre à mettre de côté l'étiquette et la mode; (e) Eviter de trop grandes indépendances de caractère, ainsi que les parties de cartes et les jeux de hasard, car elles perdent presque toujours...

12. — (a) Apollon, Saturne et Mars. (b)

Les personnes nées ce jour sont ordinairement petites de taille, brunes, mais jolies et enjouées; aiment les parfums et les fleurs: le chrysanthème, l'œillet, la rose, etc.; sont imbuës du désir de savoir, de s'instruire trop vite sur des choses avancées; ont une grande mobilité de physionomie et aiment fort à cligner de l'oeil d'un air entendu; ont les joues pleines, les jambes et les bras ronds et fermes, car Apollin est le type de la beauté; (c) Doivent considérer le samedi comme un événement dans leur vie; doivent se tenir sur leurs gardes contre les avances de personnes ayant trop d'expérience de la vie; peuvent lire les romans modernes, parce que leur tempérament n'est pas trop romanesque quoique ardent; (d) Ne sont pas toujours indifférentes aux flatteries; ne font pas assez attention à leurs yeux; ne sont pas portées vers la séquestration volontaire et la vie religieuse mais aiment à faire croire aux gens qu'elles songent à se retirer du monde; pas toujours ce type ne daigne aux mendiants d'amour esquiver le sourire consolateur; (e) Doivent éviter l'excès dans l'étude des arts purement; éviter aussi de croire trop facilement aux brûlantes déclarations de tous les chevaliers du *flirt*; éviter de porter des toilettes trop sombres.

13. — (a) Lune, Saturne et Mars. (b)

Personnes aimant trop la solitude et les longues rêveries; ont besoin d'exercice physique, font facilement les vers, ont une aptitude pour l'harmonie en musique, dans les beaux arts et même dans leur ménage, en ne contredisant

pas souvent leur conjoint; (c) Doivent déployer plus d'activité et d'initiative, une fois un projet conçu; doivent s'entraîner à l'amour de la vie de famille; doivent épouser des personnes plus âgées qu'elles ou aptes à les diriger ou à leur donner des conseils salutaires; (d) Ne sont pas très constantes dans leurs affections et ont peu de confiance en elles-mêmes; cependant ne sont pas méchantes et ne sont pas dépourvues du sens de la générosité et de la compassion. (e) Eviter les superstitions, les consultations de clairvoyantes, tireuses de cartes, doivent surtout éviter de s'imaginer que les mets vont leur tomber rôtis dans la bouche; le succès les attend à condition qu'elles se remuent.

14. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes aimant le panache, les couleurs voyantes, les armes étincelantes, le bruit et le mouvement; généreuses, magnanimes, aimant à penser par elles-mêmes au point d'accepter difficilement les conseils; cherchant à faire de beaux mariages; (c) Doivent chercher l'honorabilité avant tout et ne pas se laisser éblouir par les grandeurs; doivent surveiller leur tempérament et ne pas se laisser emporter trop facilement; les femmes doivent de préférence, porter des toilettes pâles et ne pas se marier, sans avoir mûrement réfléchi; (d) Ne sont pas toujours patientes et douces, et ne sont pas assez prudentes lorsqu'il y va de leur santé; ne sont pas trop rêveuses et ont du succès dans les sciences cancrètes; manquent parfois de simplicité; (e) Doivent éviter les spectacles tapageurs, bruyants, excitants; doivent aussi éviter l'abus des liqueurs alcooliques et ne doivent pas consacrer tout leur temps à leur toilette.

15. — (a) Mercure, Mars et Saturne. (b)

Personnes ayant souvent la démarche lestée et gracieuse; étudient toutes choses avec conscience, persévérance et a-

mour; (c) Ces personnes doivent surveiller leur imagination; sont nées pour être des penseurs, mais peuvent facilement se laisser entraîner, parce que le voisinage immédiat de Mars et Saturne leur est parfois préjudiciable; les femmes doivent avoir des manières engageantes et ne pas chercher à dissimuler leurs pensées et leur âge; (d) Ne sont pas excessivement enthousiastes et par conséquent, doivent se méfier des excès de froideur; ne plaisent pas toujours sans se donner un mal infini et ne sont pas simples dans leurs goûts; (e) Doivent éviter trop de coquetterie, une tendance native à la rissimulation ainsi que les blessures aux jointures des membres; doivent surtout éviter et craindre la médisance.

16. — (a) Jupiter, Mars et Saturne. (b) Personnes d'ordre et de tête, destinées à la réussite dans les entreprises, mais l'influence de Mars est trop prédominante souvent, et alors elles sont prêtes à tout casser pour atteindre leur but; ordinairement fortement constituées; les femmes aiment la musique et les beaux-arts en général; plusieurs savants naissent sous ces influences astrales; (c) Doivent surmonter jeune leur caractère indécis; doivent éviter de se répéter et se rappeler qu'une affirmation a plus de force si elle est faite une seule fois; doivent manger peu mais des viandes saignantes de préférence au poisson; les femmes doivent porter surtout des améthystes; (d) Ne sont pas toujours calmes, mais conservent tout leur sang-froid en affaires; ne sont pas ordinairement tentées de se marier jeune; (e) Doivent éviter de fréquenter les endroits bruyants, de faire des colères bleues, car alors elles ne tarderaient pas à créer un véritable enfer autour d'elles; doivent éviter particulièrement les procès.

17. — (a) Vénus, Mars et Saturne. (b)

Beaucoup de personnes nées ce jour ont la bouche petite et vermeille, mais les lèvres sont assez épaisses, surtout la lèvre inférieure, indice d'un caractère amoureux; l'influence voisine de Mars, les porte cependant aux promptitudes et aux coups de tête, bien que la première pensée soit souvent la meilleure; (c) Doivent considérer l'honneur comme le but unique de leur vie, ce qui les empêchera de céder bien des fois à leurs penchants trop enthousiastes, surtout dans les choses de l'amour. (d) Ne se laissent pas assez souvent diriger par les autres et attendent souvent d'avoir fait de fort amères expériences; ne sont pas patientes au sujet du mariage et un grand nombre se marient trop jeunes. (e) Doivent éviter les rêveries et les excès de confiance, car elles sont souvent trompées.

18. — (a) Saturne et Mars. (b) Personnes souvent tristes et mécontentes se défiant trop de leur prochain; ont la crainte innée du ridicule; sont cependant laborieuses, patientes, peu voluptueuses; on trouve nombre de savants parmi ces types; sont rigides en matière religieuse; (c) Doivent cultiver leur nature fière et indépendante, rechercher les distractions, la gaieté, s'occuper de musique, d'art en général; recevoir beaucoup et aller dans le monde; porter des toilettes de couleur pâles et doivent se priver de tous les excitants; (d) Ne sont pas exubérantes, pas heureuses au jeu et souvent même en amour; ne sont pas cependant ingrates ni égoïstes; ne sont pas toujours heureuses en affaires lorsqu'elles entreprennent des transactions le samedi. (e) Doivent éviter de s'exposer à des discussions trop excitantes; ne doivent pas oublier que chacun est maître de sa destinée et que les insuccès ne se suivent pas toujours dans des éclaircies de paix et de chance.

19. — (a) Apollon, Mars et Saturne. (b)

- Personnes d'humeur égale et d'une gaieté douce; atteignent la perfection dans nombre d'entreprises et arrivent souvent à la renommée, vers la quarantaine; sont d'un commerce fort agréable en société; (c) Doivent chasser les mauvaises pensées, entreprendre des voyages à pied, soigner leur chevelure, leur teint, leurs amis et leurs lectures; ne pas trop se laisser séduire par la beauté des formes; épouser des personnes nées en janvier; (d) Ne sont pas souvent assez observateurs, ne distinguent pas toujours le vrai du faux, en amour; ne se montrent pas toujours énergiques en face des difficultés et des épreuves. (e) Doivent éviter les excès d'originalité dans leur mise et leurs actions; éviter de dépenser leur argent et leurs loisirs avec les flatteurs; éviter de trop parler de leurs affaires, et surtout de parler aux courses.
20. — (a) Lune, Mars et Saturne. (b) Personnes souvent froides, languissantes, mélancoliques et peu portées à l'amour; ne manquent pas d'imagination mais se nourrissent souvent d'illusions et de chimères; (c) Doivent diriger leurs aptitudes vers les sciences concrètes; doivent montrer plus de confiance en elles-mêmes; doivent chercher à conclure le jour même ce qu'elles ont décidé; doivent prendre soin de leurs poumons et de leur gorge; (d) N'ont pas de force de résistance morale; ne sont pas toujours sincères en amour; savent parfois s'accommoder de dévouements limités; sont moins généreuses en actions qu'en paroles; ne doivent être certaines de leur destinée à moins de commencer par vaincre leur timidité et leur indécision; (e) Éviter de ne vivre que pour les plaisirs de la table, éviter de trop boire et de s'alarmer à tort sur leur état de santé; éviter de succomber à leur paresse native qui les porte à manquer des occasions de succès.
21. — (a) Mars et Saturne. (b) Personnes dont la santé est souvent capricieuse et dont l'humeur n'est pas toujours égale; sont cependant âpres au travail et soit qu'elles soient versées dans les arts ou les sciences, on retrouve chez elles la ferme volonté d'arriver; nombre de savants et d'artistes sont des types saturniens accomplis; sont constantes en amour et savent prouver leur attachement par des actes; (c) Doivent fuir la solitude, sortir un peu dans le monde, fréquenter les spectacles, le théâtre, les endroits gais, pour éviter la neurasthénie qui les menace; doivent savoir varier leurs travaux, afin d'éviter les maux de tête et les lassitudes; (d) Ne sont pas assez optimistes et ce manque de confiance dans les autres aussi bien qu'en elles-mêmes les empêche parfois de réussir; ne sont pas heureuses au jeu et dans les entreprises de hasard; (e) Doivent éviter les excès de rigidité dans leur opinion, les superstitions et les excès de confiance dans les sciences occultes; doivent éviter de persécuter les autres parce qu'elles s'imaginent être persécutées elles-mêmes.
22. — (a) Mercure, Saturne et Mars. (b) Personnes souvent délicates de constitution, mais très agiles, vives, habiles aux exercices du corps, et d'esprit souple; ont de la grâce dans les mouvements et ont un goût prononcé pour la danse; ont aussi la conception spontanée; perspicaces et presque toujours rusées; se marient de bonne heure; (c) Doivent modérer les mouvements nerveux de leurs pieds et de leurs mains; doivent se surveiller afin de ne pas trop accaparer; doivent prendre un soin particulier de leur poumons et de leur larynx; doivent commencer tôt les entreprises à leur propre compte; (d) Ne sont pas ménagers ni thésauriseurs; n'ont pas toujours de belles manières en société, parce que d'un caractère plutôt brouil-

- lon; sont souvent franches dans leurs opinions; règle général ne sont pas assez calmes, mais perdent rarement la boule; (e) Doivent éviter d'être envieuses, médisantes, dominatrices; éviter d'épouser des personnes sur le retour de l'âge, à cause de leur trop grande activité; ils se trouveraient paralysés par une lenteur due à l'âge du conjoint.
23. — (a) Jupiter, Saturne et Mars. (b) Personnes d'un caractère si orgueilleux qu'elles sont souvent prétentieuses; ont de belles manières et ont du succès dans les choses d'honneur et les affaires de famille; souvent généreuses; (c) Doivent s'efforcer d'être simples de coeur et d'esprit, et s'abandonner sans crainte aux soins et à l'amour de leur famille et leurs amis; (d) Ne sont pas assez prudents dans le choix de leurs amis et prennent souvent des mirages pour la réalité; les femmes comme les hommes ne sont pas aptes à devenir compétents dans l'industrie, le commerce et les professions; (e) Doivent éviter de se laisser rouler par de faux amis; éviter aussi tous les mouvements irréfléchis de leur coeur; mais une fois en ménage doivent éviter les trop longues discussions qui les porteraient aux emportements.
24. — (a) Vénus, Saturne et Mars. (b) Personnes aimant par-dessus toutes choses les festins, les réunions de plaisir, les banquets, les tombolas, les soirées, tous les endroits où l'on s'amuse; la première pensée chez elles est toujours la meilleure; personnes mangeant peu mais de préférence les mets excitant à l'amour; aimant les toilettes les bijoux, les parfums et les fleurs; (c) Doivent se montrer prudentes quant aux endroits et aux personnes qu'elles fréquentent; doivent ne pas hésiter trop longtemps avant de prendre une détermination; peuvent se marier de bonne heure, mais avant tout se marier selon leur coeur; (d) Ne sont pas toujours sincères, fiables, généreuses; et elles sont pour cela trompées dans leurs affections; ne sont pas incapables d'un bon mouvement et savent se dévouer pourvu qu'il y ait quelques obstination dans ce mouvement; (e) Doivent éviter l'abondance des fleurs et des parfums; modérer leurs désirs de toilette et de diamants; doivent éviter les flirts trop prolongés et ne pas rechercher uniquement les sourires et les applaudissements des flatteurs.
25. — (a) Saturne et Mars. (b) Personnes souvent tourmentées par des pourquoi presque toujours inexplicables; ont souvent des doutes irraisonnés relativement à elles-mêmes, aussi bien qu'au sujet de leur entourage; parfois de la dévotion et de la superstition; souvent aussi des insomnies et des ennuis personnels causés par leur propre imagination trop vive; cependant un grand nombre d'artistes ont subi l'influence de Saturne et Mars combinée; (c) Doivent avoir un peu plus confiance en elles-mêmes que dans les autres; surveiller les blessures aux jambes; doivent être sobres, pas trop avaricieux, ne pas se marier trop jeunes, et seulement après mûre réflexion; (d) Ne sont pas fort gais ni loquaces; ne sont pas exempts de rhumatismes et doivent fuir les endroits humides; cependant ne sont pas prétentieuses et sont souvent prêtes à rendre service; (e) Doivent éviter une trop grande indépendance de caractère et ne pas perdre un temps précieux en vains regrets; éviter de porter des habits de couleur sombre; de laisser passer le bonheur lorsqu'il se présente.
26. — (a) Apollon, Saturne et Mars. (b) Types ayant souvent la démarche noble et gracieuse ayant surtout le culte inné de la beauté dans les formes et dans les arts; aiment aussi les voyages

à pied et la contemplation, les beaux tableaux et les belles femmes; (c) Doivent surveiller leur logique et leur manière de voir, et prendre la nature pour guide; porter des vêtements plus simples que ceux qui les tenteraient de prime abord; (d) Ne sont pas très religieux mais plutôt superstitieux, dans les choses qui demandent de l'attention et de l'application. (e) Doivent se méfier de leur ambition et des compliments flatteurs; doivent surtout regarder à leurs pieds afin d'éviter les accidents dont elles sont menacées.

27. — (a) Lune, Saturne et Mars. (b) Personnes parfois lentes de corps et souvent d'esprit flegmatique; plutôt mystiques que religieuses; cependant ont une imagination active se nourrissant d'illusions; on trouve chez elle des amis fidèles mais peu d'amoureux ardents; elles aiment la société mais non les réunions tapageuses; (c) Plusieurs de ces types aiment le voisinages des rivières, les voyages et elles doivent prendre garde aux accidents, d'une manière particulière; doivent s'efforcer d'être plus généreux en actions qu'en paroles; les femmes doivent porter des toilettes pâles, des bagues ornées d'émeraudes et d'agathes; (d) Ne recherchent pas l'argent pour l'argent mais ont horreur de leur médiocrité; ne sont pas naturellement constantes en amour, mais quand l'influence de Mars est directe ces personnes sont susceptibles de sentiments intenses et profonds; (e) Doivent éviter de négliger leurs affaires et leur ménage; éviter de trop s'alarmer souvent inutilement sur leur état de santé; éviter en un mot les excès d'indolence.

28. — (a) Mars et Saturne. (b) Types ordinairement au-dessus de la moyenne et fortement constitués; cheveux courts et épais, crépus aux extrémités; ont l'allure belliqueuse des guerriers de Mars,

mais cette allure est tempérée par le voisinage de Saturne qui en fait des types posés et aptes aux affaires; sont tenaces et audacieux dans leurs entreprises; ont de grandes idées et n'ont pas toujours la conception exacte du beau; cependant réussissent toujours en affaire et savent diriger les autres; (c) Doivent être prompts dans l'exécution de leurs projets souvent mûris pendant la nuit doivent aussi commencer leurs entreprises nouvelles surtout en mai ou en juin; doivent surtout être tenaces et défendre leurs idées envers et contre tous; cependant, subissant l'influence éloignée de Saturne, ne sont pas ennemis du beau, mais ont souvent besoin de direction, sous ce rapport; (d) Ne sont pas ennemis des suggestions et se donnent la peine d'y réfléchir sérieusement; ne sont pas surtout des époux dévergondés; (e) Ne doivent pas accepter toutes les suggestions, même si elles semblent faites par des personnes désintéressées; doivent surtout se fier à leur propre initiative; ne doivent pas s'adonner trop librement au plaisir, car l'influence de Mars les prédispose aux excès.

29. — (a) Mercure, Saturne et Mars. (b) Personnes souvent de taille au-dessous de la moyenne mais aux idées de grandeur; souvent douces et affaibles ayant une grande aptitude pour les sciences pratiques et le commerce; ont de l'ordre et les femmes savent rendre leur intérieur gai et accueillant; (c) Doivent épouser de préférence des personnes nées en novembre ou en février; doivent se mêler surtout de leurs affaires et ne pas intervenir dans le ménage de leurs voisins; ne doivent pas craindre de se lancer dans les entreprises payantes ou importantes au point de vue moral; (d) Ne sont pas inconstantes et n'abandonnent pas une chose commencée sans l'avoir menée à bonne fin, même s'il fal-

lait y penser ou y travailler jour et nuit; ne sont pas de celles qui disent: "Je ne puis"; pas ennemies des plaisirs et ne font pas ordinairement de mauvais mariages; (e) Doivent éviter les excès de minutie et ne pas perdre un temps précieux sur des bagatelles; éviter de blesser les gens en conversation par des remarques intempestives; doivent parfois surveiller leur langue car sont souvent portées à la médisance et à la calomnie.

30. — (a) Jupiter, Saturne et Mars. (b) Grands mangeurs et intrépides buveurs;; aimant à recevoir, à donner des fêtes, sont appelés à occuper des places importantes dans les administrations publiques; sont vives et colères mais ne conservent pas de fiel; (c) Doivent surveiller leurs ambitions; aimer et soutenir leur famille, la pousser de l'avant; doivent prendre garde d'écraser autrui par leur faste rechercher principalement le calme et la paix; doivent surmonter leur caractère trop tranchant. (d) Ne sont pas simples dans leur mise, et leur manière de vivre; ne sont pas appelés à se marier jeunes, bien que le succès ne le leur fasse pas défaut; et les femmes surtout ne doivent pas rechercher uniquement les grandeurs et la mise élégante; (e) Doivent éviter les chicanes et les procès; éviter l'envie qui les porteraient à se ruiner pour paraître comme les autres plus fortunés; éviter les excès dans le boire et le manger.

31. — (a) Vénus, Saturne et Mars. (b) Personnes aimant la mise élégante et les vêtements clairs; faisant de l'amour le principal but de leur existence; se fiant cependant trop aux apparences extérieures et aux détails superficiels; souffrent de la négligence de leurs amis, souvent provoquée par un certain égoïsme qu'ils ne peuvent contrôler; quelques hommes se plaisent trop à porter des bi-

joux de femmes; (c) Ces personnes doivent chercher à atteindre le pourquoi des choses et ne pas chercher un confident exclusivement d'après sa mise; doivent se montrer aimables, voire aimantes, mais ne pas sacrifier un tempérament trop sentimental; (d) Ne sont pas toujours heureuses en ménage et sont souvent trompées; ne réfléchissent pas assez et n'arrivent pas au succès avant d'avoir bien compris que les retards dans l'accomplissement du devoir sont presque toujours suivis de revers; et ne doivent pas se contenter de suivre le courant pour s'excuser ensuite en disant: "J'ai été entraîné". Ne pas se croire impuissants à réagir à raison de l'influence voisine de Mars qui, si elles savent en profiter, devrait donner toute l'audace nécessaires à ceux qui réussissent; éviter d'épouser des personnes sans énergie et surtout des personnes plus jeunes qu'elles.

*Personnages connus nés en Octobre.*

Sarah Bernhardt; John Adams, ex-président des Etats-Unis; Franz Liszt; Théodore Roosevelt; Williams Penn.

*L'Horoscope du mois de Novembre, pour tous les jours du mois, dans le prochain numéro de la Revue Populaire.*

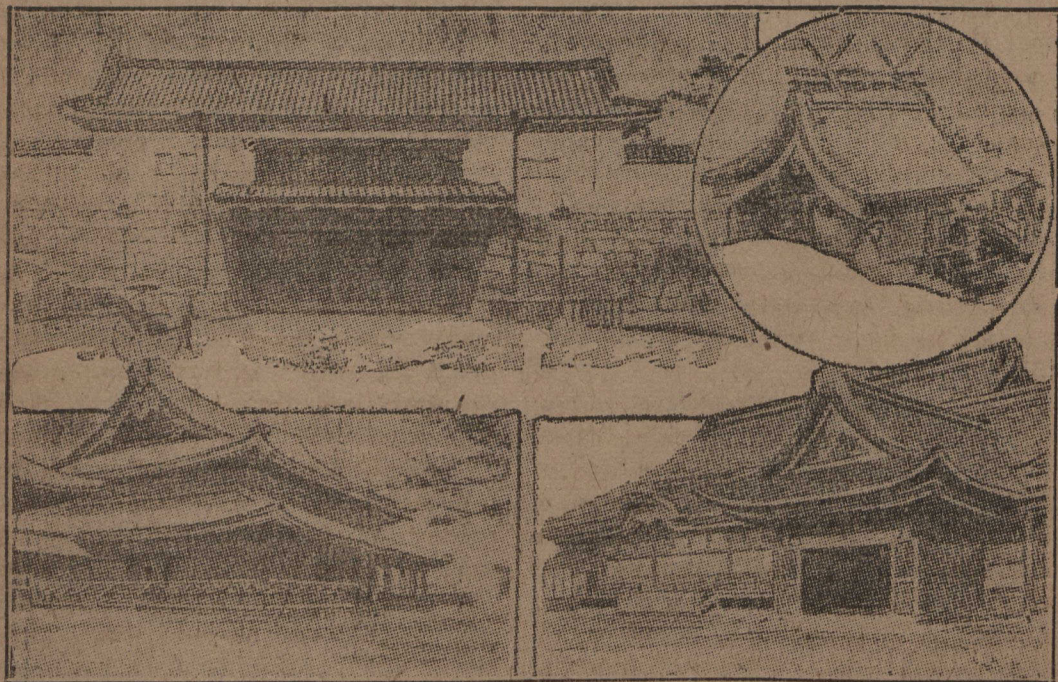
— o —

Aux environs de Jérusalem, on se sert de l'eau, rare en ces contrées, comme d'un piège pour prendre les oiseaux. On la verse dans de petits creux de rochers: les pauvres volatiles qui, en volant dans l'espace, la voient briller aux rayons du soleil, s'abattent avidement sur elle et sont pris au trébuchet ou au collet avant d'avoir pu la goûter.

— o —

## LES COURBES DES COUVERTURES JAPONAISES

L'origine de la courbe des maisons japonaises et de la facilité avec laquelle les charpentiers japonais la construisent suivant les dessins des architectes nippons, continue d'être un "puzzle" pour nos architectes occidentaux. On admet que la courbe des couvertures japonaises est la chose la plus difficile à réaliser dans la construction d'une maison.



Les artistes modernes et les écrivains voient dans cette courbe la survivance des lignes des anciennes tentes sous lesquelles les japonais s'abritaient lorsqu'ils occupaient les plaines de la Chine, mais il n'y a aucune preuve de la véracité de cette supposition.

Il n'y a aucun doute cependant que cette courbe est la plus gracieuse qui se puisse trouver de toutes les courbes artificielles ; elle simule une chaîne ou une corde suspendue entre deux points.



# LA CROIX-ROUGE

**Comment fut fondée, il y a environ 60 ans, par le Genevois Henry Dunant, cette société humanitaire admirable qui a tant fait pour diminuer les horreurs de la guerre.**

## La Croix-Rouge!

Tout le monde sait ce que c'est. Depuis la guerre surtout, nous avons pu admirer, par tout l'univers civilisé, et même chez nos barbares ennemis, le dévouement inlassable de tous ceux et principalement de toutes celles qui n'ont rien marchandé pour l'oeuvre grandiosement humanitaire du secours aux blessés, payant de leur personne sur les champs de bataille ou dans les hôpitaux militaires, ou faisant, à l'arrière, toute l'organisation propice à recueillir les fonds nécessaires au maintien de l'oeuvre.

A Montréal, à Québec, à Ottawa, et dans toutes les villes du Canada et des Etats-Unis, — et il en fut de même partout en Europe, — des comités de femmes et d'hommes se sont formés, les initiatives se sont manifestées, les souscriptions les plus généreuses sont tombées dans les escarcelles tendues, et, non seulement les victimes immédiates de la guerre, c'est-à-dire les blessés et les moribonds ont bénéficié de toute cette générosité, mais leurs familles, leurs enfants et tout ce qui leur était cher n'ont pas été oubliés.

Il serait vraiment puéril d'essayer de raconter aujourd'hui, en détail, tous les bienfaits de la Croix-Rouge; seulement ce que l'on sait moins, c'est l'histoire de la fondation de cette oeuvre si belle et si grandiose. La voici:

"C'est à Henry Dunant, un Genevois, né en 1828, que l'on doit la fondation de cet-

te grande institution qui a pu atténuer les horreurs de la guerre. Dunant était fils de Jean-Jacques Dunant, un véritable homme de bien, membre du Conseil Représentatif, préposé à la Direction de la Chambre des Tutelles, et d'Anne-Antoinette Colladon, la soeur du grand physicien. Dunant est élevé dans un milieu charitable et pieux et il pratique ostensiblement la religion, visitant les malades et les pauvres, faisant partie de la Société des Aumônes, dont chaque membre avait ses malheureux à secourir, faisant, en même temps, un sérieux apprentissage de banque, s'occupant d'ethnographie, d'histoire et d'archéologie et nourrissait un goût très vif pour la montagne et les voyages. Dunant se qualifie lui-même d'esprit cosmopolite; c'est un homme d'affaires très avisé et très téméraire, parfois même inquiet, un globe-trotter attiré par le spectacle toujours renouvelé des hommes et des choses.

"Dunant fait de longs voyages, en France, en Alsace, en Hollande et en Belgique. De 1854 à 1859, nous le retrouvons, employé au service de la Compagnie des Colonies Suisses de Sétif et parcourant l'Algérie, la Tunisie, la Kabylie, la Sicilie. Il se fait même naturaliser Français, sans toutefois renoncer à sa nationalité suisse. Il publie en 1858, son premier ouvrage: "Notice sur le Régime de Tunis", qui lui ouvrit les portes de plusieurs sociétés savantes, en France et en Italie.

“Au mois de juin 1859, Dunant se trouve en Italie, pour ses affaires qui étaient assez embrouillées. Il a la terrible vision du champ de bataille de Solférino, couvert de morts et de blessés et il naît en lui la généreuse idée de fonder une société pour soigner les blessés, organiser des secours et prodiguer ses soins aux malheureuses victimes entassées sur le champ de bataille, sans soins et sans secours. Dès cette heure il n'a pas un instant de repos, avant d'avoir fondé l'oeuvre à laquelle son nom restera éternellement attaché. Il écrit à la comtesse de Gasparin, au “Journal de Genève”, voyage sans cesse, réunit des fonds, fonde un comité. Merle d'Aubigné, de son côté, un des professeurs les plus connus de Genève, lance un appel vibrant et plusieurs jeunes gens de coeur partent pour le champ de bataille, après avoir appris quelques leçons de pansement sous la direction du ministre Charpiot.

“En 1867, Dunant écrit le “Souvenir de Solférino, qui émeut le monde entier. En voici un passage: “Le champ de bataille n'est rien, même avec ses monceaux de morts et de mourants, en comparaison d'une église où sont entassés 500 blessés. Depuis trois jours, chaque quart d'heure, je vois une âme d'homme quitter ce monde au milieu de souffrance inouïes. Et cependant pour beaucoup, un peu d'eau, un cigare, un sourire amical, une parole qui fixe leurs pensées sur le Sauveur, et vous avez des hommes transformés, qui attendent courageusement et en paix l'instant du délogement. Je pleure à chaudes larmes en écrivant, je ne puis même continuer et l'on m'appelle...”

“Des hommes dévoués s'emparent de l'idée de Dunant: Louis Appit, Gustave Moynier, Théodore Maunoir et le vénérable Général Dufour, âgé de 76 ans. Dunant envisage l'adoption, par les puissances civilisées d'un principe international consacré, garanti par une espèce de con-

cordat passé entre les gouvernements. La Société suisse d'utilité publique est saisie de cette initiative et une commission est désignée, composée des cinq citoyens genevois précités, puis une conférence a lieu à Genève, sous la présidence du Général Dufour. Puis ce comité se constitua en Comité international. La guerre du Schleswig fournit l'occasion de juger du fonctionnement de la future Société et Appia se prodigua sur le champ de bataille, un simple brassard à croix rouge au bras. La même émotion qui s'était manifestée si généreusement en Suisse, lors des guerres d'Italie, reparaît et s'amplifie. Tous les coeurs battent douloureusement et une sensation nouvelle, d'une puissance irrésistible, secoue l'univers. A Genève, les dames Eynard organisent des soirées de charpie, dans le canton de Vaud, les dames de la bourgeoisie travaillent pour les Danois; un jeune médecin soleurois part pour le Danemark s'achemine vers le théâtre de la guerre avec quelques personnes de confiance. On apprend l'incident émouvant de ces étudiants de Kiel, qui se sont trouvés sur le champ de bataille et ont transporté les blessés sans se soucier de la fusillade.

“Le 8 août 1864, a lieu à Genève la réunion de la Conférence Diplomatique, Salle de l'Alabama, où sont représentés seize pays par vingt-quatre délégués et, le 22 août, la célèbre Convention de Genève est signée, qui consacre la fondation de la Croix-Rouge.

“La grande oeuvre magnifique est accomplie et la Croix-Rouge flotte sur le monde où elle projette sa grande lumière d'amour et de pitié.

“Genève peut être fière de l'avoir enfantée et le monde lui a rendu l'hommage qu'elle mérite en la désignant pour Siège de la future Société des Nations, et celui de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge.”

— 0 —



## DES ESCLAVES AU CANADA SOUS LA DOMINATION ANGLAISE

Plus d'un lecteur sera sans doute étonné d'apprendre qu'il y a à peine 90 ans, l'esclavage florissait au Canada et même dans notre province. Par les notes ci-dessous, publiées par M. E.-Z. Massicotte, dans le "Bulletin des Recherches Historiques", on constatera que ce ne fut qu'en 1833 que l'esclavage fut définitivement aboli chez nous.

Le prix moyen d'un esclave ou d'une esclave variait alors de 30 à 50 louis, mais quelques-uns d'entre eux étaient vendus pour un certain nombre de minots de blé. La plupart des esclaves étaient des noirs. Voici les notes recueillies par M. Massicotte à ce sujet :

Par ci, par là, ont paru dans le *Bulletin* divers renseignements sur l'esclavage au Canada. A mon tour, j'apporte les quelques notes que j'ai recueillies dans des imprimées et surtout au cours de mes travaux dans les archives de Montréal.

1760. — L'esclavage existait sous le régime français et par l'acte de capitulation de Montréal, art. 47, il est déclaré que les esclaves resteront la propriété de leurs maîtres. (*B. R. H.*, I, 25 et *Sulte, H. des C. f.*)

1763. — 5 janvier. — Mariage à Longueuil de Marie, esclave de la baronne de Longueuil, avec Jacques César, esclave de M. Ignace Gamelin. (*B. R. H.*, VI, 120.)

— De 1763 à 1769, dans les registres de la paroisse de Lachine on trouve des baptêmes d'enfants d'esclaves.

1778. — Dans le numéro de juin de la *Gazette de Montréal*, on lit une annonce dont voici le résumé: La veuve Dufy Désaulniers promet une récompense de 6 dollars à quiconque lui ramènera une esclave qui a pris la fuite. Celle-ci a 35 ans et elle porte une robe d'indienne barrée. (Terrill, *Chron. of Montreal.*)

1780. — Patrick Lanigan vend, à John Mittelberger, pour 60 louis, un nègre nommé Nemo, à Montréal. (*Monde Illustré*, 9 déc. 1893.)

1784. — Premier recensement dans lequel les esclaves sont comptés. Le nombre des noirs des deux sexes était alors de 304, dont 212 dans le district de Montréal, 4 dans le district de Trois-Rivières et 88 dans le district de Québec. (*B. H. H.*, II 153.)

1785. — 20 janvier. — Mariage, dans la Christ Church, de Francis et de Jane, tous deux esclaves du colonel Campbell.

1785. — 9 mars. — Vente par James Morison, négociant, représentant Hugh McAdam, de Saragota, E.-U., à Charles Lepailleur, greffier de la Cour des plaidoyers communs, d'une négresse nommée Sarah. Prix: 36 louis.

— 1er avril. — Elizah Cady, de New-

York, vend à Wm. Ward, du Vermont, 4 nègres: Tobi, 24 ans; Joseph, 20 ans; Sarah, 19 ans, et un enfant de six mois. Prix: 250 louis.

Le 26 avril suivant, Wm. Ward vend 3 de ces esclaves à Montréal, Tobi, Sarah et l'enfant, pour \$425 à Wm. Campbell.

Le 6 mai, Wm. Campbell vend ses trois esclaves au Dr Charles Blake pour \$300.

Cette série d'actes est déposée dans le greffe du notaire J.-G. Beek à la date du 26 février 1798.

— 5 septembre. — Vente d'une esclave panise, nommée Charlotte, âgée de 18 ans, par Dame Marie-Joseph Deguire, veuve de Jean-Etienne Waden, à Jacob Scheiffelin, encanteur, pour 21 louis. La dite panise avait été amenée du Haut-Canada par M. Waden en 1776. L'esclave a eu la rougeole et la picote et n'a jamais eu les écrouelles ni aucun vice. Tout cela augmentait sa valeur! (Greffe J.-B. Desève.)

1786. — 22 janvier. — Christ Church. — Mariage des esclaves Thomas York et Margaret McCloud.

1787. — 17 mars. — Samuel Mix, négociant de Saint-Jean, sur Riche lieu, vend à Louis Gauthier, marchand tanneur du faubourg Saint-Laurent, une négresse nommée Rose, âgée de 14 ans, pour la somme de 40 louis. (Greffe de Joseph Papineau.)

1789. — 6 juin. — Charles Lepailleur revend à James Morison la négresse Sarah qu'il lui avait achetée en 1785. Prix: 36 louis. (Greffe J.-G. Beek.)

— 6 juin. — James Morison vend la même Sarah 50 louis à Joseph Andrews. Bénédice: 14 louis. (Greffe J.-G. Beek.)

1790. — 3 avril. — Vente par Oliver Hasting à M. le chevalier Chs. Boucher de la Bruère, de Boucherville, d'un nègre du nom d'Antoine, âgé de 8 ans et demi. Prix: 90 minots de blé. (Greffe F. Racicot.)

1791. — 9 septembre. — Vente à l'encan de la négresse Rose, âgée de 19 ans,

par Wm. Matthews, négociant de Sorel, à Lambert Saint-Omer, négociant de Montréal. Prix: 38 louis, 5 chelins. Cette esclave avait déjà appartenu à S. Mix. Voir ci-dessus, 1787. (Greffe Desève.)

1792. — Pendant la première session du parlement canadien le député P.-L. Panet, propose l'abolition de l'esclavage au Canada. On ne décida rien. (*B. R. H.*, II, 136.)

1793. — La législature du Haut-Canada adopte une loi pour empêcher l'importation des esclaves et pour déclarer que les esclaves nés dans cette partie du pays seraient libres à l'âge de 25 ans. (Taylor, *Cardinal facts*, et *Monde Illustré*, 9 déc. 1893.)

1794. — 12 mai. — François Boucher de la Périère et Marie Pécaudy de Contrecoeur, son épouse, de Boucherville, accordent la liberté à Jacques, leur esclave nègre, âgé de 21 ans, à condition qu'il aille demeurer dans les postes les plus éloignés des pays d'en haut. Si jamais il abandonne les dits postes, il retombera en esclavage. (Greffe F. Racicot.)

1795. — 15 décembre. — Frs Dumoulin, marchand du Bout de l'île, vend à Myer Michaels, marchand, un mulâtre nommé Prince, âgé de 18 ans. Prix: 50 louis. (Greffe J.-G. Beek.)

1796. — 16 janvier. — Dépôt d'un acte de vente en date du 15 janvier 1794, d'une négresse nommée Rose. Le vendeur est P. Byrne, l'acheteur Simon Meloche. Prix: 360 chelins. (Greffe J.-G. Delisle.)

1796. — 3 septembre. — J.-A. Gray, marchand, vend à John Shuter, marchand, un nègre nommé Jack. Le vendeur l'avait acquis de dame veuve Fleming, le 6 juin 1795. (Greffe J.-G. Beek.)

— 3 septembre. — John Shuter promet au nègre Jack de l'émanciper dans six ans, si celui-ci le sert fidèlement. Au bas, le 2 novembre 1803, M. Shuter déclare que Jack a rempli son devoir et qu'il lui accorde sa liberté. (Greffe J.-G. Beek.)

— 13 septembre. — J. B. Routier, marchand du faubourg Saint-Antoine, vend à Louis-Charles Foucher, solliciteur général de Sa Majesté, un mulâtre nommé Jean-Louis, âgé de 27 ans. Taille: 5 pieds, 10 pouces. Prix: 1,300 chelins. Le dit Routier déclare qu'il a acheté Jean-Louis ainsi que sa mère, à l'île Saint-Dominique, en 1778. (Greffe J.-G. Delisle.)

— 23 novembre. — César, nègre libre, de New-London, Connecticut, s'engage pour dix ans, comme domestique, à John Aussem, médecin, demeurant dans le faubourg Saint-Antoine. Salaire pour le terme de l'engagement: 30 louis comptant d'avance. M. Aussem se réserve le droit de vendre les services de son domestique à qui il voudra, au cours des dix ans. (Greffe J.-G. Delisle.)

— 25 août. — Thomas Blaney, peintre-doreur, vend à Thos-John Sullivan, hôtelier de Montréal, Manuel, nègre, âgé de 33 ans, pour 36 louis, payable par versements mensuels de 3 louis. A la même date et devant le même notaire, M. Sullivan promet à l'esclave de le libérer dans 5 ans, s'il sert fidèlement. (Greffe J.-A. Gray.)

— 22 novembre. — George Westphall, ancien lieutenant du 6e régiment, reconnaît devoir 20 louis à Richard Dillon, propriétaire du *Montreal Hotel*, et, en garantie, il remet à son créancier une mulâtresse, son esclave, nommé Ledy, âgée de 26 ans. Celle-ci travaillera chez M. Dillon jusqu'à ce que ce dernier soit remboursé du capital et des intérêts dûs par le sieur Westphall. (Greffe P. Lukin.)

— Le notaire Joseph Papineau, député de Montréal, présentera, vers 1797, une requête des citoyens de Montréal, demandant l'abolition de l'esclavage. (Bibaud, *Panthéon Canadien*, p. 206.)

1802. — 3 janvier. — Le *Niagara Herald* publie une annonce dans laquelle on offre en vente un nègre de 18 ans.

1803. — Le juge en chef Osgoode, de Montréal, déclare que l'esclavage est in-

compatible avec les lois du Canada. (Taylor, *Cardinal facts*.)

1833. — Le 16 mai 1833, M. Stanley présente, en Angleterre, sous le ministère de Lord Grey, un bill pour l'abolition complète de l'esclavage dans les colonies. (Regnard, *Hist. de l'Angleterre*.)

— La même année, une loi identique fut adoptée en Canada. (*Mém. de la Soc. Roy.*, 2e série, VI, p. 35.)"

— 0 —

## LES CHEMINS DE FER AU CANADA

Le premier chemin de fer faisant le transport des voyageurs au Canada, le Champlain et le St-Laurent, a été inauguré le 23 juillet 1836, et la longueur de son réseau était de 16 milles. Cette ligne était la seule au Canada et elle a été la seule jusqu'en 1847, alors que le réseau a été porté à 54 milles. En 1851, le réseau a atteint 159 et en 1861 il a été porté 2,146 milles. A la date de la Confédération, en 1867, le réseau des voies ferrées était de 2,288 milles.

La longueur totale de voies ferrées au Canada au commencement de chaque décade, de 1871 à 1911 était comme suit: en 1871, 2,695 milles; en 1881, 7,331 milles; en 1891, 13,838; en 1901, 18,140 milles; en 1911, 25,400 milles; en 1917, 38,604 milles.

## LES FINANCES DU CANADA EN 1919

Dépenses, y compris 300 millions de dollars pour la démobilisation .....	\$ 620,000,000
Revenu .....	280,000,000
Dettes nationales 1919 .....	1,581,000,000
Dettes 1914 .....	335,996,850
Intérêts annuel en 1919 ....	115,000,000
Intérêt annuel en 1914 .....	12,893,509
Coût de la guerre .....	1,327,273,848
Dettes per capita .....	220
Ces chiffres ne sont pas encourageants.	

## NOS VALEUREUX ANCETRES ET NOS HEROS ACTUELS

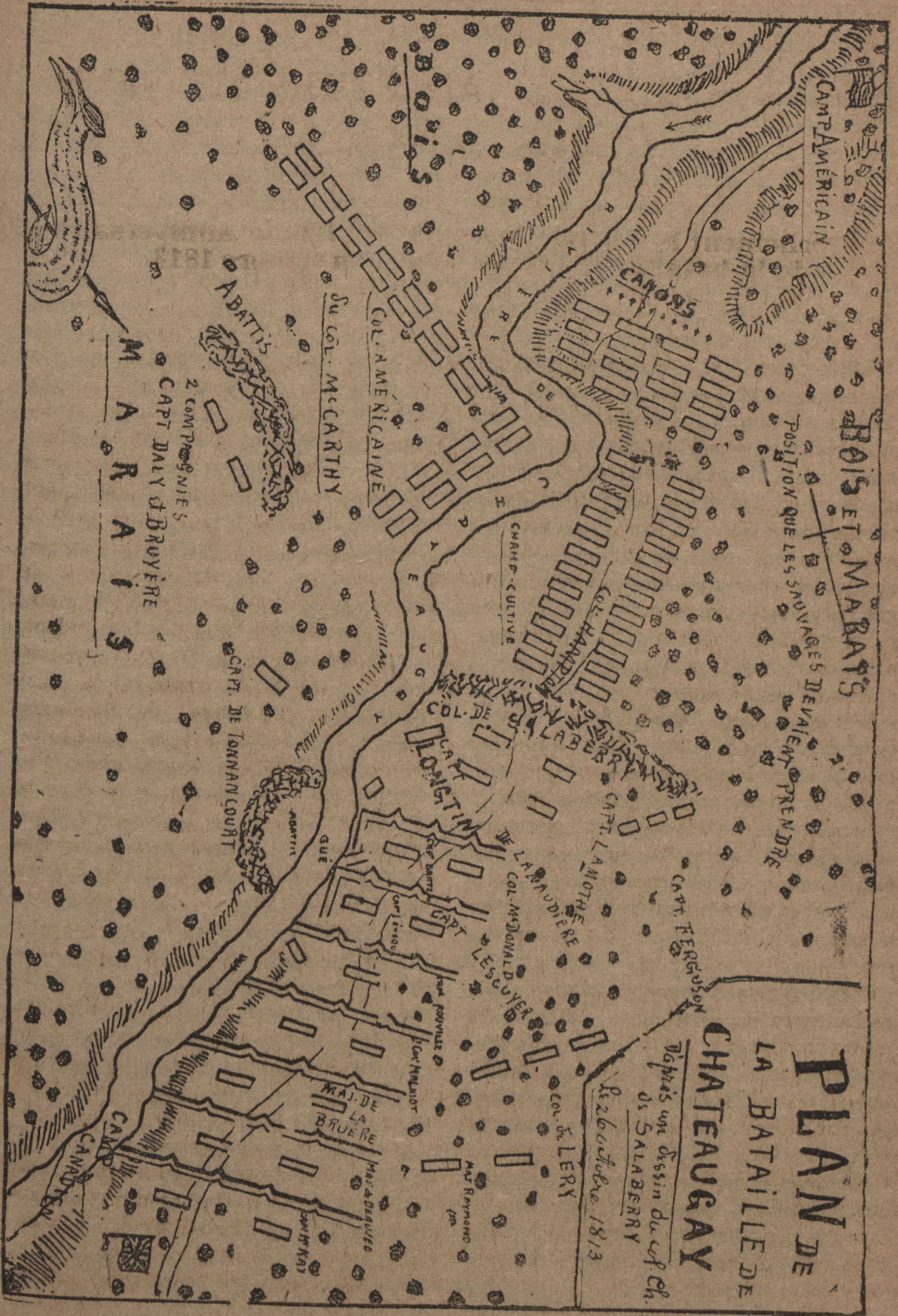
### Rapprochement historique à propos du 106me anniversaire de la bataille de Châteauguay, en octobre 1813.

Le 26 octobre 1919, il y aura exactement 106 ans que les Canadiens se distinguèrent à la fameuse bataille de Châteauguay. Cet anniversaire ne saurait, moins que jamais, passer inaperçu puisqu'au sortir de la grande guerre mondiale, nous retrouvons chez les petits-fils des héros d'alors, les mêmes qualités guerrières, la même bravoure et le même héroïsme, le tout encore plus développé que jadis, ce qui prouve une fois de plus que le sang chevaleresque de la France ne saurait mentir. Et pour confondre les détracteurs de notre race, racontons, d'après Garneau, tout en publiant ci-contre, le plan officiel de la bataille de Châteauguay, ce que furent alors les véritables ancêtres du glorieux 22<sup>e</sup>.

“Malgré les échecs de leur première campagne, les Américains espéraient vaincre le Canada. Ils se préparèrent à continuer la guerre avec plus de vigueur; mais ils ne changèrent point leur plan d'attaque.

“Ils partagèrent de nouveau leurs principales forces en trois corps. L'armée de l'ouest, commandée par le général Harrison, fut chargée d'opérer sur le lac Erié; l'armée du centre aux ordres du général Deorborn, devait s'avancer sur la frontière du Niagara et du lac Ontario, l'armée du Nord, commandée par le général Hampton, persisterait à envahir le Bas-Canada. Tous ces corps qui formaient une masse d'hommes considérable, reçurent l'ordre d'agir simultanément.

“L'armée du nord, commandée par Hampton, était restée immobile la plus grande partie de l'été. En Juillet, le colonel anglais Murray avait fait irruption, à la tête de mille hommes, jusque dans son voisinage. Parti de l'île aux Noix, sur une petite flottille, il était entré dans le lac Champlain, avait brûlé les casernes, les arsenaux et les édifices publics de Plattsburg, de Burlington, de Champlain, de Swanton et'était revenu sans accident. Au mois de septembre, Hampton voulut s'ébranler, mais il fut arrêté sur la route d'Acadie par le colonel de Salaberry chargé de l'y attendre avec six cents hommes. Après plusieurs escarmouches, n'osant risquer une action générale dans le bois, les Américains se portèrent à Four Corners, vers la naissance de la rivière Châteauguay, où M. de Salaberry surprit leur camp, dans une reconnaissance qu'il fit avec 200 Voltigeurs et 150 sauvages Abénaquis, et les jeta un moment dans une confusion extrême. Hampton se décida à agir plus sérieusement afin d'opérer sa jonction avec le général Wilkinson, sur le Saint-Laurent. Le chemin de la frontière, au village d'Acadie, avait été rendu impraticable par des abattis défensifs. Pour éviter ces obstacles et en même temps se rapprocher davantage du fort auquel il devait se joindre, Hampton prit une autre route; il descendit le long du Châteauguay. Mais on avait prévu son dessein; cette route avait été embarrassé comme



l'autre, et un corps de troupe s'y tenait prêt à s'opposer à la réunion des deux armées ennemies.

“A la première nouvelle de leur marche, le général Prévost avait laissé le commandement des forces du Haut-Canada au baron Rottenburg, était redescendu à Montréal pour faire tête à l'orage de ce côté. A son appel, une partie de la milice de ce district se réunit sous ses ordres à Caughnawaga, et le reste se disposa à voler au secours des points menacés.

“Le 21 octobre, l'avant-garde d'Hampton repoussa les postes avancés des Anglais, sur la route de Piper, à dix lieues au-dessus de l'église de Châteauguay. Aussitôt le major Henry, de la milice de Beauharnois en fit informer le général Watteville. Ce dernier avait sous ses ordres des soldats français, suisses, italiens et polonais, pris dans les guerres de l'empire. Le général avait le commandement des troupes entre la frontière et Caughnawaga; et les capitaines Lévesques et Debartzch se portèrent en avant avec leurs compagnies et 200 miliciens de Beauharnois. Ces deux officiers furent rejoints le lendemain par le colonel de Salaberry et ses Voltigeurs ainsi qu'un compagnie de milice. Salaberry prit la direction de tous ces corps, et remonta la rive gauche du Châteauguay jusqu'à la tête d'un bois peu pénétrable; il y avait en cet endroit une excellente position défensive: le terrain étant coupé de ravins profonds. Il y établit quatre lignes d'abatis, les trois premières à 200 verges l'une de l'autre, et la quatrième à un demi-mille plus bas, devant un gué. Toute la journée fut employé à fortifier ces lignes, dont la première avait la forme d'un angle allongé, sur la droite de la route, et suivait les sinuosités d'un ravin.

“Pour marcher sur cette position, l'ennemi avait à traverser un pays inhabité et à s'éloigner de ses vivres, tandis que les troupes chargées de la défense, étaient pourvues de tout ce qu'il fallait, et se trouvaient fortement appuyées par le régiment

de Watteville, qui occupait en deça de la forêt une seconde ligne de défense.

“La rive droite du Châteauguay était couverte d'un bois épais. Il y fut mis un fort piquet pour défendre l'approche du gué. Salaberry fit ensuite détruire tous les ponts à une lieue et demie en amont, et renverser tous les arbres entre la rivière et un marais situé au-delà de la plaine qui était devant lui, afin d'empêcher le passage de l'artillerie dont il savait l'ennemi pourvu. Les travaux exécutés permettaient de lutter contre des forces bien supérieures. On avait que 300 Canadiens et quelques Ecosseis et Sauvages à opposer sur ce point, aux 7,000 Américains qui arrivaient avec Hampton. Mais le colonel de Salaberry était un officier expérimenté et doué d'un courage à toute épreuve.

“Entré très jeune dans l'armée, il avait servi onze ans sous le général Prescott, aux Antilles. Il avait assisté au fameux siège du fort Mathilde, dans l'île de la Guadeloupe, et quoiqu'il fut à peine âgé de 16 ans, à cette époque, il avait été chargé de couvrir l'évacuation de la place. Il avait commandé aussi, avec distinction une compagnie de Grenadiers dans l'expédition de la Martinique, en 1795. Dans celle de l'île de Welcheren, en Hollande, 1809, il était aide de camp du général Rattenburg et fut placé dans les postes avancés, pendant toute la durée du siège de Flessingue. Revenue au Canada comme officier de l'état-major de Rottenburg, peu de temps avant la guerre avec les Etats-Unis, il avait été choisi par sir George Prévost pour lever un corps de Voltigeurs canadiens, ce qu'il avait fait avec un plein succès. Ce beau corps, organisé et discipliné en très peu de temps, se signalait par des succès constants sur l'ennemi, qui excitèrent l'émulation des autres milices.

“Le 26 octobre au matin, le général Hampton divisa son armée en deux corps. Le premier composé de cavalerie et d'infanterie, se présenta dans la plaine pour attaquer de front la position des Cana-



diens, sur la rive gauche de la rivière. Le second corps, formé de 1,500 hommes, sous le colonel Purdy, fut chargé d'opérer par la rive droite, de manière à tourner cette position, après avoir franchi le gué dont nous avons parlé tout à l'heure. Deux compagnies de Voltigeurs commandées par les capitaines Duchesnay, une compagnie de "fencibles" Canadiens, capitaine Ferguson, avec quelques miliciens et sauvages, défendait le front de bataille de Salaberry, en avant des abattis qui s'appuyaient à la rivière. Trois autres compagnies avec les Ecossais, se tenaient dans les lignes, derrière les abattis.

"Hampton poussa en avant une forte colonne d'infanterie, à la tête de laquelle marchait un officier de haute stature, qui se détacha et cria en français aux Voltigeurs: "Braves Canadiens, rendez-vous; nous ne voulons pas vous faire de mal..." Pour réponse il reçut un coup de fusil qui le coucha par terre. Ce fut le signal du combat. Les trompettes sonnèrent et la fusillade s'engagea sur toute la ligne. Comme elle se prolongeait sans aucun résultat, le général américain changea ses dispositions pour essayer de percer la ligne anglaise par des chargés vigoureuses. Il concentra ses forces et se mit à attaquer, tantôt le centre des Canadiens, tantôt une aile et tantôt l'autre. Partout repoussé, il quitta enfin le champ de bataille.

"Le bruit du combat avait attiré l'attention de la division du colonel Purdy, qui était entré dans le bois, de l'autre côté de la rivière et qui s'y était égaré. Aussitôt qu'elle se fut reconnue, elle marcha au détachement posté en avant du gué, et les fit reculer d'abord devant la trop grande supériorité de son feu. C'était au moment où la fusillade sur la rive nord avait presque cessée par la retraite d'Hampton. Sa laberry, voyant que l'action à sa gauche devenait sérieuse, alla se mettre à la tête des troupes placées en potence, le long de

la rivière, et dirigea de la voix les mouvements de celles qui étaient au-delà. Il fit faire, dans le moment sur le flanc de la colonne ennemie, un feu si vif, qu'il la contraignit de retraiter avec précipitation. Telle était l'ardeur de ses gens, qu'on vit les Voltigeurs traverser la rivière à la nage, sous les balles, pour aller forcer les Américains à se rendre prisonniers. Hampton, dont toutes les mesures étaient dérangées, et qui croyait les Canadiens beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étaient prit alors la résolution d'abandonner la lutte. Ainsi 300 à 400 hommes à peine en avaient vaincu sept mille, après un combat opiniâtre de quatre heures.

"Le général Prévost, accompagné du général Watteville arriva vers la fin de l'action. Il complimenta les Canadiens sur leur courage et leur commandant sur ses dispositions judicieuses.

"Après sa défaite, le général Hampton, poursuivi, harcelé, regagna Four Corners, d'où il alla ensuite prendre ses quartiers d'hiver à Plattsburg. La victoire de Châteauguay, sans être bien sanglante, à cause du petit nombre des combattants, du côté des Anglais, eut toutes les suites d'une grande bataille."

— o —

## POUR REPRODUIRE LES GRAVURES SUR LE CUIVRE

Dans un bain d'eau d'iode, mettons la gravure à reproduire, retirons-la au bout de quelques instants et mettons-la, "mouillée" sur une plaque de verre.

Appliquons cette image bleue, (mouillée) sur une plaque de cuivre et attendons: l'iode qui avait coloré l'amidon en bleu, abandonne le verre et se porte sur le cuivre où il forme un iodure cuivreux qui est la reproduction de la gravure.

— o —

## POUR NETTOYER LES GRAVURES

Tout récemment, un correspondant d'un journal technique anglais donnait le procédé que voici pour le nettoyage des gravures, enlèvement de la poussière, des taches, piqûres de moisissures, et même taches de graisse. On commence par fixer la gravure sur une planche à dessin, par exemple, au moyen de punaises, de manière que l'impression soit visible. On prépare une solution fait d'une partie d'ammoniaque, de trois quart de partie de sel de table, auxquels on ajoute une demi-partie de jus de citron; l'ensemble donne une solution jaunâtre, d'un jauné foncé même, mais qui n'est pas, à ce qu'on nous affirme, susceptible de tacher le papier. On passe cette solution sur toute la surface de la gravure, en employant pour cela un gros tampon d'ouate, et en frottant très doucement, mais de façon prolongée, jusqu'à ce que le papier de la gravure soit complètement saturé. Aussitôt que cette saturation est obtenue, on s'arrête d'imbiber le papier.

Alors on prend la planche à dessin et on en relève une des extrémités de manière que planche et gravure fassent avec l'horizontale un angle de 35 degrés. Puis on verse sur la gravure de l'eau bouillante, pour enlever complètement la solution saline; l'opération demande généralement une minute.

On laisse bien égoutter et refroidir, mais quand le papier est encore humide, on remet la planche à dessin horizontale et l'on mouille l'impression, autrement dit la gravure, avec du peroxyde d'hydrogène à 20 volumes, tel qu'on vous les fabriquera chez n'importe quel fabricant de produits chimiques ou chez le pharmacien. On laisse agir le peroxyde pendant une durée de 5 à 8 minutes.

Cette fois d'ailleurs, en enduisant de cette solution, il ne faut pas frotter. On rincera ensuite la gravure sous un filet

d'eau froide coulant doucement, cela pendant une dizaine de minutes, puis on laissera égoutter et sécher lentement. C'est seulement quand la gravure sera bien sèche qu'on enlèvera les punaises et qu'on la retirera de la planche à dessin. A remarquer que certaines taches paraissent encore quand le papier est à l'état humide; mais il sèche, on ne voit plus rien, sauf si l'on venait à regarder par transparence. Lorsque par hasard le premier nettoyage n'a pas enlevé certaines taches d'un brun foncé, on peut recommencer l'opération.

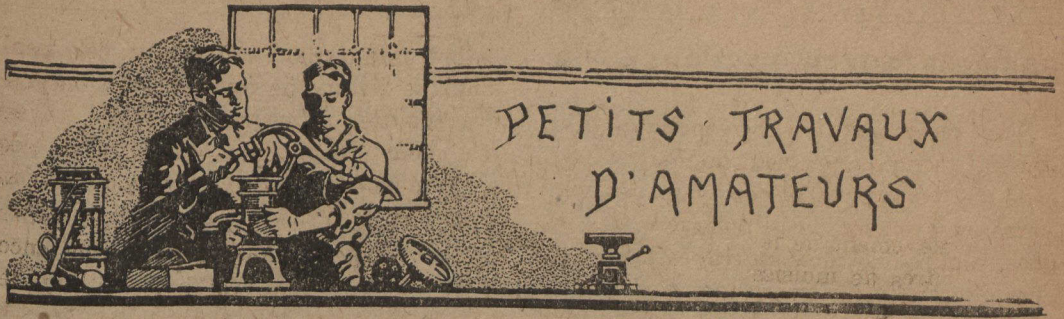
On nous affirme que ce traitement pourtant énergique ne nuit nullement à l'impression de la gravure.

— o —

## ENCRE INDELEBILES

Les encres d'anilique que l'on emploie couramment à notre époque, à l'exclusion presque absolue des encres de jadis aux sels de fer, ont le défaut de disparaître trop rapidement à la lumière du jour. C'est le cas aussi des encres pour machines à écrire, de celles qui enduisent la plupart des rubans de machines. Cependant on en fait pour lesquels l'encre est à base de carbone et qui présente une très grande fixité. Pour reconnaître si le ruban de machine qu'on achète est imprégné d'encre indélébile il y a un procédé assez simple. On racle la surface du ruban, ce qui permet de recueillir une partie de l'encre qui l'imbibé. On délaye cette raclure dans de l'alcool chaud. Avec ce mélange on fait, sur du papier buvard, une tache. Si la tache est uniformément colorée, c'est que le ruban est enduit d'une couleur à base d'aniline. Si au contraire, autour d'une tache centrale, il se fait une espèce d'auréole incolore et mouillée c'est que le ruban est bien coloré avec des matières à base de carbone; et l'encre sera réellement indélébile.

— o —

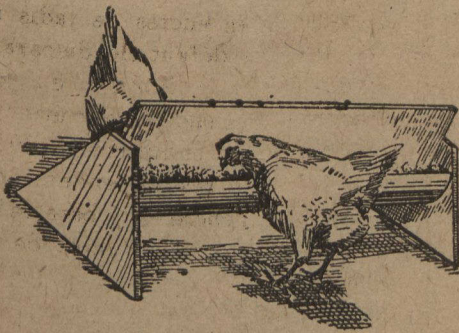


## PETITS TRAVAUX D'AMATEURS

### APPAREIL POUR ENGRAISSER PROMPTEMENT LES VOLAILLES

L'animal qui met le plus les pieds dans les plats, à part l'homme, c'est la volaille, et cette fois nous ne parlons pas au figuré.

En effet, une volaille, dans sa glotonnerie, piétine souvent tout ce qu'elle mange; et s'il s'agit d'une préparation humide pour la faire engraisser vite, tout lui colle aux ergots qu'elle ne peut nettoyer ensuite, comme un chat ou comme un chien. Alors, il y a perte et retard.



Les éleveurs de volaille savent que pour engraisser vite des poulets qu'on veut tuer pour la consommation, il vaut mieux leur servir leur alimentation mouillée, au lieu de la leur servir sèche. Seulement, les volailles pilent sur ce qu'on leur sert ainsi, s'empâtent les ergots et en gâtent la moitié.

Le meilleur moyen pour obvier à cet inconvénient, c'est de leur servir leur alimentation dans une petite auge faite à leur taille, et dans laquelle il leur sera impossible de piétiner. La construction de cette

auge est des plus simples. Il suffit d'une planche d'un demi pouce d'épaisseur par six pouces de hauteur, et de la longueur voulue qu'on ajuste sur une auge en métal de même largeur, et dont on replie les bords vers l'intérieur. Nous avons alors une auge de chaque côté, dans laquelle il est facile d'étendre l'alimentation humectée. Le peu d'espace de l'ouverture latérale, permet au poulet ou à la poule de se passer la tête pour y piocher sa nourriture, mais la tête seule peut s'introduire dans l'ouverture en longueur. Les ergots ne sauraient y pénétrer, et les volailles ont vite fait de s'accoutumer à ce nouveau système de nutrition pour elles. Cet appareil est naturellement de confection fort facile et à la portée de tous, même ceux qui ont le moins d'imagination.

— o —

### ABREUVOIR POUR LES VOLAILLES

Vous pouvez sans peine fabriquer un abreuvoir nouveau et très propre pour la volaille.

Vous prenez une bouteille pleine d'eau; vous la renversez complètement dans une assiette creuse, sans qu'elle en touche le fond, pourvu que le goulot n'en soit pas plus haut que le bord intérieur du vase. Fixez ensuite votre bouteille au mur de la manière qui vous conviendra. L'eau ne dépassera pas le bord intérieur de l'assiette, et il n'en coulera, au fur et à mesure, de la bouteille, qu'autant, juste, que les volailles en boiront.

## BERCEAU ET BALANCE COMBINES

Un berceau pour le bébé combiné avec une balance très simple permettant d'avoir constamment le poids du bébé, est la dernière invention sortie du cerveau d'un papa français.

Les pattes du berceau sont croisées et la balance est fixée au berceau de manière à



ce que le poids du bébé, qui force les pattes du berceau à s'ouvrir, agisse sur la balance en indiquant son poids.

Ce résultat est obtenu à l'aide d'une petite tige de fer qui s'adapte à une tige transversale prise entre deux des pattes du berceau, et qui fait marcher l'aiguille sur le cadran de la balance.

## COMMENT FABRIQUER SOI-MEME UN TABOURET

Pour fabriquer un tabouret ordinaire, il ne vous faut comme, matériel, que ce qui suit:

- 2 planches de 10 pcs. x 15 x 1 d'épaisseur.
- 3 planches de 4 pcs. x 12 x 1 d'épaisseur.
- 2 planches de 4 pcs. x 8 x  $\frac{7}{8}$  d'épaisseur.
- 1 planche de 10 pcs. x 14 x  $\frac{1}{2}$  d'épaisseur.
- 1 morceau de cuir de 11 x 16 pouces.

Des vis et des clous à tête ronde.

Les deux planches des côtés du tabouret

doivent être taillées avec goût et coupées à la scie à ruban.

Pour que le tout soit très solide, il faut que chaque pièce soit bien reliée à l'autre. Cette construction n'est pas compliquée et ne demande qu'un peu d'ingéniosité.

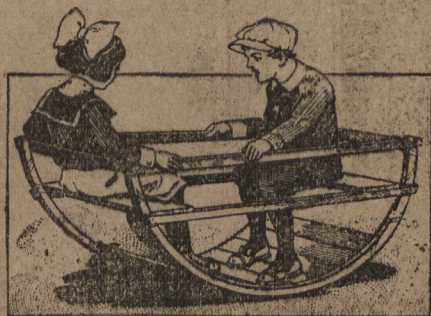
Votre tabouret, une fois fini, mesurera 15 pouces de hauteur, 14 pouces de longueur et 10 pouces de largeur.

## POUR NOS PETITS ENFANTS

Un fermier ayant scié en deux une vieille roue de voiture et l'ayant transformée en balançoire pour ses enfants, s'aperçut qu'elle leur procurait plus de plaisir qu'une balançoire ordinaire.

Quelque soit la vitesse et la manière dont les enfants font mouvoir cette balançoire ils ne peuvent pas tomber à côté.

Pour faire cette balançoire, vous n'avez qu'à scier en deux parties égales une roue de voiture qui ne vous sert plus, à relier

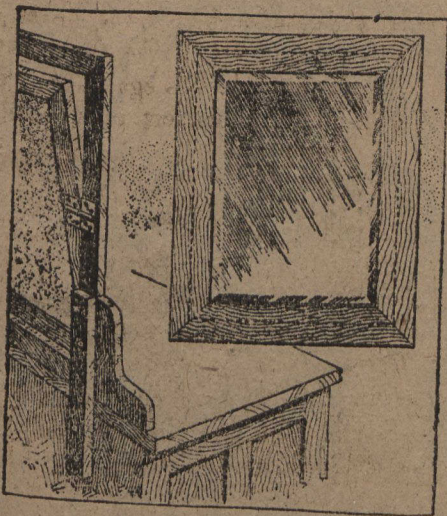


les deux sections de la roue à l'aide de planches pour former le plancher de la balançoire. Reliez également le haut des deux demi-roues avec des planches et sur une de ces planches mettez deux sièges à égale distance l'un de l'autre.

Cette balançoire a été inventée par M. C. A. Black, de Hightstown, N.J.

## COMMENT FAIRE UN MEUBLE NEUF AVEC UN VIEUX MIROIR

Il arrive parfois qu'après un déménagement l'on constate qu'on a quelque chose en trop, un miroir fixable au mur par exemple. Il arrive également que dans le brouhaha général, le miroir d'un meuble de chambre à coucher ait été brisé. Le réparation de ce dernier objet étant souvent fort dispendieux, pourquoi ne pas utiliser le miroir dont on n'aurait que faire? Rien n'est plus facile. Il suffit d'avoir une scie à découper et un vilbrequin. On taille dans le cadre du miroir fixable au mur, les trous et ouvertures nécessaires, et à l'aide de deux pentures et quelques vis, on a vite fait de remplacer l'article brisé par l'arti-



cle intact mais inutile. S'il y a différence de dimensions, on n'a qu'à démonter le miroir utilisable, faire tailler la glace de nouveau, corriger le cadre, le peindre à neuf et le fixer au meuble. Il ne suffit que d'un peu d'initiative et d'adresse pour éviter une dépense parfois considérable.

## UNE CIBLE POUR ENFANT

Une cible mobile sur laquelle sont juchés de faux pigeons est le jouet favoris des petits Français depuis quelques mois.

Un trépied soutenant trois branches sur lesquelles sont placés les pigeons possède une tige rotative qui roule pendant que les enfants essaient d'atteindre un des



pigeons au vol. Dès qu'un pigeon est atteint la violence du coup le fait tomber et l'enfant essaie son adresse sur ceux qui restent.

La tige fait tourner les pigeons tant qu'elle n'est pas rendue au bas du trépied.

Pour ce jeu on se sert d'un fusil à air qui lance des bouchons sur les pigeons. Les pigeons sont reliés au trépied par une petite chaînette.

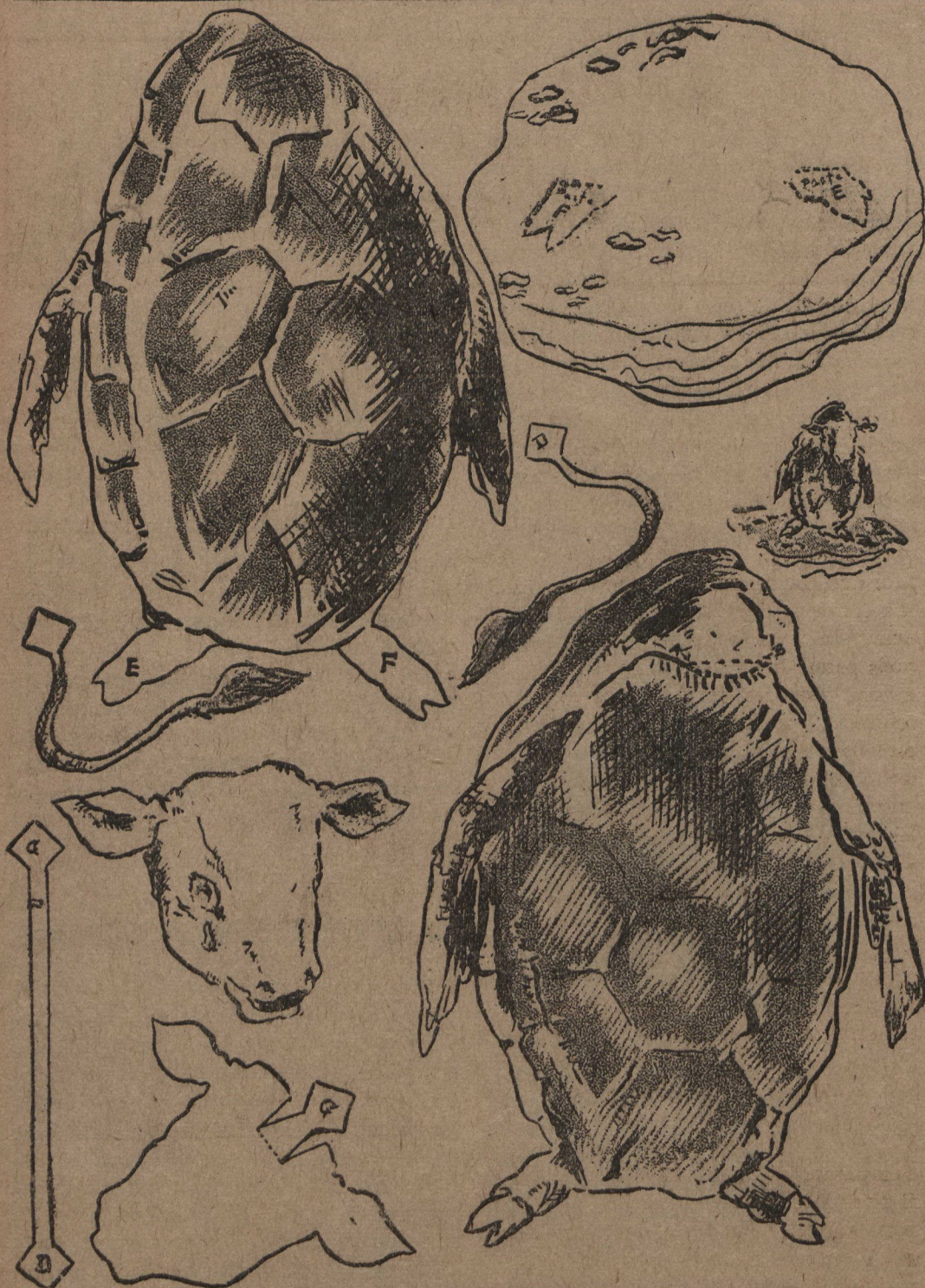
— o —

## LA SANTE PUBLIQUE EN FRANCE

D'après une récente statistique établie par la Direction générale de l'Assistance publique et portant sur l'année 1911, on compte en France: 20,800 médecins, 2,850 dentistes, 13,066 sages-femmes et 11,585 pharmaciens. La précédente statistique quinquennale (1906) avait donné 19,100 médecins, 2,150 dentistes, 13,011 sages-femmes et 11,000 pharmaciens. Dans le seul département de la Seine il y a: 4,393 médecins, 1,125 dentistes, 1,329 sages-femmes et 1,798 pharmaciens.

— o —

— o —



LA TORTUE A TETE DE VACHE.—(Page à découper pour amuser les enfants.)

Avant de découper et monter cette amusante tortue à tête de vache, il faut coller toute la feuille sur un carton mince, et laisser sécher. Ensuite il faut découper chaque partie séparément en ayant soin de découper par l'ouverture A-E, de la carapace par la tête qui devra être fixée à la queue par la tige D-G, en collant D sur D puis G sur G, une fois la tige passée dans le corps de l'animal. La tête et la queue, ainsi reliées, seront mobiles. Collez ensemble les deux carapaces et fixez le tout sur le support en E en en F. On aura alors un animal fantastique qui amusera grandement les tout petits.



### COMMENT se PASSER une AIGUILLE AVES GALONS A TRAVERS LE CORPS

Comme truc de salon nouveau et capable de créer une profonde sensation sur les spectateurs, il n'y en a guère de plus amusant que celui que nous allons essayer de vous expliquer. Essayez d'abord de vous fabriquer ou de vous procurer une aiguille d'environ 18 pouces de longueur par un demi pouce de largeur. Dans l'extrémité vous passez deux longs rubans, ou un seul ruban, dont les extrémités sont loin du centre. L'aiguille, au fond, n'est qu'un morceau d'acier flexible. Le démonstrateur s'empare alors de l'aiguille dont il introduit l'extrémité pointu dans son gilet, en y faisant un vide entre son corps et le gilet. Seulement, il a eu le soin, au préalable, de s'entourer le corps d'un tube creux dont les orifices se trouvent en avant et en arrière de la ceinture. Voir la vignette ci-jointe. Un morceau de tube ou boyau en caoutchouc est facile à trouver et remplit le même office qu'un tube en métal spécialement fabriqué. Il suffit que le tube soit assez grand à l'intérieur pour contenir l'aiguille. Le démonstrateur fait d'abord son boniment à l'assistance, puis s'emparant de l'aiguille et de ses rubans, il dit: "Mesdames et messieurs, vous voyez cette aiguille? Eh bien, je vais me la passer à travers le corps sous vos yeux, de manière à ce que je puisse la retirer par derrière avec les rubans qu'elle contient". Alors, avec mille contorsions, qui l'aident

à introduire l'aiguille et à la pousser dans le tube de caoutchouc, il entre cette aiguille pouce par pouce, par l'ouverture de son gilet, jusqu'à ce qu'elle soit disparue entièrement, ne laissant que les rubans au dehors. Au fond, l'aiguille qui est flexible



n'a fait que suivre le tube dans sa longueur pour aller ressortir en arrière, sous l'habit. Avant de retirer l'aiguille dont il sent maintenant la pointe derrière lui, à la hauteur de ses reins, le démonstrateur, s'il veut corser le spectacle, accroche à cette aiguille une banane ou tout autre objet

mou qu'il aura au préalable dissimulé dans une de ses poches. Il n'a ensuite qu'à tirer sur la pointe qu'il tient entre ses mains, et l'aiguille entière sortira par en arrière, avec ses rubans. Personne ne pourra soupçonner le truc du tube en caoutchouc conducteur de l'aiguille, et l'on se demandera comment un homme peut ainsi s'introduire à travers le corps une lame aussi aiguisée sans se blesser et sans même saigner.

Le truc, cependant, tout amusant qu'il soit, ne doit pas être répété trop souvent, et l'on doit se contenter de montrer l'aiguille aux spectateurs, sans la leur laisser plier à leur gré, alors qu'on constaterait son peu de force de résistance.

On est bien récompensé des quelques préparatifs préliminaires nécessaires par le succès de l'expérience sur la plupart des assistants qui, bien qu'incrédules, ne sauraient deviner la simplicité du truc. Presque toute la magie blanche, et même la magie noire sont basées sur des préparatifs aussi simples bien qu'ingénieux. Tout ne dépend que de l'habileté de l'exécutant.

## LES TROIS NOISETTES

Vous épluchez trois noisettes, vous les mettez sur la table, vous relevez vos manches pour prouver que vous n'en avez pas d'autres, vous faites poser trois chapeaux sur un meuble et vous dites :

— Je m'engage à manger ces trois noisettes, puis à les réunir sous le chapeau que l'on choisira.

Là-dessus, vous les croquez l'une après l'autre, en recommandant le plus profond silence, car le tour est très dangereux.

Puis, vous vous faites mettre le chapeau choisi sur la tête.

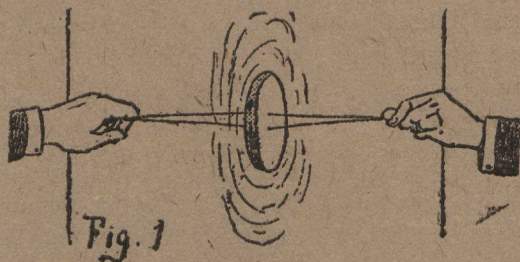
Vous n'avez trompé personne.

Il couvre bien les noisettes réunies.

## LE DISQUE TOURNANT

Ce jeu remonte très loin. Il y a longtemps qu'on l'a inventé, et il s'en trouve parfois dans de riches boîtes de jouets assortis.

C'est un disque de bois, aux bords épais et creux, percés d'un trou; il est enfilé dans un double cordon et on le met en mouvement en prenant les deux extrémités des cordons de chaque main, en lui faisant faire deux ou trois tours, puis en tirant pour renverser la torsion du cordon et en rendant aussitôt la main, afin qu'elle se renouvelle dans le sens opposé (fig. 1).



Ce disque tournera ainsi aussi longtemps que vous voudrez et avec la rapidité que vos petites mains sauront lui imprimer avec un peu d'habitude.

Voulez-vous en fabriquer un vous-mêmes?... le plus simple serait de prendre un de ces gros boutons de pardessus et de l'enfiler par les deux trous opposés; il tournerait à merveille. — Mais prenez une boîte de réglisse, par exemple; percez dans les deux côtés deux trous bien en face l'un de l'autre, et enfiler-la ainsi avec un cordon mesurant de vingt-cinq à trente pouces ou de la simple ficelle de bureau. Puis, pratiquez sur le côté de la boîte, une petite ouverture, comme vous le montre la figure 2, et lorsque vous ferez tourner ce disque creux, il ronflera, car l'air s'y introduira et en sera expulsé successivement par le mouvement de rotation.

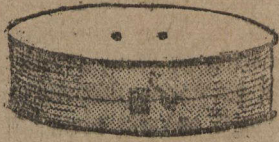
C'est déjà un peu plus amusant qu'avec un simple bouton.

Mais, au lieu d'une boîte, prenez un sim-



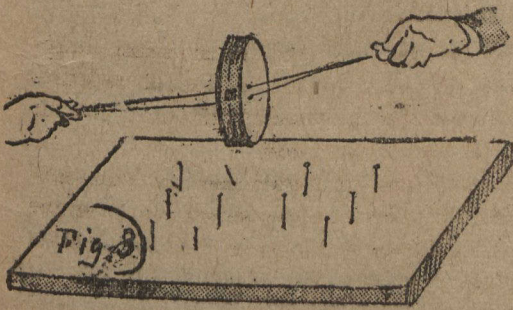
ple disque de carton fort, ou de métal, également percé de deux trous et enfilé dans un carton. Voilà un tout autre jeu.

Fig 2



Disposez alors sur une planchette des épingles que vous piquez à environ un pouce l'une de l'autre, et amusez-vous, en faisant tourner votre disque tenu des deux mains, à abattre successivement ces épingles (fig. 3).

Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez. Il faudra que vous vous exerciez un bon moment pour arriver à effleurer une seule épingle avec le tranchant du disque qui tourne et à l'abattre. Il faut, pour cela, se placer bien verticalement au-dessus et viser.

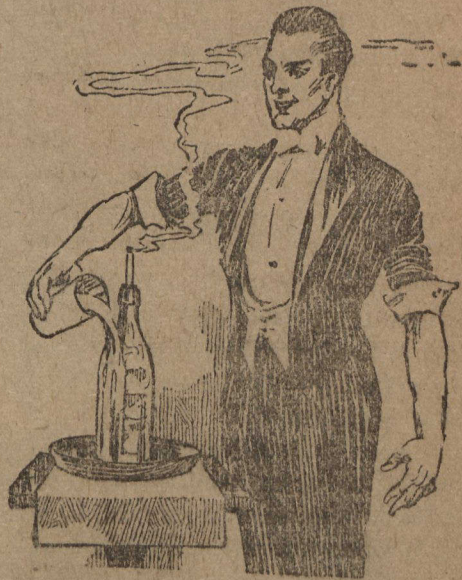


Voulez-vous compliquer encore ce jeu qui se prête à plusieurs combinaisons?... faites flotter sur une cuvette d'eau des rondelles de bouchons et pourchassez-les en les touchant avec votre disque tournant. Elles piqueront des plongeurs et disparaîtront aussitôt en se heurtant les unes aux autres, ce qui rendra le jeu encore plus attrayant.

## POUR APPRENDRE A FUMER A UNE BOUTEILLE

UNE PETITE expérience peut être faite en employant le procédé suivant: Prenez une bouteille de vin ordinaire avec son bouchon. Faites un trou dans le bouchon avec un gros clou chauffé à blanc. Faites votre trou assez gros pour laisser passer une cigarette. Enlevez le bouchon et emplissez la bouteille avec de l'eau chaude, laissez l'eau quelque temps et quand votre bouteille sera très chaude, videz-la.

Mettez le bouchon sur la bouteille et placez une cigarette dans le trou du bouchon.



Allumez la cigarette d'une main pendant que de l'autre vous versez un verre d'eau froide sur les côtés extérieurs de la bouteille pour la refroidir. La bouteille s'emplit rapidement de fumée et votre cigarette se consumera très rapidement.

La raison de ceci est toute simple; le refroidissement de la bouteille contracte l'air intérieur, produisant une forte suction.

Allons, amusez votre famille tout en vous amusant vous-même.

## LE JET D'EAU

Vous prenez une bouteille aux trois quarts pleine d'eau. Vous la fermez avec un bouchon dans lequel vous avez percé un trou. Par ce trou vous soufflez de toutes vos forces à plusieurs reprises, ayant bien soin de mettre votre pouce dessus, chaque fois que vous reprenez haleine. Quand vous avez bien soufflé, vous arrivez avec votre fiole que votre pouce tient hermétiquement close, vous l'inclinez devant la figure d'un ami et lui dites de frapper trois coups dans ses mains pour avoir une surprise. Vous retirez alors votre doigt et il reçoit un jet d'eau en pleine physionomie, même à 7 ou huit pieds de distance

— o —

## LA CIGARETTE

Pariez avec un fumeur qu'il ne sera pas capable de vous dire, à un moment donné, si la cigarette qu'il fume est allumée ou non.

Vous gagnerez

Faites-lui faire à lui-même deux cigarettes, faites-lui en mouiller, avec ses lèvres, les extrémités, et bandez-lui les yeux.

Allumez-en une seule, et faites-lui fumer, pas fort, toutes deux, l'une après l'autre, mais non régulièrement. Tout au début il saura bien laquelle est allumée, mais bientôt il sera hors d'état de s'y reconnaître.

— o —

## LE DEVIN

Vous prenez un jeu de cartes. Vous en retournez une seule que vous regardez tout en causant, puis vous pariez que vous les devinerez toutes l'une après l'autre avant de les jeter successivement sur la table, et vous demandez le plus grand silence, ce

travail exigeant une tension d'esprit extraordinaire. Vous faites ranger vos auditeurs devant vous, et vous vous arrangez de façon qu'il n'y ait personne ni à côté, ni derrière.

Vous avez eu soin, avant tout, de faire battre et couper à plusieurs reprises.

Comme il est dit plus haut, vous avez retourné et vu la carte qui est sur le paquet. C'est elle que vous montrez au public en la désignant et en tenant le jeu entier devant vos yeux.

Les autres cartes étant en vue, puisque le dessous du paquet se trouve en face de votre nez, vous n'avez qu'à regarder au fur et à mesure pour les reconnaître.

Chaque fois, vous mettez le paquet derrière votre dos, faites passer dessus, en la mettant en évidence, la carte de dessous, que vous venez de voir, et faites semblant de vous livrer aux calculs les plus terribles.

Pour ceux qui ne connaissent pas cette bêtise enfantine, vous êtes un prestidigitateur de première force.

— o —

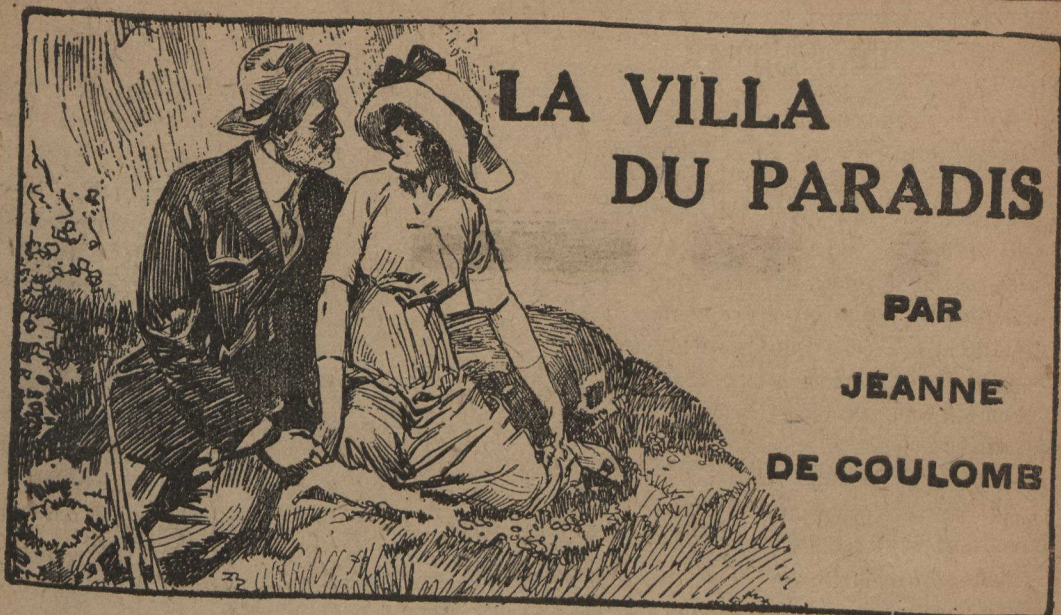
## LE DOMINO

En remuant les dominos sur la table, vous en enlevez adroitement un, que vous dissimulez; n'importe lequel: le *cinq-quatre*, par exemple.

Vous priez une ou deux personnes d'arranger les dominos comme elles l'entendront, suivant l'ordre habituel, naturellement; les 2 contre les 2, les 3 contre les 3, etc., et vous dites d'avance que la ligne ainsi formée se terminera, à un bout, par un 4, et, à l'autre, par un 5. Cela ne manque pas.

Si c'est le *six-trois* que vous avez escamoté, la ligne finira par un 6 à un bout, par un 3 à l'autre.

Et pendant que tout le monde est ébahi, vous mêlez votre domino au tas.



# LA VILLA DU PARADIS

PAR

JEANNE

DE COULOMB

## I

### DIFFICILE RECHERCHE

Par les rues de Saint-Guirec, qui sentent le varech et le vent du large, Mme d'Orgeac s'en allait, appuyée sur le manche de son ombrelle. Elle avait la démarche hésitante et fatiguée. Deux ou trois fois même, elle trébucha sur une pierre.

Rien qu'à voir les mèches blanches, échappées de ses bandeaux ondes, la lassitude qui tirait ses traits fins de jolie vieille, l'expression désespérée des yeux, qui regardaient les écriteaux appendus aux maisons, et aussi la bordure poudreuse de son manteau de deuil, on devinait qu'après une nuit de voyage sans sommeil, elle avait dû marcher trop longtemps pour ses forces, dans ce beau matin de juin, qui enveloppait la côte bretonne de transparentes roses.

Mme d'Orgeac était, en effet, arrivée de Paris aux premières clartés de l'aube, et, sans attendre en gare de Languerneau la correspondance de Saint-Guirec, elle avait pris une voiture pour gagner du temps, commencer plus tôt ses recherches.

D'abord, l'espoir la soutenait: il lui semblait facile de découvrir la villa de ses rêves, au bord de la mer.

Mais, peu à peu, le découragement était venu; elle s'était heurtée à des prétentions exorbitantes, qui dépassaient de beaucoup le crédit que lui avait ouvert son gendre, le colonel de la Moulzie.

En ce début de saison, les propriétaires se refusaient à toutes concessions. Et, cependant, pouvait-on songer à reléguer à l'intérieur du bourg ce cher Geoffroy auquel, après sept mois d'hôpital, un grand docteur qui promettait de le guérir, avait ordonné l'air de cette côte, où le goémon exhale des senteurs vivifiantes.

Il lui fallait un jardin, tout au moins une terrasse, d'où il découvrirait cette mer qu'il aimait tant et, d'où avec des jumelles, il pourrait suivre les voiles blanches et les fumées de navires.

Où trouver cela?

Déjà la grand'mère se désolait, lorsqu'une idée nouvelle vint lui insuffler un courage nouveau:

— Les agences ne m'ont pas utilement renseignée. Pourquoi ne m'adresserais-je pas aux gens du pays?

Son allure se raffermît. L'espérance était en elle. Toute sa vie, Mme d'Orgeac avait été ainsi, ne se laissant jamais abattre par la mauvaise fortune. A soixante-dix ans, elle gardait encore, avec un ressort singulier, un cœur susceptible d'enthousiasme et un caractère enjoué qui secouait les idées noires et, volontiers, lui faisait rechercher la jeunesse.

Un magasin était là, l'une de ces merceries de village où des étoffes, des rubans voisinent avec des chapeaux et des chausures dans un pêle-mêle pittoresque.

La voyageuse entra sous prétexte d'acheter une pelote de fil. Elle dut attendre : la marchande avait une cliente, une dame en deuil, qui choisissait des aiguilles.

Un grand voile de crêpe enveloppait l'inconnue, l'un de ces voiles de guerre qui disent tout de suite : "Celle qui passe a versé pour la France le sang de son cœur."

Mme d'Orgeac ne pouvait pas voir l'un de ces voiles sans éprouver une angoisse. Cette fois encore, elle pensa :

"Depuis la guerre, j'ai eu la douleur de perdre ma fille, et, pour moi, cela a été bien cruel ; mais j'aurais pu perdre aussi mon petit-fils, mon gendre, et, jusqu'ici, Dieu m'a épargné ces nouvelles épreuves. Comment le remercierai-je jamais ?"

La marchande leva les yeux :

— Qu'est-ce que Madame désire ?

— Du fil d'abord, et puis je voudrais savoir s'il n'existe pas, à Saint-Guirec, d'autre plage que celle du Casino ?

— Oh ! si, Madame, il y a encore celle des Moines Blancs. La rue qui passe devant ma porte y descend.

L'acheteuse s'était retournée, afin de regarder la vieille dame, qui tendait l'oreille pour mieux entendre. Elle était très blonde et un peu forte, et il y avait une expression placide dans ses yeux couleur de myosotis.

Tout occupée de payer, Mme d'Orgeac la remarqua à peine.

Elle était pressée de courir à l'endroit qu'on lui indiquait.

Les maisons du bourg s'arrêtaient à une coupure dans le rocher qui forçait le chemin à tourner presque à angle droit : quelques mètres dans une sorte de tranchée, puis, tout à coup, on débouchait sur la route en bordure de la plage, et cette vision brusque de vagues légères, ourlant lesable fin, de mer, très bleue portant deux îles où pointaient des phares, paraissait d'autant plus charmante qu'on s'y attendait moins. Des villas enguirlandées de roses et abritées par des tamaris semblaient rire au soleil de tous leurs volets ouverts. On se fût cru dans un coin de Provence.

— Mon Dieu ! que notre Geoffroy serait bien ici ! pensa Mme d'Orgeac en joignant les mains.

Elle poussa un soupir et voulut tourner sur la route. Dans ce mouvement, elle heurta une dame qui arrivait derrière elle.

— Oh ! pardon ! balbutia-t-elle confuse. En vérité, je suis par trop distraite !

La passante s'était arrêtée. A son grand voile noir, Mme d'Orgeac la reconnut. C'était l'acheteuse de la mercerie.

— Madame, dit celle-ci, en haussant le ton pour être mieux entendue, vous allez peut-être me trouver indiscrette, mais, tout à l'heure, il m'a semblé comprendre que vous étiez à la recherche d'une villa ?...

L'accent était visiblement étranger, mais la figure douce et souriante exprimait la sympathie. En toute confiance, Mme d'Orgeac répondit :

— En effet, Madame... Et vous me voyez effrayée des prix de Saint-Guirec. Je ne m'y attendais point, surtout une année de guerre... Et en Bretagne !... Il y a une quinzaine d'années, lorsque mon gendre était en garnison à Brest, je me souviens que nous villégiaturions sur la côte, à des conditions très modiques...

— Les temps sont changés... Je crains que vous ne trouviez rien à votre convenance.

nance aux Moines Blancs. Tout ce qui est bien est loué depuis longtemps et je présume que vous ne vous accommoderiez pas de ce qui reste...

— Habiteriez-vous de ce côté, Madame?

— Oui, là-bas...

Sous le long voile de crêpe, une main gantée de fil se tendit vers le promontoire.

— Que vous devez être bien! s'écria Mme d'Orgeac. J'ai déjà remarqué votre terrasse... Mais, sans doute, vous ne louez pas aux étrangers?

— En principe, je n'accroche pas d'écrêteau à la grille, ne me souciant point d'introduire, chez moi, des gens dont les habitudes ne cadreraient pas avec les miennes. Vous me comprendrez quand je vous au-

— Le joli nom! s'écria la voyageuse... Les filles sont encore très jeunes: l'aînée a à peine vingt-deux ans.

— La maison est-elle grande?

— Oh! oui, Madame, et très confortablement meublée. Il y a même un garage d'automobile. Aussi suis-je obligée d'en demander un prix un peu élevé: douze cents francs pour la saison.

— Alors, ce n'est pas la peine que j'aie la visiter. On ne peut pas se permettre de folies une année si rude, où les récoltes seront déplorables.

— Peut-être trouveriez-vous votre affaire, en arrière des Moines Blancs... Il y a là des maisons de pêcheur où l'on peut se cacher à bon compte.

— Oui, mais l'on ne verra pas la mer, et, pour mon petit-fils j'y tenais par-dessus tout.

— Monsieur votre petit-fils est malade, Madame?

— Il a été blessé à Dixmude où il commandait une section de fusilliers marins. La colonne vertébrale a été atteinte. Nous avons cru qu'il resterait paralysé, à force de soins, il commence à marcher en s'aidant de béquilles et le dernier docteur que nous avons consulté, une célébrité pari-

sienne, assure qu'il peut se remettre complètement s'il fait un long séjour sur cette côte où l'air est fortement iodé.

— Serez-vous seule, avec lui, Madame?

— Non, j'ai une petite-fille qui a vingt ans et un autre petit-fils qui est encore au collège. De plus, je ferai venir du Périgord, où se trouve la vieille maison de famille de mon gendre, le colonel de la Moulzie, un ménage de vieux domestique qui nous est très dévoué... Depuis que ma pauvre fille est morte, trois mois après le début de la guerre, j'ai dû la remplacer auprès de ses enfants et assumer toutes les responsabilités...

Sous le voile épais, une expression émue passa; elle voulait dire sans doute:

"Quand on a souffert, on compatit aux souffrances des autres."

Mme d'Orgeac en fut touchée. L'inconnue continuait de marcher sur la route qui bordait la plage, le front penché parce qu'elle n'avait pas d'ombrelle et que le soleil la gênait.

"Dois-je terminer ici l'entretien?" se demanda la vieille dame.

Sa compagne ne lui laissa pas le temps de prendre une détermination. Tout à coup, elle proposa en relevant la tête.

— Madame, voulez-vous visiter ma villa? Si elle vous convient, avec des concessions réciproques, peut-être pourrions-nous nous entendre?

Mme d'Orgeac ne résista pas à l'invitation: tout au fond d'elle-même, elle avait le sentiment qu'elle touchait au port.

D'un pas plus alerte, elle tourna sur le chemin qui montait au promontoire et se terminait à une grille, solidement doublée de volets de fer, au-dessus de laquelle, sur une façon de banderole, on lisait cette inscription: *le Paradis*.

Comme il promet du bonheur!

La dame en noir prit, dans son petit sac, une clef de sûreté et, pendant qu'elle l'introduisait dans la serrure, Mme d'Or-

geac eut le temps de remarquer que, du côté de la route, des murs très hauts, reliés à la terrasse, défendaient la villa.

— "Tant mieux! pensa-t-elle, nous serons à l'abri des voleurs."

Le vantaïl roula sur ses gonds et le jardin parut. Il était très grand et très sombre. On y voyait, cependant, un bassin et des corbeilles de bégonias. Et, au fond, empêchant de bien distinguer la maison, un reste de vieux cloître, habillé de lierre.

— Comment? s'écria Mme d'Orgeac, en indiquant les arceaux en ogive, vous avez même des ruines, ici?

— Nous avons construit sur l'emplacement de l'abbaye des Moines blancs.

— Ces Moines Blancs, qu'étaient-ils en somme?

— Je ne sais pas bien... Des Templiers, dit-on...

La visiteuse était entrée; derrière elle, l'inconnue donna un tour de clef, puis, passant la première, elle s'avança dans l'allée. Au sortir du grand soleil de la plage, l'ombre paraissait délicieuse. En elle-même, Mme d'Orgeac se répéta:

"Que Geoffroy serait bien ici!"

Deux jeunes filles, en deuil, travaillaient à gauche, sous un chêne vert, si tordu, qu'il avait la ligne tragique d'un homme se débattant contre un ennemi invisible. La cadette ressemblait à sa mère. Ses yeux avaient la même ingénuité, douce et bleue, et elle portait, dans le dos, deux épaisses nattes blondes. L'ainé, au contraire, avait les cheveux châains et un regard brun, velouté, si triste, qu'il impressionnait chez une personne de son âge.

Mme d'Orgeac eut à peine le temps de l'entrevoir, de deviner qu'elle devait être d'une rare beauté. Comme si elle redoutait tout contact avec une étrangère, la jeune fille abandonna ses fuseaux et disparut derrière le cloître.

— Pardonnez-lui, dit doucement la mère. Depuis que son pauvre père nous a été enlevé, elle resté très sauvage.

Mme d'Orgeac s'arrêta, de la pitié dans ses yeux gris, que la vie avait fanés, sans en éteindre l'ardeur.

— Monsieur votre mari aurait-il été tué à la guerre? demanda-t-elle.

— Il est du moins une victime de la guerre, Madame. A mon accent vous avez du reconnaître que j'étais étrangère. Nous sommes Belges, en effet. M. Stevens était grand industriel et député de Liège. Au moment de l'invasion de la Belgique, il fut choisi comme otage et fusillé...

— J'ai vu cela dans les journaux!... Je me le rappelle très bien... Que c'est affreux, Madame, et que je vous plains!... Où étiez-vous, à ce moment-là?...

— Mais ici, bien tranquillement... avec Lina, ma plus jeune...

— Et votre aînée?...

— Gudule était restée aux environs de Bruxelles, chez sa marraine. Elle ne nous rejoignit que beaucoup plus tard, par la Suisse, et au prix de mille difficultés...

— Que d'inquiétudes!... Ah! chacun à bien sa part! Tenez! par exemple, nous! Nous avons eu d'abord Geoffroy entre la vie et la mort pendant de longues semaines. Puis, nous avons tremblé pour mon gendre, le colonel de la Moulzie, qui a déjà été blessé deux fois, sans vouloir être évacué... En ce moment, si nous respirons un peu, c'est qu'il vient d'être appelé, par le général Joffre, au grand état-major général... C'est un homme si remarquable et si modeste en même temps...

— Alors, vous n'avez plus personne sur la ligne de feu?

— Oh! si! nous avons encore le fiancé de ma petite-fille Françoise, le lieutenant Avit de Bodefol, qui vient d'inventer un nouveau télémètre, pour mesurer la distance des tirs.

— Je vois, dit lentement Mme Stevens en relevant son voile de crêpe, que, chez vous aussi, on paye largement la dette à la patrie... Et je suis heureuse que vous

avez eu la bonne idée de venir à Saint-Guirec.

— C'est l'amiral de Badefol, le parrain de ma petite-fille et l'oncle de son fiancé qui nous y a engagés. Il connaissait ce petit coin, et nous l'a beaucoup vanté. Je crois même qu'il viendra y passer quelques jours. Pour nous, c'est un si bon ami... Il est bien fâcheux qu'un accident l'ai rendu boiteux... A l'heure actuelle il serait amiralissime...

La fillette blonde s'était levée : la tête un peu penchée, elle écoutait curieusement la conversation. Mme d'Orgeac continua :

— Il nous a dit surtout que le pays était très sain et c'est ce qui m'a séduite...

— Oh ! pour cela, il a eu raison ! Il n'y a jamais d'épidémies, et, de plus, nous avons, ici, de l'eau excellente. M. Stevens avait découvert, dans les vieilles chroniques, que les Moines Blancs buvaient l'eau d'une fontaine, baptisée par eux Fontaine du Paradis. "Nous la ferons venir, me promet-il, et notre villa sera la *Villa du Paradis*." Il n'eut de cesse qu'il n'ait retrouvé l'ancienne canalisation, et, pour nous donner toutes les joies, il fit même installer ce bassin.

Elle tourna un robinet, et, soudain, d'une vasque, autour de laquelle se jouaient des daphins, des jets d'eau s'élançèrent, pour se croiser et retomber en pluie légère.

— Ce que vous me dites me fait plaisir, s'écria Mme d'Orgeac ; lorsqu'on est affaibli comme l'est mon petit-fils, on est un terrain si bien préparé pour la maladie.

— Ici, vous n'auriez aucune inquiétude à avoir, Madame...

Tout en parlant, Mme Stevens avait contourné le cloître. La maison apparut : un cube central, auquel se rattachaient deux ailes plus basses. Rien de gracieux. Un ensemble lourd. Mais, sans doute, c'était bien l'architecture qui convenait pour résister aux vents d'hiver.

Le salon ouvrait directement sur le porron. Il donnait une impression claire, à

cause de la laque qui recouvrait les meubles et de la brocatelle aux tons vifs qui tendait les sièges. Un piano en bois des îles et une bibliothèque de musique occupaient le fond, sous un petit portrait, encadré de bois noir, qui mettait dans la pièce, encombrée de bibelots, la seule note mélancolique.

Du geste, la visiteuse montra le portrait :

— Serait-ce M. Stevens ?

La veuve répondit de la tête : sans doute il lui coûtait de parler.

— Il avait une physionomie bien sympathique, remarqua Mme d'Orgeac ; on comprend les regrets qu'il a laissés derrière lui.

Elles allèrent plus loin. Une grande propreté et un réel souci du confort régnaient partout, et partout aussi triomphait le ripolin, les bois clairs, les perses trop fleuries,

Et puis l'eau à volonté, au-dessus de tous les lavabos, et même l'électricité.

— Encore une folie de mon pauvre mari ! expliqua Mme Stevens, en tournant un commutateur. Il l'avait fait venir de Languerneau... Il aimait tant son intérieur... Il le désirait si confortable... Et, jamais, il n'en a joui... Lorsqu'il songeait à nous rejoindre, la guerre a éclaté... Oh ! les misérables ! Comme je leur en veux de me l'avoir pris !

Des larmes jaillirent des yeux bleus, et, pour les cacher, Mme Stevens passa dans une autre pièce. Lina la suivit : il y avait aussi de la tristesse dans son regard ingénu.

Toutes les chambres se ressemblaient : un lit, une armoire anglaise, une table de toilette, dont un rideau, assorti aux tentures, cachait le dessous, une table à écrire, un fauteuil et quatre chaises ; en somme le nécessaire, mais un nécessaire qui prétendait être élégant et choisi.

La salle à manger était grande et claire. La cuisine, admirablement aménagée,

Peyronne, qui grognait toujours, s'y trouverait bien, et, pour savoir l'heure, elle aurait une superbe horloge hollandaise, dont la caisse était ornée de tulipes peintes.

Enfin, il y avait même une salle de bains.

Donc, rien ne manquait à l'installation.

"Quelle réduction va-t-on me faire?" pensait Mme d'Orgeac, de plus en plus emballée... Pourvu qu'elle soit suffisante! Ce serait si malheureux de ne pouvoir conclure!"

Mme Stevens avait regagné le jardin.

— Si vous le voulez bien, dit-elle, à présent, je vous montrerai la terrasse...

## II

### L'HEUREUX ACCORD

Une courte allée, prise dans l'entre-croisement des chênes verts, conduisait à un escalier rustique, fait de bois et de terre tassée, dont les marches assez inégales tournaient brusquement pour laisser voir l'admirable panorama: la mer bleue se dégageait du brouillard, les îles brunes et le large encore embrumé qui s'en allait jusqu'aux côtes d'Angleterre, jusqu'à Plymouth.

Sans achever de descendre, la visiteuse s'exclama.

— Mon Dieu! que c'est beau! Ce serait à ne pas bouger d'ici!

Mme d'Orgeac regardait de tous les côtés, comme quelqu'un qui veut fixer dans sa mémoire le moindre détail de ce qu'il voit.

— Quelle belle terrasse vous avez là, s'écria-t-elle, spacieuse, bétonnée, toujours sèche, par conséquent!... Et vous ne vous refusez rien, pas même des fleurs, des lauriers roses, des tamaris... Comme à Nice!...

Une balustrade de ciment courait le long du bord. Mme d'Orgeac voulut sonder de l'oeil la hauteur du promontoire. Dans sa hâte, elle oublia la dernière mar-

che: son pied tourna. Elle tomba en poussant un cri de douleur.

Mme Stevens et Lina se précipitèrent pour la relever.

— Mon Dieu! Que je suis désolée! s'écria la première.

En même temps, elle entraînait la visiteuse vers le belvédère vitré, celui dont, de loin, on apercevait le gros oignon étincelant qui lui communiquait un air byzantin.

Avant de s'être reconnue, Mme d'Orgeac se trouva assise dans un fauteuil d'osier, déchaussée, et bien que tout étourdie encore, elle sentit qu'un main douce et experte massait sa cheville tuméfiée.

— Ce ne sera rien! disait en même temps l'aimable infirmière. Je vous mettrai une compresse d'eau blanche... Je vous banderai ensuite et vous pourrez marcher. Lina va nous apporter tout ce qu'il faut...

— Je suis confuse de ma maladresse... balbutia la douairière.

— Laissez donc! C'est moi qui suis confuse! J'aurais dû vous prévenir qu'il y avait encore une marche... Du reste, cet escalier a besoin de réparations... Je les ferai avant que vous arriviez, si du moins, maison vous convient...

— Elle me plaît beaucoup, Madame... Mais c'est le prix... J'ai peur qu'il ne soit trop élevé.

Toujours à genoux dans les plis de son voile, Mme Stevens continuait le massage; rayon de soleil la rendait plus blonde et accrochait des feux merveilleux à une bague de diamants que, malgré son deuil, elle portait à l'annulaire droit, sans doute en souvenir de beaux jours évanouis.

— Enfin, Madame, interrogea-t-elle tout à coup, combien mettriez-vous dans une location?

— Mais d'abord, Madame, quelles sont vos propositions?

Il y eut un silence. Puis, sans relever la tête, Mme Stevens insinua:

— Accepteriez-vous huit cents francs!



Le visage mobile de Mme d'Orgeac exprima la déception :

— Oh! je ne peux pas... C'est encore trop cher!

Mme Stevens continuait le mouvement doux de ses doigts. La bague étincelait. On eût dit que les diamants formaient un chiffre.

Lina rentra avec l'eau blanche, les compresses et la bande. En la découvrant si près d'elle, la vieille dame eut presque un tressaillement.

— Cette petite est un vrai sylphe, remarqua-t-elle. On ne l'entend point marcher...

Gudule n'accompagnait pas sa soeur. Sans doute, l'incident ne lui avait pas paru assez considérable pour l'arracher à une douleur qui n'aimait que la solitude.

Bientôt la blessée put se remettre debout et appuyer son pied malade.

— Mais c'est merveilleux! Je ne souffre plus! Madame, que je vous remercie!...

Il lui en coûtait de s'en aller sans conclure. Mme Stevens parut deviner ce qui n'était pas exprimé.

— Madame, dit-elle, en se relevant, je ne vous ai pas caché qu'avant tout, à cause de mes filles, je désirais des locataires absolument comme il faut. L'an dernier, j'avais loué à la femme d'un chef de bureau du ministère de la Guerre, et, au printemps, à la famille d'un lord de l'Amérique. C'est vous dire que je n'aime pas à recevoir chez moi les premiers venus... Déjà, vous m'êtes très sympathique... Pour avoir le plaisir de vous posséder, je consentirais à des sacrifices... Voyons, si nous tombions d'accord à cinq cents francs?

Mme d'Orgeac eut un petit choc au coeur qui se trahit par une montée rose à ses joues flétries. Son rêve réalisé lui paraissait trop beau.

— Quoi? balbutia-t-elle, vous me feriez cette concession énorme... Mais, alors, je loue, et tout de suite...

Mme Stevens eut un sourire très doux

et ses yeux se fermèrent dans une expression câline.

— Si vous êtes satisfaite, je le serai aussi, dit-elle. Le *Paradis* est un peu triste quand on y est seules. Et puis, nous sommes en grand deuil. En ce temps de guerre, on ne fait pas de visites. Ma petite Lina s'ennuyait, et c'est à cause d'elle que je me résolue à un gros sacrifice d'argent. J'ose espérer que Mlle de la Moulzie voudra bien l'accueillir quelquefois...

— Mais certainement! s'écria Mme d'Orgeac, dont le coeur débordait de reconnaissance. Et Mlle Gudule accompagnera sa cadette! Entre jeunes filles du même âge, on se comprend, et je suis sûre que ma petite-fille, qui est irrésistible, aura la plus heureuse influence sur votre aînée...

— Pour Gudule, je ne puis rien vous promettre. Elle est rigide dans sa douleur...

Les sourcils de Mme Stevens s'étaient froncés, comme sous un souci pénible, un de ces soucis qui vous quittent à peine dans le sommeil et que, chaque matin, on retrouve au lever.

Mme d'Orgeac n'insista pas. Elle examinait l'intérieur du belvédère qui, d'un côté s'adossait au rocher.

La grand'mère avait de la peine à cacher sa joie. Pour un peu, elle eût embrassé Mme Stevens, qui, malgré la quarantaine, évidemment sonnée, et le double menton qui lui alourdissait le bas du visage, conservait un air de jeunesse, encore accusé par le col de crêpe ouvert en pointe.

Elle se contenta de caresser doucement la joue de Lina.

— Vous aimerez Francette, assura-t-elle. On ne peut pas la connaître sans l'aimer.

Lina sourit; elle avait toujours la tête sur l'oreille, comme un oiseau, et son regard se posait sur vous longuement, avec une ingénuité qui excluait toute idée d'insolence ou d'indiscrétion.

Mme d'Orgeac sortit du belvédère et, faisant le mouvement que son accident avait enrayé, elle se pencha au-dessus de la balustrade.

— Comme c'est haut ! s'écria-t-elle... Et a pic !

— Nous sommes à quarante mètres au-dessus de la mer, expliqua Mme Stevens. Les jours de gros temps, on se croirait dans un navire...

— Décidément, les Moines Blancs avaient bien choisi l'emplacement de leur abbaye ! Ils étaient en face de deux immensités qui devaient les disposer au recueillement et à la prière...

Mme Stevens ne répondit pas ; pour remonter, elle semblait attendre le bon plaisir de sa nouvelle locataire.

— Nous vous chassons de votre maison, remarqua celle-ci, en s'arrachant au spectacle qui l'enchantait... Où logez-vous ?

Dans un pavillon qui regarde l'autre versant. Il ne comprend que quatre pièces ; pour mes filles et moi, qui n'avons qu'une domestique, c'est bien suffisant. Si vous voulez me suivre, Madame, je vous le montrerai.

Elles longèrent la terrasse : une grille limitait la partie réservée aux propriétaires, grille fermée qu'il fallut ouvrir. Au-delà, il y avait un tournant qui tout à coup, découvrit un autre belvédère, vitré aussi et surmonté d'une coupole amincie en forme de bulbe.

— De notre côté, la vue est beaucoup moins belle, assura Mme Stevens. Du reste, vous pouvez en juger.

Mme d'Orgeac aimait à se rendre compte de tout ; elle s'accoua à la balustrade.

A ses pieds, très bas, une anse se creusait. Les rochers en étaient noirs. Les plus allongés ressemblaient à des cercueils auxquels le goémon eût servi de drap mortuaire. Une cale d'embarquement descendait en pente douce jusqu'à l'eau qu'on devinait profonde, près du bord, à sa couleur bleue.

Au-delà, la falaise se relevait à pic ; elle était couverte d'herbes sèches et, seul, un abri de douanier bosselait son étendue vide.

Tout au bout, une tour en ruines, émergeant d'un vestige de courtine, et puis, de la lande du sable, des rochers... pas de maisons...

Lina expliqua :

— Ici, c'est la plage des Pierres-Noires. Nous avons un escalier qui y descend, comme vous en avez un sur les Moines Blancs. A gauche, la chapelle de Saint-Guirec, où l'on dit la messe, chaque matin... Les braves gens du pays prétendent que, depuis la guerre, des pêcheurs ont aperçu, quelque fois, la nuit, la chapelle qui s'éclairait subitement et l'on suppose que ce sont les marins sombrés qui reviennent, un cerge à la main...

Elle éclata de rire comme si c'était très drôle.

Mme d'Orgeac se pencha pour voir la chapelle qui s'élevait au-dessus de la route finissante, juste en face du chemin conduisant au Paradis.

— Ce voisinage sera bien commode ! s'écria-t-elle. Mes vieilles jambes n'iront que le dimanche à Saint-Guirec.

Puis revenant aux Pierres-Noires, elle demanda :

— Cet embarcadère dépend-il de votre habitation, Madame ?

— Oui... Mon pauvre mari rêvait d'avoir un yacht !... A présent, tout cela nous est devenu inutile.

Elle se détourna, sans doute pour cacher des larmes. Et Mme d'Orgeac, au regret d'avoir, par ses questions, éveillé des souvenirs douloureux, ne put que balbutier :

— Il est peut-être temps que je songe au départ.

A peine jeta-t-elle un coup d'oeil au pavillon cubique, en retrait sous les chênes verts, auquel un rosier grim pant, fleu-

ri de superbes roses rouges, ne suffisait pas à donner de la grâce.

Elle avait hâte de signer le papier qui lui assurerait, pour trois fois, la villa de ses rêves.

Dans le salon, sous le regard profond du député de Liège, qui était mort martyr, elle traça, en caractères tremblants, la signature qui l'engageait et compta les billets bleus, représentant les arrhes.

Lina la regardait faire, les deux mains sur la table. Elle semblait très contente, comme sa mère.

Toutes deux accompagnèrent leur nouvelle locataire jusqu'à la grille.

En chemin, Mme Stevens dit :

— J'ai cru comprendre que vos domestiques sont âgés. S'ils avaient besoin d'être aidés, je vous prêterais bien volontiers ma domestique. C'est une veuve, très sérieuse et très vaillante... Et, au moins, vous n'auriez pas l'ennui d'introduire chez vous une femme de ménage inconnue, dont je ne pourrais pas vous garantir l'honnêteté.

— Vraiment, Madame, vous êtes trop aimable, s'écria Mme d'Orgeac, de plus en plus confuse. J'ai déjà tant d'obligations envers vous ! Au propre, vous m'avez ouvert le Paradis...

— Je vous en prie, ne me remerciez pas. ...Je suis au contraire très heureuse de vous rendre service !

Elles échangèrent une dernière poignée de mains, des sourires, des promesses de fréquent voisinage, puis la grille se ferma avec un bruit profond et métallique.

« Nous habiterons une véritable forteresse, pensa Mme d'Orgeac, mais je ne m'en plaindrai pas. Geoffroy n'est pas encore en état de nous défendre, Tony n'est qu'un enfant et Nadalou commence à se faire vieux... »

Elle marchait sur le chemin descendant, aussi allègrement qu'une jeune fille ; son pas ne trébuchait plus : il avait l'assurance des victorieux.

Soudain, une main lui barra le passage, main déformée, tordue, incapable de tout travail.

Celle à qui elle appartenait était petite et bossue : elle marchait en claudicant, mais les yeux restaient perçants, comme des vrilles, et leur vivacité était telle qu'on les comprenait sans paroles.

Mme d'Orgeac jeta une piécette dans la paume ouverte, heureuse de donner un peu de sa joie à quelqu'un. Puis elle demanda :

— A quelle heure dit-on la messe à cette chapelle ?

La mendiante ferma trois de ses doigts pour former le chiffre sept, puis, du geste, elle indiqua l'écriteau qui lui barrait la poitrine.

« La Goélette, mutilée de la guerre de 1870.

« Vous qui venez prier N.-D. de Lumière, ayez pitié d'elle. »

— Notre-Dame de Lumière, dit Mme d'Orgeac. Je croyais que la chapelle était dédiée à Saint-Guirec.

Aussi vite que le lui permettait son déhanchement, la bossue courut chercher un éventaire, déposé, par elle, sur une roche.

On y voyait des médailles, des chapellets, des scapulaires.

A la passante, elle présenta une médaille.

Mme d'Orgeac chercha son lorgnon, et autour d'une effigie de la Vierge, elle lut cette invocation :

« Notre-Dame de Lumière, priez pour nous. »

Au verso, il y avait un moine à genoux, le patron du pays, Saint-Guirec.

— Je n'ai pas le temps de monter jusqu'à la chapelle, expliqua la douairière, mais, tout à l'heure, vous y mettez un cierge à mes intentions. Et, plus tard, quand je serai au Paradis, j'irai remercier Notre-Dame de Lumière de m'avoir conduite jusqu'ici.

La mendiante regarda son interlocutrice, puis la villa, dont on n'apercevait que les chênes verts, par-dessus les hauts murs. Il y avait beaucoup de choses dans ses yeux trop petits.

Mme d'Orgeac ne s'attarda pas à déchiffrer ce que les paroles ne disaient point : elle hâta le pas, pour regagner le temps perdu.

Tout essoufflée, elle atteignit l'hôtel où elle avait laissé la voiture prise à Languerneau.

Le cocher attelait.

— J'avais peur que Madame arrive en retard, expliqua-t-il. Nous avons juste le temps d'attraper l'express de Paris.

— C'est que j'ai beaucoup couru pour la location d'une villa.

— Madame a-t-elle trouvé quelque chose à sa convenance ?

— Oui... Et très bien... Sur la plage des Moines-Blancs... La dernière habitation...

— Ah ! oui, le *Paradis* !

— Vous le connaissez ?

— J'y ai souvent conduit les Anglais qui l'avaient loué le printemps dernier.

— La vue y est magnifique...

— On le dit...

— Et la propriétaire me semble fort aimable.

L'homme ne répondit pas. Il serra une dernière courroie, en fila sa veste, et, lestement, grimpa sur le siège.

Alors, se retournant, il demanda :

— Madame est-elle bien installée ? Puis-je partir ?

Mme d'Orgeac répondit de la tête, puis elle ouvrit son ombrelle, et, pendant les kilomètres de soleil et de route poussiéreuse qui la séparaient de Languerneau, elle ferma les yeux pour mieux combiner ses plans : Nadalou et Peyronne étaient à La Moulzie ; elle les ferait venir à Paris, où Geoffroy était encore hospitalisé, mais sur le point d'être évacué avec un congé de trois mois de convalescence. Et, tous ensemble, on partirait pour Saint-Guirec.

La voiture s'arrêta devant la gare, avant que la voyageuse n'eût décidé quelles provisions, confits d'oie, pâtés de foie gras, succulentes *ballotines*, il convenait d'apporter du Périgord en Bretagne.

### III

#### LA ROSE MYSTÉRIEUSE

La grille ouverte à deux battants, l'automobile glissa lentement sous les chênes-verts, contourna les ruines festonnées de lierre, et vint s'arrêter devant le perron.

Mme Stevens attendait là ses locataires, et, comme toujours, Lina, souriante, intéressée, l'oeil au guet, se tenait auprès de sa mère.

Quand la portière s'ouvrit, un fox-terrier sauta le premier à terre, et manifestant sa joie d'être libre enfin, il commença d'aboyer joyeusement.

— Boche, veux-tu te taire ! commanda une voix de jeune fille.

Et Françoise de la Mouzie descendit à son tour.

Elle était grande et mince : on ne pouvait dire qu'elle fût jolie, mais elle avait beaucoup de charme et de distinction, et, dans les yeux, une telle lumière de bonté que, partout où elle allait, suivant l'expression de Mme d'Orgeac, elle accrochait les cœurs au passage.

Avec beaucoup de simplicité, mais aussi une très grande aisance, elle trouva les mots qu'il fallait pour répondre à l'accueil de leurs hôtes et remercier Mme Stevens des bons soins donnés à sa grand-mère.

Puis elle revint à l'automobile où Nadalou, un petit vieux, à figure fine et rasée, descendu du siège de devant, commençait à prendre les menus colis.

— Chère Madame, nous vo'là enfin ! s'écria la douairière, en s'appuyant sur la main que lui offrait sa petite-fille. Il me semblait que nous ne serions jamais instal-

lées ici. J'avais hâte de vous revoir, de vous exprimer encore toute ma reconnaissance.

Mme Stevens répondit quelque chose; Mme d'Orgeac ne l'entendit pas; elle était un peu dure d'oreille, oh! rien, presque rien, assurait-elle, mais dès qu'on faisait du bruit, elle ne se doutait même pas qu'on lui parlât... Et, justement, Boche aboyait comme un furieux. On eût cru qu'il en voulait à la gentille Lina; celle-ci reculait, effrayée.

Francette n'avait plus d'yeux que pour son frère qui, maintenant, le dernier, après Peyronne et ses paniers, sortait lentement, péniblement, de l'automobile. Bien qu'un peu vouté sur ses béquilles, il était très grand; les longs mois de vie recluse avaient pâli et comme idéalisé sa figure déjà fine.

Les yeux bruns avaient l'air trop grands: un large cerne les soulignait; mais, la bouche, bien visible, sous la lèvre sans moustache, restait énergique: elle disait la volonté de revivre pour servir encore.

Sur la redingote aux deux galons d'or, la croix de la légion d'honneur était épinglée près de la croix de Guerre.

Au bas du perron, le jeune officier s'arrêta et, d'un beau geste de gentilhomme, contraignant la souffrance à céder devant la courtoisie, il salua Mme Stevens, qui restait interdite comme une petite fille et même, peut-être, un peu plus, car Lina, rassurée, maintenant que Nadalou avait pris Boche par le collier, recouvrait tout son aplomb ingénu.

Quelques mots de politesse, puis Geoffroy pénétra dans le salon où Francette le força de s'étendre sur le canapé; pendant ce temps, les autres, s'affairaient et la vieille Peyronne, grondeuse autant que dévouée, morigénait son mari qui avait heurté un panier où sa prévoyance avait glissé des oeufs frais pour le déjeuner de son cher Geoffroy, l'enfant nourri de son lait,

qu'elle aimait presque autant que son propre fils, Janitou, qui, là-bas, sur le front, abattait des Allemands, comme naguère il tuait les perdreaux, sans jamais manquer son coup.

Francette s'empresait autour de son frère, elle lui mettait des coussins sous la tête, sous les pieds. Entre eux, il n'y avait que trois ans de différence— vingt-et-un ans — et, toujours, l'un pour l'autre, ils avaient eu une très vive affection.

Le jeune enseigne examinait les choses qui l'entouraient:

— Naturellement, remarqua-t-il, le lustre est en cristal de Bohême; les vases de la cheminée, en vieux Saxe; et, dans le casier à musique, il n'y a que des partitions de Wagner: *L'or du Rhin*, *Siegfried*, *la Walkyrie*, *Le Crépuscule des Dieux*! Toute la *Tétralogie*! Allons, les Belges étaient comme nous! Trop volontiers ils accueilleraient ce qui venait d'Outre-Rhin.

Il regarda ensuite le portrait qui, malgré ses proportions exiguës, attirait l'attention par la vérité du regard qui semblait vivant.

— Cette figure à moustache représente sans doute M. Stevens, remarqua-t-il. Grand'mère nous en a parlé, je crois...

— J'aime cette physionomie, déclara Francette. L'expression en est si élevée. Un homme comme celui-là ne devait pas transiger avec l'honneur. Il n'est pas étonnant que les Allemands l'aient fusillé...

— Autant que je me souviens, on voulut le forcer à transformer ses usines métallurgiques en usines de guerre; il s'y refusa, disant que jamais il ne travaillerait pour les envahisseurs de son pays... Alors, on s'en débarrassa...

— Sa femme est loin de posséder sa distinction.

— Oui, elle est un peu lourde, comme beaucoup de Flamandes. Si elle était plus grande, elle pourrait poser pour les Rubens.

— La petite est gentille, ne trouves-tu pas?...

— Elle me rappelle une bergeronneette que nous avons apprivoisée à la Moulzie. Te souviens-tu, Francette Elle était grise avec un plastron blanc; nous la nourrissons avec des vers et des oeufs de fourmis, et quand je travaillais, elle venait me regarder, la tête un peu de côté, comme si ce que je faisais l'intéressait prodigieusement.

— Nous n'avons pas aperçu l'ainée. C'est dommage! Grand-mère prétend qu'elle est si belle.

— Ne serait-ce pas elle qui est sur la cheminée, faisant le pendant de Lina?...

— Je le croirais volontiers.

Et la jeune fille, prenant la photographie, la présenta à son frère.

C'était bien Gudule, en effet, mais une Gudule des jours de paix, à qui la guerre n'avait pas pris encore son bonheur. Un boa de plumes enveloppait le joli visage fier dont les traits réguliers et délicats, l'expression droite et prenant des yeux, rappelaient le portrait auquel le cadre noir mettait une bordure funèbre.

Geoffroy contempla longuement la gracieuse image. Elle lui semblait incarner de façon radieuse l'héroïque Belgique, pour laquelle, à Dixmude, il avait offert son sang. Il ne pouvait en détacher les yeux et il tressaillit presque lorsque sa grand-mère, ouvrant une porte, l'appela.

— Mon petit, si tu es fatigué, tu peux venir... Ta chambre est prête... Et tu verras, elle est délicieuse comme toutes les chambres! J'ai eu bonne main!

Avisant alors le cadre que tenait son petit-fils, Mme d'Orgeac ajouta:

— Mais c'est le portrait de l'ainée des demoiselles Stevens? Je ne me suis pas trompée!... Elle est très belle, ma foi! Tant mieux! Je n'aime pas à voir, dans mon horizon, des visages laids ou renfrognés. C'est bien assez de Peyronne qui fait

la tête, parce que, sur son cent d'oeufs, elle en a huit de cassés...

Le jeune enseigne s'était remis debout sur ses béquilles. Francette le précéda, écartant de son chemin les sièges, les meubles volants, les colis déposés dans le corridor.

— Heureusement, chuchota-t-elle, avec un sourire, les propriétaires n'habitent pas la maison, car, avec grand-mère qui demande qu'on parle haut, elles seraient vite au courant de nos affaires de famille.

Geoffroy ne répondit que par un sourire, mais un sourire distrait qui étira seulement ses lèvres: on eût dit que, dans les yeux, il emportait le souvenir de cette jeune fille, très belle, dressée, un instant, devant lui, comme le vivant symbole de la nation qui avait tout préféré au déshonneur.

Après le déjeuner, on descendit au belvédère, et là, devant la mer qu'il aimait, le jeune enseigne s'anima. Il y eut du soleil dans son regard, comme il y en avait sur les phares blancs autour desquels flottaient encore quelques écharpes de brume.

— Nous prendrons nos repas ici! décida Mme d'Orgeac, de plus en plus enthousiaste. Comme ça, Geoffroy ne se fatiguera pas à descendre et remonter l'escalier, qui n'est pas très commode...

Geoffroy ne demandait pas mieux. Il s'abandonnait à celles qui l'entouraient, à l'air vivifiant qui devait lui remettre l'épée en main.

Les malles étant arrivées, on lui apporta ses jumelles et aussi des livres pour le distraire: un surtout, qu'il avait reçu le jour de son départ et où il était question de lui: *Jean Govin*, l'épopée superbe des fusilliers marins de Dixmude.

Un bruit léger lui fit tourner la tête. Lina était debout, dans l'encadrement de la porte. Personne ne l'avait entendue arriver, pas même Boche qui dormait.

— Il y a au salon un vieux monsieur qui vous demande! annonça-t-elle. Je l'ai



*Lina, était debout dans l'encadrement de la porte.*

trouvé à la grille et introduit moi-même. Il porte la rosette de la Légion d'honneur.

— Je parie que c'est mon parrain! s'écria Francette, toute joyeuse. Il excelle aux surprises!

Elle partit en courant. Lina resta en face de Mme d'Orgeac; elle examinait les choses nouvelles qui l'entouraient, les livres, l'ouvrage de Francette, avec une ingénuité qui excluait toute idée d'indiscrétion.

Le fox-terrier s'était réveillé; il alla la flairer, et, tout aussitôt, commença de grogner.

— Ici, Boche, commanda Geoffroy, tu manques tout à fait de galanterie, mon vieux.

La fillette, très vite, et d'un peu loin, essaya de flatter le jeune chien.

— Pourquoi l'appellez-vous Boche? demanda-t-elle.

— Parce que je l'ai trouvé dans une tranchée que l'ennemi venait d'évacuer. Donc, tout me porte à croire qu'il appartenait à un officier allemand.

— Ce qui m'étonne, c'est que vous l'avez encore.

— Quand j'ai été blessé, je l'avais confié à un camarade qui l'a envoyé à la Moulzie, d'où ces jours derniers, Nadalou et Peyronne l'ont ramené.

Lina n'écoutait plus. Elle jouait avec les jumelles.

— Voit-on bien dedans? interrogea-t-elle.

— Oh! très bien! Vous n'avez qu'à essayer, Mademoiselle.

Déjà la curieuse regardait:

— Que c'est amusant! Il semble que Friandour est tout près. On pourrait compter les mouettes sur les rochers... Maman a des jumelles aussi, mais elles n'ont pas une si grande portée que les vôtres...

A ce moment on entendit la voix joyeuse de Francette, et, au tournant de l'escalier, elle parut avec le visiteur, un homme de soixante-cinq ans environ, de moyenne

taille, un peu trapu, l'oeil vif sous des sourcils en broussailles; avec sa vareuse de drap bleu, sa casquette à large visière, sa barbe courte et drue, il eût peut-être ressemblé à un premier maître de la marine en retraite — de ceux qu'on voit fumant la pipe, appuyés au parapet des ports — sans la rosette, remarquée par Lina, qui fleurissait sa boutonnière.

Mme d'Orgeac lui tendit les deux mains :

— Amiral, c'est vous! Quel bonheur!

L'amiral de Badefol s'appuyait sur une canne. Depuis une chute qu'il avait faite dans un entrepont, il boîtaït terriblement, mais son infirmité n'altérait point sa belle humeur.

— Puisque je ne suis bon à rien, s'écriait-il, au moins que j'aïlle distraire mes amis!

Badefol était voisin de la Moulzie et, à bien des reprises, par des mariages, les deux familles avaient uni leurs blasons.

Pour conserver la tradition, l'oncle, célibataire, avait rêvé de marier son neveu à leur gentille voisine et il avait cru que, pour arriver à ses fins, il devrait user de diplomatie. Erreur complète! On s'était passé de lui...

Sans se l'être jamais dit, Avit et Francette savaient qu'ils s'aimaient, un de ces beaux amours purs, auxquels Dieu sourit.

On les avait fiancés quinze jours avant la guerre. Puis, le jeune officier était parti avec la promesse qu'après les manoeuvres, on fixerait le jour de son bonheur.

Francette ne l'avait pas reçu, et le coeur frémissant, mais courageuse, sans vouloir montrer ses larmes, par la pensée elle l'avait suivi en Belgique, d'abord, dans le repliement vers la Marne, ensuite et enfin dans l'Argonne où il s'était terré, cette Argonne, dans les noms jolis, évocateurs de chasses, Saint-Hubert, Bagatelle, resteront dans des âmes de femme, avec un crêpe autour.

Depuis huit jours, elle n'avait pas de

lettre, et bien qu'elle ne l'avouât point, elle avait peur.

— Parrain, demanda-t-elle dès qu'on fût assis et que Lina, après avoir un peu traîné, comme si elle s'en allait à regret, se fût enfin décidée à disparaître, tout à l'heure, quand je vous ai dit: "Avez-vous des nouvelles d'Avit?" vous m'avez répondu *oui*, tout court, un *oui* grondeur, qui ne me satisfait point... A votre air, je me doute qu'il y a quelque chose.

De la malice émue s'alluma derrière les grosses broussailles des sourcils.

— Voyez-vous, cette petite sorcière! Elle prétend lire dans la pensée des autres! Et, déjà, sans doute, elle se monte la tête. Cependant, il n'y a pas de quoi! Non seulement j'ai eu des nouvelles d'Avit, mais encore je l'ai vu!

— Vous l'avez vu, parrain?... Et où?

— A Amiens, d'où j'arrive...

— Il est blessé?

— Un simple égratignure à l'épaule droite. Alors, comme il ne pouvait t'écrire que de la main gauche, il a craint que tu t'imagines des choses épouvantables et il a désiré que je devance mon arrivée à St-Guirec pour te couler la nouvelle en douceur. Voilà qui est fait et bien fait, je suppose! Ce n'est pas la peine d'être toute pâle... puisque je te dis qu'il n'a rien... ou presque rien!...

Francette joignit les mains.

— Oh! dit-elle, je sais bien qu'il doit avoir plus qu'une égratignure. Autrement, je le connais, il ne serait pas laissé évacuer.

— Ah! voilà qui est très bien, s'écria l'amiral, ne pas douter de son fiancé! Eh bien! oui, je te l'accorde, ma petite, l'égratignure est une belle entaille... Mais aucun organe essentiel n'est lésé!... Et le gaillard a le sang généreux. Il guérira vite... Et maintenant que le coup est porté, je vais mettre le baume... Dès que sa blessure le permettra. Avit a demandé à être envoyé à l'hôpital de Saint-Guirec; non point



pour jouir de la société de son vieil oncle, dont le scélérat se soucie comme un poisson d'un parapluie, mais tout simplement pour être à proximité du Paradis.

Francette n'était plus pâle. Elle avait du rose aux joues.

Et c'était au tour de Mme d'Orgeac d'être bouleversée; en mettant la main en corne près de l'oreille, elle avait fini par comprendre que son futur petit-gendre était blessé, et, déjà, son imagination galopant, elle le voyait mort ou amputé.

L'amiral la rassura :

— Ah! chère madame, je voudrais bien que ma jambe pût guérir aussi vite que son bras, mais, hélas! quand on est vieux, on ne se raccommode pas si bien. Je ne danserais plus la contredanse comme autrefois... Vous souvenez-vous le jour où la Moulzie épousa votre chère fille? J'étais témoin; nous ouvrîmes le bal ensemble...

Rajeunie par ces souvenirs, la vieille dame essuya ses larmes commençantes.

— Oh! oui, je me rappelle... En face de nous, il y avait la femme du notaire qui avait une robe jaune avec des rubans verts.

Francette regardait dans le vague. Doucement, Geoffroy lui prit la main.

— Je devine ce que tu penses, dit-il très bas.

Elle rougit, confuse d'être devinée, même par son frère.

— Tu regrettes de ne pas avoir le droit d'aller vers lui...

En toute franchise, elle avoua :

— Oui, c'est bien cela...

L'amiral reprenait avec plus de malice encore dans le regard :

— J'oubliais le plus important! Avit a attrapé son entaille dans une affaire assez chaude. Sa section était de garde au poste du colonel. Dans la nuit, Messieurs les Boches ont creusé un boyau sous nos tranchées, et au petit jour, dans le brouillard, ils se sont élancés coupant toutes communications avec nos troupes. Une sale affaire! Les papiers secrets, les munitions, le

colonel, tout était pris... Avit leur a crié: "On ne passe pas." Avec ses hommes il a chargé à la baïonnette, puis il s'est installé dans un petit bois où il a tirillé un jour et une nuit. L'ennemi croyant avoir à faire à des forces supérieures, a fini par se replier en désordre. Il était temps! La section ne comptait plus que dix-huit hommes, et le lieutenant ne tenait debout que par son énergie... Du coup, le chansonnier décroche une citation superbe à l'ordre de l'armée et une proposition pour la croix... Bientôt il n'aura plus rien à envier à son futur beau-frère, le grand Geoffroy, comme dit maître Tony, qui ne recule jamais devant une plaisanterie...

Geoffroy souriait, un sourire qui baignait ses yeux d'idéal. Cet oubli complet de soi pour la patrie, il en avait connu l'ivresse, et cette ivresse, il ne rêvait que de la connaître encore. Bien qu'il n'osât pas l'avouer aux chères âmes qui se dévouaient à lui, les heures lui paraissaient lourdes. Il craignait que la victoire ne l'attendit pas.

Francette avait maintenant le feu aux joues. De tout son cœur de française, elle était fière de l'héroïsme de son fiancé. Il lui semblait que son affection pour lui en était grandie, comme magnifiée.

A l'oreille de son frère, son grand confident, elle glissa :

— Après la guerre, vois-tu, on s'aimera mieux parce qu'on se connaîtra jusqu'au fond...

Mme d'Orgeac pleurait, riait, se mouchoit avec bruit. L'amiral sentit que ses yeux commençaient à piquer. Il se leva.

— Si nous faisons le tour du Paradis, proposait-il.

Naturellement, ce fut sa filleule qui s'offrit à la guider et Boche fut de la partie; il ne perdait jamais l'occasion de se dégoûter les pattes.

Au haut de l'escalier, il aboya. Lina, toujours désœuvrée, avait l'air de guetter

le départ du visiteur. Francette eut pitié de son isolement.

— Vous allez tourner le robinet des jets d'eau pour mon parrain, dit-elle avec un sourire.

L'enfant ne se fit pas prier. Et les gerbes liquides, jaillissant de la vasque et de la bouche des dauphins, retombèrent en fine poussière d'eau.

— Peste! fit l'amiral, appuyé sur sa canne. On se croirait à Versailles. Pour atteindre ce résultat dans un pays où il n'y a que des puits, il a dû falloir des travaux considérables.

— Oh! oui... Sous le jardin, il y a un château d'eau.

— Je m'en doute bien... Par où y entre-t-on?

— Par le garage d'auto qui ouvre sur la grève des Pierres-Noires.

— Ah! oui, cette petite grève triste qu'on découvre de la chapelle de Saint-Guirec. Je n'y suis jamais descendu.

— Moi non plus, avoua Francette, si nous y allions.

— Allons-y... Je le veux bien.

Lina eut une hésitation qui se manifesta par le rongement de son index droit.

— C'est que l'escalier est bien raide! balbutia-t-elle.

— Et que je ne suis guère ingambe! Voilà ce que vous pensez, Mademoiselle, mais vous me faites offense! Je puis encore! Je puis encore me débrouiller dans une échelle de bord.

— Alors, je vais chercher la clef. La grille est fermée.

Elle courut vers le pavillon et Francette qui regardait par là vit un rideau qui se baissait devant un joli visage.

L'amiral, appuyé d'une main au parapet, examinait l'anse des Pierres-Noires.

— Je n'ai jamais compris, pourquoi l'on n'utilisait pas cette partie de la côte, remarqua-t-il. Elle est abritée du vent d'Ouest par la pointe avancée du fort, elle n'a pas de récifs, et, près du bord, l'eau,

très profonde, permet d'approcher facilement. On eût pu faire ici un abri pour torpilleurs comme il y en a un à Lézardrieux ou mieux encore, une base de défense sous-marine.

Lina revenait. Elle tenait à la main un trousseau de clefs. Ils descendirent et quand ils eurent atteint le sable, l'amiral s'écria :

— Que nous racontiez-vous, mademoiselle, mais il est très praticable votre escalier. Et il durera longtemps! Ce beau granit pailleté de fragments de quartz me rappellent les escaliers du Métro.

Très solide sur sa canne, le vieillard s'avança sur la cale en pente douce que la mer à peine montante mouillait sans écla-bousser.

Boche avait disparu. Francette, déjà inquiète, l'appela. Il émergea aussitôt d'une anfractuosité de rocher, haute comme un porche d'église.

— Il y a une porte au fond, expliqua Lina, qui avait les mains derrière le dos. C'est le garage d'automobile, mais le chemin qui y conduit est maintenant envahi par des herbes folles.

— C'est donc par là qu'on va au Château d'eau? demanda l'amiral.

— Oui, mais nous n'y entrons jamais, nous... Sous le pavillon, il y a une petite cave pour le vin et le bois qui nous suffit amplement.

Elle avait déjà un pied sur la première marche de l'escalier; ses compagnons suivirent son mouvement, et derrière eux, elle s'apprêtait à refermer la grille quand une voix l'arrêta, voix dure, étrangère, aussi, qui disait :

— Je sors, mademoiselle, je vais promener la chèvre...

Malgré la température douce, la femme qui parlait avec une cape sur les épaules, et, pour se garantir du soleil, elle en avait rabattu le capuchon sur le front. A peine distinguait-on une figure massive et fer-

mée, et des cheveux blonds qu'on eût dit délavés.

— C'est Juliana, notre servante, expliqua la fillette. Tous les jours, elle mène la chèvre à la lande qui borde la grève sans fin. C'est là que poussent les herbes que la brave bête préfère et qui donnent à son lait le meilleur goût.

— Qui boit du lait de chèvre chez vous ? interrogea Francette.

— Maman !... Il lui en faut un bol le matin et un autre le soir.

D'une main distraite, l'enfant effeuillait des branches, qui coupaient l'allée.

— Il ne nous reste plus à voir que la maison, déclara l'amiral.

Lina ne se retira point : elle avait l'indiscrétion des tout petits enfants qui ne se doutent pas qu'ils sont indiscrets, et puis elle regardait Francette d'une façon si câline que celle-ci n'osa pas l'écartier.

Le visiteur s'exclama sur l'épaisseur des murs, la résistance des volets, l'éclairage électrique, la confortable propreté qui régnait partout, mais profitant d'un moment où Lina était loin, il glissa dans l'oreille de sa filleule avec un sourire malicieux qui plissait ses yeux et sa rude figure tannée.

— On y a mis le prix ! Mais, pour le goût, il n'y est point. Les choses et les couleurs hurlent à qui mieux mieux !...

Seul, le portrait de M. Stevens trouva grâce devant lui, il s'attarda devant la perfection du fini, découvrit le nom de Weerts dans un coin, recula, se rapprocha, et ne se laissa détourner de son examen que lorsque Francette lui présenta la photographie de Gudule.

— C'est votre soeur, Mademoiselle ? Elle ressemble beaucoup à son père. Vous, vous avez tout pris du côté de votre maman.

Lina riait, montrant de jolies petites dents blanches qui semblaient toujours disposées à grignoter. Elle avait des fossettes aux coins des lèvres et au menton, mais l'on devinait que lorsque le temps

aurait coulé, elle deviendrait en effet un peu forte comme sa mère.

On regagna le belvédère. Lina n'osa pas descendre l'escalier, mais il était clair qu'elle en avait du regret.

— Mes compliments ! déclara l'amiral en laissant tomber dans un fauteuil d'osier. Vous êtes vraiment très bien ici. Je ne vous ai vus mieux qu'une seule fois, à Morgat, quand les enfants étaient petits... De tout temps, le lieu a dû être recherché. Bien avant les Moines Blancs, je présume que les druides y célébraient leurs sanglants sacrifices... Et je ne m'étonne point que ce promontoire ait séduit M. Stevens. Cet homme-là ne devait pas être le premier venu : il a une tête superbe qui exprime l'énergie et la volonté... Sa fille aînée est son vivant portrait.

— Vous l'avez vue, amiral ? s'écria Mme d'Orgeac, dans la main remontait en cornet vers l'oreilles.

— Non, je n'ai pas eu cet honneur, mais Francette m'a montré sa photographie. Pour jolie, elle est jolie !

Geoffroy se taisait. Il regardait Frinandour qui, sur le rocher sombre, se détachait pareil à un cierge, près d'une bière.

La douairière qui, parce qu'elle suivait mal les conversations, aimait à les diriger, s'empara du livre placé sous le coude de son petit-fils.

— Amiral, avez-vous lu *Jean Gouin* ? demanda-t-elle.

— Pas encore, madame ! Mais je devine bien de quoi ça retourne. Jean Gouin, Yan Ar-Gwen, Jean-le-Blanc, n'est-ce pas le surnom qu'on donne à nos marins ?...

— Figurez-vous que, dans ce livre, on parle de Geoffroy.

Geoffroy considérait toujours la mer : son regard n'était pas dans le vide, il semblait plonger dans l'infini...

Peut-être voyait-il les jours sanglants du passé. Peut-être aussi la belle aube qu'ils avaient préparée et qui bientôt, se lèverait sur la France.

— On prétend que je suis ridiculement fière de mon petit-fils, s'écria Mme d'Orgeac en fermant le livre, mais, amiral, je vous le demande... N'en ai-je pas le droit ?

— Dix fois pour une, Madame !

Et, comme, de nouveau, les larmes coulaient sur les joues flétries de la douairière, l'amiral eut peur de la contagion.

— Ce qu'on devient vieille bête quand on a l'oreille fendue ! pensa-t-il.

Et, toujours loup de mer, avec de la rudesse sur sa politesse de gentilhomme, il se leva pour prendre congé.

— Je reviendrai demain, promit-il, chaque jour, ce sera ma promenade... Et il faudra bien, si je veux avoir des nouvelles d'Avit, car je devine que le galopin n'écriera plus maintenant qu'à sa fiancée...

Francette accompagna son parrain jusqu'à la grille pour lui faire raconter encore ce que lui avait dit le blessé.

Geoffroy resta dans ses pensées. Il ne voyait plus la mer où, cependant, le soleil mettait une traînée de lumière, ni Frinandour où le gardien du phare pêchait parmi les mouettes. Il songeait à l'étendue plate des Flandres : du brouillard, des sables, de l'eau qui montait toujours, et il y songeait comme on songe à une terre à laquelle on a laissé un peu de son cœur, qui vous appartient parce qu'on l'a profondément labourée et ensemencée...

Ne l'avait-il pas, en effet, arrosé de son sang pour qu'un jour, des tranchées meurtrières, les semailles de victoire portassent leur fruit.

Le jour se fana. Francette reprit son ouvrage, l'esprit là-bas, dans l'hôpital d'Amiens où était son fiancé. Nadalou vint dresser le couvert, puis les phares s'allumèrent et de leurs éclats réguliers balayèrent le ciel.

Après le dîner, les paroles se firent rares. Mme d'Orgeac sommeillait. Dans le soir calme, dix heures sonnèrent.

Le jeune enseigne prit ses béquilles. L'aïeule se secoua. Dans le belvédère, il ne res-

ta plus que les sièges en désordre, et, sur la table, les jumelles et aussi le livre qui racontait les exploits de Jean Gouin.

Le lendemain matin, Geoffroy le retrouva à la même place, près de sa chaise longue, mais il n'était plus fermé : il était ouvert, et, dessus, était posée une rose merveilleuse, et si rouge, qu'on l'eût crue trempée dans le sang.

Le jeune officier prit la rose et la respira. Toujours il avait aimé les fleurs. Qui lui offrait celle-ci ? Francette ? Sa grand-mère ? Il le leur demanda. Toutes deux s'en défendirent. Et ce n'était pas Lina non plus, car lorsqu'elle vint à son habitude rôder chez ses nouveaux amis, elle remarqua, le doigt tendu vers le cornet de cristal où trempait la tige de la rose.

— Nous avons les pareilles contre le mur du pavillon...

On supposa que Nadalou était le coupable et qu'il ne voulait pas en convenir pour ne pas être accusé de larcin.

A tout hasard, Geoffroy conserva la fleur qui lui venait d'une main inconnue...

Avant de fermer le livre qu'elle avait embaumée, il regarda la page où on l'avait posée. C'était celle où il questionnait de lui...

#### IV

##### LES FUSEAUX DE LINA.

Le surlendemain de son arrivée, un peu avant sept heures, son livre de prières à la main, Francette sortit pour aller à la Chapelle de Notre-Dame de Lumière, la *Lumière*, comme on disait plus simplement dans le pays.

De loin, on eût cru que cette chapelle n'était qu'un toit posé sur le sol, mais dès qu'on avait franchi l'enceinte de pierre qui, pour toute ouverture n'offrait qu'un créneau qu'il fallait enjamber, on reconnaissait que le toit portait sur des murs, à demi enterrés pour mieux résister au vent.

Si l'on voulait entrer, il fallait contour-

ner le chevet, descendre des marches, et, naturellement, l'intérieur était sombre: un jour de prison, à peine éclairée de soupireaux, un jour de légende aussi, qui expliquait les racontars superstitieux des bonnes gens du pays...

Au premier moment, Francette distinguait avec peine le vieux prêtre, qui priait devant l'autel et, sur la droite, une statue de bois fort ancienne, qui ne pouvait être que Notre-Dame de Lumière.

La Vierge tenait l'Enfant Jésus entre les bras, et l'Enfant présentait un soleil d'or qui, sans doute, symbolisait la Lumière du monde. Aux pieds de la Vierge, une forme encapuchonnée de moine, Saint-Guirec. Le guide de Bretagne ne relatait-il pas que, par l'intercession du saint religieux, des aveugles avaient été guéris.

Derrière et autour de la statue, les murs de granit, noircis depuis des siècles par la fumée des cierges, mettaient plus d'ombre encore.

A cette heure matinale où les flammes tremblotantes de la veille s'étaient éteintes, on ne distinguait nettement que le soleil d'or, mais dans l'air flottait une odeur exquise de roses fraîches, et, pour prier, on était si enveloppé de cette odeur que Francette sentit son âme monter doucement vers Dieu, vers la Vierge béate, pour leur parler du père, toujours exposé, de la mère, trop tôt enlevée à l'affection des siens, du frère, dont les jours revenaient si lentement, et aussi du cher Avit qui, bientôt, respirerait à son tour l'air vivifiant de la côte.

La jeune fille s'était crue seule d'abord avec l'officiant, mais lorsqu'un enfant de chœur, sorti de la sacristie, eût allumé les cierges de l'autel, elle s'aperçut que dans le coin de ténèbre où s'élevait Notre-Dame de Lumière, une femme en noir était agenouillée: elle n'avait pas de prie-Dieu; elle était affaissée sur les dalles; un châle noir lui enveloppait étroitement les cheveux et une partie du visage. Au mou-

choir qu'elle tenait sur les yeux, il était facile de deviner qu'elle pleurait.

La Guerre! Toujours!... Du plus profond de son cœur, Francette, émue par la douleur qui était si près d'elle, pria pour que cette douleur fût allégée.

La messe s'acheva. Après les dernières actions de grâces, la jeune fille se retourna machinalement pour envoyer un peu de sa pitié vers celle qui souffrait et qui, auprès d'elle, avait reçu le Pain des Forts. Mais il n'y avait plus personne. La femme en deuil avait disparu et son pas devait être bien léger puisque aucun bruit ne l'avait trahi.

Francette sortit à son tour. En émergeant de l'ombre, elle fut comme éblouie par la lumière. La mer et le ciel étaient d'azur; à peine restait-il, au fond de l'horizon, un léger voile de brume, qu'on eût voulu écarter pour ne rien perdre de la féerie. Le rouge des tuiles qui couvraient la villa chantait au milieu de la verdure des chênes verts, et, aux coupoles des belvédères, le soleil accrochait des éclairs.

Les Pierres-Noires conservaient leur aspect lugubre. On eût dit qu'elles étaient placées là pour rappeler les deuils qui attristaient tant de foyers.

Francette s'arrêta devant le calvaire, érigé dans un angle de l'enclos. L'artiste ignoré qui l'avait sculpté avait voulu que la Croix fût en bois d'épines. La Vierge debout s'y appuyait pourtant. Dans l'attitude, il y avait une admirable volonté de souffrir.

Sur les marches du calvaire, une mendicante était assise. Mlle de la Moulzie la reconnut pour la muette dont sa grand-mère lui avait parlé, et sans attendre que, vers elle, la pauvre main déformée se tendit, elle ouvrit son petit sac.

Lentement, avec la piécette qui lui était donnée, la Goëlette fit le signe de la croix.

— Eh! quoi! je vous étrenne? demanda la jeune fille. Ce matin, personne n'a donc passé par ici?

La mendiante répondit non de la tête.

— Pourtant, reprit Francette, nous étions deux à la messe. Où donc est passée l'autre?

Les petits yeux de la Goélette s'écarquillèrent pour marquer l'étonnement. A n'en point douter, elle n'avait pas vu la femme en noir. Mais fallait-il s'en étonner: pour sortir, du côté de l'alande, il y avait aussi une entaille dans le mur d'enceinte.

Francette ne se préoccupa pas davantage de l'incident; elle venait d'apercevoir Lina qui, assise sur le créneau, jouait avec des coquelicots très fragiles dont les pétales s'envolaient à la moindre brise.

— Je vous attendais, Mademoiselle, avoua-t-elle.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu me rejoindre?

— Parce que je suis protestante... Pourtant le dimanche, à cause de Gudule, nous allons à la grand'messe du bourg...

— Mademoiselle votre soeur est catholique?

— Oui, comme papa, et aussi comme sa marraine auprès de qui elle a beaucoup vécu...

L'enfant se leva et éparpilla les fleurs inutiles qui, autour d'elle, sur l'herbe sèche, tombèrent comme des gouttes de sang.

— Tout à l'heure, dit-elle, je vous ai vue parler à la Goélette. Avec elle, la conversation est difficile... Elle ne sait même pas le langage des muets.

— Comment cette pauvre créature est-elle devenue muette?

— On prétend qu'en '70, son père étant douanier en Lorraine, les Allemands envahirent la maison, tuèrent la mère et coupèrent la langue à l'enfant, mais, vous comprenez, c'est une légende pour se rendre plus intéressante... Elle est sans doute née comme ça... Et c'est fort heureux! car si elle avait la parole, ce serait une véritable peste... Elle brouillerait tout le pays! On la trouve constamment là où elle n'a que faire... L'autre jour, ne s'était-elle pas glis-

sée jusque dans notre cuisine... Enfin je la déteste! Et maman aussi!

Les sourcils de Lina s'étaient froncés: tout à coup, il y avait de la dureté dans ses yeux bleus!

— Pauvre Goélette, dit Mlle de la Moulzie en descendant le sentier; elle est à plaindre cependant...

— Oh! elle n'est pas malheureuse! Elle ramasse beaucoup de sous et de pièces blanches. Et elle ne dépense guère pour son loyer puisqu'elle gîte dans une grotte, là-bas, du côté de la Grève sans fin.

Au passage, d'un geste irrité, la fillette égrenait les herbes mûres, Francette continua:

— Ce nom de Goélette est étrange. D'où vient-il?

— De celui du père qui s'appelait le Goëlle... C'est un peintre de Paris qui l'a inventé... Et son sobriquet a fait fortune...

La fillette semblait encore de méchante humeur. Sa compagne essaya de la dérider:

— Comment occupez-vous votre temps? demanda-t-elle.

— Je lis... je me promène... Je fais de la dentelle aux fuseaux...

— Y seriez-vous habile?

— Assez... je commence à reproduire des dessins compliqués...

— En ce cas, je vous prierai de me donner des leçons... A la Moulzie, j'ai essayé; mais, toute seule, sans conseils, c'est difficile! Avec vous, j'irai plus vite.

— Je suis à votre disposition... Quand vous voudrez?

— Mais, tout à l'heure... si du moins, cela ne vous dérange point... Je serais si contente de pouvoir commencer une nappe d'autel pour l'une de nos églises dévastées...

Lina, encore plus enchantée que son élève, courut chercher son métier, et vint s'installer sur la table du belvédère en face de Geoffroy qui lisait. Son regard fureteur d'enfant chercha la rose de la veille. Elle

n'était plus dans le cornet de cristal. Sans doute, elle s'était effeuillée. N'est-ce pas le sort de toutes les roses?

Francette avait aussi emporté son tambour. D'abord, elle s'embrouilla dans les épingles, emmêla les fuseaux, mais comme elle était intelligente et adroite, femme de tête avec cela, elle ne commettait pas deux fois la même bétise.

Ses progrès marchèrent à pas de géants.

— Bientôt, promet Lina, vous pourrez commencer la nappe d'autel.

— Votre soeur Gudule est-elle aussi habile dentellière que vous? interrogea Francette.

— Oh! oui, et même plus habile encore... En ce moment, elle travaille pour un magasin de Paris... Ça l'occupe beaucoup!

— Ne l'aidez-vous pas?...

— Maman ne veut pas que je m'applique trop longtemps... Je grandis beaucoup... Il me faut prendre de l'exercice... Pour Gudule, ce n'est pas la même chose...

— Elle est bien pâle, cependant...

— Vous l'avez vue?...

— Oh! une minute seulement, avant-hier, quand nous remontions des Pierres-Noires. Tout de suite elle a baissé le rideau. Savez-vous qu'elle est bien jolie?

Lina exécutait un point difficile; elle répondit, penchée sur le tambour:

— Oui, elle a un type à part...

— Je serais très heureuse de faire sa connaissance... Vous le lui direz...

— Je ne sais pas si elle voudra... Elle est si bizarre... Quelquefois, je me demande si le chagrin ne lui porte pas à la tête. Elle imagine des choses invraisemblables.

Geoffroy avait l'air occupé à lire: en réalité, il écoutait. Et il se demandait pourquoi tout ce qui concernait cette jeune fille qu'il ne connaissait pas le tenaillait si douloureusement.

— Je crois que votre soeur n'était pas auprès de vous quand la guerre a éclaté, poursuit Francette.

— Nous étions seules ici, avec Juliana, maman et moi.

— Juliana est depuis longtemps à votre service?

— Oui, elle est venue en Bretagne à notre suite, et, presque aussitôt, elle s'y est mariée avec un douanier normand qui s'appelait Tapefort. Ce pauvre Tapefort n'a pas fait de vieux os. Un matin, on le trouva mort au pied de la falaise, et l'on suppose que, pendant la nuit, entendant peut-être du bruit, il était sorti de son abri et s'était trop avancé sur le bord. Ce qui est certain, c'est qu'on l'enterra et que Juliana, étant veuve et n'ayant droit qu'à un maigre secours, maman la reprit à son service pour qu'elle ne restât pas dans le besoin.

— Elle peut être une brave femme, mais elle n'a pas l'air aimable. Peyronne prétend qu'elle ne desserre pas les dents.

— Elle est toujours ainsi quand elle ne connaît pas les gens. Peu à peu, elle s'appropriera... Notre chèvre lui ressemble... Avec les étrangers, très sauvage, quelquefois méchante; avec ceux qui la nourrissent, un véritable agneau!... Juliana la ferait passer dans le trou d'une aiguille...

Et Lina continua à babiller en agitant ses fuseaux, jusqu'à l'heure où Mme d'Orgeac apporta le courrier.

Il y avait une lettre du colonel. Suivant son habitude, celui-ci était fort discret, mais sa belle-mère cherchait toujours, à lire entre les lignes.

Ses petits-enfants souriaient souvent de ce qu'ils appelaient sa stratégie en pantoufles.

Ce jour-là, ils sourirent encore, et la douairière s'en offusqua un peu:

— Francette s'écria-t-elle, pourquoi n'as-tu pas l'air de prendre au sérieux ce que je dis? A Paris, quand je l'ai répété à Geoffre, il m'a répondu: "C'est ce qui arrivera tôt ou tard..."

Devant Lina, elle n'expliqua point que ce Geoffre n'était pas le généralissime,

mais bien Geoffroy lui-même, et, du reste, la fillette ne s'en inquiéta point.

Elle semblait fort peu se soucier de la guerre; profitant de ce que les autres étaient occupés, elle s'était emparée des jumelles pour regarder le gardien du phare de Frinandour qui pêchait une friture pour son déjeuner.

Francette, la voyant si détaché, lui demanda :

— N'avez-vous donc personne sur la ligne de feu ?

La petite déposa les jumelles sur la table.

— Non, répondit-elle, après un silence. Pas en ce moment...

Puis, de nouveau, elle s'assit devant ses fuseaux.

Les heures de la matinée passèrent; le bleu de la mer s'accusa à mesure que le soleil montait.

Francette se souvint qu'elle avait promis à Peyronne de confectionner une certaine crème à la minute dont elle avait le secret. Il fallut bien jeter un voile sur les deux tambours. Et Lina suivit sa grande amie.

Mme d'Orgeac avait pris son tricot; elle remarqua :

— Cette petite nous a tout à fait adoptés. Ce n'est pas comme sa soeur, la belle ténébreuse... Je l'ai aperçue ce matin travaillant près d'une fenêtre... Elle ne me voyait pas: j'ai pu l'examiner... Eh bien! elle est encore mieux que sa photographie... J'allais m'approcher, essayer de la surprendre, quand elle a levé les yeux... Aussitôt, elle a quitté son ouvrage et a disparu. J'en ai été pour l'aimable sourire qui, déjà était sur mes lèvres.

Accoudée à la table, Geoffroy semblait prodigieusement intéressé par ce récit; un peu de rouge fardait ses joues pâles :

— C'est l'air de Saint-Guirec qui, déjà, produit son effet, pensa la vieille dame ravie. Le docteur avait raison."

Pendant ce temps, Francette tournait sa crème. Lina ne l'avait pas suivie. Elle

avait peur de Peyronne qui grognait volontiers.

— Je n'aime pas qu'on encombre ma cuisine, disait-elle. Trouver du monde dans ses jambes quand on est pressé, il n'y a rien de si désagréable!

— Juliana est-elle venue t'aider? demanda Mlle de la Moulzie, qui suivant les vieilles habitudes périgourdines, tutoyait la nourrice de son frère.

— Oui! Mais tu comprends, je ne la laisse pas pénétrer dans les chambres... Une étrangère! Ça ne doit pas fourrer son nez partout!... Elle a seulement fourbi la batterie de cuisine... Et si Madame b'en croyait, on ne la reprendrait plus...

— Est-elle donc maladroite?

— Maladroite? Ce n'est pas le mot! Elle est plutôt déplaisante. Et puis elle a des idées qui ne nous vont pas à nous deux Nadalou. D'abord, c'est une païenne! Quand je lui ai demandé à quelle heure était la première messe, dimanche, elle m'a répondu qu'elle n'en savait rien, vu qu'elle n'y allait jamais!... Alors, je lui ai dit: "Et vos maîtresses?" — Oh! elles, qu'elle m'a répondu, elle vont à la grand'messe pour voir le monde!" Une autre fois, elle nous a déclaré que le général qui avait empêché les Prussiens d'entrer à Paris avait rendu un bien mauvais service aux Français et aux Belges, parce que si l'on avait signé la paix à ce moment-là, il n'y aurait pas eu tant de gens tués ou blessés!... La moutarde m'est montée au nez et je lui ai jeté en pleine figure: "Vous n'avez pas honte de parler comme vous le faites. Moi, je n'ai qu'un fils, et, naturellement, il me remplit le coeur, mais, cependant, si le bon Dieu venait me dire: "Pour te le renvoyer sain et sauf, il faut que la France devienne allemande, je répondrais au bon Dieu: "Seigneur, prenez-le pour votre beau Paradis. Il y sera heureux, c'est l'essentiel: il n'y aura que moi qui pleurerai... Avant de songer à soi, il faut songer au pays..." Elle est partie en ronchonnant et



en faisant claquer la porte... Alors, Nadalou, qui avait entendu, m'a dit: "Tu as bien parlé, ma vieille! Tans pis si elle se pique... On la verra moins souvent."

Francette avait fini sa crème. Pendant qu'elle la versait dans une jatte de cristal, elle pensa en souriant que l'animosité de Peyronne contre Juliana était le seul nuage du beau ciel de Saint-Guirec, auquel la prochaine arrivée d'Avit mettrait un peu d'azur.

## V

## LA VOIX DANS LA NUIT.

Ce soir-là, Geoffroy était seul avec Boche dans le belvédère: l'amiral de Badesfol avait désiré présenter sa filleule à un chef d'Avit qui, sur le chemin d'un congé de convalescence, s'arrêtait pour quelques heures à Saint-Guirec, et, naturellement, pour ce dîner à l'hôtel, Mme d'Orgeac accompagnait la fiancée.

D'abord, Francette ne voulait pas quitter son frère, mais celui-ci avait beaucoup insisté pour qu'elle acceptât.

Il ne lui déplaisait point de rester en tête à tête avec lui-même. Depuis son entrée à l'hôpital, il avait le sentiment de ne plus s'appartenir: les souffrances qui l'absorbaient, les soins qui lui étaient prodigués, les affections accourues à son chevet, l'empêchaient de rechercher ses souvenirs, de ressaisir sa pensée.

Dans sa joie de le posséder sans partage, sa grand'mère venait maintenant bavarder avec lui, le soir, quand il était couché.

Et donc, il trouvait bon de n'être pas obligé aux paroles.

Nadalou avait servi en silence son jeune maître, puis le couvert enlevé, les miettes balayées, il avait disparu et Geoffroy restait en face de la mer sur laquelle pesait un brouillard humide qui, déjà, dans ce plein été, faisait songer à l'automne.

A peine apercevait-on les feux de Kermaria et de Frinandour. Ils ressemblaient à une tache de lumière bue par des feuillets de buvard. Et cette opacité, cette fraîcheur de l'air rappelait au jeune officier les jours vécus à l'extrémité de la grande lagune qu'en tournaient de toutes parts une mer sans vagues, où émergeaient des toits, des bouquets d'arbres, et sur quoi flottaient des cadavres casqués au hideux rictus et des madriers arrachés aux tranchées.

La pluie tombait froide, pénétrante. Chaque jour, on combattait: des fusillades à bout portant, des égorgements à la baïonnette ou au couteau, des coups de crosse, toute la sauvegarde de la guerre!...

Puis, c'était l'obus tombant sur la tranchée... le sable qui s'écroule... une sensation horrible d'étouffement et d'écrasement... La nuit complète... Presque la mort...

Geoffroy n'avait repris un peu de connaissance que pour entrevoir le grand et bel officier qui avait fait arrêter sa civière et qui, le baisant au front, avait dit: "Enseigne de la Moulzie, en votre personne, j'embrasse l'héroïque brigade des fusiliers marins..."

Sur le moment, il n'avait pas compris: il était si faible. Ce n'était que plus tard qu'on lui avait appris quel était cet inconnu, aperçu à travers un brouillard, le grand brouillard qui sépare les vivants de ceux que la mort tient déjà.

Geoffroy pensa:

"Pourrai-je jamais redevenir ce que j'ai été?"

Il se revit dans l'avenir, aux Dardanelles ou encore sur cette côte de Syrie, où les croisés du XX<sup>e</sup> siècle connaîtraient un jour l'ivresse d'arracher aux infidèles le tombeau du Christ. Et son cœur battit plus vite.

"Oh! pensa-t-il, si je pouvais être à la victoire... donner même ma vie pour qu'el-

le soit plus complète et plus belle!... Quel rêve!"

La nuit tombait. Boche s'était endormi, mais son maître ne songeait pas à tourner le commutateur qui, jusqu'au belvédère, assurait, aux locataires de la villa, le bénéfice de la lumière amenée de loin. Il préférait l'ombre favorable aux songeries.

Et, peu à peu, il oublia la guerre pour se figurer ce que serait son existence après, si Dieu ne voulait pas qu'il tombât au champ d'honneur.

Pour faire la France nouvelle, il faudrait fonder des foyers nouveaux. Francoette irait joyeusement vers son devoir. Elle n'aurait plus le temps d'écrire, à son frère les chères lettres qui étaient des volumes. Et, à la maison, qui la remplacerait? Ce n'était pas le père à qui quelques lignes précises suffisaient; ce n'était pas non plus la grand'mère dont la vue se brouillait.

Celle qui eût adouci pour son fils la perte de sa petite confidente n'était plus là. A l'heure où dans le brouillard de Dixmude, il luttait sans nouvelles, elle s'était éteinte, le regard vers le ciel, en murmurant son nom.

"Il faudra que je me marie aussi! pensa Geoffroy."

Jusqu'à présent, il n'avait pas envisagé cette éventualité; il se trouvait si jeune encore; les bonnes affections de famille lui suffisaient. Mais, désormais, il n'en irait plus de même.

Il fit le tour des jeunes filles qu'il connaissait; celles qui habitaient des vieilles gentilhommières en Périgord, et celles qu'il avait rencontrées dans le monde à Toulon.

Les premières lui parurent trop en dehors du frémissant courant de vie qui à l'heure présente, soulevait les coeurs; les secondes, trop frivoles, trop assoiffées de plaisir.

Il y avait bien encore les jeunes infirmières très sages sous leur voile blanc, qui,

à l'ambulance, lui servaient ses repas, mais aucune n'avait fixé son attention.

Et cependant, il lui semblait qu'il savait bien comment serait la femme de ses rêves: grande, mince, avec une jolie tête fière, des cheveux sombres, un teint clair et des yeux bruns et profonds décelant une âme de courage et de beauté, à qui la souffrance a enseigné la prix de la vie.

Où l'avait-il rencontré, cette inconnue dont le front eût pu porter le diadème? Sous quels cieux? Au cours de quelle croisière? Il n'eût pu le dire. Il avait pourtant l'impression qu'elle émergeait du vague de sa pensée comme si elle venait du pays zébré de canaux, où l'horizon est court, parce que trop de brume monte de la mer, le pays que Geoffroy aimait parce que, pour lui, il avait versé son sang.

Et la brume, montant toujours, noyait d'indécision la belle figure. Geoffroy ferma les yeux. Depuis qu'il ne souffrait plus des douleurs intolérables qui, pendant de longs mois, avaient fait de lui un martyr il retrouvait avec l'appétit un sommeil plus profond, plus réparateur. Il ferma donc les yeux et, en lui, toute sensation s'abolit...

Soudain, il sursauta. Quelqu'un lui avait parlé, une voix basse qui était presque un souffle...

Boche s'était réveillé: il grondait.

Le jeune enseigne étendit la main vers le bouton électrique. La lumière se fit. Il n'y avait personne dans le belvédère. Le vent, pénétrant par un vitrage ouvert, faisait seulement frissonner la clématite qui grimpa au treillage intérieur.

Le fox-terrier fit le tour du lieu, flaira l'air, gronda encore, puis revint, vers son maître en remuant la queue comme s'il attendait de lui quelque explication.

— Nous avons rêvé, mon vieux, lui dit Geoffroy en le caressant.

Tant de fois, pendant ses nuits d'hôpital, pareille hallucination l'avait hanté. Il croyait que sa mère lui parlait, des mots

tendres comme elle en avait. Et il se redressait, les yeux hagards, les mains tendues vers le vide.

— Maman tu m'appelles? Me voici?...

A son chevet, il ne trouvait que l'infirmière blanche, préposée à sa garde, qui le calmait doucement, et il retombait sur les oreillers, étreint, une fois de plus, par la douloureuse réalité.

Mais la voix qu'il avait entendue n'était pas celle de sa mère. Elle ne lui était pas familière, et, toute basse qu'elle fût, elle frémissait de jeunesse et d'ardeur.

Et puis, c'était si étrange, ce qu'elle avait dit:

"Prenez bien garde à vos paroles."

— J'ai rêvé, se répéta Geoffroy.

Tout de même, il voulut explorer la terrasse. Péniblement, il alla d'un côté jusqu'à la grille fermée qui délimitait, vers les Pierres-Noires, le domaine des locataires, et de l'autre jusqu'à l'escalier qui descendait aux Moines-Blancs. Une grille le fermait aussi, grille élevée, à barreaux pointus, agressifs, qui étonnait en cet endroit.

Nulle part, il n'aperçut trace humaine. Rien que le brouillard, et, au large, on entendait des beuglements de sirènes.

Il revint sur ses pas. Le belvédère bien éclairé le guidait comme un phare.

Il se jeta sur la chaise-longue et regarda autour de lui. Les objets n'avaient point changé de place, mais au treillage de la clémalite, une rose rouge était piquée, une rose toute pareille à celle qui avait embaumé pour longtemps l'épopée de Dixmude et dont personne n'avait pu expliquer la provenance.

"Je ne l'avait pas remarquée tout à l'heure, pensa le jeune officier. C'est drôle!..."

Il se releva pour la prendre, la respirer, comme si, par le parfum, il devinerait la main inconnue qui, de nouveau, lui faisait cette offrande, puis il se rassit.

"Ai-je rêvé? se demanda-t-il encore."

Il n'affirmait plus. Et cependant, il était si improbable qu'il eût entendu réellement les paroles mystérieuses.

Quant aux roses, il était de plus en plus évident que Nadalou était le mystérieux pourvoyeur. Il les dérobaît au mur du pavillon.

"Je lui recommanderai d'être plus discret!" se promit Geoffroy.

En attendant, il chercha ce qu'il pourrait faire de la fleur qu'il tenait toujours entre les doigts.

Sur la table, dans un cornet de cristal, il y avait des coquelicots, et de folles herbes que Francette avait cueillis, le matin, sur la falaise, en revenant de la messe. Il hésita. Mettrait-il là la rose rouge?

A la réflexion, il ne le fit point, et, avec le geste furtif d'un enfant qui a peur d'être puni, il cacha la rose dans la poche de poitrine de sa vareuse.

Les pétales se froisseraient, mais il l'embauameraient et, pour le moment, cette satisfaction lui suffisait.

Des pas crièrent sur le gravier. Boche se leva et, écartant de son museau la porte entr'ouverte, partit en aboyant joyeusement: France arrivait fraîche et jolie dans le paletot de laine blanche, enfilé contre l'humidité du soir.

— Eh bien! mon Geoffre, ne t'es-tu pas trop ennuyé?

Elle était un peu excitée: le chef d'Avit avait parlé de celui-ci en termes qui l'avaient remplie de fierté:

— C'est un héros comme toi, affirma-t-elle en embrassant son frère.

Puis, lorsqu'elle fut assise, avec un peu de recul, elle remarqua:

— Tu as l'air tout *chose*! Souffrirais-tu?

— Oh! non, répondit vivement Geoffroy, mais, comme un retraité, je m'étais endormi après le dîner. Je viens juste de me réveiller.

— C'est donc cela! Tu as l'air de quelqu'un qui a les idées troubles.

Mme d'Orgeac n'avait pas couru comme

sa petite fille. A son tour, elle entra dans le belvédère.

Geoffroy pensait :

“Dois-je leur raconter mon hallucination?”

Il couvrit la bouche pour commencer son récit, se moquer agréablement de lui-même; la peur d'effrayer sa grand-mère retint les mots prêts à s'échapper.

Mme d'Orgeac grossissait toutes choses. Avec elle, ce qui n'était qu'une fantaisie du rêve, une imagination de la nuit, deviendrait une réalité effroyable qui troublerait peut-être la douce quiétude du *Paradis*.

Mieux valait lui épargner ces tourments inutiles, mais, lorsqu'elle fut partie, après l'avoir bordé dans son lit, comme au temps de sa petite enfance, Geoffroy ne put pas de sitôt retrouver le sommeil.

Toujours, il entendait la voix basse et chaude qui l'avait arraché à la torpeur commençante.

“Prenez bien garde à vos paroles...”

Ces paroles, qui pouvait les surprendre dans une maison isolée que des arbres et des murs enveloppaient? Ou dans ce belvédère qui se dressait à quarante mètres au-dessus de la plage?

“Je suis fou! pensa Geoffroy. Je devrais sourire de cette obsession malade et hausser les épaules.”

Les heures sonnèrent à l'horloge aux tulipes; le vent se leva, secoua les volets de fer; le jeune enseigne finit par s'endormir, et il rêva que, de nouveau, il était dans les tranchées de Flandre, et qu'une voix, venue de la brume, de la plaine où l'eau montante se confondait avec le sable, lui chuchotait :

“Prenez garde... Prenez bien garde...”

#### IV

##### L'ARRIVÉE DE TONY.

Avec le jour, tous les fantômes du

brouillard et de la nuit s'évanouirent. Le vent avait chassé les nuages: il faisait un de ces matins bleus de Bretagne, qui étonnent ceux qui se figurent la terre d'Armor toujours enveloppée de brume, sous un ciel triste.

Geoffroy sourit de son hallucination, et il se félicita de n'en avoir point parlé. C'était une façon de cauchemar et voilà tout!

Il se leva en fredonnant un refrain de gaillard d'avant, et fit quelques pas, seulement appuyé sur une canne.

“Je vais mieux, pensa-t-il, étonnamment mieux! Bientôt je pourrai offrir mes béquilles à Notre-Dame de Lumière. C'est Elle qui, certainement, aille au miracle de la côte!”

Avec les forces qui revenaient, il sentit que sa volonté s'affermissait davantage. Pendant ses longs mois d'hôpital, il avait tellement souffert de ne pouvoir commander à ses membres et à son esprit.

Pour la première fois, il eut envie de recopier les notes de son carnet de route, dont le crayon s'effaçait, mais toujours il reculait devant ce travail comme trop appliquant; il souffrait si souvent de la tête.

Ce matin-là, il ouvrit le tiroir où il avait serré le carnet en arrivant. Grand fut son étonnement de retrouver à gauche ce qu'il avait mis à droite.

“Nadalou a encore passé par là! pensa-t-il. Il a des idées d'ordre à lui.”

Et, sans penser davantage à l'incident, le jeune officier descendit au belvédère: une rose l'y attendait, toute fraîche et humide de rosée. Il la cacha encore. Francette ne la vit point, et tout occupée de ses fuseaux, elle respecta l'air absorbé de son frère. Il n'en fut pas de même quand Mme d'Orgeac parut.

Pour celle-ci, le silence était une épreuve: elle ne pouvait le supporter longtemps, et, s'il se prolongeait, elle avait une amusante façon de dire, tout à coup, d'une voix sépulcrale: “Frères, il faut mourir!”

qui rappelait qu'on n'était point à la Trappe.

Comment n'eût-elle pas parlé? Elle avait des choses si intéressantes à raconter.

— Figurez-vous, ce matin, je ne pouvais pas dormir... Alors, je me suis levée à cinq heures. Je suis descendue à la terrasse pour voir si la mer était grosse, et devinez qui j'ai surpris dans ce belvédère?

— Mme Stevens?

— Point! Sa fille aînée, la sauvage Gudule! Elle a presque esquissé le geste de la fuite; mais, par politesse, elle s'est arrêtée. J'ai pu m'approcher, et, alors, je lui ai dit: "Mademoiselle, faut-il donc se lever à l'aube pour avoir le plaisir de vous rencontrer? Ma petite-fille serait si désireuse de faire votre connaissance." Elle a balbutié quelques mots que je n'ai pas compris, parce qu'elle parlait bas; il me semble qu'elle a dit: "Oh! Madame, je vous en prie, n'insistez pas... Cela me serait trop pénible..." Puis elle m'a saluée et a disparu vers la grille qui ferme la terrasse. Mais j'avais eu le loisir de l'examiner! Elle est vraiment belle... A l'être autant, je n'ai jamais connu qu'une de mes amies de pension, que l'amiral doit se rappeler... Le jour du mariage de votre pauvre mère, tous ceux qui étaient là n'avaient d'yeux que pour elle...

Geoffroy n'écoutait plus. Il pensait aux roses qui se fanaient dans la poche de sa vareuse et éprouvait un émoi singulier d'apprendre qu'avant lui, le matin, Mlle Stevens était entrée dans le belvédère.

Cette jeune fille, qu'on disait très belle et qui devait avoir une âme si haute, cette jeune fillè qu'il n'avait jamais vue et qu'il ne pouvait espérer voir, puisqu'il se déplaçait difficilement et qu'elle fuyait les figures étrangères, exerçait sur lui une véritable fascination.

Il ne pouvait s'empêcher d'y songer, d'attendre son apparition. Par Francette, il avait été heureux d'apprendre qu'elle était catholique, et il l'avait plainte de

vivre entre une mère et une soeur qui ne partageaient pas ses croyances. Cela seul suffisait à expliquer son amour de l'isolement, sa tristesse.

De son côté, Gudule était-elle occupée de lui? Il finissait par le croire, mais trop peu fat pour s'attribuer le rôle de héros de roman, il soupçonnait que les offrandes parfumées ne s'adressaient qu'au défenseur de Dixmude. N'était-ce pas, en effet, sur le livre de *Jean Gowin* qu'il avait trouvée la première?

Comme le Roi, se penchant sur la civière qu'emportaient les fusiliers marins, Mlle Stevens prétendait honorer, dans la personne de l'enseigne de la Moulzie, la brigade héroïque dont les sables de Flandre avaient bu le sang.

Mais, même à Francette, son ordinaire confidente, Geoffroy ne livra pas ses secrètes pensées: elles étaient si nuageuses encore! Pour leur donner une forme précise, il eût fallu la mère, qui n'était plus. Sans doute, avec son affection qui voyait loin, elle eût découvert que l'inconnue, surgie de la brume, qui, pour son fils, incarnait les joies, espérées de l'avenir, ressemblait étonnamment à celle dont il ne connaissait que le portrait.

Geoffroy ne descendit pas si profondément dans son coeur, mais il sentit que, là où il n'allait pas, il y avait quelque chose de nouveau qui le troublait, et il en rougit presque.

C'était fou!... Une imagination de rhétoricien!

Le soir, il serra le carnet dans le tiroir où, déjà, il l'avait mis, et, par mesure de précaution, surtout parce qu'il y avait caché les roses séchées, il retira la clef.

Pendant toute une semaine, fatigué de ce premier effort, il resta sans écrire. Quand il voulut reprendre le carnet, son étonnement fut grand de trouver une tache d'encre bleue sur l'une des pages. Il ne se souvenait pas de l'avoir faite avec son stylographe; mais, à n'en pas douter, il

était le coupable. Il regretta sa maladresse, car, en tout, il aimait la netteté, mais il n'attacha pas d'autre importance à l'incident.

Du reste, l'arrivée de Tony vint, encore une fois, interrompre la mise au net des précieuses notes. Le jeune garçon était pensionnaire au collège Stanislas. La distribution des prix lui rendait la liberté.

Nadalou alla l'attendre à Languerneau et, un beau soir, ils débarquèrent à l'heure où le soleil descend sur la lande.

Ce furent des exclamations :

— Que c'est chic, ici ! On pourra pêcher... Et se baigner en se déshabillant chez soi... Et ce belvédère, est-il bien placé !... Mais, pourquoi a-t-on mis un gros oignon dessus ?

— Dame ! pour l'orner, je suppose, harsarda Francette !

— Il doit avoir un autre but, cet oignon ! Il est doublé de volets... Est-ce drôle ? Par où y monte-t-on ?

— Ma foi !... Je n'en sais rien ! Je crois qu'on n'y monte pas !...

— Tu crois cela !... Eh bien ! ma chère soeur, tu te mets le doigt dans l'oeil, jusqu'au coude... On y monte parfaitement, et la preuve, c'est qu'il y a une trappe dans votre plafond...

— Il a raison ! déclara Geoffroy, qui avait renversé la tête pour mieux voir ! Mais la trappe est si exactement ajustée, sans le moindre chassis de fer ou de bois, que je n'ai pas envie de tenter l'escalade...

— Moi, j'aurais envie ! riposta Tony, dont les quinze ans étaient audacieux.

— Demande à Mlle Lina de t'en faciliter les moyens... La voici qui arrive... Boche aboie !...

Lina arrivait en effet, tout en blanc, avec un grand noeud noir qui débordait de chaque côté de sa tête blonde, et, comme cela, elle était si plaisante, son sourire disait si bien : "Je suis contente que vous soyez ici", que maître Tony fut tout à fait conquis.

Il ne s'embarrassa pas de longues formules de politesses : une bonne poignée de mains ! Puis, il interrogea :

— Mademoiselle, comment grimpe-t-on là-haut ?

La petite leva les yeux vers la trappe que Tony indiquait de la main :

— On y grimpe par une échelle, répondit-elle. Une fois en haut, on met les coudes sur le plancher ; on fait un rétablissement, et, crac ! On y est !

— Cela ne me gênera point ! J'ai eu le premier prix de gymnastique... Mais, c'est la clef que je n'ai point !

La fillette eut un geste vague.

— Nous non plus, avoua-t-elle, elle est perdue...

— C'est dommage ! Il doit y avoir une belle vue, là-haut. J'aurais aimé à en jouir !... Enfin, on grimpera ailleurs ! Je désire faire de l'entraînement. Qui sait ? Si la guerre dure encore l'année prochaine, papa me permettra peut-être de m'engager...

— Ton père ne te le permettra point, s'écria Mme d'Orgeac, déjà affolée. Comme dit Peyronne, si l'on te tordait le nez, il en sortirait du lait.

L'enfant se redressa, il était grand et vigoureux pour son âge, et, dans ses yeux bruns, il y avait une flamme.

— Papa a beau dire, déclara-t-il, je me battrais comme les autres. Je suis très bon tireur !

Geoffroy regardait son petit frère, heureux de le voir si résolu...

— Plus que jamais, affirma-t-il, les très jeunes doivent prendre la devise qui était celle de Saint-Cyr : "Ils s'instruisent pour vaincre." On ne s'improvise pas chef, Tony : il faut s'y préparer longuement par l'étude et, surtout par la culture de sa volonté.

— Oui, on nous le répète tout le temps, au collège, mais, quand nous serons prêts, la guerre sera finie !

— Heureusement ! Mais il y aura tou-

jours la France, qu'alors il faudra si belle...

— Oh! je travaille, ça! J'ai eu tous les prix de ma classe, cette année...

— Tous? Voilà qui est bien! Papa sera content!...

— A la distribution des prix, figure-toi, j'ai vu un de ses camarades, un colonel aussi!... Il a voulu me couronner, et il m'a dit que, comme il retournait, le lendemain, à l'Etat-Major général, il raconterait à papa les succès de son fils... Il m'a même raconté que papa cherchait une occasion pour nous envoyer des papiers qu'il ne veut pas garder avec lui et qu'il désire confier à Geoffroy, et il a jouté que, s'il avait su qu'il me verrait, il me les aurait apportés... Vous voyez, grand'mère, les autres me prennent au sérieux... Ce n'est pas comme vous!

Appuyée, le dos à la table, Lina examinait Tony: comme toujours, elle avait l'air de suivre son idée, rejetant de ce qui se disait autour d'elle tout ce qui ne l'intéressait pas.

— Aimez-vous à pêcher? demanda-t-elle tout à coup.

— Beaucoup!

— Oh! alors, avec maman, nous vous enseignerons les bons coins... Nous les connaissons tous.

Tony fut conquis et Mme Stevens, qu'il rencontra dans une allée, le complimentait si joliment au sujet de ses succès scolaires, que, pendant le dîner, il déclara:

— Vos Belges me plaisent tout à fait.

— Elles sont exquisées! s'écria Mme d'Orgeac, qui entendait très bien la voix claironnante du jeune garçon... Ah! j'ai eu de la chance de les rencontrer... Elles sont d'une complaisance qui, parfois, me rend confuse... Et, avec cela, bien élevées, discrètes...

Lina est toujours chez nous, grand'mère, risqua, un peu malicieusement, Francette...

— C'est moi qui en suis cause!... J'ai

promis à sa mère que nous nous en occuperions... Mais je voulais parler de Mlle Gudule... Evidemment, elle est tenue à l'écart, parce que Mme Stevens ne veut pas être accusée de manoeuvres matrimoniales...

— Oh! croyez-vous, grand'mère?

— J'en suis sûre!

— Voilà ce que c'est que d'avoir un jeune premier dans la troupe! dit gravement Tony. Le grand Geoffre est compromettant!

— Il faudra que nous invitions ces dames à prendre le thé avec nous, reprit Mme d'Orgeac. Ce sera poli...

— J'en profiterai pour interroger Mme Stevens sur les bons coins de pêche... Si elle avait un canot, je l'aimerais tout à fait!...

— Il y en a peut-être un dans le garage souterrain! insinua Francette.

Tout de suite, la grand'mère s' alarma:

— Je ne veux pas que ce petit se risque en mer... Il est si imprudent!

— Et sur cette côté, ajouta Geoffroy, il est particulièrement dangereux de canoter sans expérience...

Tony devint très rouge et se redressa comme un jeune coq sur ses ergots:

— Oh! soyez tranquille, promit-il, je ne me risquerai point. D'abord, en ce moment, ce serait mal... plus que jamais!... Ma peau appartient à la France!...

## VII

### LE CAUCHEMAR DE GEOFFROY

Tony pêchait la crevette, en compagnie de Lina et de Mme Stevens, qui, par complaisance, pour rassurer Mme d'Orgeac, avait promis de ne pas quitter les enfants.

Il avait relevé le haut de son pantalon et s'en allait loin, sur les Pierres-Noires, que le flot descendant laissait à découvert.

Chacun de ses coups de filet était heu-

reux. Il devinait les creux où la crevette s'embusque.

— Ce qu'on va être content à la maison, déclara-t-il, en voyant que son panier se remplissait. Je regrette seulement que papa ne soit pas là. Il se régalerait!

— En avez-vous de bonnes nouvelles! interrogea Mme Stevens, qui, essoufflée de s'être trop baissée, se reposait sur un rocher.

— Oh! oui... Il est à l'Etat-Major général, à l'arrière, par conséquent...

— Et où est l'Etat-major?

C'était Lina qui avait posé cette question.

Tony se redressa. Sa physionomie était devenue sérieuse.

— Papa, ne nous l'a jamais écrit, affirma-t-il, mais, l'aurais-je appris, par ailleurs, je ne dois pas le dire.

La fillette eut un geste évasif, qui signifiait:

"Oh! vous savez... Au fond, je m'en moque!... Ils reprirent leur pêche.

— Et le fiancé de votre soeur? demanda Mme Stevens. L'attendez-vous bientôt?

— Oh! oui, j'espère! Il nous tarde tant de le voir!... Il nous racontera ce que les journaux ne disent pas: la poussée étonnante que le kronprinz fait dans l'Argonne, pour atteindre Verdun. Il espère passer, mais il ne passera pas!

— Vous croyez?...

— J'en suis sûr! L'amiral, qui a beaucoup causé avec son neveu, nous l'affirmait hier. Nous avons une défense formidable.

La grille, qui barrait l'escalier des Pierres-Noires grinça. Tony leva les yeux; il s'attendait à voir Francette qui, elle aussi, aimait la pêche, ou bien Mme d'Orgeac, toujours disposée à se mêler aux jeunes, mais, tout simplement, ce fut Juliana qui parut. Elle tenait en laisse la chèvre nourricière de sa maîtresse.

Sans s'arrêter sur la grève, elle traversa, d'un pas raide, presque automatique, et,

par l'étroit sentier, tracé par les douaniers, elle gagna la falaise du vieux fort.

— Si nous rentrions! proposa Mme Stevens.

Tony ne demandait pas mieux. Depuis un moment, il ne prenait plus de crevettes. Toujours pieds nus, il gagna l'escalier, et lorsqu'il fut en haut, il se retourna, afin de voir ce qu'était devenue Juliana.

Elle poussait la chèvre droit devant elle et, pour s'en faire obéir, se servait d'une baguette. Bien que l'heure fût chaude, elle s'enveloppait de sa cape, et, ainsi affublée, ressemblait à une sorcière sur le chemin de la lande, témoin de ses incantations.

— Pourquoi ne laisse-t-elle pas brouter la pauvre bête interrogea Tony, qui était très observateur.

— Parce que l'herbe n'est pas bonne, près du vieux fort, expliqua Mme Stevens. Plus loin vers la Grève sans fin, il n'en est pas de même.

Puis, avec un sourire, elle ajouta:

— Ne restez pas ici, mes enfants, vous vous refroidiriez.

Tony courut porter à Peyronne le contenu de son panier. Comme toujours, elle grogna d'abord, et, ensuite, se mit en devoir de préparer le court-bouillon.

— Ton amie Juliana promène sa chèvre! lui annonça le jeune garçon, avant de quitter la cuisine.

— Ne l'appelle pas mon amie, surtout! Elle ne l'est point! Elle raconte tout le temps qu'il faudrait faire la paix, que nous serons vaincus, qu'on nous trompe, que les Allemands sont les plus forts, et ça me met en colère!...

— Tu as bien tort!... Le général Joffre ne consultera pas Juliana!

— Oui, mais, en attendant, elle fait du mal, tu sais! Ce matin, je l'ai bien compris! Elle sortait de chez l'épicier, quand j'y entrais, et tous ceux qui étaient là semblaient découragés. Ils disaient; "Elle a raison, cette femme! Nous ne les aurons jamais!"



— Eh bien! Je pense que tu as secoué d'importance ces lâches trembleurs!

— Ah! je comprends!... Je ne leur en ai pas dit long, parce que, moi, je ne sais pas faire de discours, mais, en fin, je leur ai dit ceci: "—J'ai donné mon fils à la France. Si le bon Dieu veut qu'il ne revienne pas, au moins que ça ne soit pas pour rien! Quand on se décourage, on est fini! On n'est plus que des loques!"

Des larmes coulaient sur les joues flétries de la vieille Périgourdine: Tony les essuya sous ses baisers, de bons gros baisers qui sonnaient clairs.

— Ton Janitou reviendra, promet-il, et nous aurons tout de même la victoire!

Après quoi, il courut changer de costume, et se rendit au belvédère où, bientôt, le déjeuner serait servi.

Il y trouva l'amiral, et, sans doute, celui-ci racontait des choses intéressantes, car on l'écoutait avec la plus grande attention. Mme d'Orgeac avait même la main en cornet près de l'oreille.

— C'est hier qu'un chalutier l'a signalé, au large de Frinandour, disait l'amiral.

— Je ne m'en étonne point, déclara Geoffroy. Hier, justement, avec mes jumelles, il me semblait avoir distingué un périscope... Seulement, comme je me méfie beaucoup de mes yeux, depuis ma blessure, je n'ai pas attaché d'importance à l'incident.

Tony s'était assis sur un bras du fauteuil de sa grand'mère.

— Il y a un sous-marin allemand sur la côte? interrogea-t-il.

— Oui, répondit l'amiral, un sous-marin fantôme, qui paraît et disparaît. Peut-être même, sont-ils plusieurs? Jusqu'à présent, on n'a pu les réparer, et, jusqu'à nouvel ordre, les vaisseaux marchands feront bien de se tenir sur leurs gardes... Il ne faut pas que le crime abominable de la *Lusitania* puisse se renouveler...

Dans nos parages, remarqua Geoffroy, ils peuvent encore surveiller la gran-

de ligne militaire Plymouth-Lézardrieux. La position est bonne... Voyez plutôt l'île de Bréhat; elle appartenait presque entièrement aux Allemands.

— Ah! je crois bien! J'y étais allé, il y a deux ans. Les villas du bord de l'eau ressemblaient à de véritables forteresses. Elles avaient des terrasses bétonnées!...

— Oh! cela ne prouve rien! interrompit Mme d'Orgeac. Nous en avons une ici.

— Là-bas, chère Madame, cela prouvait beaucoup! Depuis la guerre, on a découvert que la plupart de ces forteresses appartenaient à un certain Wilhelm Kirschhofen, qui avait acheté aussi presque toutes les maisons du pays. Le maire de St-Guirec m'en parlait, l'autre jour, et il me disait que cet homme, qui était le marquis de Carabas, qui connaissait admirablement la Bretagne et toutes ses ressources, ne paraissait jamais. Il agissait toujours par des intermédiaires, et les braves gens de la contrée n'étaient pas loin de lui attribuer une puissance occulte. Moi, je suis convaincu qu'il n'existait pas ou plutôt que c'était un prête-nom, derrière lequel se cachait un agent direct du kaiser...

— Ah! les bandits! s'écria Mme d'Orgeac. Jamais nous ne leur rendrons le mal qu'ils nous ont fait!

— Non, dit l'amiral, avec un sourire, nous ne leur rendrons pas! Il y a en nous trop de christisme latent! Et c'est ce qui fait notre grandeur. Nous ne consentons aux pires extrémités que pour défendre nos vies, et souvent même, il est des circonstances où nous trouvons cette obligation profondément douloureuse.

— C'est vrai! murmura Geoffroy, devenu très pâle. Lorsque j'ai donné l'ordre de fusiller le pseudo-officier, qui nous avait apporté l'ordre de reculer, j'ai senti qu'il m'en coûtait beaucoup!... Et, cependant, je n'oublierai jamais le regard de haine qu'il me décrocha. Je sentais que, s'il avait été à ma place, il se fût plu à me torturer... Moi, j'ai essayé au contraire,

d'adoucir ses derniers moments. Je lui ai offert un prêtre: il m'a répondu qu'il était protestant. Je lui ai donné un manteau parce qu'il avait perdu le sien. Il l'a jeté sur le sol. Je lui ai demandé s'il n'avait pas des recommandations dernières à me faire. Il a ricané, disant que, malgré tous mes efforts, je ne saurais rien de lui... Enfin il est parti pour la mort en refusant de croire à ma bonté... Qui était-il?... Je ne le saurais sans doute jamais, mais je suis convaincu qu'il n'était pas le premier venu... Que c'était une de ces forces singulières, comme en produit l'Allemagne, qui tournent toute leur intelligence vers le mal et magnifient en le baptisant patriotisme... Que de fois, depuis, cette figure de reître, dure et hautaine, m'a hanté!... Il m'arrive même de le revoir en rêve!... C'est un cauchemar qui me poursuit... Et toujours les yeux cruels ont l'air de dire: "Quand je veux quelque chose, rien ne me détourne du but. Ta vie, je finirai par l'avoir!" A l'hôpital, surtout, cette hallucination était horrible... Une nuit, l'infirmière qui me veillait accourut! je criais: "Au secours, il me tue..."

— Tu ne nous avais jamais parlé de cela! s'écria Mme d'Orgeac, déjà bouleversée.

— Est-ce qu'il se plaint jamais, grand'mère? appuya Francette.

— Tant que j'ai souffert de ce souvenir, il m'était pénible d'en parler. A présent, l'étrange obsession s'en va. Cela prouve que je suis en bonne voie de guérison.

Boche se leva en aboyant. Il semblait en vouloir aux clématites, qui frissonnaient doucement, sous la légère brise arrivait du large avec le flot montant.

— Tais-toi! commanda Francette. En vérité, tu deviens trop tapageur.

Elle quitta ses fuseaux pour s'asseoir près de son frère, doucement, mit la main sur la sienne.

— Tony, dit-elle alors, raconte-nous ta pêche.

Et Tony raconta qu'on goûterait à déjeuner de ses crevettes et que Juliana, non contente de pousser son mauvais caractère jusqu'à forcer sa chèvre à marcher devant elle, faisait encore, dans le bourg de Saint-Guirec, une propagande antipatriotique.

— Mme Stevens devrait s'en méfier! insinua Mme d'Orgeac.

Mais, comme Nadalou entra pour mettre le couvert, on ne parla pas davantage de l'ennemie de Peyronne.

## VIII

### LES RATS DANS LE PLACARD

Il pleuvait: la mer, les îles, la côte, tout n'était qu'une brume. A peine apercevait-on les brisants du bord.

Tony s'ennuyait; pour se distraire, il décida de travailler; sa chambre, voisine de celle de son frère, était petite; il n'avait pas de table pour écrire; il vint demander l'hospitalité à sa grand'mère. Celle-ci faisait sa sieste; mais son heureux caractère ne connaissait que les réveils souriants.

— Installe-toi là, mon chérie, dit-elle... Je ne te dérangerai pas, tu verras!... Je lis mon journal...

Tony regarda un moment la fenêtre, la seule de la maison qui eût des barreaux de fer, et, après s'être demandé la raison de cette singularité, n'ayant pas trouvé une réponse satisfaisante, il ouvrit son cours d'histoire et se plongea dans les campagnes de Napoléon.

De temps en temps, il relevait la tête. De l'endroit où il était, il apercevait la grille d'entrée. La sonnette retentit, Nadalou alla ouvrir. C'était le facteur. Une lettre du colonel pour son benjamin, dont il avait appris les succès. Tony la reçut entre les barreaux et, pour en écouter la lecture, Francette et Geoffroy furent appelés.

Comme toujours, la lettre était conçue en termes discrets. Le colonel parlait de sa santé, de celle des siens, de tout ce qui

concernait ceux-ci. Il donnait des conseils, des indications, mais, de ce qu'il faisait, de ce qu'il savait, pas un mot!... Rien que ceci :

“Quant aux papiers dont mon vieux camarade t'a parlé, le jour de la distribution des prix, vous les recevrez prochainement. Un des officiers de mon service se rend à Paris pour voir son père, qui s'y arrête en allant en Bretagne. Il lui confiera le précieux pli et vous n'aurez qu'à le cueillir au passage, en gare de Languerneau. Que Geoffroy me pardonne de l'avoir scellé. Je devais le faire...”

La voix de Tony tremblait en lisant cela : ce pli mystérieux dont ils auraient la garde, mais dont ils ne devaient pas connaître le contenu, échauffait sa jeune imagination.

Après le départ de son frère et de sa soeur, il ne put se remettre au travail. Il regardait les barreaux de fer, les chênes verts, tordus par les rafales de l'hiver et sa grand'mère, qui, les lunettes sur le nez, le journal encore à la main, sommeillait d'un air de dignité.

Autour de lui, il y avait un grand silence. A la cuisine, on n'entendait même pas Peyronne gourmandant le patient Nadalou.

Tony soudain, tourna la tête : il avait nettement perçu des trottements de rats dans le placard. Il se leva pour les surprendre, reconnaître par quel trou ils sortaient : la clef n'était pas à la serrure. Il dut attendre le réveil de sa grand'mère.

— La clef? fit celle-ci, un peu étonnée de la demande. Mais je ne l'ai point, Mme Stevens s'est réservé tous les placards de la maison pour ses bibelots et les collections des on mari. Nous l'avertirons seulement que les rats y ont élu domicile.

— On pourrait y mettre Boche! proposa Tony. A la Moulzie, il a déjà fort bien travaillé.

— C'est une bone idée! Nous la soumettrons à notre aimable propriétaire... Et je

suis certaine qu'elle en sera enchantée.

La pluie avait cessé. Les branches s'égouttaient. Tony sortit, et, dès ses premiers pas dans l'allée, il rencontra Lina qui, sans doute, s'ennuyait et rôdait autour de la maison avec l'espoir d'y entrer.

— Ah! Mademoiselle, s'écria le jeune garçon, ça tombe bien que je vous trouve! Il y a des rats dans le placard de la chambre de grand'mère et nous voudrions y mettre Boche!

La fillette secoua la tête:

— Ce ne sont pas des rats que vous entendez! affirma-t-elle.

— —Qu'est-ce que c'est?

— Des vers qui mangent le bois!

— Allons donc! Croyez-vous que je ne sache pas distinguer les vers des rats?... A la Moulzie, où tout est vieux, j'ai pu étudier les uns comme les autres. Eh bien! ce sont des rats qui habitent votre placard! Il semble que quelqu'un marche avec précaution. A la Moulzie c'est ainsi dans l'une des chambres d'amis... On croirait que, dans l'épaisseur du mur, existe un escalier dérobé et que, toute la nuit, des pas mystérieux le montent et le descendent. Une de nos vieilles cousines, qui habite Bordeaux, faillit mourir de peur, la première nuit qu'elle passa chez nous. Le lendemain matin, elle voulait absolument reprendre le train. Mes parents eurent beaucoup de peine à l'en empêcher.

Lina jouait avec des feuilles, un geste qu'elle aimait, mais qui dépouillait vite les branches en bordure de l'allée.

— Ce ne sont pas des rats! répéta-t-elle obstinée.

— Je vous dis que si!...

— Et moi, je vous dis que non!

— Si vous n'y prenez pas garde, toutes vos collections seront grignotées... Boche vous débarrasserait de cette engeance! Mais, pour cela, il faudrait nous donner la clef...

— Nous ne l'avons plus!

— Comment? Celle-là aussi!

— Juliana a perdu le trousseau... Alors maman a trouvé que ça coûterait trop cher de remplacer toutes les clefs.

— A votre aise! Au fond, ça vous regarde!... Ce que j'en disais, c'était surtout pour vos collections, car grand'mère est trop dure d'oreille pour être gênée par les rats.

Tony descendait au belvédère. Lina le suivit. N'était-ce pas l'heure de la leçon de Francette, parvenue à l'endroit le plus difficile de sa dentelle, un bouquet de lys qui formait le coeur de la dent.

Mme d'Orgeac, dont la sieste avait été interrompue, ne tarda pas à rejoindre le jeune groupe, et, naturellement, elle parla de la lettre du colonel et de l'envoi qu'il annonçait.

— C'est ennuyeux! dit-elle. Ici, nous n'avons pas de coffre-fort.

— Ma table ferme à clef! déclara Geoffroy. Cela suffira!

Les doigts déliés de Lina commençaient le bouquet de lys. Francette concentra son attention sur les fuseaux agiles.

Tony, alors, raconta l'histoire des rats.

— Il y en a aussi dans le placard de ma chambre, remarqua l'enseigne. Il m'est souvent arrivé de les entendre le soir quand j'étais couché et que grand'mère cousait près de mon lit.

Lina travaillait toujours.

— Je ne fais pas le point aussi régulier que Gudule, avoua-t-elle. Ses lys sont une merveille... Justement elle en fait, en ce moment, pour une aube qui lui est commandée.

— Que je voudrais donc voir son travail! s'écria Francette. Si nous allions la surprendre... Voulez-vous?

La fillette fronça les sourcils, ce qui mit un peu d'ombre sur la claire pureté de ses yeux bleus.

— Elle ne serait peut-être pas contente, balbutia-t-elle. Elle est si originale!

— Tant pis!... Je risque le coup!... Il y a si longtemps que je désire la connaître...

Venez! vous me servirez d'introductrice!

Il y avait dans le geste de la jeune fille, déjà levée et la main sur le bouton de la porte, un désir si irrésistible que Lina céda, quoique évidemment, à contre-cœur.

Mais ce ne fut pas elle qui précéda la visiteuse; elle la laissa même frapper à la porte-fenêtre, derrière laquelle, un jour, Gudule s'était laissée entrevoir.

Mlle Stevens ouvrit, et, comme avec Mme d'Orgeac, son premier geste fut un recul.

— Mademoiselle! s'écria gaiement Francette... Ne me renvoyez pas... Un jour de pluie, ce ne serait pas charitable! J'ai bravé le sol détrempé des allées pour venir jusqu'à vous...

La jeune fille eut un faible sourire.

— Entrez, dit-elle, je crois qu'il va pleuvoir encore...

Déjà Mlle de la Moulzie se penchait sur le large tambour qui reposait sur la table.

— Quelle habile dentellièrè vous faites! s'écria-t-elle.

— Rien d'extraordinaire à cela!... Depuis mon plus jeune âge, je manie les fuseaux.

— Vous permettez que j'enlève les épingles.

— Mais oui... si cela vous est agréable...

La dentelle se déroula. Lina avait raison: les lys étaient d'une admirable régularité et le travail d'une finesse telle qu'il eût pu figurer dans une vitrine d'exposition.

— Vous êtes une fée, commença Francette.

Une porte intérieure s'ouvrit et Mme Stevens parut. Elle était un peu essoufflée comme les personnes fortes qui ont, couru ou monté vite un escalier. Mais, malgré la fatigue évidente, elle conservait le sourire de douceur et d'accueil qui avait conquis Mme d'Orgeac, le matin de leur première rencontre.

— Eh! quoi, Mademoiselle, vous êtes là!

dit-elle. Je ne m'attendais guère au plaisir de vous rencontrer...

— J'aurais forcé la porte, Madame, et je ne le regrette point, puisqu'il m'est donné de contempler cette merveille.

— Oui, Gudule travaille bien. Et c'est fort heureux... Pendant ce triste temps de guerre, son travail augmente nos ressources.

Déjà Mlle Stevens avait repris ses fuseaux. Francette ne voyait plus que son fin profil et la matité de son teint où les cils très longs projetaient une ombre.

“Quel dommage! pensa-t-elle, elle me prive de ses yeux...”

— Cette dentelle ne vous fatigue-t-elle pas la vue?

Gudule secoua la tête.

— Oh! non! Je travaille sur papier bleu.

Et elle continua d'agiter les fuseaux, de déplacer les épingles, d'une main experte qui n'hésitait point.

— Ce n'est pas possible, s'écria Francette. Montrez-moi vos yeux! Je suis sûre qu'ils sont rouges...

Cette fois, la croisée des regards ne pouvait s'éviter. Et Francette en éprouva un choc singulier. Un instant très court, elle eut l'impression que, devant elle, elle avait toute la Belgique piétinée, saccagée, ensanglantée, la Belgique prisonnière qui, dans les ténèbres de sa geôle, attendait l'aube de la délivrance.

Ce regard de jeune fille, profond, infiniment douloureux, qui semblait avoir sondé toute la misère humaine, était plus beau que celui de l'enfant heureuse qu'on voyait sur la cheminée du salon. On y devinait plus de grandeur, plus de fermeté et la volonté de ne pas être plainte, de ne pas chercher auprès d'étrangers, un appui ou seulement un réconfort.

Mais rouges, ils ne l'étaient point, les yeux, couleur du velours brun profond qui, jadis, habillait les bourgmestres de Flandre. Le travail rétribué et assidu ne leur

avait rien fait perdre de leur beauté mouillée.

— Je suis contente que cela ne vous fatigue pas! dit doucement Francette.

Son sourire exprimait tant de sympathie qu'à lui tout seul, il signifiait:

“Voulez-vous que nous soyons amies? Il me semble que nous serions faites pour nous comprendre...”

Mais Gudule ne le vit point. Elle était revenue à ses lys...

— Elle n'a pas de temps à perdre! expliqua Mme Stevens.

Francette comprit qu'elle ne devait pas prolonger sa visite.

— Je me sauve, dit-elle, les gens désœuvrés sont un fléau pour les travailleurs. Mais, avant de partir, il me faut emporter la promesse que Mlle Gudule viendra quelquefois, le dimanche, prendre le thé avec nous... Ce jour-là, les fuseaux se reposent... Nous en profiterons!...

La jeune fille ne répondit pas. Ses doigts, longs et minces, très blancs, comme son visage, continuaient le réseau de fée. Chez elle, ce silence ne devait pas venir d'un manque d'usage. Il avait plutôt pour cause le chagrin qui gonflait son cœur, l'empêchant de reprendre goût à la vie des autres.

— On verra, répondit pour elle sa mère. Si elle veut bien, moi, je ne m'y opposerai point!

Gudule releva la tête:

— Je voudrais bien! affirma-t-elle.

Était-ce l'ombre d'un nuage qui, à ce moment, voilait le soleil, disposé à paraître... Francette crut remarquer de la contrariété sur le visage placide de Mme Stevens.

“Qui sait? pensa-t-elle, Gudule est peut-être l'enfant d'un premier mariage? On sent que Lina est la grande favorite.”

Les dentellières reprirent le chemin du belvédère et, d'abord, Mlle de la Moulzie ne parla que de l'aube merveilleuse qu'il lui avait été permis d'admirer; mais quand

Lina se fut décidée à partir, elle comprit que Geoffroy désirait en savoir plus long sur la visite au pavillon.

Il lui proposa d'aller jusqu'au bout de la terrasse qui dominait la plage des Moines-Blancs. Il y avait là, près de l'escalier et sous des lauriers roses, un banc que le premier rayon de soleil séchait. Ils s'y assirent, et, tout de suite, le jeune enseigne demanda :

— Eh bien, tu l'as vue enfin, cette belle Gudule qu'on garde loin de la lumière du jour, comme la jeune princesse de la Biche au Bois.

— Oui, je l'ai vue... Elle est encore plus belle que ne le disait grand'mère. Et chez elle, la forme ne semble rien auprès de l'âme... Elle ne se livre point; mais ses yeux la trahissent. C'est évidemment une nature très haute, peut-être même très énergique, mais qui doit ressentir profondément les épreuves. Pourtant, je crois qu'elle ne désire pas être plainte, et cette force de volonté me paraît admirable.

Il y eut un silence; puis Geoffroy dit, lentement :

— Pauvre Belgique, quand aurons-nous la joie de la délivrer?

Ensuite, il se tut. Le soleil disparut derrière la falaise, mais sur l'église de Saint-Guirec, tout en haut de la tour romaine de granit rose, un peu de lumière resta, telle une espérance dans le soir qui descendait.

Francette comprit que son frère éprouvait l'impression qu'elle-même avait ressentie: Gudule Stevens incarnait le pays pour lequel il avait versé son sang, offert sa vie. Avant de la connaître, il était attiré vers elle, mieux encore, il était disposé à l'aimer. Et la soeur, tout d'un coup, eut peur de ce sentiment, vague encore, mais qui pourrait se préciser, et, plus tard, jeter le trouble dans leur famille si attachée aux traditions que jamais on n'y avait introduit d'étrangères...

“Je ne lui en reparlerai plus, pensa-t-elle”.

Et, comme si le sujet était épuisé, elle en revint aux rats qu'elle aussi avait entendus, la veille au soir, pendant qu'elle lisait à Peyronne, une lettre du cher Janitou.

Geoffroy lui répondit avec politesse, mais par des mots très courts. Les rats lui importaient peu et s'ils plaisait à Mme Stevens de livrer à la gent grignoteuse les papillons de son mari, il n'y voyait pas le moindre inconvénient...

## IX

### VISION D'AUBE

On ne permettrait pas à Geoffroy les levers matinaux; pourtant, le lendemain de sa conversation avec Francette, quand sa montre marqua cinq heures, il lui prit envie de désobéir.

Il s'habilla sans lesecours de Nadalou et, glissant ses béquilles sous les bras, à pas de loup, il sortit de sa chambre.

Boche dormait en travers de la porte. Il se réveilla, et, comme s'il comprenait que la discrétion était de commande, sans aboyer, il suivit son maître.

Si quelqu'un, témoin de cette fugue insultée, en eût demandé la raison, peut-être l'enseigne eût-il hésité à répondre, ou, du moins, cherchant à se tromper lui-même, eût-il donné des raisons à côté de la vérité; la nuit avait été très chaude; il avait assez de son lit, et, du reste, en juillet, les premières heures ne sont-elles pas les plus exquises, celles où l'air est le plus pur?

Il descendit vers le belvédère. Comme il atteignait le tournant de l'escalier, son coeur eut un brusque soubresaut. Même à Dixmude, le matin de brouillard, où il avait fait le geste qui menait à la mort, il ne se souvenait point d'avoir éprouvé une émotion pareille.

Gudule était sur la terrasse. Des jumelles aux yeux, elle regardait un chalutier qui, à quelques encâblures de la côte, semblait sur le point de lever l'ancre.

Elle était si absorbée par sa contemplation qu'elle ne s'aperçut point de l'approche de Geoffroy. Ce fut Boche qui, en venant la flairer, la força de se retourner.

Elle devint pâle, mais elle ne songea pas à fuir; elle resta droite, la main sur la balustrade de pierre.

Le jeune officier, découvert, s'inclinait profondément.

— Mlle Stevens, n'est-ce pas?

— Oui, Monsieur.

— L'enseigne de la Moulzie...

A son tour, elle salua; elle avait l'air d'une jeune reine recevant un hommage. Cette rencontre dans la brume, toute rose de soleil levant, sortait des banalités courantes.

Il y eut un silence que Gudule rompit la première.

— J'observais ce chalutier, expliqua-t-elle, et pour reconnaître son pavillon, j'avais emprunté vos jumelles... Je vous en demande pardon, Monsieur...

— Mes jumelles sont à votre service, Mademoiselle. Et cela, chaque fois que vous jugerez intéressant d'interroger la mer.

— En ce moment, c'est toujours intéressant...

Elle avait jeté cela d'une voix très basse, mais qui avait des accents profonds.

Geoffroy tressaillit. Où avait-il déjà entendu cette voix? Il lui semblait que c'était dans le brouillard de Dixmude... Peut-être cette Carmélite qu'il avait retiré des caves d'un couvent effondré et qui, les mains jointes, sans peur, murmurait la prière de sainte Thérèse: "Seigneur, ou souffrir, ou mourir..."

Gudule continuait:

— Mieux que moi, vous détermineriez la nationalité de ce bateau qui n'était pas là, hier soir.

L'enseigne prit les jumelles:

— C'est un sylvanien, décida-t-il, après quelques minutes d'examen, un neutre par conséquent!

Un nouveau silence, puis la jeune fille reprit:

— On ne se méfie pas assez des neutres. Leur pavillon cache souvent de mauvaises choses...

Et, après une hésitation, elle ajouta:

— En Belgique, nous devons être des neutres, nous aussi... Dieu ne l'a pas permis... Je me souviens que, le 2 août de l'an dernier, mon père rencontra le ministre d'Allemagne, M. von Below-Saské, et celui-ci lui dit: "Pour quoi seriez-vous inquiets? Vous n'avez rien à craindre de nous. Peut-être verrez-vous brûler le toit de vos voisins, mais votre maison restera intacte..." Et on le croyait... Ce soir-là, qui était un dimanche, les gens revenaient de la campagne, heureux et tranquilles, des bouquets champêtres dans les mains... Rien que des coquelicots!... Nous étions en automobile, mon père et moi... Cela me fit une impression singulière... Et je dis: "C'est drôle... Il me semble qu'ils ont cueilli des fleurs de sang..." Et cinq jours après, exactement, von Emmich lançait ses troupes contre Liège. C'est là que mon père fut arrêté comme otage et mon frère, fait prisonnier."

— Vous avez un frère, Mademoiselle. Je l'ignorais... Où est-il, maintenant?

— Je ne sais pas... Tout ce qu'on peut m'affirmer, c'est qu'il est vivant. Il ne m'est pas permis d'en demander davantage.

— Et vous, Mademoiselle, où étiez-vous au moment de l'invasion?

— A Bruxelles, chez ma marraine. J'ai assisté à l'entrée des troupes ennemies... Oh! l'affreux souvenir!... Les uhlands ouvraient la marche. Au milieu d'eux, il y avait deux officiers belges, attachés aux étriers et menottes aux mains. Dans l'un de ces officiers, j'ai reconnu mon frère... Alors personne n'a pu me retenir, j'ai écarté la foule, j'ai passé au milieu des chevaux et j'ai crié: "Chislain, courage, nous te délivrerons!" Les soldats ont vou-

lu me frapper, mais j'ai dit à l'officier que c'était lâche et il m'a laissé partir...

Elle était si belle en racontant cela que Geoffroy ne s'étonna point de l'inhabituelle mansuétude du chef.

— Et votre père, demanda-t-il, avez-vous su quelque chose de lui ?

— Oui, on voulut le forcer de travailler pour l'Allemagne. Il refusa : on le fusilla.

— C'est ce que Mme Stevens a raconté à ma grand'mère.

Les lèvres de la jeune fille se serrèrent. Ses mains se joignirent.

— Mon père était si loyal, murmura-t-elle. Il aimait tant son pays... Le Roi se plaisait à le consulter... Il trouvait en lui cet accent d'honnêteté simple et profond que lui-même possède à un si haut degré, mais qu'il n'avait pas encore complètement révélé à son peuple.

— Et vous, Mademoiselle, avez-vous été prisonnière ?

— Oui, mais on ne nous a pas molestées, à cause du drapeau de la Croix-Rouge, hissé sur l'hôtel habité par mamarraine... J'ai bien souffert tout de même... Et ce n'est pas fini...

Gudule regarda la mer. Il y avait, sur son beau visage, une telle expression d'angoisse que Geoffroy regretta sa question.

Très bas, de cette voix étrange, déjà entendue, elle répondit :

— On m'y a contrainte... Moi, je ne voulais point...

Que ne voulait-elle pas ? Elle ne l'expliqua point...

Peut-être ne pas rejoindre la seconde femme de son père. Mme Stevens avait l'air doux, facile à vivre ; mais, parfois, les apparences sont trompeuses. Et puis, il y avait la religion différente qui creusait un fossé entre les cœurs.

Peut-être aussi en coûtait-il à la jeune fille d'abandonner la terre où elle était née, où son père reposait...

— Trop délicat pour insister, le jeune homme reprit :

— Mademoiselle, en quittant votre pays, vous avez pleuré, vous sourirez quand vous y rentrerez, car la victoire vous aura précédée... Si votre père n'est plus là pour vous accueillir, il vous restera, du moins, la consolation de penser que, de son héroïsme, est sortie la grandeur de la Belgique.

Elle secoua la tête :

— Je ne verrai pas cela...

— Désespérez-vous donc du triomphe final ?

— Non ! Je sens que Dieu ne peut nous abandonner, mais je ne serai pas là quand l'heure de joie sonnera...

— Pourquoi ?...

— Je ne puis vous le dire...

Les yeux de velours exprimaient la détresse ; Geoffroy allait insister, mais, de loin, la voix dure et impérieuse de Juliana appela :

— Mademoiselle Gudule, où étiez-vous ? Il est temps de rentrer.

La jeune fille tressaillit.

— On me cherche. Il faut que je m'en aille. Surtout, ne dites à personne que vous m'avez vue !...

Déjà, sans un geste vers celui qu'elle quittait, elle gagnait la partie de la terrasse que fermait une grille, quand brusquement, elle revint sur ses pas :

— Oh ! pardonnez-moi, murmura-t-elle, de cette voix qui éveillait, chez le jeune officier, un souvenir insaisissable, je ne vous ai pas dit merci pour la Belgique !...

Cette fois, elle lui abandonnait sa main. Il l'éleva jusqu'à ses lèvres, et ce geste avait une noblesse infinie. Il signifiait :

“J'ai offert ma vie. Je ne le regrette pas.”

Puis, pendant qu'elle s'éloignait, il resta appuyé sur ses béquilles, un infirme encore, mais un infirme qui, dans la gloire du soleil levant, sentait que des ailes lui poussaient.

Il lui fallut un moment pour s'arracher à cette place ; l'éblouissement de son



prit l'empêchait de sentir la lassitude du corps.

Il gagna le belvédère avec la pensée de s'étendre sur la chaise longue et d'y trouver avec le repos, l'apaisement du tumulte de son coeur.

Une rose l'attendait, la rose couleur de sang qui avait sur ses pétales des gouttes de rosée. Pieusement, le jeune homme la cacha sur sa poitrine, comme, dans son souvenir, désormais, il cacherait le geste reconnaissant que Mlle Stevens avait eu vers lui.

Il était temps : quelqu'un dévalait l'escalier. Tony, sans doute ! Il aimait à se lever de bonne heure pour pêcher ou faire de longues promenades à bicyclette.

Mais ce n'était que Lina avec son air d'enfant curieuse et étonnée.

— Je croyais que ma soeur était ici, remarqua-t-elle en arrivant.

“Ne dites pas que vous m'avez vue.” Geoffroy se souvint de la recommandation, et, d'une voix très calme, en coupant une page de son livre, pour éviter la limpidité bleue du regard qui l'interrogeait, il répondit :

— Mais non, elle n'y est pas... Vous le voyez bien...

Lina examinait les choses qui l'entouraient... On eût même dit qu'elle cherchait sur le sol la trace légère des pas de Gudu-le. Mais il y avait si peu de terre sur le rocher dur que les pas n'y marquaient point.

— C'est maman qui la réclame, expliqua-t-elle. L'ouvrage pressé...

Geoffroy continuait à couper son livre.

— Et vous, Mademoiselle, interrogea-t-il, songeriez-vous, ce matin, à pêcher la crevette...

— Oui, peut-être... la marée sera bonne. Il faudra que votre frère vienne...

Elle prit les jumelles et, par un vitrage ouvert, commença d'inspecter d'horizon.

— Vous regardez le bateau sylvanien ? demanda Geoffroy.

— Un bateau sylvanien ? Non... je n'en

vois point... Il n'y a que de toutes petites voiles à l'horizon.

L'enseigne leva les yeux. Le chalutier avait en effet disparu. Il avait dû doubler la pointe et cingler vers l'Océan.

— Il y en avait un, pourtant, tout à l'heure, un qui n'y était pas hier soir et qui y était ce matin.

Lina reposa les jumelles. Le chalutier lui importait peu.

— M. de la Moulzie, décida-t-elle, vous avez tort de vous lever de bonne heure...

— Peut-on savoir pourquoi ?

— Mais, tout simplement parce que ça vous ébouriffe les nerfs... Tenez, en ce moment, vous ne voulez pas me le dire, parce que vous êtes poli, mais je devine bien ce que vous pensez : “Mon Dieu ! que cette petite est assommante ! Quand donc sera-t-elle partie ?” Eh bien ! soyez heureux ? Je m'en vais et je ne reviendrai que demain dimanche, pour prendre le thé avec vous... Mme d'Orgeac nous a invitées.

Avant que Geoffroy eût pu protester, elle avait fait une pirouette et, en trois bonds, remonté l'escalier...

Aux siens, l'enseigne ne raconta pas davantage sa rencontre avec Mlle Stevens.

Du reste, la douairière avait l'esprit tout plein d'autre chose : elle venait de recevoir d'une de ses bonnes amies de pension, qui habitait un manoir aux environs de Brest, une lettre très pressante, l'engageant à profiter de son séjour en Bretagne pour rendre une visite, depuis longtemps promise. Et cette idée tentait fort Mme d'Orgeac.

— Nadalou et Peyronne soigneraient très bien Geoffre, assurait-elle. Tony le distrairait. Et toi, Francette, tu m'accompagnerais...

Mais la jeune fille ne mordait pas au projet :

— En d'autres temps, avoua-t-elle, j'aurais aimé à revoir Brest, où j'ai vécu petite, mais Avit pourrait arriver d'un mo-

ment à l'autre... Pensez donc! grand'mère, s'il ne me trouvait pas!...

Geoffroy ne prit pas part au débat. Il suivait les jeux des mouettes sur les rochers de Frinandour.

## X

### L'OMBRE ÉVOQUÉE

Gudule était assise dans un fauteuil du belvédère. Mme Stevens l'avait amenée pour faire plaisir à Francette, mais, malgré tous les efforts de celle-ci, l'aînée des demoiselles Stevens restait rigide et ne répondait que par monosyllabes.

En revanche, la cadette bavardait à tort et à travers.

— Eh bien Ce sous-marin fantôme? L'a-t-on revu?

— Non...

— Il était dans l'imagination des braves gens du pays, comme le mystérieux éclairage de la chapelle... Voyons, moi, si je le découvrirai...

Elle prit les jumelles et interrogea l'horizon.

— Pas le moindre périscope!... Je n'aperçois que le gardien de Frinandour qui lit son journal...

— Mon Dieu! Lina, que tu es indiscrette!... hasarda Mme Stevens.

— Laissez-la donc! supplia Mme d'Orgeac, toujours indulgente: elle est notre rayon de soleil...

Geoffroy disait à Gudule, près de qui il se trouvait:

— Mademoiselle, je vous ai aperçue, ce matin, à la grand'messe. Ne vous promenez-vous jamais en dehors du dimanche?...  
— Jamais...

— La chapelle de Saint-Guirec est cependant bien près.

— Ce qui paraît près est souvent loin...  
Geoffroy continua:

— Alors, vous ne connaissez pas la Goélette?

— N'est-ce pas cette mendicante qui offre des médailles aux passants? Et qui se prétend mutilée de la guerre de '70?

— Justement! Elle est muette et torte, mais Francette assure qu'elle sait et voit tout, du poste élevé qu'elle occupe au pied du calvaire de N.-D. de Lumière.

Gudule joignit les mains:

— Notre-Dame de Lumière! Le beau vocable, n'est-ce pas? Il est si affreux d'être dans la nuit...

Elle allait peut-être dire autre chose, livrer un peu plus de son âme, mais Lina vint se poser comme un oiseau sur le bras de son fauteuil, et elle se tut.

Pendant ce temps. Mme Stevens avait entrepris de raconter toutes les difficultés que son mari avait rencontrées pour amener à la villa l'eau de la fontaine du Paradis, qui jaillissait à deux kilomètres de là, au flanc d'un coteau abrupt.

Elle ponctuait son récit de gestes gracieux de sa main grassouillette et la bague qu'elle portait à l'annulaire lançait des éclairs.

Mme d'Orgeac n'y tint plus:

— Chère Madame, vous allez me trouver curieuse, mais vous avez là une bague magnifique: je désirerais l'examiner de plus près.

Le regard de la veuve coula vers Gudule. Celle-ci s'était levée brusquement, et, tournant le dos, elle regardait la mer.

— Ces initiales *M. H.* ne sont pas les vôtres, remarqua Mme d'Orgeac, lorsqu'elle fut penchée sur le bijou.

— En effet, c'est le monogramme de la feuë reine, Marie-Henriette, qui m'avait offert ce souvenir.

La voix était très basse, comme pour une confidence. Gudule, toujours, ne bougeait point, mais Geoffroy qui l'observait remarqua que sa pâleur tournait au livide.

— "Elle ne peut entendre rappeler les jours heureux, pensa-t-il."

Nadalou parut sur le seuil du belvédère:

— Monsieur, annonça-t-il, c'est un îru-

siier marin qui vous demande. Il dit comme cela qu'il était avec vous à Dixmude!...

La figure de l'enseigne s'éclaira :

— Fais-le entrer au salon, commanda-t-il. Avec la permission de ces damés, j'irai serrer la main de ce brave garçon.

— Mais, pourquoi ne le recevriez-vous pas ici? insinua Mme Stevens. Mes filles et moi serions heureuses de saluer un défenseur de notre pays.

— Certainement! appuya Mme d'Orgeac. Nadalou, amenez-le!

L'homme fut introduit, et, tout de suite, son officier le reconnut :

— Comment! Marville, c'est toi

— Oui, capitaine, et avec tous mes membres encore! mais on l'a échappé belle, aux Dardanelles!

Et, enlevant son béret à pompon rouge, le fusilier montra son front largement couturé.

Il était blond; il avait une tête ronde, un visage imberbe. A Dixmude, mieux que beaucoup d'autres, il avait dû mériter le surnom de "demoiselle au pompon rouge" que l'Allemand crachait à la face de cette poignée de marins, jetée en travers de la route. Sur la poitrine, il portait la croix de Guerre, cette croix, sans reflets qui est si vraiment l'emblème de l'héroïsme sans tapage, qu'elle récompense.

A la ronde, il saluait, et, sans façon, tendait la main. Francette lui avança un siège. Elle aimait tous ceux qui aimaient son frère, et Marville semblait avoir une véritable vénération pour son ancien chef.

— Eh bien? capitaine, demanda-t-il, avec, dans la gorge, quelque chose de rauque, qui était peut-être des larmes ne voulant pas sortir, on n'est pas d'attaque encore?

Geoffroy se redressa :

— Bientôt, je n'aurai plus besoin de béquilles, affirma-t-il. Mes forces reviennent. L'air de ce pays est souverain.

— Quoique ce ne soit pas le mien, je n'en dirai pas de mal. J'étais si petit quand j'ai

appris à en connaître tous les chemins.

— De quel pays es-tu?

— De Normandie, capitaine!... Mais mon père est douanier sur cette côte.

— Il habite par ici?

— Dans le village de pêcheurs qui est en arrières des Moines-Blancs, mais toujours en Saint-Guirec. Derrière moi, il y a une flotte de petits frères et de petites soeurs... Et la mère, le père, les mousaillons, tout le monde est content en ce moment parce que l'aîné, Zéphyrin, est là.

— Inutile de te demander si tu t'es bien battu aux Dardanelles? Ce que tu portes sur la poitrine en fait foi!...

— De son mieux, on a tapé sur les têtes de Turcs... Aux pardons, on s'y était déjà essayé... Mais ç'a été chaud, et ce qu'on a eu soif!... Enfin, ça changeait de Dixmude où l'on gelait et où il y avait trop d'eau!... Capitaine, vous souvenez-vous quand elle montait, l'eau? Doucement, mais sans s'arrêter... Avec cela, la pluie sur le dos! Si encore on avait eu ses "cirés", mais rien que des capotes de biffins qui faisaient éponge! Et puis, le plus dégoûtant, c'étaient ces espions partout... Ah! ce qu'on était content quand on pouvait en coller quelqu'un au mur... Capitaine, vous rappelez-vous celui qui n'a pas voulu dire son nom? Un grand, qui avait une figure dure de dompteur de foire...

Sur le front de Geoffroy, une ombre passa :

— Oui, murmura-t-il, je me le rappelle.

— C'était mon peloton qui le gardait avant l'exécution. Il nous a raconté qu'il s'appelait Wilhelm, comme l'Empereur dont il était le filleul, et que nous payerions cher sa mort... Et alors, comme nous autres, on ne disait rien, il a continué qu'il ne regrettait qu'une chose : ne pas vivre assez pour nous voir écrasés, car, pour sûr, nous serions écrasés!... Nous n'étions que des imbéciles qui nous étions laissé mettre dedans, mais nous avions beau nous débattre, nous étions pris dans un filet, et

à ce filet, il était bien heureux d'avoir travaillé... De quelle façon, il ne le dirait point! Et ce serait sa vengeance!... Bref, il était si agaçant que si on ne l'avait pas su destiné au poteau, on lui aurait rentré ses paroles dans la gorge... Vous êtes arrivé, capitaine. Vous lui parliez avec douceur, presque sans pitié... Lui, vous répondait comme un sauvage! Ah! le sale Boche! on a été content lorsqu'il a été par terre!...

— Geoffroy s'aperçut que sa grand'mère, et même Mme Stevens et ses filles, étaient très pâles. L'impression sans doute! Il jugea prudent de détourner la conversation:

— Quand repars-tu, Marville?

— Après-demain, capitaine. On s'en va à Bizerte, puis, de là, on ne sait où! Peut-être à Jérusalem, comme au temps des Croisades, que M. le Recteur me racontait quand j'étais son servent de messe. Et, comme alors, on aura la Croix sur la poitrine...

Il riait, en montrant son glorieux insigne. Il avait l'air heureux. C'était la France ne doutant pas de la victoire.

— Croyez-vous qu'on prendra la Syrie? demanda Mme Stevens.

— Si on la prendra? Ah! Madame, je crois bien! Et Constantinople avec! Capitaine, il faut que vous soyez là le jour où nous entrerons à Jérusalem...

— J'y serai, promet Geoffroy, une lumière dans les yeux, du moins si vous ne vous dépêchez pas trop!...

— Ayez pas peur, capitaine, on a tous mis des souliers de plomb pour exterminer les Boches!...

En entendant son nom, le fox-terrier se secoua et, découvrant, devant lui, Lina qui, pour s'occuper, feuilletait des revues illustrées, il commença d'aboyer furieusement.

Le fusilier le calma d'une caresse:

— Eh bien! quoi! tu ne les aimes pas, les Boches?... Ah! mon vieux, tu n'es pas le seul!...

Le chien agitait la queue, soudain calmé. Zéphyrin se leva.

— Faut que je m'en aille, déclara-t-il en tortillant son béret à pompon rouge. Je bavarde et j'oublie que vous avez de la compagnie, capitaine.

— Vous nous intéressiez, assura lentement Mme Stevens.

Gudule resta silencieuse, mais comme le fusilier saluait à la ronde, soudainement, d'un geste qui disait merci, elle lui tendit la main. Un peu intimidé, il prit cette main blanche qu'il n'osa pas serrer, puis, se cognant au chambranle, et saluant toujours, il recula jusqu'à l'escalier.

De loin alors, il cria d'une voix qui essayait d'être joyeuse, mais que l'émotion enrouait:

— Capitaine, surtout, n'oubliez pas le rendez-vous. On vous attendra!...

Et puis, très vite, peut-être pour qu'on ne vît pas ses larmes, il escalada les marches qui conduisaient au jardin.

Tony l'avait suivi.

— Ah! vous êtes bien ici! lui dit le fusilier.

— La maison est un peu triste, à cause des arbres... Mais la terrasse est agréable...

— Ce que tout ça a été difficile à construire. On en a fait des travaux, et dessus, et dessous!...

— Les maçons du pays ont dû être contents?

— Furieux, au contraire! M. Stevens avait envoyé des ouvriers de chez lui, de grands diables roux, qui baragouinaient une langue qu'on ne comprenait pas... Et, à l'auberge, ils voulaient toujours qu'on leur serve des saucisses et des choux... Pas de cidre!... De la bière!... On prétendait que c'étaient des Belges, mais ils avaient des têtes de Boches... Ah! on ne les aimait point! Pas plus que ceux de la mine qui est à quatre heures de Saint-Guirec... Aussi, pendant longtemps, a-t-on fait visage de brume à Mme Stevens... Maintenant,

c'est oublié, sans doute On a pitié d'elle, à cause de ses malheurs!...

Ils atteignaient la grille.

— J'irai vous voir avant votre départ pour Bizerte, promet Tony qui ne demandait qu'à trouver des buts de promenade.

— C'est ça! Vous ferez la connaissance de mon père!... Il aime à causer... Et, comme il a beaucoup roulé le monde, il vous intéressera...

Tony regagna le belvédère.

Le thé venait d'être servi. On ne parlait plus de Zéphyrin. Avec des mines gourmandes, Lina et sa mère croquaient des rôties beurrées. Elles s'étaient confortablement installées. On les devinaient disposées à picorer dans toutes les assiettes de gâteaux, et, pour l'instant, leur conversation roulait sur les mérites d'un certain Pérucci, pâtissier à Languerneau, qui excellait dans les tartelettes.

Gudule, au contraire, repoussait ce qui lui était offert; au coin de ses lèvres serrées, il y avait un pli d'amertume, presque de dégoût; et, de plus en plus, elle s'enfermait dans le silence.

Lorsque six heures sonnèrent et que Mme Stevens se leva, la jeune fille fut la première à se glisser vers la porte; évidemment cette journée lui avait pesé et elle était bien aise de la voir finir.

— Nous ne l'apprivoiserons pas! décida Francette. Cette sauvagerie est malade...

Geoffroy ne releva pas la réflexion de sa soeur, mais lui aussi avait mieux espéré de cette après-midi.

L'amiral vint dîner avec ses amis. On lui raconta la visite de éphyrin, et Tony répéta ce que celui-ci avait dit au sujet de M. Stevens.

— Sans le connaître, affirma-t-il, on ne l'aimait pas dans le pays!

On l'eût peut-être aimé, s'il s'était montré, assura l'amiral en souriant. Hier, encore, j'en parlais avec un Belge de passage à l'hôtel et qui l'a connu personnelle-

ment. Il m'en a fait les plus grands éloges. A tous points de vue, c'était un homme éminent, et dont la philanthropie était proverbiale... Autour de ses usines, il avait fondé des cités ouvrières, des dispensaires, des crèches, des maisons de retraites. Il abandonnait à ses ouvriers une part de ses bénéfices. Aussi tous le portaient aux nues et à l'unanimité l'avaient envoyé siéger à la Chambre des Députés. Sa femme l'aidait beaucoup, paraît-il, se dévouant sans compter, pansant les blessés, visitant les malades...

— En effet, interrompit Mme d'Orgeac, qui écoutait avec attention, je sais, par expérience personnelle, qu'elle est habile infirmière.

— Les souvenirs de mon Belge étaient déjà vieux de sept à huit ans, continua l'amiral, mais singulièrement précis. Il prétendait qu'une figure comme celle de M. Stevens ne pouvait s'oublier, qu'elle se détachait dans la mémoire avec un relief saisissant. Et il résumait ainsi ses impressions: "C'était une intelligence, un coeur, et une âme qui, réunis, formaient une grande force..."

Mme d'Orgeac écoutait toujours, la main roulée près de l'oreille.

— Ce M. Stevens devait être très riche, remarqua-t-elle.

— Ah! je crois bien! Il possédait des établissements métallurgiques dans la Flandre française et jusqu'aux Etats-Unis. Mais entre ses mains, comme je vous l'ai dit, la richesse n'était qu'une source d'aïssance pour le peuple d'ouvriers qui l'entouraient.

Francette demanda:

— Parrain, votre Belge vous a-t-il parlé des enfants?

— Oui, il avait été surtout frappé de la beauté de la fille aînée, une enfant de quatorze à quinze ans dans ce temps-là... D'après ce que tu m'as dit, Mlle Gudule a tenu ce qu'elle promettait.

— Oui... mais quel hommage de la voir tellement murée dans son chagrin...

Le soir descendait; à l'horizon, des nuages montaient. On n'avait pas encore tourné le commutateur, mais le feu de Frinandour souffletait par instants les nuages de subites lueurs. Dans le silence, Geoffroy regardait la mer.

Il se demandait pourquoi il se sentait si heureux devant la certitude que M. Stevens était une grande figure dont s'honorait la Belgique...

## XI

### L'AVERTISSEMENT NOUVEAU

La tempête se déchaîna dans la nuit. On eût dit que le vent de nord-ouest avait juré d'enlever la villa du Paradis.

Il secouait les volets de fer. Il s'engouffrait dans les allées. Il tordait les chênes verts. Et les vagues donnaient l'assaut au promontoire, avec des bruits profonds qui ressemblaient à des coups de canon et que suivaient de brusques retombées en pluie.

Geoffroy ne pouvait trouver le sommeil. Pourtant, il était un familier du gros temps; à bord, ni le vent, ni la houle ne l'empêchait de dormir ferme sur son étroite couchette. Mais si la fatigue physique endort, en revanche, le souci moral tient éveillé, et, cette nuit-là, le jeune enseigne, habitué aux sérieux examens d'âme, venait de découvrir que, pour la première fois, son cœur avait parlé...

"C'est une folie! pensait-il. Une étrange que je connais à peine et qui semble me fuir..."

Il se demandait si sa mère eût approuvé cette inclination. Quand elle s'entretenait de l'avenir avec lui, il comprenait qu'elle aimerait à choisir sa future belle-fille parmi les jeunes visages depuis longtemps dans son horizon.

"Et puis, reprenait la raison de Geoffroy, après la guerre, Mlle Stevens sera de

nouveau une riche héritière... Voudrais-tu donc faire figure d'intrigant? Du reste, en ce moment, tu appartiens à la France... En détourner ta pensée serait une trahison..."

Mais le cœur reprenait:

"Il y a des affections qui n'affaiblissent pas, qui fortifient, au contraire... La sienne serait du nombre."

Et c'était le cœur qui avait le dernier mot.

Jusqu'à deux heures, ce fut ainsi, puis pendant que le vent continuait à courber et tordre les chênes verts, les yeux, meurtris par une veillée trop prolongée, se fermèrent...

Soudain, Boche gronda. Geoffroy eut un sursaut. Il avait conscience que quelqu'un avait frappé à sa porte trois petits coups pressés, qui ressemblaient à un appel, et qu'une voix lui avait parlé comme le soir où il était seul dans le belvédère.

Une rafale passa. Les volets de fer trépidèrent dans leurs gonds. Des branches d'yeuses balayèrent le mur. Des vagues s'élevèrent avec fracas sur la roche dure, et au milieu de ce vacarme, l'enseigne crut entendre de nouveau la voix mystérieuse qui lui avait dit: "Prenez bien garde à vos paroles."

Mais, cette fois, il la reconnaissait, c'était bien la voix basse et ardente de cette Carmélite de Dixmude qu'il avait sauvée et qui, les mains jointes, le regard au ciel sans peur, sous la mitraille, murmurait: "Ou souffrir, ou mourir..." La voix de Mlle Stevens!...

— Monsieur de la Moulzière, soyez sur vos gardes...

Le jeune officier tourna le commutateur. La chambre apparut blanche et fleurie sans mystère.

Alors, Geoffroy se vêtit aussi rapidement qu'il put et se traîna vers la porte. Boche en profita pour entrer, remuer la queue, flairer tous les meubles, en poussant des cris de souris qui signifiaient peut-être

quelque chose, mais que son maître ne comprenait point.

Le jeune enseigne passa dans le corridor. En dehors des grondements de tempête, on n'entendait, dans la maison, que le tic-tac de l'horloge aux tulipes et le ronflement lointain de Nadalou.

Toutes les portes étaient solidement barrées. Il était impossible que quelqu'un se fût introduit.

"C'est trop fort, pensa Geoffroy. Je finirai par croire que ma blessure m'a laissé de sérieux troubles cérébraux. Je me crois guéri parce que je me sens plus fort, et, par moments, il me faut reconnaître que j'ai des retours offensifs du vieux mal."

Il fallut que le jour pointât pour que la tempête s'apaisât; dans le grand calme qui se fit tout à coup, Geoffroy ne trouva pas cependant le sommeil, et, après avoir achevé sa toilette, il décida de descendre au belvédère.

Peut-être, sur la chaise-longue, où, tous les jours, par ordre du docteur, il s'étendait pour respirer l'air fortifiant du large, pourrait-il reposer un peu.

Et puis, un autre espoir le poussait. Il rêvait d'une seconde rencontre dans cette aube mouillée qui, déjà, promettait d'être rose.

"A l'hôpital, pensait-il, c'était ma pauvre mère que je m'imaginai entendre. Et, maintenant, c'est elle!... Est-il possible qu'elle occupe à ce point ma pensée?..."

Il atteignit l'escalier, mais il n'essaya pas de le descendre. Les marches de terre, ravinées par pluie, lui semblaient trop glissantes. Il craignit de tomber et fit un détour dans une allée qui, dans une faille rocheuse, descendait en pente douce vers la grille des Moines-Blancs.

Sur la terrasse, il faisait un froid humide, pénétrant. Geoffroy ne s'attarda pas à regarder la mer et le ciel encore confus. Il s'engouffra tout frissonnant dans le belvédère, et, d'un geste frileux, jeta sur ses épaules la pèlerine, toujours prête sur

le dossier de la chaise-longue, sur ses jambes, la peau de mouton dont la chaleur activait dans ses membres la circulation engourdie.

Puis il regarda la table; il ne cherchait pas un livre, un journal: il n'avait qu'un désir, découvrir près de lui une rose rouge dans un tube de cristal.

Mais le vase était vide. Sans doute, le rosier du pavillon était défleuri... Ou bien, avant Geoffroy, personne n'était venu dans l'aube glacée.

Il songea, et, à mesure que son esprit se dégageait des brumes de la nuit, une idée prit forme:

"Je n'ai pas rêvé... Je suis presque sûr d'avoir entendu un appel et une voix... Mais, alors, de qui vient cet avertissement? Par où m'est-il parvenu?... Et pourquoi me le fait-on?"

De qui il venait?... Il ne pouvait hésiter sur la réponse. D'où il venait?... C'était autre chose? A moins que la jeune fille n'eût frappé aux volets extérieurs... Mais, dans ce cas, la voix eût paru moins nette, plus lointaine...

Ce qui surtout était troublant, c'était la raison de l'avertissement.

Pour que Mlle Stevens fût sortie de sa douloureuse réserve, qu'elle eût osé se glisser seule sous les arbres, tordus par la tempête, et qu'elle eût jeté dans l'espace ses étranges paroles, il fallait que le danger lui parut sérieux et très proche.

Ce danger, quel était-il?... De quelle main pouvait-il venir?...

Tout à coup, Geoffroy pensa à Juliana. Cette femme avait le regard dur et faux. Plusieurs fois, en la croisant dans une allée ou dans le corridor, il s'était dit que la vieille Peyronne était bonne physionomiste et qu'il était de son avis.

Mais si cette femme était redoutable, et si Mme Stevens le savait, pourquoi la conservait-elle à son service?

Avait-elle donc un bandeau sur les

yeux? Ou bien traitait-elle de fiction les craintes de sa fille aînée?

Geoffroy inclinait vers cette dernière conjecture: les natures douces et un peu molles ont ainsi de singuliers entêtements auxquels elles se cramponnent jusqu'au jour où la vérité leur apparaît si brutalement qu'elle n'en peuvent plus douter.

Et puis Gudule n'était pas l'enfant aimée, la favorite! Pour elle et pour Ghislain, le prisonnier, Mme Stevens n'avait qu'un cœur de belle-mère, et cet antagonisme, qui ne se faisait jour que dans le secret du pavillon, expliquait pourquoi la jeune fille n'avait pas osé jeter haut, et dans la lumière, son avertissement.

"J'aurai l'oeil sur Juliana", pensa l'enseigne.

Le soleil déchirait les nuages et la brume s'en allait par larges effilochures. Il sentit que ses angoisses de la nuit se dissipèrent. Bien plus, il fut tout près d'en sourire.

"En ce moment, pensa-t-il, est-ce que je ne bâtis pas une sorte de roman? Je suppose qu'un péril me menace, que Mlle Stevens en est avertie et qu'elle brave tout pour me prévenir. Cela ne tient pas debout!... Plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu que, ma fenêtre fermée, il m'était impossible d'entendre aussi nettement une voix du dehors. Dans la maison, personne ne s'était introduit. Donc je suis bien obligé de convenir que j'ai rêvé ou plutôt rêvassé tout cela! Et le mieux serait de n'y plus penser: cela ne sert qu'à me brouiller un peu les idées."

Il prit un livre, mais il ne lut pas. Les mains jointes, il resta immobile devant l'infini du ciel et de la mer.

Chaque matin, c'était ainsi qu'il priait: une remise absolue de tout son être entre les mains divines. "Seigneur, faites de moi ce que vous voudrez, pourvu que la France soit plus noble et plus grande, et que mon âme soit toujours à Vous..."

A quitter ainsi la terre, il éprouvait une

telle douceur que, souvent, il lui était pénible de reprendre pied dans la réalité.

Ce matin-là, il y fut rappelé par un palatras formidable. Tony venait de rouler devant la porte du belvédère, et, derrière lui, l'escalier effondré révélait un trou énorme, dû sans doute, au ravinement de la pluie d'orage.

Boche, réveillé en sursaut, aboya avec une fureur qui trahissait son émotion.

Le jeune garçon se releva d'un bond.

— Rien de cassé! annonça-t-il à son frère qui, déjà, ses béquilles sous les bras, courait à son secours. Mais pour une belle culbute, j'ai fait une belle culbute! Et il est fort heureux que ce ne soit pas toi qui l'ai faite à ma place!... Ça n'eut pas aidé à ta convalescence!...

Il s'époussetait. Geoffroy s'approcha de l'escalier.

— Toutes ces terres étaient rapportées, remarqua-t-il, et l'on avait mis du bois pour soutenir le bord des marches, mais on eût dû mettre aussi des pilotis. Cela ne se fut pas effondré si facilement.

Tony examinait à son tour l'entassement des terres, près de l'épaulement rocheux.

— C'est drôle! fit-il tout à coup. Les autres marches ont l'air d'avoir des pilotis. Seules, les deux du tournant n'en ont pas et c'est bien mal compris. On aurait dû réfléchir qu'en cas d'orage, l'eau, descendant du jardin, porterait son effort en ce point-là!

— Il faudra prévenir Mme Stevens... La réparation est urgente.

— Oui, surtout, à cause des repas. Les plats auraient le temps de refroidir si Nardalou faisait le grand tour...

— Pour aujourd'hui, que veux-tu! on déjeunera et dînera dans la salle à manger.

— Je vais prévenir grand'mère et Francette... Comme moi, elles frémiront de l'accident que tu as évité, car, enfin, c'est toi généralement qui descend ici le premier.



Moi, je vais à la plage par l'escalier des Moines-Blancs ou celui des Pierres-Noires, et Francette ne rentre que plus tard de la chapelle de Saint-Guirec.

L'enfant partit en courant sur la terrasse, Geoffroy resta seul en présence des terres ébouleées.

Il les considérait d'un air singulier. Du bout de sa béquille, il les fouilla même. On eût dit qu'une main inconnue avait arraché les pieux de soutien. Par endroits on distinguait nettement l'alvéole vide :

"M. de la Moulzie soyez sur vos gardes."

Pourtant, il avait rêvé, il en était presque sûr. La voix entendue ne pouvait venir de son cerveau affaibli.

Il n'en restait pas moins que cet accident, se produisant tout de suite après l'avertissement, était étrange.

Le jeune officier regagna sa chaise-longue et, de nouveau, sa prière d'abandon remonta vers le ciel :

"Seigneur, si vous me voulez encore pour la France, vous me garderez... Je me confie à vous..."

Il avait retrouvé la paix lorsque sa grand-mère et sa soeur, visiblement agitées toutes les deux, parurent au détour de la terrasse.

— Eh bien ! s'écria la jeune fille qui avait devancé l'aïeule, Tony nous en conte de belles ! Il paraît que le Paradis s'effondre.

— L'escalier seulement. Il n'était pas aussi solidement construit que le reste.

Mme d'Orgeac faisait les grands bras...

— Mon pauvre chéri, c'est un miracle que tu n'y sois pas resté.

nue ?...

— Notre propriétaire est-elle préve-

— Oui, oui, elle nous suit... Elle est toujours si complaisante !

Mme Stevens apparaissait en effet, escortée de Lina.

— Qu'est-ce qu'on me raconte ? s'écria-t-elle un sourire dans ses fossettes. La tempête a causé des dégâts ?

— Voyez plutôt, madame, l'escalier a été raviné. Il s'en est fallu de peu que mon petit-fils ne se tuât...

— Décidément, ce coin est malheureux... Il vous rappelait déjà votre entorse... Que sera-ce à présent ?

— Mon entorse n'est pas pour moi un mauvais souvenir, Madame : vous m'avez si bien soignée ! Et c'est à ce moment que nous nous sommes vraiment comprises !...

— Vous êtes trop aimable de vous souvenir encore de mes soins... C'était si peu de chose...

— L'accident de ce matin eût pu être plus grave...

— En effet !... Je vais me mettre à la recherche d'ouvriers, mais ce sera peut-être long... Tous les hommes sont mobilisés.

— Qu'à cela ne tienne, interrompit Geoffroy, notre vieux Nadalou est expert en toutes sortes de métiers... Si vous voulez bien lui fournir les matériaux nécessaires, madame, il se chargera très volontiers de la réparation.

Mme Stevens eut une hésitation légère.

— Vous croyez qu'il saura ? balbutia-t-elle.

— J'en suis certaine madame.

— Alors, qu'il me demande ce qu'il désire, je le lui donnerai...

Et, toute la journée, Nadalou travailla à enfoncer de solides pilots et à tasser les terres. Lorsque l'amiral arriva pour dîner avec ses amis, l'escalier était achevé.

— Cette fois, affirma le vieux Périgourdin, en réunissant ses outils, il tiendra malgré tous les orages... Il y a du béton jusqu'en dessous !... Pour qu'il s'effondre encore, il faudrait...

Il n'acheva pas sa phrase :

— Il faudrait ?... interrogea l'amiral qui, d'un air connaisseur et approbatif, examinait le travail.

— Dame ! il faudrait qu'on s'amuse à défaire ce que j'ai fait !...

Et sans expliquer la raison de ses paroles, Nadalou gravit les marches consolidées et disparut vers la maison où, de terrassier, il allait se muer en valet de chambre.

### XIII

#### LE PHILTRE QUI TIENT ÉVEILLÉ

Tony n'avait pas oublié la promesse faite à Zéphyrin. Ne se ressentant pas du tout de sa culbute du matin, pendant que Nadalou réparait l'escalier, il se rendit au hameau qui était en arrière de la plage des Moines-Blancs, sur le chemin de la fontaine du Paradis.

Sans peine, il découvrit la maisonnette; elle ne comprenait que trois pièces — une cuisine et deux chambres — et tout un peuple de marmots mal peignés et en habits trop longs grouillaient là-dedans.

L'arrivée du jeune monsieur fut un événement; on se pressa pour le voir; les petites mains sales se promenèrent sur son costume kaki; les plus hardies montèrent même jusqu'à la chaîne de montre.

Mme Marville dut distribuer des taloches à la ronde pour écarter les importuns, et, très émue, après l'avoir essuyé avec son tablier, elle offrit un siège au visiteur.

Marville, un homme un peu fort, à grosse moustache grise, ne savait trop que dire d'abord. Pour entrer en matière, il alla chercher dans le buffet une bouteille de cassis et trois verres. Tony dut tremper les lèvres dans la liqueur, et comme il n'avait pas l'habitude des choses fortes, il en eut les larmes aux yeux.

— Ah! vous êtes bien le frère du capitaine! remarqua Zéphyrin. Lui aussi ne boit jamais d'alcool. En cela, comme en tout, il donne l'exemple aux autres!

Et alors on causa. Tony avait trop de sang périgourdin pour connaître la morgue. A la Moulzie, n'accueillait-on pas les

plus humbles? Parfois même, on n'hésitait pas à les asseoir à la tables des maîtres.

Donc, il sut trouver les mots qui allèrent au coeur de ses hôtes. Et Zéphyrin, tout de suite, l'en récompensa en lui parlant de son frère.

— Le capitaine? Il en a fait bien d'autre que ce qu'on a mis dans ses citations... Toujours en avant!... Acceptant, demandant même ce qui était périlleux! Et avec cela bon comme le pain blanc! Partageant tout avec ses hommes... ne voulant rien de particulier pour lui... Et si gai, si plein d'entrain. Rien que de le voir se retourner avec un franc sourire en criant: "Mes enfants, allons-y... L'âme à Dieu... C'est pour la France!..." Les plus païens faisaient le signe de la croix en sautant hors de la tranchée... Ah! oui, c'est un brave! on peut le dire... Le soir qu'on l'a emporté sur une civière, nous pleurons tous... Et ce n'était pas la faute du brouillard!

Le douanier aussi avait une larme qui coulait jusqu'à sa rude moustache. A son tour, il raconta qu'il approchait de sa retraite, qu'il devrait même l'avoir, mais que la guerre le forçait de continuer son service parce que les jeunes étaient partis.

Il ne s'en plaignait pas d'ailleurs. Il gardait bon pied bon oeil. A l'ennuyer, il n'y avait que le sommeil qui, quelquefois, le cherchait trop.

Heureusement, quelqu'un lui avait donné le moyen de se tenir éveillé.

— Monsieur connaît la personne, insinua Mme Marville, désireuse de placer son mot dans la conversation.

— En effet, dit le douanier. C'est Juliana, la domestique de Mme Stevens. Son mari était douanier; son père aussi, et c'est de ce dernier qu'elle tient la recette d'une drogue qui empêche les yeux de se fermer... J'en ai essayé... C'est merveilleux... Ah! autrefois, quand j'étais dans les douanes coloniales, je n'en avais pas besoin!... Ce que c'est d'être jeune!...

Tony réclama des détails et Marville ne

demanda pas mieux que de lui en donner. Là-bas, sur la frontière chinoise, entre les Pavillons Noirs et le tigre, il avait tant de fois risqué sa vie.

Il en avait long à raconter sur le fameux et insaisissable De Than qui, lorsqu'on le poursuivait, se cachait dans les lacs où, par un mystérieux appareil respiratoire, il réussissait à rester quelques heures.

— On ne voyait qu'un bambou qui dépassait! affirmait Marville.

— Alors, c'était comme le périscope des sous-marins?

— Tout à fait!...

Et l'entretien dévia sur les sous-marins allemands. Marville n'en avait jamais vu sur la côte. Il n'y croyait pas.

Et cependant, depuis la guerre, il avait, tous les deux jours, un service de nuit.

— C'est bien souvent! remarqua Tony. Je vous admire de ne jamais dormir.

— Oh! je vous le répète, si je ne prenais pas la drogue de Juliana, je ne pourrais pas!... Mais dès qu'il m'en a coulé quelque gouttes entre les dents, il me semble que c'est ma jeunesse qui remonte. Je vais, je viens... Je ne peux pas tenir en place... Ah! je vous affirme que si, à ce moment-là, je rencontrais des individus qui auraient le dos rond sous des ballots suspects, ils passeraient un mauvais quart d'heure...

— En temps de guerre, remarqua Zéphyrin, les contrebandiers sont occupés ailleurs.

— Oui, je ne rencontre pas d'autres ennemis que les ajoncs qui me piquent les mollets... Alors, je rentre dans mon abri... Je m'assois, mon fusil en travers des genoux, et le regard aux meurtrières qui commandent les trois points de l'horizon je guette... A ces moments-là, il me semble que j'entendrais une souris passer sur la lande, que je verrais une mouche dans la nuit... Tout en moi est surexcité... Ce n'est que peu à peu que les nerfs se détendent! Je sens alors une agréable impression de

repos, de sécurité... Et la nuit passe ainsi...

Tony se demanda si, vers la fin de la veille, la drogue de Juliana produisait encore son effet, s'il n'y avait pas plus de vague dans les impressions du vieux douanier, mais, pour ne pas le chagriner, il ne laissa rien deviner de sa pensée.

Puisque les contrebandiers se battaient au front, il n'y avait pas besoin de garder la côte; il se contenta de demander:

— Si vous veillez souvent, peut-être avez-vous aperçu l'étrange lumière qui, dit-on, s'allume la nuit dans la chapelle de Saint-Guirec?

Marville haussa les épaules de l'air supérieur d'un homme que ne touchent point les contes de bonnes femmes.

— Ce sont des inventions de gens qui ont bu trop de bolées avant d'embarquer, affirma-t-il, en riant. Moi, je ne l'ai jamais vu, et, pourtant, j'ouvre l'oeil.

La ménagère, trouvant que la visite se prolongeait, avait repris son savonnage interrompu. Les petits étaient retournés à leurs jeux.

Tony se leva:

— Il faudra venir me voir dans mon château de la falaise, demanda le douanier, toujours avec le bon gros sourire qui épanouissait sa face de brave homme.

— Oui, oui, j'irai... sûrement!...

Zéphyrin voulut accompagner le frère de son capitaine. Ensemble, ils passèrent près de la Goélette. Elle se leva pour les arrêter, tendre la main.

Généreusement, le jeune garçon et le fusilier lui donnèrent une piécette. Elle les baisa l'une après l'autre pour montrer sans doute qu'ils l'étreignaient, puis elle indiqua le *Paradis*, et ensuite l'abri en échauguette qui bosselait la falaise. Prenant alors Zéphyrin par le bras, sans doute pour qu'il la regardât mieux, elle ferma les yeux comme quelqu'un qui dort.

— Je ne connais pas le langage des muets, déclara le fusilier.

— Moi non plus, avoua Tony, et c'est

dommage, car ce que nous raconte la Goëlette paraît intéressant!...

— Si elle savait encore écrire! dit Zéphyrin, mais son père n'a jamais voulu s'en séparer. Alors, il est impossible de la comprendre...

La muette s'était rassise sur le rocher, près de son éventaire, tout scintillant de médailles; elle semblait découragée et deux ou trois fois elle haussa ses épaules contrefaites.

Tony tendit la main au fils du douanier:

— Je ne vous emmène pas plus loin, dit-il... Bon courage pour votre nouvelle campagne!

— Oh! le courage, on l'a toujours! C'est plutôt la vie qu'il faut souhaiter!... Je ne voudrais pas m'en aller avant d'avoir revu le capitaine, debout sur sa passerelle. Après, ça me serait égal!...

Il y avait des larmes dans les yeux du jeune fusilier. Tony se sentit tout près de s'attendrir aussi, et, vite, il monta vers la grille.

Avant de sonner, il se retourna. Zéphyrin achetait un cerge à la Goëlette et il le choisissait si grand et si beau que le jeune garçon devina qu'il voulait l'offrir à N.-D. de Lumière pour la guérison de son officier...

Nadalou se disposait à servir quand Tony descendit au belvédère, les mains propres et la raie soigneusement refaite.

— Où étiez-vous, galopin? lui demanda gaiement M. de Bodefol, qui était confortablement installé dans un fauteuil d'osier.

— Chez Marville, le douanier, amiral. On m'y a chanté les louanges de mon frère... Un cachottier... qui nous raconte rien!

— Ils sont tous de la même farine... Avit serait à mettre dans le même sac!

Il y avait des sourires qui dansaient au coin de la barbe rude, dans la prunelle des yeux couleur de mer...

Tony s'écria:

— Amiral, vous savez quelque chose que vous ne voulez pas nous dire?

Francette bondit:

— Ah! toi aussi, tu as cette impression! J'en suis bien aise...

— Et que devinez-vous, Mlle la sorcière? demanda le parrain.

La jeune fille devint très rouge. Et fut Tony qui répondit pour elle:

— Avit arrive!

L'amiral battit des mains.

— Bravo! Ces enfants sont étonnants... Ils m'arrachent avant le potage la nouvelle que je réservais pour le dessert. Oui, c'est bien cela... Avit arrive!... Mais, pas tout de suite encore! Il m'écrit de venir le chercher en automobile à Saint-Brieux, dans la nuit de samedi à dimanche; comme cela, à la sortie de la grand'messe vous pourrez lui rendre visite au Casino.

Toute la soirée, Francette ne put songer qu'au revoir prochain. Tony en oublia de raconter sa visite chez les Marville. Il ne parla donc pas du philtre, préparé par Juliana, qui rendait aux vieux douaniers les sens aiguisés de leur jeunesse, ni du conte superstitieux auquel Marville ne croyait point...

## XIV

WILHEM KIRSCHOFEN

C'était la sortie de la grand'messe. Au soleil, le granit rose de l'église de Saint-Guirec semblait pailleté de diamants.

Dans la foule, doucement, Tony frayait un passage à son frère et, devant les béquilles du jeune enseigne, les décorations qui barraient sa poitrine, chacun s'écartait avec respect.

— Eh bien? demanda Francette anxieuse.

— Eh bien! Mademoiselle ma filleule, il est ici, le héros de vos rêves! Mais le médecin ne lui permet pas encore de sortir. Il vous attend dans le parc du Casino.

Dieu sait avec quelle impatience!

— Geoffroy pourra-t-il marcher jusqu'à là? demanda Mme d'Orgeac, prompte à s'inquiéter.

— Mais oui, grand'mère, affirma gaiement le jeune homme... Je me sens très fort ce matin!

Et pour le prouver, déjà, il prenait son élan vers l'hôpital quand un groupe noir lui coupa le chemin; les trois dames Stevens sortaient à leur tour de l'église.

Gudule marchait entre sa mère et sa soeur: le crêpe de son voile était si épais qu'à peine pouvait-on distinguer la ligne fière de ses traits.

En revanche, Lina avait le visage découvert et son minois paraissait encore plus jeune et plus rose dans le deuil triste.

— Est-ce votre futur beau-frère qui est arrivé? demanda-t-elle à Tony avec son enfantine curiosité.

— Oui... Il est à l'hôpital!

— Oh! je voudrais le voir! Emmenez-moi!...

Un nuage passa au front de Francette. Pour cette première rencontre, elle eût mieux aimé rester en famille, mais Lina la regarda, si suppliante, qu'elle n'osa point la rebuter.

— Soit, dit-elle, venez. Vous rentrerez avec nous.

Mme Stevens ne protesta pas contre l'indiscrétion de sa cadette. Elle dit seulement:

— L'air est frais dans le parc. Tu mettras ta jaquette.

Gudule demeura droite et immobile. Geoffroy eût voulu entendre de nouveau sa voix basse, aux inflexions vibrantes, s'assurer qu'il n'avait pas rêvé. Elle ne parla point. Et vite Mme Stevens l'entraîna par le chemin qui descendait aux Moines-Blancs.

Les autres prirent la direction du Casino. D'ordinaire, il paraissait trop grand, trop encombrant, à ceux qui aimaient le

calme et la simplicité de ce joli coin breton. Mais depuis la guerre, il était devenu trop petit pour les nombreux convalescents que l'on envoyait respirer l'air fortifiant de la côte...

Avit était assis sur la terrasse, baignée d'odeurs de mer, où s'épanouissaient des fleurs de pays chauds.

À la vue de ceux qui arrivaient, il essaya de se lever: ses forces le trahirent, il retomba et il devint si pâle qu'on le crut tout près de s'évanouir, mais ce n'était que la joie du premier revoir.

Un peu de rose lui remonta aux joues, quand il eut sa fiancée près de lui et qu'il sentit dans la sienne la petite main frémissante.

Mme d'Orgeac et Tony l'accablèrent alors de questions; ils auraient voulu tout savoir à la fois: ses exploits, sa blessure, et ce qu'il avait pensé, et ce qu'il avait souffert, et ce qu'il espérait de l'avenir!...

— Vous l'étourdissez, disait Geoffroy. Laissez-le tranquille!

Mais Avit était si heureux qu'il voulut bien répondre; toutefois, il se jeta à côté des questions.

— Ce que j'ai fait a été bien facilité par le brouillard! Avec le brouillard on trompe si bien les Boches!

— Leur as-tu joué de bons tours? demanda Tony.

— Ah! je crois bien! Et j'y ai pris autant de plaisir dans les malins du moyen-âge, dont il est question dans les vieux fables, qui se moquaient du diable. Car c'est un peu le diable, tous ces gens-là!... Ils ont la haine des églises, et même du Christ qu'ils invoquent, et surtout de la Vierge Marie!...

Naturellement, Tony voulut connaître quelques uns de ces bons tours: un jour, la section d'Avit avait été cernée dans un village. Il avait réussi à faire évader ses hommes. Lui, qui restait le dernier n'avait pu passer. Alors, il s'était déguisé en vieille

femme, et, comme une anguille, il avait filé entre les doigts des Allemands.

Une autre fois, pendant qu'il opérait un mouvement tournant, il avait fait user les munitions des ennemis sur des mannequins qui ressemblaient à des poilus, et, tombant sur eux par derrière, il les avait forcés à demander grâce.

— Nous étions quarante-six, raconta-t-il, et nous avons fait deux cents prisonniers... L'un d'eux était l'ami du pseudo-officier que Geoffroy a collé au poteau ?

— Comment l'as-tu su ?

— C'est lui qui me l'a dit ! Il a assisté à l'exécution. Depuis le commencement de la guerre, étant naturalisé français, il combattait dans nos rangs, et en profitait pour nous trahir.

— Le misérable !

— On l'a épargné à cause des précieuses indications qu'il a fournies. Il ne demandait qu'à parler. C'est ainsi que j'ai su le nom de ton espion : l'homme de paille d'une organisation gigantesque. Il possédait, en Bretagne et en Normandie, des fermes et des maisons qui avoisinaient certains points stratégiques ou commandaient des bifurcations de chemins de fer. Il accaparait les mines. L'île de Bréhat presque tout entière était à lui.

L'amiral bondit :

— Mais, alors, c'était Wilhem Kirschofen ?

— Lui-même !

— Mes félicitations, Geoffroy. Le jour où tu as commandé le peloton d'exécution, tu as écrasé une bien vilaine bête !

Geoffroy ne dit rien ; comme toujours, lorsqu'on lui parlait de l'espion, il était un peu pâle.

Lina s'était levée ; sans doute la conversation ne l'intéressait plus. Appuyée à la balustrade, elle regardait les tentes de couil, autour desquelles des enfants aux jambes nues, s'amusaient à creuser des tranchées.

Lorsqu'on parla du Périgord et des ré-

coltes qui s'annonçaient mauvaises, elle s'en alla plus loin encore, vers un groupe de blessés, qu'avec sa naïveté ordinaire elle accabla de questions.

Puis, comme elle avait du chocolat dans sa poche, elle en distribua et promit de revenir avec des cigarettes, peut-être même avec des cigares.

Bref, on la trouva charmante, et Tony la suivit pour s'amuser de ses réflexions.

Avit demanda :

— Quelle est cette ingénue aux nattes blondes qui vous accompagne ?

Tout de suite, Mme d'Orgeac expliqua :

— C'est la fille de notre propriétaire, une Belge qui a eu beaucoup de malheurs, mais que cela n'empêche point d'être fort aimable pour nous.

— Elle est très gentille, cette petite...

— Sa soeur aînée est une véritable beauté.

Lina revenait avec Tony. Avit changea de conversation...

— Qu'est-ce que j'ai entendu raconter par un officier dont je partage la chambre ? On aurait signalé des sous-marins allemands sur cette côté ?

— C'est, du moins, le bruit public, dit l'amiral, mais il n'y a aucune confirmation officielle.

— Vous verrez, parrain, s'écria Francette, un beau matin, nous apprendrons quelque affreux torpillage ! On ne les recherche pas assez activement, ces affreux pirates...

— Comment renouvellent-ils leur provision de combustible ? interrogea Avit.

— Oh ! cela, je l'ignore ! répondit l'amiral. Certains prétendent qu'ils viendraient directement de Zeebrugge, — le nid de vipères — d'autres, et je suis du nombre, inclinent à croire qu'ils ont une base de ravitaillement plus rapprochée, qu'il y a des complaisances coupables sur nos côtes ou sur les côtes anglaises.

Lina s'était assise sur la balustrade auprès de Tony.

Un de ses pieds touchait le gravier de la terrasse; l'autre se balançait dans le vide. De son gant noir, elle balayait le sable que la dernière tempête avait jeté sur la pierre.

Onze heures sonnèrent. Tous les blessés se levèrent pour gagner le réfectoire.

— Nous vous laissons, Avit, dit Mme d'Orgeac. Bientôt vous serez en état de venir au *Paradis*.

— Déjà, je suis mieux... Le bonheur, sans doute! Et puis, ne faut-il pas se dépêcher de guérir pour être là au moment du grand coup...

— On prépare un grand coup? demanda Tony.

— Bien sûr! Crois-tu donc qu'on ne les boutera jamais dehors! Seulement, il faut attendre que notre artillerie soit complète... Et que nous ayons un stock suffisant de munitions... Déjà le front est formidable...

— Et avec votre télémètre, on tirera à coup sûr! ajouta gaiement Francette.

Avit baissa un peu la voix:

— Quand j'ai été blessé, raconta-t-il, j'étais sur la piste d'une nouvelle invention qui révolutionnera, je crois, le tir des avions. Toutes mes notes sont là, dans le calepin que je porte toujours sur moi. Quand je serai mieux, je les reverrai pour les mettre au net.

— Surtout, ne vous fatiguez pas trop! recommanda la fiancée.

— Oh! n'ayez pas peur! Pour l'instant, je n'ai qu'un désir, jouir, le plus possible de votre présence. Vous reviendrez cette après-midi, n'est-ce pas?

Au geste, au regard qui implorait, Mme d'Orgeac avait compris: son coeur toujours jeune était pitoyable à ceux qui s'aimaient.

— Je vous l'amènerai, promit-elle. J'apporterai mon journal, et, vous savez, quand je lis, je ne suis pas gênante...

Les fiancés échangèrent un sourire, sourire très pur, venant d'âmes qui mettaient

leur affection sous le regard divin, et, en silence, ils se serrèrent la main.

— Moi aussi, je reviendrai! annonça Lina. J'ai promis aux blessés de leur apporter des cigares... Et ils me demandent, également, un jeu de dames.

Personne ne dit mot. La fillette, qui connaissait le proverbe, pensa sans doute que ce silence équivalait à un consentement et, très joyeuse, elle prit place dans la victoria, en face de Geoffroy, tandis que Tony grimpa sur le siège du cocher.

Francette en voulait un peu à Lina de son indiscrétion par trop grande, mais elle n'eut pas le courage de le lui faire sentir. Comme sa grand-mère, elle redoutait toujours de peiner les autres.

La Goélette dut se ranger pour laisser passer la voiture. Tony lui jeta le bonjour. Elle répondit en mettant un doigt sur ses lèvres, comme si elle disait: "Chut!" à quelqu'un...

Et l'après-midi encore, Lina s'en fut au Casino, et, toute la journée, elle joua aux dames avec un pauvre amputé qui, entre deux parties, pour la distraire, lui raconta, dans tous les détails, pourquoi son régiment n'avait pu prendre la tranchée allemande qu'il convoitait...

Pendant ce temps, étendu dans le belvédère, seul avec lui-même, Geoffroy essayait d'écarter de son esprit la belle forme, noire et rigide, qu'il avait entrevue le matin. Il n'y parvint point, et, peu à peu, comme l'eau des Flandres qui montait toujours et couvrait la plaine, elle finit par occuper toute sa pensée...

## XV

### LE VISAGE FERMÉ

Ce matin-là, Peyronne avait la migraine; elle se leva un peu plus tard que de coutume. lorsqu'elle sortit de sa chambre, huit heures sonnaient à la vieille horloge

hollandaise, sur la caisse de laquelle on voyait des tulipes peintes.

Elle appela Nadalou :

— As-tu préparé le déjeuner de M. Geoffroy? demanda-t-elle.

— Non, j'étais occupé à cirer les souliers. C'est Juliana qui s'en est chargée, et moi, je viens de le porter.

— Peyronne ne prit pas le temps de gronder son mari. Elle se précipita dans la chambre de son nourrisson : il prenait juste le plateau, déposé sur une petite table, auprès de lui. Elle le lui arracha des mains et se mit à flairer la tasse d'un air de défiance.

— J'en étais sûre ! Ça sent le *crâmé* ! Tu n'avaleras pas ça, mon chéri !...

— Pourquoi donc?... Je ne suis pas si difficile.

— C'est de la cuisine belge, de la cuisine à la Juliana !... Enfin, une horreur ! Croirais-tu que, l'autre jour, elle me soutenait que, si je mettais de la gelée de groseilles autour du gigot, ce serait bien meilleur !... A-t-on idée de choses pareilles ?

— Mais, avec tout cela, je vais jeûner, moi !...

— Dix minutes de patience, mon petit, rien que dix minutes ! Et je reviens avec un cacao comme les rois n'en goûtent point, même Guillaume, qui se croit si malin !

Elle disparut emportant le plateau.

— Tu es trop *moule*, en vérité, jeta-t-elle à la tête de son mari. Est-ce que tu devais laisser Juliana tripoter dans le poêlon ? Regarde-moi ce mélange infect ! De quoi ç'a-t-il l'air ?

— Le fait est, dit Nadalou très contrit, que ç'a une drôle d'odeur.

— Je comprends ! On va l'offrir à Boche, et s'il n'en veut pas, il n'y aura qu'à le jeter !... Pour ma part, bien que je n'ai pas déjeuné encore...

— Ni moi non plus.

Comme Peyronne, Boche flaira ce que Nadalou lui présentait, puis, plein de di-

gnité, et l'air même un peu offensé, il se détourna de la tasse dont le vieux domestique jeta le contenu par la fenêtre.

Debout devant le fourneau, Peyronne tournait avec amour son cacao ; une fine odeur de vanille remplit la cuisine.

— A la bonne heure, dit-elle. Ça sera buvable !

Geoffroy fut du même avis et Francette rencontra la vieille bonne au moment où elle emportait le plateau.

— Tu as l'air de méchante humeur, Peyronne, remarqua-t-elle. Contre qui en as-tu ce matin ?

— Contre qui j'en ai !... Mais contre Juliana, donc !... Elle commence à m'échauffer les oreilles... Et si ça continue, je prierai Madame de lui interdire l'entrée de la maison. Elle veut tout savoir ! Elle se mêle de tout !... Jusque du déjeuner de Geoffroy ! Et elle s'imagine qu'elle sait tout mieux que personne... Si on lui prouve le contraire, elle vous a des regards de girafe... Enfin, je ne lui confierais pas deux sous... Avec sa chèvre, tantôt devant, tantôt derrière, elle me rappelle une femme de chez nous, qu'on disait sorcière et que certains prétendaient avoir rencontrée la nuit, menant des loups par les chemins... Ah ! je plains celui qui l'avait épousée, ce douanier de la côte qui s'est tué l'an dernier ! Fallait-il qu'il eût des péchés à expier pour que le bon Dieu lui eût permis de faire une bêtise pareille !... Pourtant, c'était un brave homme, paraît-il, un peu faible seulement ! Dès qu'il fut marié, il se mit à boire et, un beau matin, on le trouva sans vie au pied de son abri de rocher. S'il était permis de croire aux gens qui portent malheur, je croirais que Juliana est du nombre. Elle vous a, par moments, des yeux qui donnent froid dans le dos !

Cette impression, Mlle de la Moulzie l'avait éprouvée, mais, devant l'excitation de la vieille bonne, elle ne voulut pas en convenir. Elle se contenta de dire :

— Si la compagnie de cette femme t'est



si désagréable, grand'mère s'arrangera pour la remercier. A présent, Nadalou et toi connaissent le pays. Geoffroy commence à se débrouiller tout seul. Vous pouvez suffire à la besogne.

— Attends un peu pour parler, ma jolie! Juliana m'importe peu... Je ne souffre pas de sa présence. Ce que j'en disais, c'était pour toi...

Et Francette n'ennuya pas sa grand'mère des différends entre Peyronne et la domestique de Mme Stevens. Du reste, elle ne s'en occupa pas davantage: son jeune coeur était occupé ailleurs...

Ses après-midi se partageaient entre le parc du Casino et l'église où, à l'heure des prières pour la France, toutes les femmes du pays, étrangères ou pêcheuses, venaient prier, côte à côte, pour ceux qui étaient loin, sur la terrible ligne de feu.

Mme d'Orgeac accompagnait sa petite-fille, et, très souvent, Lina les suivait. Elle était devenue la bonne petite fée secourable des blessés qu'amusaient ses drôleries. Les questions les plus inattendues ne paraissaient jamais déplacées, lorsqu'elles sortaient de sa bouche.

Tony préférait la pêche aux interminables parties de dames. Maintenant qu'il connaissait les bons coins, il s'en allait seul barboter au milieu des rochers.

Quand Marville était de service, il lui rendait visite.

Cela l'amusaient de se tapir dans cette petite forteresse où il y avait des meurtrières regardant trois point de l'horizon et de provoquer les récits du douanier.

Parfois, pendant qu'il était là, Juliana passait, mais elle ne s'arrêtait point pour causer.

Elle les regardait seulement avec une sorte d'inquiétude, comme si elle croyait qu'on disait du mal d'elle, puis elle poursuivait son chemin, poussant ou traînant sa chèvre, sans que jamais celle-ci, dûment stylée par la baguette dure, ne se livrât aux caprices bondissants de ses pareilles.

Et ainsi, très souvent, Geoffroy restait seul dans le belvédère. Privé de l'affection de Francette, de l'exubérance de Tony, les journées lui paraissaient terriblement longues. Et cela d'autant mieux que, depuis quelque temps, de nouveau, il se sentait incapable de tout effort.

Il n'écrivait plus. A peine lisait-il. Il ne pouvait que rester immobile sur sa chaise longue, les yeux fixés sur ce large qui l'appelait et qu'il ne se sentait pas la force de rejoindre.

Il lui semblait qu'un arrêt sérieux s'était produit dans sa convalescence. Par moments, il avait des maux de tête, des éblouissements. Le médecin, du pays était venu; il avait laissé quelques prescriptions. Aucun mieux ne s'était produit, et, dans le coeur du jeune officier, le découragement se glissait.

Alors, pour y échapper, comme le nageur submergé qui donne un vigoureux coup de talon, il essayait encore de se figurer ce que serait sa vie après la guerre.

Puisque son devoir serait de se marier, en imagination, il bâtissait à l'avance la maison de ses rêves. Il la situait aux environs de Toulon — Tamaris ou le Mourillon — et elle avait des murs blancs, des contrevents verts, et, grimant au mur, un rosier qui portait des roses couleur de sang.

A la fenêtre, ou bien dans le jardin, parfumé de l'odeur des grands mimosas, il plaçait toujours la même figure.

Les voiles noirs ne l'entouraient plus, et il y avait sur les lèvres un sourire, dans les yeux, une flamme heureuse, comme si le soleil du midi avait chassé le brouillard triste, apporté du pays de Flandre.

Une fois, il crut que Francette avait deviné ses secrètes pensées. C'était après le déjeuner. Un instant, ils étaient seuls tous les deux. Soudain, elle lui dit:

— Geoffroy, après la guerre, il faudra te marier.

Mais, dès les premiers mots qui suivi-

rent, il comprit qu'elle songeait à une de ses amies, fille de général, qui, dans le silence d'un vieux château de Périgord, attendait le retour du père très aimé.

Il s'était trompé. Francette n'avait pas pénétré son âme. Son esprit était trop plein de la présence de son fiancé. Pour s'arrêter, se pencher longuement, il eût fallu celle qui n'était plus, celle dont l'âme si haute avait laissé sur ses enfants une si durable empreinte.

Et, dans sa solitude douloureuse, comme naguère pendant les nuits de fièvre, Geoffroy appelait sa mère pour poser sur son épaule sa tête brûlante, et, doucement, lui dire les choses que, seule, elle pouvait comprendre. Elle ne répondait pas à son appel.

Alors, pour la rejoindre, il regardait le ciel, et son âme s'apaisait dans la prière.

... ..  
 Avait reprenait plus vite ses forces que Geoffroy. Vraiment, pour lui, l'air iodé de la côte avait des effets reconstituants. Déjà il recommençait à travailler.

Une après-midi, Francette le trouva sur la terrasse, entouré de ses notes.

— Je vous dérange! s'écria-t-elle. Ne m'ignorez pas de me le dire... Je m'en vais tout de suite!

— Je vous en prie, restez! Je n'ai rien fait pour être puni! Mais, comme la France doit passer d'abord, je vous demanderai quelques minutes pour achever de recopier ces notes qu'on me réclame en haut lieu. On voudrait que l'appareil puisse être construit dans le plus bref délai.

Déjà Lina, qui était venue aussi, s'éloignait discrètement pour commencer une partie de dames avec un vieux territorial, qu'elle affectionnait beaucoup parce qu'il était très bavard.

Mme d'Orgeac s'installa dans un fauteuil pour lire son journal. Francette revint vers le Casino, sur le perron duquel elle apercevait la femme du maire de St-Guirec, une infirmière à cheveux gris, que

tous les blessés aimaient, à cause de ses mains adroites et de son cœur de grand-mère.

— Bonjour, Madame, dit-elle. Vous voyez en moi une exilée. Mon fiancé achève un travail important.

L'infirmière avança à la jeune fille un fauteuil d'osier où, naguère, les abonnés du lieu s'étaient assis pour écouter des valses viennoises que jouaient des musiciens aux cheveux blonds.

— Je n'essayerai pas de remplacer M. de Badefol, assura-t-elle, avec un bon sourire, mais seulement de vous faire paraître le temps un peu moins long.

— Oh! je suis raisonnable! déclara Francette, en souriant, presque autant que la chèvre de Mme Stevens!

Sa compagne demanda des explications sur cette boutade. Francette, alors, raconta à quel supplice Juliana condamnait la pauvre bête dont elle avait la charge.

— Elle la martyrise absolument!... Et cela ne me la rend pas plus sympathique...

— Vous n'êtes pas la seule à trouver cette femme déplaisante, affirma l'infirmière. Quand la guerre a éclaté, il s'en est fallu de peu que les gens du pays ne lui fissent un mauvais parti! Ils l'accusaient d'être Allemande. Elle prouva, tout de suite, qu'elle était Belge d'origine, en montrant ses papiers, et, du reste, mon mari le savait bien, puisque c'était lui qui, deux ans auparavant, l'avait mariée à ce pauvre Tapafort... Mais cela n'empêche qu'elle a peu d'amis. Parmi les Belges, comme parmi les Français, il y a des gens qui vous repoussent au lieu de vous attirer.

— Notre propriétaire est très aimable. Nous n'avons qu'à nous louer d'elle.

— Elle aussi, au début de la guerre, a eu des difficultés. Après trop de confiance, c'était la suspicion universelle... Dieu sait pourtant si les papiers des dames Stevens sont en règle.

— Madame, puisque vous êtes bien renseignée, permettez-moi de vous poser une

question : Mlle Gudule ne serait-elle pas la demi-soeur de Lina ?

— Oh ! du tout ! Comme Lina, elle est bien la fille de Mme Stevens. Les actes de naissance qu'elles ont présentés sont là pour l'attester... Mme Stevens est née Marguerite Weiss et c'est bien elle qui figure dans les trois actes...

— C'est que j'avais cru remarquer une préférence pour la cadette. Peut-être, ce vient-il de la différence des religions ?

— Peut-être...

Le vent s'éleva, agitant le voile noir de la jeune fille : elle le ramena contre elle pour le retenir.

— Avez-vous connu M. Stevens, Madame ? demanda-t-elle.

— Non, il n'est jamais venu ici. Nous n'avons vu que son mandataire, un homme certainement intelligent, mais dont le visage avait une expression de dureté peu ordinaire. Ce fut lui qui surveilla les travaux de la villa, ces fameux travaux qui faillirent provoquer une révolution en St-Guirec, à cause des ouvriers étrangers à qui ils furent confiés. Ce qu'on remua de terre, ce qu'on bétonna, c'est inimaginable !... Puis, quand tout fut achevé, il arriva des caisses, des caisses et en encore des caisses... Je n'ai jamais visité la maison dont je ne connais que le salon, mais je suppose que les chambres doivent être bourrées de meubles à ne pouvoir se retourner...

— Mais non, Madame, dit Francette, étonnée. Rien d'excessif, je vous assure...

— Cela m'étonne, car, tous les jours, il arrivait de nouveaux colis. C'était la plaisanterie classique quand on allait à la gare : "Cherchons les caisses à l'adresse de Mme Stevens". Et l'on en découvrait tous les jours.

— D'après ce que vous me dites, Madame, vous êtes en relations de visite avec notre propriétaire.

— Oui, mais des relations très espacées... Une fois l'an ! Elle a peu d'intimité

du reste... Elle est si isolée, sur son promontoire... Avant la guerre, elle voyait beaucoup la femme du directeur des mines qui sont à quatre lieues d'ici. En automobile, la distance est vite franchie. Mais quelques jours avant la mobilisation, ces gens, qui se disaient Suisses, disparurent et, depuis, les travaux sont arrêtés. Tout est sous séquestre. On prétend que les actions de la Société étaient aux mains des Allemands. Cette expérience a paru dégoûter Mme Stevens des visites de voisinage... Et, son grand deuil aidant, elle reste beaucoup chez elle. On prétend que l'aînée des demoiselles Stevens aurait l'esprit dérangé par les choses effroyables qu'elle a vues. Ce qui est certain, c'est qu'on ne l'approche pas facilement.

— Je ne crois pas que l'esprit ait souffert. C'est le cœur plutôt ! Mlle Gudule ne peut se consoler de la mort de son père.

A ce moment, le vent s'éleva de nouveau, mais impétueux cette fois, le vent de marine qui change. Il courba les lauriers roses, balaya le sable. On entendit des exclamations, des cris, des éclats de rire, et Lina, quelques blessés même, Mme d'Orgeac, soudain arrachée à son journal, se précipitèrent à la poursuite de minces feuilles de papier qui s'envolaient dans toutes les directions.

— Le manuscrit d'Avit ! s'écria Francette.

En courant, elle descendit le perron. Quand elle arriva, tout était déjà ramassé ; il ne manquait que trois feuillets que Lina et son ami, le territorial étaient allés chercher sur la plage où le caprice du vent les avait portés.

Ils n'en rapportèrent que deux.

— On a eu beau chercher l'autre, déclara le blessé. On n'a rien trouvé ! Ça a dû aller dans l'eau.

Avit fut un peu contrarié. Justement il s'agissait de calculs importants.

L'amiral qui arrivait, le reconforta :

— Baste ! ça n'apprendra pas grand'.

chose aux poissons. Il n'y a qu'une chose à faire, récrire la page, et, ensuite, j'irai porter le tout à la poste, sous pli scellé.

Et Avite récrivit sa page, et ensuite, un peu fatigué de l'effort, renversé dans son fauteuil, il s'abandonna à la douceur d'avoir auprès de lui sa gentille fiancée.

Personne ne songea plus à l'aventure, pas même Lina, qui avait repris sa partie de dames avec son grand ami, le territorial.

## XVI

### LES PAPIERS SECRETS

Sur le quai de la gare de Languerneau, Tony attendait l'express qui, de Paris, s'en va sur Brest.

On le signala bientôt, et dès qu'il s'arrêta, comme la halte était courte, juste le temps de déposer les voyageurs à destination de Saint-Guirec, le jeune garçon courut vers un compartiment de premières, à la portière duquel se penchait un beau vieillard à barbe blanche, qui tenait à la main un pli cacheté.

— Monsieur, dit-il, respectueusement découvert, je suis le fils du colonel de la Moulzie. Mon frère aîné ne peut se déplacer facilement. Il regrette de n'avoir pu venir lui-même.

— Son mandataire me semble très conscient de la mission qui lui est confiée, dit en souriant le voyageur. Voici le dépôt qui m'a été remis par mon fils. Vous en connaissez l'importance. Donc, ne le perdez pas!

Déjà Tony faisait disparaître dans sa blouse kaki la précieuse enveloppe jaune. Il y avait sur son jeune visage une expression résolut qui semblait dire:

“On me tuerait plutôt que de me le prendre!”

Le vieillard sourit encore: il aimait cette énergie chez un enfant; de la main, il

envoya un signe d'adieu, puis le train repartit.

Tony, alors gagna le petit chemin de fer, aux allures de tramway, qui devait le ramener à Saint-Guirec. Il était si préoccupé de la responsabilité qui lui incombait qu'il acheta un journal, et au lieu de flâner sur le trottoir jusqu'à la dernière minute, comme il en avait l'habitude, il s'installa bien sagement dans un compartiment pour lire les communiqués.

A peine commençait-il:

“Dans la région au nord d'Arras, nous avons réalisé de nouveaux progrès...”

Une voix riieuse cria:

— Maman, M. Tony est là! Montons avec lui.

Et, avant que le jeune garçon, habitué de bonne heure à toutes les nuances de la politesse, eût pu se lever, prendre les paquets, offrir galamment la main aux arrivantes, Lina avait sauté dans le wagon.

— C'est moi! s'écria-t-elle, vous ne vous attendiez guère à nous rencontrer!...

Mme Stevens se hissait à son tour, un peu essoufflée, comme de juste. Quand elle fut assise, elle sourit, ce sourire qu'elle avait toujours et dont Peyronne disait:

— Il m'agace! On croirait qu'elle le prend avec ses fausses dents!

— Sans indiscretions, demanda-t-elle, peut-on vous demander ce que vous êtes venu faire à Languerneau.

— On m'a envoyé saluer quelqu'un au passage...

— Un ami de votre père, sans doute?...

— Non, le père d'un ami...

— Il vous apportait de bonnes nouvelles?

— Excellentes...

— Le colonel est toujours à l'Etat-Major général?

— Toujours, Madame.

— La situation qu'il occupe doit être intéressante! Tenir les fils qui font mouvoir les marionnettes!... Quoi de plus glorieux!

Je serais curieuse de savoir ce qu'il pense de la durée de la guerre.

— Il ne nous en parle jamais!... C'est défendu!

Et, comme s'il avait peur de laisser deviner à ses compagnes qu'un pli précieux reposait sur sa poitrine, dans la large poche que, le matin même, Francette avait confectionnée, Tony se pencha à la portière pour admirer le paysage.

Bien qu'on fût aux heures du soir, le soleil de juillet s'attardait encore et mettait partout de beaux reflets pourpres.

La voie longeait les sinuosités de la rivière: à droite, un escarpement arrêtait le regard, mais, à gauche, c'était l'espace ouvert, des champs de blé noir fleuris, des ajoncs d'or, des bruyères roses, et, sur des roches, fièrement campé, de ci, de là, un manoir qui sentait la légende.

— Comme l'eau est profonde! remarqua le jeune garçon pour dire quelque chose. Je suis sûr que de grands bateaux remonteraient jusqu'ici... Et l'on n'y a jamais songé! Pas plus qu'on a utilisé la baie des Pierres-Noires! Ah! si les Boches avaient été à notre place, ils n'auraient pas été si bêtes!

Mme Stevens souriait toujours: elle avait presque l'expression ingénue de Lina qui écoutait son ami penchée en avant, les coudes sur les genoux, le menton sur les paumes.

Tony continuait:

— L'amiral de Bodefol trouve qu'on n'a pas assez défendu ce point de la côte. Un débarquement aurait pu s'y opérer... Heureusement, les Anglais sont avec nous!

Le train poursuivait sa route à petite allure. On ne savait plus si c'était le couchant ou les bruyères qui mettaient dans la lande d'interminables traînées roses.

Tony se pencha pour mieux voir, et dans ce mouvement, le large pli qu'il portait se dessina sous le kaki léger.

— Que cachez-vous dans votre blouse? cria Lina toujours curieuse. Ne serait-ce

pas le nouveau filet que vous m'aviez parlé.

Le jeune garçon devint très rouge.

— Non, balbutia-t-il, ce n'est pas le filet, c'est une commission dont on m'a chargé...

— Ce ne sont pas des gâteaux de chez Perucci, j'espère? Vous les mettriez en bouillie!

— Oh! non, ce ne sont pas des gâteaux...

On ne l'interrogea pas davantage et il s'en voulut d'avoir rougi. A partir de ce moment, il lui tarda d'arriver à Saint-Guirec.

Mme d'Orgeac attendait son petit-fils; quand elle l'aperçut à la portière, où, debout, il masquait ses compagnes, avec son impatience de savoir les choses, elle lui cria:

— Eh bien? rapportes-tu les papiers de ton père?

Tony répondit oui de la tête, mais, en même temps, son geste indiqua que, derrière lui, d'autres écoutaient.

La grand'mère se tut, et, quand les voyageuses descendirent, elle reconnut Mme Stevens et Lina.

Tous quatre ensemble ils revinrent au Paradis.

Le soir tombait; il y avait des lumières à toutes les fenêtres du bourg et aux chalets des Moines-Blancs.

Sur la mer, Frinandour et Kermaria cli-gnaient inlassablement. Ils semblaient dire aux bateaux du large: "Prenez garde, des écueils vous guettent..."

Lina se glissa près de son ami.

— Alors, interrogea-t-elle, vous n'avez pas acheté le filet dont vous m'aviez parlé? C'est dommage! On se serait bien amusé!

— Je n'ai pas eu le temps d'aller en ville entre les deux trains!...

— C'est donc le Monsieur de la gare qui vous a remis les papiers de votre père dont Mme d'Orgeac parlait tout à l'heure.

— Oui...

— Et ils sont précieux, ces papiers?

Tony rougit encore, mais, dans le crépuscule, sa petite compagne ne s'en aperçut point.

— Oh! affirma-t-il, ils ne sont précieux que pour nous! Pour des étrangers, ils ne présenteraient aucun intérêt.

Ils atteignaient la rampe, conduisant à la villa. La Goélette était encore assise sur son rocher. Elle accrocha Tony au passage. Il voulut lui donner un sou. Elle le repoussa de sa main tordue, puis son index se leva, mais sans monter à ses lèvres comme elle avait fait déjà.

— Que veut-elle dire? demanda curieusement Lina.

— Ma foi! je n'en sais rien! On croirait qu'elle me menace. Cependant, elle n'a pas l'air méchant.

— Elle est un peu folle assura la fillette.

La grille roula sur ses gonds, et, devant le cloître, fastonné de vigne-vierge, on se sépara avec des poignées de mains et des promesses de prompt revoir.

Geoffroy attendait le jeune voyageur sur le perron.

Tout de suite, il l'emmena dans sa chambre, et pieusement, respectueusement, recout de ses mains le dépôt de son père.

— Où vas-tu le serrer? demanda Tony.

— Sans doute dans le tiroir de ma table. Il ferme bien.

Mais le soir, quand Geoffroy fut couché, pris d'une réflexion subite, il se releva, et, avec une inquiétude étrange, une inquiétude qu'il ne s'expliquait point, il enleva le pli scellé du tiroir et le glissa sous son oreiller; après quoi il se recoucha.

Il ne se sentait pas bien. Il avait des vertiges, des éblouissements... Il lui semblait qu'il respirait avec difficulté...

Pourtant, à peine au lit, il s'endormit d'un sommeil pesant et, de nouveau, son cauchemar d'hôpital le visita: il revit l'homme à figure de reître qui lui disait:

“Mort, je te poursuivrai encore de ma haine...”

Il essaya de se débattre, de crier, mais il avait l'impression d'être garotté, et l'angoisse l'étouffait.

A ce moment, trois coups profonds et sourds, mais précis comme un signal, rompirent le charme mauvais. Par un effort d'énergie, le dormeur se réveilla, et, tout chancelant, se redressa.

Ce qu'il avait entendu, était-ce la mer donnant l'assaut aux rochers de granit? Ou bien le canon?

Il se leva comme un homme ivre, et ne voulant pas faire de la lumière, il chercha ses béquilles dans les ténèbres.

Alors, il s'aperçut qu'il s'était couché à demi habillé.

“Fallait-il que je sois fatigué? pensa-t-il.”

Il voulut s'assurer que, dehors, tout était tranquille: à tout hasard, il prit son revolver, et écarta les volets de fer.

Un souffle du large le frappa au visage et devant ses yeux passa une clarté subite qui ne dura qu'une seconde et s'évanouit... sans doute l'éclat de Frinandour.

Mais la clarté ne reparut point. Force fut bien au jeune enseigne de convenir qu'il avait eu encore un éblouissement.

Il se pencha pour écouter. La mer semblait douce. A peine l'entendait-on déferler sur la plage. L'air était calme, et cependant Geoffroy avait l'impression que le silence était plein de bruits furtifs, de murmures étouffés...

Ses oreilles bourdonnaient. Il avait au cerveau comme un afflux de sang.

Il se redressa et aspira fortement l'air extérieur. Tel un homme étourdi par les fumées du vin qu'on transporte au dehors, il sentit peu à peu que le trouble de son esprit se dissipait. Les choses immobiles ne vacillaient plus, d'insolites lueurs ne balayaient plus l'espace...

“Je suis comme les pêcheurs qui ont bu

trop de bolées, pensa-t-il. Il y a des moments où je vois trouble..."

Il se retourna vers la chambre qu'à dessein, il n'avait pas éclairée: une odeur subtile y flottait, odeur inhabituelle qu'il ne pouvait analyser.

D'où venait cette odeur? A tâtons, il chercha: près du placard réservé, il lui parut que l'air devenait plus lourd, plus irrespirable. Mme Stevens avait-elle laissé, dans ce placard, des substances chimiques, destinées à l'entretien des collections d'insectes qui, en se décomposant, dégageait des gaz délétères?

L'hypothèse était acceptable, d'autant mieux que, dans la journée, la fenêtre restant toujours ouverte, on pouvait ne pas s'apercevoir de l'inconvénient.

"Demain, pensa le jeune homme, je demanderai à notre propriétaire la permission de forcer le placard. Il faut absolument éclaircir cette question."

En attendant, il colla un morceau de papier sur le trou de la serrure, et, après avoir refermé les volets, il laissa la fenêtre ouverte.

Mais tout cela ne lui expliquait pas les trois coups profonds qui l'avaient réveillé. Ils ne ressemblaient en rien à ceux que, déjà, il avait cru entendre, qui n'étaient que le toc-toc discret d'une personne frappant à votre porte... C'était plutôt un signal d'alarme, et, sans doute, ce signal venait du large.

Un navire en perdition? Une attaque sous-marine? Il se perdait en conjectures.

Par moments, son coeur battait avec violence... des palpitations comme il n'en avait jamais eues... Il se redressait alors, angoissé, le front moite...

De nouveau ses oreilles bourdonnaient: il lui semblait entendre des voix, des appels, des clapotis de rames.

"Soyez sur vos gardes!" Lui avait-on vraiment dit cela?

Dans cette maison où il n'y avait que

des femmes, quel danger pouvait le menacer?

Il revit les figures qui l'entouraient: dans la nuit, elle prenaient un relief singulier: Mme Stevens, Gudule, Lina... Juliana...

Il s'arrêta sur cette dernière. Elle avait le regard dur et mauvais. La rumeur publique l'avait accusée d'être Allemande. Était-on bien sûr qu'elle ne le fût pas?

N'était-elle pas entrée au service des Stevens pour les espionner, les vendre à l'Allemagne?

Et, plus tard, n'avait-elle pas épousé un brave homme de douanier, pour mieux voiler ses coupables agissements?

Avait-on jamais tiré au clair pourquoi Tapefort s'était tué pendant une nuit de tempête? Accident prétendait-on! Mais qui donc avait provoqué l'accident?

Le jour seul calma l'imagination en effervescence de Geoffroy. Il s'endormit et ne se réveilla que lorsque Peyronne lui apporta son déjeuner.

— Et il est bon, mon petit, tu sais! Juliana n'y a pas tripoté. Je la tiens au large de mes poêlons et de mes casseroles...

— As-tu entendu le canon, cette nuit? demanda l'enseigne.

— Non... Et pourtant j'ai le sommeil léger. Une souris me réveille... Ne l'as-tu pas rêvé, mon chéri?... Tu l'as entendu si souvent, là-bas, au front!

— Peut-être... Je croyais bien pourtant...

Nadalou entra. Geoffroy se tut et il s'habilla presque en silence. Une fois prêt, profitant de ce qu'il était seul, il prit l'enveloppe cachée sous son traversin et la glissa dans la poche de sa vareuse.

— Je ne raconterai pas que je la porte sur moi! Grand'mère voudrait savoir le pourquoi, et, peut-être, s'inquiéterait-elle plus que de raison.

Et, de peur qu'on ouvrant le tiroir, devant Tony ou Francette, on ne lui posât des questions, il gonfla de papiers blancs une autre enveloppe jaune, y écrivit sa

propre adresse, d'une écriture qui avait toujours ressemblé à celle de son père, et, ensuite, cacheta avec la bague armoriée qu'il portait au petit doigt.

— "Ce ne sera le pli figurant! décida-t-il gaîment. L'empereur Guillaume a ainsi des sosies qui le remplacent."

Il descendit au belvédère, Lina y était déjà; elle apprenait un point de dentelle à Francette.

— Où est M. Tony, demanda-t-elle à l'arrivant. Je ne sais pas, Mademoiselle. Il pêche, je suppose.

— J'irai le rejoindre tout à l'heure, bien que je lui en veuille un peu! Il n'a pas acheté hier le filet qui nous aurait été si commode pour les grosses crevettes. Il m'a dit qu'il n'avait pas eu le temps entre les trains! S'il s'était dépêché, il aurait bien pu! Mais voilà! Il avait eu peur de manquer le Monsieur qui devait lui laisser au passage les papiers importants que vous attendiez...

Le silence accueillit cette réflexion...

En son for intérieur, Francette pensa:

"Mon Dieu! Que cette petite est donc curieuse!"

Et Geoffroy:

"Maître Tony est un bavard! Je lui laverai la tête!"

Et, sans tarder, après le déjeuner, le grand aîné invita son jeune frère à l'accompagner sur la plage des Moines-Blancs dont la mer découvrait le sable fin.

Tony fut à la fois étonné et ravi de cette demande. Avec des soins infinies, il guida le convalescent dans l'étroit escalier de granie que, lui, descendait en quatre bonds pour aller se baigner.

Ensemble, à petits pas, ils s'avancèrent vers le flot. La mer était d'un argent très doux et des mouettes se jouaient autour du Frinandour.

Geoffroy était grave: il s'arrêta tout à coup:

— Tony, commença-t-il, je te croyais discret.

L'enfant devint pourpre. Tout de suite, il avait pensé aux papiers de son père.

— Je n'ai rien dit! s'écria-t-il. C'est grand'mère qui, me croyant dans le compartiment, a eu la langue un peu trop longue. Et, alors, au retour, Lina m'a interrogé sur ce qu'étaient ces papiers si précieux. Je lui ai répondu qu'ils n'intéresseraient pas des étrangers, qu'ils n'étaient précieux que pour nous.

— Tu as bien fait, non point à cause de cette enfant dont la légèreté n'attachera pas grande importance à tes paroles, mais à cause d'autres qui pourraient en faire leur profit, par exemple, Juliana, la servante...

— Ah! tu t'en méfies aussi... Moi, je ne peux pas la sentir... Ce matin, comme je donnais mon sou quotidien à la Goélette, elle a passé devant nous avec sa chèvre, et, dernière son dos, la Goélette m'a fait une mimique expressive qui signifiait évidemment: "Méfiez-vous..."

— La vérité sort de la bouche des innocents. Je me méfierai.

Il y a aussi ce que m'a raconté le vieux Marville. L'autre jour, je ne t'ai parlé que des contes sur la chapelle de Saint-Guirec. Juliana lui prépare une drogue qui empêche de dormir... Une drogue dont elle tient la recette de son père et qu'elle faisait prendre à son mari...

— Pour celui-ci, le résultat n'a pas été heureux.

— Pourtant, Marville s'en loue beaucoup... Moi, ça me semble louche!

— Je suis assez de ton avis, mais, sur ce sujet, je t'engage à garder ta langue.

— Oh! il n'y a pas de risque que je parle. Geoffroy, je t'assure que je comprends à quoi vous engage l'honneur.

L'enfant n'était plus rouge. Il était pâle. Son frère mit la main sur son épaule.

— J'ai confiance en toi, et la preuve, c'est que je vais te dire ce que personne ne sait: je porte sur moi les papiers de notre père...





— Mais grand'mère verra bien qu'ils ne sont plus dans le tiroir, si jamais tu as besoin de l'ouvrir devant elle.

— Aussi, ai-je pris mes précautions. Il y a dans le tiroir un pli figuratif...

— Avec de faux papiers dedans?

— Non, avec du papier blanc tout simplement...

— Moi, j'écrirais quelque chose. Ce serait plus drôle. Parce que si jamais les Boches le volent, ça les trompera. Et c'est si amusant de tromper les Boches! Demande plutôt à Avit!...

L'idée ne parut pas mauvaise à l'ainée; sous prétexte de dormir un peu, il remonta dans sa chambre, et, sans tarder, il griffonna des notes imaginaires qui semblaient prises au front, puis les enferma sous un pli scellé qui remplaça le premier...

— Comme cela, pensa-t-il, si Juliana est trop curieuse, elle sera mystifiée et ne se rendra pas compte tout de suite que je méfie d'elle...

Et, à cette pensée, il sourit comme Avit souriait en racontant les bons tours joués à l'ennemi...

## XVII

### L'HAMEÇON TENDU

La nuit suivante, Geoffroy ne ferma pas sa fenêtre pour que l'air du dehors, glissant par les joints des volets, chassât les gaz délétères, si, de nouveau, il s'en engageait.

Vers minuit, il crut sentir l'odeur perfide qui étouffait.

L'hypothèse de matières chimiques se décomposant lentement dans le placard n'était guère soutenable. Le phénomène ne se produisait qu'à certaines heures.

Mais, alors, que supposer. A tout prix, il fallait éclaircir ce mystère?

Et, le jour même, à l'heure du café, quand Lina parut sautant les marches de l'escalier comme la bergeronnette saute les

pierres d'un ruisseau, sans se poser, Geoffroy lui dit:

— Mademoiselle, voudriez-vous demander, à Madame votre mère, l'autorisation de forcer la serrure du placard. S'il y a lieu, je le ferai ensuite remplacer à mes frais, mais les rats m'empêchent de dormir et je voudrais leur présenter Boche.

Lina inclina la tête de côté ce qui, de plus en plus, accentua sa ressemblance avec la bergeronnette de la Moulzie.

— Il n'y a pas de rats, affirma-t-elle. Vous comprenez, dans une maison neuve, ce n'est pas croyable!

— Pourtant, j'ai entendu des bruits extraordinaires.

— C'est le frôlement des branches contre le mur.

— Je ne crois point. Et je vous serais bien obligé, Mademoiselle, de transmettre ma commission...

Mme Stevens accourut, visiblement émue:

— Je vous assure que c'est une illusion, affirma-t-elle aussi. Il n'y a pas de rats, il n'y en a jamais eu!... Pourtant, si vous y tenez absolument, je ferai ouvrir le placard, mais par un ouvrier compétent... La serrure a de la valeur et je ne voudrais pas qu'elle fût détériorée... La prochaine fois que j'irai à Languerneau, je verrai mon serrurier, si, du moins, il n'est pas mobilisé... Patientez jusque-là, Monsieur, je vous prie...

Elle était si essoufflée, elle cherchait tellement ses mots que Geoffroy comprit qu'elle était contrariée, et, soudain, cette idée lui vint:

“Le placard ne doit pas être un placard. C'est plutôt une cachette où sont entassées des choses précieuses. Par sa situation politique, M. Stevens avait peut-être eu vent d'une agression possible de l'Allemagne, et, en temps opportun, il avait mis à l'abri les papiers et les objets auxquels il tenait.”

Ainsi s'expliquaient les caisses sans nombre dont le pays avait jasé.

Mais comment expliquer les gaz asphyxiants qui ne se dégageaient que la nuit, et dont, à dessein, Geoffroy ne voulait point parler. Il y avait là un facteur évidemment ignoré de Mme Stevens.

Pendant deux jours, il roula plusieurs projets dans son esprit. Enfin, il s'arrêta à celui-ci : pour être sûr de la culpabilité de Juliana, il fallait lui tendre un piège.

Mais seul, le jeune enseigne ne pouvait agir : un aide lui était nécessaire. Il résolut de s'adresser à Tony, et cette fois, pour que personne ne les entendît, il l'emmena par la falaise jusqu'au vieux fort dont les courtines ruinées disaient l'abandon de cette côte.

Ils s'assirent sur des pierres éboulées ; en face d'eux, les oignons vitrés des deux belvédères étincelaient au soleil, et l'abri des douaniers, vu par derrière, n'était plus qu'un mamelon couvert d'herbes sèches.

— Tony, commença alors l'aîné, ici, personne ne nous entendra ! J'ai à te parler de choses sérieuses.

Il avait l'air si ému que le jeune garçon eut peur.

— Aurais-tu reçu de mauvaises nouvelles de papa ? interrogea-t-il, la voix tremblante.

Non, Dieu merci ! Mais j'ai quelque chose à te dire, que je ne puis confier à grand'mère, ni à Francette... J'ai même un service à te demander !... Te sens-tu le courage d'être discret et prudent pour bien servir ton pays ?...

— Servir mon pays ! Il y a si longtemps que je le désire... Ah ! oui, je serai discret ! Et prudent ! Et tout ce que tu voudras. On est si malheureux d'être trop jeune en ce moment !...

— Je n'attendais pas moins de toi !... Tu n'es qu'un enfant, mais la guerre t'a mûri... Tu comprends que, petits et grands, nous devons unir nos efforts pour le salut de la patrie, ne rien négliger, ne rien considérer comme inutile ! Ce que je vais te

demander te répugnera peut-être, mais j'y attache une importance capitale.

— J'ai tellement confiance en toi, mon grand ! Tout ce que tu me diras de faire, je le ferai !...

— Eh bien, voici ! Demain matin, en pêchant ou en revenant de la pêche, tu t'arrangeras pour raconter devant Juliana que nous avons reçu de papa des papiers secrets et que je les ai serrés dans le tiroir de ma chambre... Puis, négligemment, tu annonceras, ce qui est vrai, que nous allons prendre le thé et dîner à l'hôtel, où l'amiral veut fêter les premiers pas de son neveu, hors de l'hôpital, et tu ajouteras, ce qui est vrai aussi, que Nadalou et Peyronne en profiteront pour aller en emplettes à Languerneau... Je t'expliquerai ce que tu auras à faire... Par ailleurs, pas un mot ! Je te traite en homme ! Agis en homme !

— Tu peux être tranquille. On me tuerait plutôt que de m'arracher ce secret. Je comprends que c'est grave. De plus en plus, tu te méfies de Juliana ?

— Oui, je suis presque certain que c'est une espionne. Et si mes craintes se justifient, je voudrais débarrasser Mme Stevens de cette compagne dangereuse. Elle est très enfant, comme sa fille Lina ; elle ne croit pas au mal. Mais elle pourrait en souffrir, si elle devenait suspecte aux gens du pays.

— On croirait que Mlle Gudule se doute de quelque chose. Elle a de la répulsion pour la domestique de sa mère. Hier, elle était assise devant son métier. En passant, Juliana lui a jeté une parole rude que je n'ai pas comprise — ce devait être du flament. — Elle n'a répondu que par un mot, mais un mot cinglant, car la femme a rougi comme si elle avait été frappée au visage.

— Raison de plus pour agir vite, si cet misérable fait souffrir Mlle Stevenes.

Le jeune enseigne pensa :

« Ne serait-ce pas elle qui, arrivant par

les caves, jusqu'à la cachette mystérieuse, cherche à vicier l'air que je respire?"

Mais il n'en dit rien à son jeune frère, du reste occupé ailleurs :

— Geoffre, regarde... la voici justement !

C'était de Juliana qu'il parlait. Elle marchait sur la falaise, de son pas habituel, raide, presque automatique. La chèvre était à sa droite. Ainsi le voulait, ce jour-là la fantaisie de sa gardienne.

Le vent s'engouffrait dans la cape, la faisait claquer. Juliana n'essayait pas de la retenir.

Avait-elle aperçu de loin les deux frères ? Peut-être. Mais elle ne les regarda point. Elle s'en alla, comme indifférente à tout ce qui l'entourait, vers le vide immense de la Grève qui avait une lieue de long.

— Quelque figure ! chuchota Tony. Elle y porte inscrite la méchanceté de sa race...

.. .. .

Le lendemain matin, Lina ramassait des coquillages sur les Pierres-Noires. Son jeune ami vint la rejoindre, et, après avoir parlé de la pluie et du beau temps, profitant de ce que Juliana venait puiser de l'eau de mer, pour faire cuire le poisson du déjeuner, il lança, par-dessus les roches :

— Lina, vous avez bien deviné !... Ces papiers que j'ai rapportés l'autre soir, sont des documents secrets, dont nous ne devons pas prendre connaissance.

La fillette s'était relevée, et, les mains humides, des algues flottant au bout des doigts, elle écoutait.

— Oh ! dit-elle, quel dommage ! Ce doit être si intéressant...

— Mon frère a serré le pli dans le tiroir de la table de sa chambre. Il n'y touchera pas plus que nous... Du reste, c'est caché...

— Vous n'êtes pas curieux !

— Oh ! si, je le suis !... Mais ce ne serait pas chic d'ouvrir... Comme dit le parrain de ma soeur, l'amiral de Badefol : chez

tout bon Français, il doit y avoir une âme de gentilhomme !

— J'aime bien l'amiral ! Il est amusant.

— Moi aussi, je l'aime bien ! Aussi, aujourd'hui, je suis content. En l'honneur d'Avit, qui va sérieusement mieux, il nous invite à passer la journée et à dîner avec lui... Nadalou et Peyronne en profiteront pour visiter Languerneau, qu'ils ne connaissent point !...

— La maison sera vide, alors ?...

— Complètement ! Nous emmènerons même Boche... Mais puisque vous êtes au pavillon, nous ne craignons pas les voleurs...

Il haussait le ton pour que Juliana, qui s'éloignait, l'entendit mieux. Elle tourna la tête, intéressée. Il vit que sa voix avait porté ; pour ne pas avoir l'air de s'en apercevoir, il changea brusquement de sujet de conversation :

— Oh ! Lina, regardez donc ! Il y a des empreintes de pas sur le sable. Je suis persuadé que, la nuit, des contrebandiers débarquent ici... Que fait donc le vieux Marville ? Il prétend qu'il ne dort point ! Je n'en suis pas si persuadé.

— Il a bon oeil et bonne oreille, assure la fillette qui, maintenant l'avait ses coquillages. Ces pas que vous voyez sont ceux des pêcheurs qui trouvent notre embarcadère commode pour rejoindre les barques, parties de Saint-Guirec.

Tony suivait son idée.

— On croirait qu'on a traîné des choses lourdes ! remarqua-t-il. C'est drôle !

— Mais non, ce n'est pas drôle ! Pour aller à la pêche, il faut des voiles, des filets, des paniers pour mettre le poisson.

Derrière les deux enfants penchés, quel qu'un éclata de rire. C'était la Goélette ; sa bouche fendue allait jusqu'à sa coiffe blanche.

— Pourquoi ris-tu ? interrogea brusquement la petite fille.

La mendicante, et pour cause, ne répondit pas. Elle enfouissait ses orteils nus dans

la sable fin, où les empreintes se croisaient.

— Pourquoi ris-tu? répéta Lina, si rudement que Tony la regarda, surpris.

Cette fois, la muette fit un geste qui montrait l'horizon de mer et semblait suivre une fumée de navire, à peine distincte de la brume. Puis elle pivota sur elle-même et remonta le sentier qui rejoignait la route.

Lina haussa les épaules.

— Elle est folle, je vous dis!

— Croyez-vous? dit Tony en se redressant. J'imagine, au contraire, qu'elle voit et observe des tas de choses qui échappent au commun des mortels. Si elle pouvait parler, elle en raconterait de drôles!

— Mais elle ne peut pas! Puisqu'elle n'a pas de langue et qu'elle ne sait pas lire ni écrire!

— En effet! Cette pauvre créature est murée! Elle est la preuve vivante que les Boche de '70 ne valaient guère mieux que ceux d'à présent! Pouah! quelle race abominable!

Lina ne répondit pas: elle jetait ses coquillages dans le panier qu'elle portait en bandoulière.

Du clocher de Saint-Guirec, l'Angelus s'égreña sur le calme de la mer et de la campagne.

— Nous allons être grondés! s'écria Tony. Sauvons-nous!

On se mettait à table quand il descendit au belvédère. Il ne put que deux mots à l'oreille de son frère:

— C'est fait!

— Après le café, sur la plage... chuchota Geoffroy. Je t'expliquerai le reste!...

### XVIII

#### LE GUET DE TONY

La voiture attendait devant le perron. Geoffroy y monta avec sa grand-mère, sa soeur et Boche qui avait peur d'être oublié.

— Je vous rejoindrai plus tard, annonça Tony, à l'heure du dîner. Pour le moment m'incite à faire une promenade.

Nadalou et Peyronne se disposaient au départ. Lina appuyé au vieux cloître, semblait triste de rester au logis.

Mlle Stevens était invisible.

Tony n'alla pas loin, jusqu'à la maison de Marville. Le douanier était sorti, mais devant la porte, sa femme raccommoiait un filet.

— Madame, lui dit poliment le jeune garçon, ne pourriez-vous pas garder ma bicyclette? Je désirerais monter jusqu'à la Fontaine du Paradis, que je ne connais pas, et je sais que le chemin est rocailleux.

Mme Marville s'empressa, comme le premier jour, mais sans grandes paroles. Son mari était si bavard qu'elle avait pris l'habitude de se taire.

Tony alors tourna dans le sentier qui grimpa vers la Fontaine. Les petits, aux habits trop longs, voulurent l'accompagner. Il les renvoya en leur promettant une distribution de sous au retour, et, dès qu'ils furent hors de vue, il escalada le talus, en jamba une barrière, et, à travers champs, revint vers les Moines Blancs.

Quand il eut atteint la route, pour que Nadalou et Peyronne, qui s'éloignaient à pas tranquilles, ne pussent l'apercevoir, il la coupa d'un saut et descendit vers les rochers qui portaient la villa.

Il gravit l'escalier, se hissa par-dessus la balustrade, et alors, rampant comme un soldat qui va vers une tranchée ennemie, il traversa le bois de chênes-verts. Le coeur lui battait à grands coups.

Arrivé devant la fenêtre de son frère, il se redressa et entrebâilla les volets. Personne!

D'un bond, il fut dans la chambre, et, écartant les rideaux fleuris de la table à toilette, il se glissa à la place du broc et du seau qu'avant de partir, il avait eu la précaution de caser ailleurs.

La situation manquait de confortable:

pour l'endurer, il fallait toute la souplesse d'un garçon de quinze ans, rompu aux exercices de gymnastique.

Il attendit environ un quart d'heure et commençait à trouver le temps long, quand, tout à coup, il dressa l'oreille.

Une main touchait la serrure du placard. Tony retint sa respiration. La clef tourna. La porte s'ouvrit. Le jeune garçon colla l'oeil à la fente légère qu'il avait ménagée.

"Quoi que tu vois, quoi que tu entendes, lui avait recommandé Geoffroy, ne bouge pas... Ne crie pas..."

La recommandation n'était pas inutile, car de voir Juliana entrer, comme chez elle, donnait à Tony le désir impérieux de bondir pour l'empêcher d'accomplir son forfait.

Il se retint pourtant, mais ses ongles pénétrèrent dans ses paumes, tant il serrait les poings.

L'espionne s'avança avec précaution. Elle regardait à droite, à gauche. Evidemment, elle craignait d'être surprise.

Pour commencer, elle ferma la fenêtre, barra la porte, ne laissant ouvert que le passage secret par où arrivait un souffle glacial qu'expliquait l'escalier qui s'enfonçait dans le noir.

Alors, elle revint vers la table et, tout simplement, avec une clef, ouvrit le tiroir. Le paquet s'offrit à elle; elle le saisit, referma le tiroir et, gagnant le passage dérobé, elle disparut.

"C'est le premier acte! pensa Tony. Quand elle aura pris copie des papiers, elle reviendra les mettre en place. Il y en a pour un moment. J'ai le temps de me dégoûter les jambes."

Il sortit de sa cachette, et, sans bruit, grâce à ses semelles de caoutchouc, il se promena de long en large.

Il était indigné.

"Cette Juliana, tout de même, quelle coquine! Ah! ce pauvre Tapefort et la bonne Mme Stevens avaient bien placé leur

confiance!... Si Lina s'en doutait, elle serait furieuse! Elle qui, l'autre jour, pour me prouver que le piano était juste jouait si bien la *Brabançonne!*... Et Mlle Gudule qui aime tant sa chère Belgique!... Quelle horreur serait la sienne!... Ah! si Geoffroy ne m'avait pas recommandé la discrétion absolue, comme j'irais vite chercher les gendarmes!... Mais voilà! j'ai la bouche cousue... C'est dur!"

Il roula ces idées pendant plus d'une demi-heure. Au bout de ce temps, un bruit léger dans l'escalier lui donna l'éveil. Il ne fit qu'un bond jusqu'à la table à toilette. Les rideaux de cretonne frémissaient encore lorsque la porte s'ouvrit.

Juliana reparut. Sa figure, ordinairement fermée, exprimait la satisfaction. Sans doute, elle était contente de ce qu'elle avait appris. Tony dut se bâillonner pour ne pas éclater de rire.

Avec un soin qui prouvait la longue habitude des menées ténébreuses, elle remit en place le pli cacheté, referma le tiroir, rouvrit la fenêtre, débarra la porte, rangea même une chaise qu'elle avait accrochée au passage, puis, de nouveau, disparut par l'escalier secret.

Tony, alors, put se redresser, s'étirer en tous sens!

"Ouf! pensa-t-il. C'est fatigant de faire du contre-espionnage! Mais, en vérité, je n'ai pas perdu mon temps. A présent, Geoffroy ne saurait plus avoir de doute et j'espère qu'il va agir!"

Il consulta sa montre: cinq heures et demie! Juste le temps de grimper jusqu'à la fontaine du Paradis!

De nouveau, il sauta par la fenêtre, et, rampant à travers les bosquets, gagna l'escalier des Moines-Blancs. Une fois sur la plage, il était sauvé! Personne ne pouvait se douter d'où il venait.

Par les champs, il rejoignit le sentier qui montait derrière la maison de Marville, et en quelques minutes fut à la source renommée.

Elle jaillissait du rocher dans une sorte de vasque naturelle, tapissée de mousse et de capillaires, et elle était si fraîche, si limpide, qu'on comprenait le beau nom que, jadis, les moines lui avaient donné.

Tony y trempa les lèvres, puis il s'assit pour réfléchir. Le soleil n'atteignait plus ce coin. L'ombre était reposante. On pouvait mettre de l'ordre dans ses idées.

Naturellement, Tony repensa à Juliana. Il se demanda si elle était espionne depuis longtemps, si elle l'était avant la guerre, quand elle avait épousé le douanier Tapefort, et si elle l'avait épousé pour mieux servir ses plans.

Mais, dans ce cas, n'était-elle pour rien dans sa fin tragique?

"Quelqu'un devait la payer?" pensa ensuite le jeune garçon, qui était très logique dans ses déductions.

Quel était ce quelqu'un? Et, tout naturellement, une figure s'offrit à son esprit, celle de Wilhelm Kirschofen, que personne n'avait vu à Saint-Guirec, mais qui possédait toute la côte et les mines de l'intérieur, ce Kirschofen dont l'enseigne de la Moulzie avait débarrassé la France.

"Oui, ce doit être ça! pensa-t-il. Juliana était une créature de Kirschofen. Ce soir, je le dirai à Geoffre."

Un coup d'oeil sur sa montre. Tony bondit! Il allait être en retard.

En courant, il redescendit au hameau des Moines-Blancs, distribua les sous promis aux enfants de Marville, puis, enfourchant sa bicyclette, il fonça sur le Grand-Hôtel.

Il était très rouge et un peu haletant, lorsqu'il parut sur la terrasse où l'amiral avait fait dresser la table du dîner.

— Comme tu as chaud! s'écria la grand-mère, déjà alarmée. D'où viens-tu?

— De la Fontaine du Paradis. Il y faisait si bon que je m'y suis oublié.

— Je m'inquiétais, dit doucement Geoffroy.

Avit riait.

— Non, mais regardez-le! D'où sort-il? Bien sûr d'une tranchée de première ligne! Il est couvert de terre, de brindille et de feuilles sèches.

— Et il s'est écorché le doigt! ajouta Francette en prenant la main de son frère.

— Vite! une injection antitétanique! poursuivit l'incorrigible Avit. Il n'est que temps!

— Non, non, grommela l'amiral. Qu'il aille se débarbouiller et se donner un sérieux coup de brosse, et qu'il revienne! Nous avons faim. Cet air de saint-Guirec creuse d'une façon étonnante.

Tony, un peu confus des quolibets qui l'avaient accueilli, ne se représenta que très correct, et, tout aussitôt, le dîner fut servi.

Sur cette terrasse, embaumée d'odeurs d'héliotropes, devant cette mer tranquille où glissaient de jolies voiles, on eût oublié la guerre et toutes ses horreurs, si, à chaque instant, la conversation ne l'eût rappelée.

L'amiral racontait que, la veille, au large de Frinandour, deux voiliers avaient été encore coulés par un sous-marin allemand, et, sans avis préalable, brutalement.

— Ces pirates doivent avoir une base en Angleterre ou en Irlande, affirma-t-il. De plus en plus, j'en suis certain.

— Pourquoi pas en France! hasarda une voix un peu étranglée.

C'était Tony qui avait parlé. Geoffroy le regarda.

"Il y a des espions partout! continua le jeune garçon, des espions dont on ne se doute point."

Cette réflexion fit sourire l'amiral.

— Voyez-vous, ce Tony? A l'entendre, on croirait que c'est un homme d'expérience!...

— Il voit très juste, assura Mme d'Orgnac. Quelquefois, je suis étonné de la façon dont il m'explique les choses de la guerre.

On parla du réseau tendu sur la France.

ce pour l'empêcher de se débattre, la mieux capter.

— Fort heureusement, les mailles n'ont pas tenu! décida drôlement Avit.

Il allumait une cigarette. Geoffroy repoussa son fauteuil.

— Où vas-tu? lui demanda sa soeur?

— Jusqu'à la balustrade. Ne te dérange pas... Tony m'accompagnera.

Il avait là, sous des tamaris aux fins plumets roses, un banc dont le dossier était confortablement renversé. Les deux frères s'y assirent. L'air très doux, le ciel pur donnaient l'illusion de la Provence.

— Eh bien? demanda Geoffroy.

Tout d'une haleine, Tony raconta son histoire, et, aussitôt, il ajouta:

— Je suis convaincu que cette femme était au service de ton Kirschhofen.

— J'ai eu aussi cette idée, dit très bas l'enseigne.

— Alors, demain, tu iras faire ta déposition.

— Oh! pas si vite! Juliana a évidemment des complices. Il convient de les arrêter avec elle. Pour cela, il ne faut pas se presser; il importe même de laisser croire que nous ne nous méfions point...

— Dis-donc, Geoffre, si c'était elle qui ravitaillerait les sous-marins?

Le jeune officier sourit:

— Toute seule, cela me paraît assez improbable...

— Non, pas toute seule, mais avec ses complices... Le matin, à plusieurs reprises, j'ai remarqué de nombreuses empreintes de pas sur le sable des Pierres-Noires. Lina prétend que ce sont des pêcheurs qui, la nuit, usent de l'embarcadère, et, sur cette assurance, Mme Stevens dort sur ses deux oreilles!... Moi, je ne suis pas si convaincu! Et puis, tu sais, il y a aussi ce feu de la chapelle... Si c'était un signal?

Geoffroy se taisait, mais Tony, qui lui avait pris la main pour mieux ponctuer ses paroles, sentit que cette main était froide.

— Tu es fatigué, assura-t-il. Il vaudrait mieux rentrer...

— Oui, tu as raison. Demain, nous parlerons de notre affaire, Je te le répète, il faut que Juliana ne se doute de rien...

— Alors, tu n'avertiras pas Mme Stevens?

— Non, bien sûr! Elle laisserait paraître sa surprise... L'autre aurait vent de nos soupçons, et elle filerait... Jusqu'à nouvel ordre, tu garderas la bouche close... Et je t'en fais une question d'honneur.

Mme d'Orgeac appelait ses petits-fils:

— Avit est fatigué. L'infirmier vient le chercher. Pour nous aussi, il est temps de rentrer.

Geoffroy se traîna jusqu'à la voiture où sa grand-mère et sa soeur le suivirent; mais Boche s'élança en aboyant derrière Tony qui dévalait à bicyclette la pente dangereuse des Moines-Blancs.

A la villa, tout était tranquille. Peyronne avait eu chaud à Languerneau. Une seule chose l'avait frappée: la superbe pâtisserie où elle était entrée pour acheter des gâteaux secs. Il y avait des glaces partout, un plafond peint... Et un monde à ne pouvoir se retourner!... Ah! ce Perucci! Il devait en gagner de l'argent!

La douairière ne demandait qu'à continuer le petit somme ébauché sur la terrasse de l'hôtel.

Les bonsoirs furent écourtés et, vite, Geoffroy se trouva seul dans sa chambre.

D'abord, il rendit visite au pli scellé, qui avait servi d'appât à l'hameçon. Il était impossible de reconnaître que le poisson y avait mordu. Les cachets, sans doute détachés avec une lame fine, avaient été soigneusement recollés. On avait même respecté leurs bavures. Celle qui avait fait cela, n'en était pas à coup d'essai. Elle devait avoir une longue habitude de l'espionnage.

Avec un geste de dégoût, le jeune enseigne rejeta le pli dans le tiroir et, sans

avoir le désir de se coucher, il s'étendit dans un fauteuil.

Une seule idée était en lui :

“Je n'ai pas eu d'hallucinations... Je n'ai pas rêvé!... C'est bien Mlle Stevens qui, à deux reprises, m'a recommandé la méfiance.”

La première fois, elle avait dû venir par la terrasse, profiter d'un vasistas ouvert, pour jeter son avertissement.

La seconde fois, par l'escalier secret, elle était montée jusqu'à la porte condamnée.

Mais la nuit où Geoffroy, où il s'était traîné jusqu'à la fenêtre et avait vu l'espace balayé d'une étrange lueur et perçu des bruits insolites, ressemblant à des clapotis de rames et à des murmures de voix, était-ce elle qui avait frappé les trois coups profonds que, dans la maison, personne autre n'avait entendu, et que, d'abord, Geoffroy avait pris pour un signal du large?

Et, dans ce cas, où pouvait-elle être, si ce n'est dans les souterrains que, maintenant, le jeune enseigne devinait au-dessous de lui, mystérieux, compliqués, encombrés de toutes les choses dont l'arrivage avait étonné les gens du pays.

Mais, si elle soupçonnait les agissements coupables de la servante, pourquoi ne s'était-elle pas montrée plus explicite dans ses avis, pourquoi n'avait-elle pas réussi à communiquer sa conviction à sa mère?

N'était-ce pas que, se méfiant de l'inaltérable bienveillance de celle-ci, elle avait craint des indiscretions qui eussent poussé Juliana à quelque acte perfide? Elle préférait confier à d'autres le soin de démasquer l'étrangère.

“Elle a raison! pensa Geoffroy. Cette femme est dangereuse! Si elle apprenait le rôle joué par sa jeune maîtresse, elle essaierait sans doute de se débarrasser d'elle comme elle s'est débarrassée de son mari, comme elle a essayé de se débarrasser de moi, car, ce soir, je n'ai pas voulu le dire à Tony, mais je suis convaincu qu'il

a raison, ce petit: Juliana devait être au service de Kirschofen; il la payait grassement, et, aujourd'hui, elle m'en veut d'en avoir délivré la France... L'escalier de la terrasse avait été miné à dessein. Le cacao que Peyronne a jeté devait jouer le rôle de mauvais café, et maintenant, c'est le tour des gaz asphyxiants!”

Il étouffait. Sans bruit, mais largement, il ouvrit la fenêtre. Son esprit surexcité lui représentait la forme, tapie derrière la porte du placard, qui, par le trou de la serrure, envoyait la mort à celui qu'elle croyait endormi...

Geoffroy eût donné beaucoup pour enfoncer cette porte d'un vigoureux coup d'épaule et tomber à l'improviste sur la misérable.

Il se figurait la lutte dans la nuit, les cris qu'elle pousserait. Sans la frapper, il la courberait vers le sol et la forcerait de confesser ses crimes. Mais, faible comme il l'était, un tel rêve était insensé.

Il resta donc immobile près de la fenêtre, et, peu à peu l'air du dehors apaisa sa fièvre.

Il oublia ses désirs de vengeance pour revenir à de plus douces songeries: la villa du Mourillon, qui sentait les roses; mais il n'y resta point. Comme s'il voulait mettre à l'abri, il emmena la jeune figure qui souriait à l'ombre des mimosas, perchée dans la vieille maison de famille, perchée très haut, au-dessus des bois. Il la conduisit sous le grand chêne où la tradition rapportait que Saint-Louis s'était assis pour rendre la justice, et là, il la présenta à sa mère, que la France glorieuse et noblement triomphante, la France de la paix retrouvait vivante, et il lui sembla que sa mère tendait les mains à celle qu'il lui emmenait, qu'elle l'attirait sur son cœur en lui disant. “Ma fille.”

L'illusion était si forte que, lui aussi, murmura: “Maman.” Et, alors, il comprit que le sommeil l'envahissait. Il se redressa dans un brusque sursaut.



Sa mère, non! Elle ne serait plus là pour partager son bonheur; il n'aurait plus la joie de lui dire tout bas, son secret.

Sur sa poitrine, ne portait-il pas sa dernière lettre, quelques lignes au crayon, tremblées, inégales, qu'elle avait tracées quand, déjà, ses forces l'abandonnaient. Sous ses baisers et ses larmes, il avait presque effacé les mots, mais il les savait par cœur: tant de fois il les avait relus:

*"Mon cher enfant, ton père et toi n'êtes pas ici et je m'en vais. Mais, là où vous serez, ma prière vous accompagnera toujours. Je ne te recommande pas de faire ton devoir, je sais que tu le feras, même si ton cœur devait en saigner... Et je te bénis..."*

C'était tout! Le crayon avait échappé aux mains de la mourante. Elle n'avait pas signé.

Le front sur l'appui de la fenêtre, Geoffroy pleurait comme il n'avait pas pleuré, là-bas, dans la tranchée, humide et froide, où, un matin de combat, on était venu lui apporter cette lettre.

Il lui semblait que la morte lui rappelait qu'avant de songer à son propre bonheur, il devait songer à la France. Il ne s'appartenait pas, en effet, il ne devait tendre qu'à un but, guérir vite, pour retourner à l'effort, au danger, à la vie glorieuse.

Tout autre rêve était vain, affaiblissant, coupable même!

Il se redressa.

"Pour l'instant, pensa-t-il, mon devoir est de dénoncer Juliana. Après, nous verrons."

Sur cette résolution, laissant la fenêtre ouverte, il se jeta sur son lit. L'odeur subtile se diluait. Sans doute, l'espionne était partie.

Geoffroy s'endormit.

A son réveil, il manda Nadalou.

— Mon armoire à glace est mal éclairée, déclara-t-il, je te prierai de la transporter contre le placard qui ne sert point, et, par la même occasion, tu feras le même

changement dans toutes les pièces. Tony t'aidera...

Mme d'Orgeac trouva que son petit-fils avait infiniment d'esprit. De cette façon, au moins, elle pourrait mettre son chapeau droit!

## XIX

### AUX PIEDS DE NOTRE-DAME DE LUMIÈRE

Le déménagement s'achevait. Tony venait juste de descendre au belvédère quand Lina parut, en costume de promenade.

— Aujourd'hui, Mademoiselle, annonça-t-elle à Francette, je ne travaillerai pas avec vous. Maman m'envoie à Languerneau, sous l'escorte de Juliana. J'ai déchiré ma robe; il faut que j'en commande une autre. Et je profiterai de ce que je cours les magasins pour acheter le fameux filet que votre étourdi de frère a oublié, l'autre jour.

L'étourdi de frère approuve! déclara le jeune garçon.

Dans la voix, il avait moins d'entrain que de coutume. La pensée que sa petite amie s'en allait seule avec l'espionne lui était profondément désagréable. Mais il ne voulut en rien laisser paraître.

— Et naturellement, vous vous arrêtez chez Perrucci, reprit-il en s'efforçant de plaisanter. On y mange de si délicieuses tartelettes...

— Et on y est si bien! ajouta la fillette. Il a un magasin tout en glaces, avec des nuages au plafond et partout des moulures blanches qu'on croirait en crème fouettée. Chaque fois que nous allons à Languerneau, nous y faisons de longues stations.

Francette avait arrêté ses fuseaux et considérait son ouvrage.

— Si je suis en peine pour le bouquet de lys, décida-t-elle, j'irai demander conseil à Mlle votre soeur.

Lina prit sa pose de bergeronnette.

— Mais ma soeur est partie! annonça-t-elle.

— Quand cela?

— Il y a deux ou trois jours...

— Et elle ne nous a pas dit adieu...

— Vous savez comme elle est sauvage...

Maman la trouvait pâle et de plus en plus triste... Alors, elle l'a envoyée chez des amis, pour la distraire.

— Lina!... Lina!... appela Mme Stevens. Dépêche-toi! Tu vas manquer le train.

— J'arrive, maman, me voici!

Geoffroy et Tony se regardèrent. Ils avaient eu la même idée: à Languerneau, il y avait sans doute un agent de l'Allemagne, qui centralisait les renseignements de la région, et Juliana profitait de ce qu'elle accompagnait sa jeune maîtresse pour lui porter la copie des documents, attribués au colonel de la Moulzie.

— Bon voyage, chez Dumollet! fredonna l'enfant terrible.

En même temps, il faisait le geste de quelqu'un qui pédale à grande allure. L'aîné comprit qu'il lui proposait de filer les deux voyageuses, mais l'aventure lui parut trop périlleuses pour y lancer son petite frère. De la tête, il répondit non, et Francette qui travaillait, le front baissé, ne se douta de rien.

— Depuis quelques jours, dit-elle, je m'étonnais en effet de ne plus apercevoir Mlle Gudule derrière son rideau. Peyronne à qui j'en avait fait l'observation m'avait répondu: "Elle est peut-être en pénitence. Juliana prétend que ça lui arrive quelquefois, quand sa pauvre tête bat la campagne!..." J'en avais gardé une impression pénible. J'aime mieux savoir qu'elle est en voyage...

Geoffroy pensait:

"Si, jusqu'ici, j'ai différé la dénonciation nécessaire, c'est que je redoutais la vengeance que Juliana pourrait exercer sur sa jeune maîtresse. Mais puisque celle-ci est absente, ne serait-ce pas le moment d'agir?"

Quelque chose en lui, peut-être sa faible revenue, tirait sa volonté en arrière.

"Pourquoi te presser?... N'exagères-tu pas le danger? En somme, tu n'as livré à cette femme que de faux papiers; ton carnet de route ne contenait pas des secrets d'Etats et ce ne sont pas les plans de guerre fantaisistes de ta grand'mère ou de ton cadet qui compromettront la salut national... Reste ta propre sûreté! L'escalier qui croule... Le déjeuner immangeable... Les gaz qui étouffent... Mais ton imagination n'aurait-elle pas grossi des faits très simples... Pour ne parler que du dernier, Mme Stevens peut avoir emmagasiné dans ses caves de fortes provisions d'essence, dont les vapeurs montent jusqu'à toi! D'ailleurs, qu'écrirais-tu? Il y a des choses difficiles à exprimer par la plume... Le mieux serait de te rendre à Brest et de voir le Directeur du service de contre-espionnage... Vous causeriez... vous prendriez ensemble les dispositions nécessaires. La prudence est très recommandée, en pareils cas... On ne gagne rien à précipiter les événements..."

Mais la conscience reprenait:

"Tout cela, c'est l'histoire de gagner du temps. Ces tergiversations n'ont pour cause qu'une jeune fille que tu connais à peine, et à qui, cependant, tu voudrais éviter les propos malveillants de la foule, qui ne comprendra pas comment on a pu si longtemps garder une espionne à la Villa du Paradis."

Il souffrait du débat qui était en lui. Il avait l'impression d'errer dans la nuit, de ne plus savoir où était sa route. Alors, il songea à N.-D. de Lumière.

Jamais encore, il n'avait pu La prier dans le sanctuaire qui lui était dédié, l'escalade du petit mur étant trop malaisé pour ses béquilles; mais souvent, vers Elle, avec confiance, il avait envoyé sa pensée. Il s'était abandonné à sa protection. Il avait espéré qu'Elle éclairerait sa vie en

lui rendant les forces dont il avait besoin pour servir de nouveau la France.

Et maintenant, son désir le jetait encore vers Celle qui, toujours, sur la mer, avait été son Etoile. Elle seule lui montrerait le chemin à suivre.

Il se retourna vers Francette.

— Tu travailles trop, dit-il je vais te charger d'une commission...

— Oh! volontiers, j'ai le feu aux joues...

— Tu ne vas pas au Casino?

— Non, aujourd'hui, j'en suis exilée. A vit à modifié sa dernière invention. Et l'élément nouveau qu'il a introduit change tous les calculs. Alors il s'enferme pour les refaire et, naturellement, il ne veut pas de moi.

— J'aurais moins de remords de t'employer à mon service.

— Est-ce loin qu'il faut aller?

— Non, tout simplement à la chapelle... Je voudrais t'accompagner. Je ne le peux pas encore... Alors, tu prieras à mes intentions... J'ai besoin de voir clair dans mon esprit... Tu demanderas cette grâce à N.-D. de Lumière.

Francette était déjà debout. Elle regarda son frère. Sans le lui dire, depuis quelque temps, elle s'apercevait de l'arrêt qui se produisait dans sa convalescence, et, sur sa prière, l'amiral en avait même référé au grand spécialiste parisien.

Celui-ci avait répondu:

"Le mieux se manifesta tout d'un coup. Et la guérison alors marchera très vite. Ne vous découragez pas..."

Pour Geoffroy au moins, il sembla bien que le découragement était venu. Il y avait dans ses yeux un abattement qui ne leur était pas habituel.

— Je prierai pour toi! promit la jeune fille... Et je suis bien sûre que la Vierge nous entendra!

Elle jeta un voûte sur ses fuseaux, et, telle qu'elle était, avec son chapeau de jardin, elle partit.

La Goélette était assise sur les marches

du calvaire. En apercevant Mlle de la Moulzie, elle se leva pour lui sourire, lui exprimer à sa façon qu'elle l'aimait.

La jeune fille choisit un cierge qu'elle paya d'une pièce blanche, puis, pour ne pas laisser derrière elle le regret d'un passage trop rapide, elle dit à la muette:

— Vous ne m'aviez pas raconté que Mlle Stevens était partie en voyage.

La figure couturée et boursoufflée de la mendicante exprima l'étonnement le plus vif.

La figure couturée et boursoufflée de la mendicante exprima l'étonnement le plus vif.

— Ne le saviez-vous pas? demanda Francette étonnée.

— Non! répondit la tête qui semblait trop lourde pour le corps.

— Peut-être est-elle partie la nuit?

— Non? fit encore la tête, mais plus énergiquement.

— Non? répéta Mlle de la Moulzie dont l'étonnement grandissait, mais, alors, la, Goélette, où pensez-vous qu'est Mlle Stevens?

La main, cette fois, répondit: elle donna un tour de clef à une invisible serrure.

— Séquestrée? pensa Francette en se souvenant de ce que lui avait rapporté Peyronne. Voilà qui serait grave et mériterait d'être éclairci!...

Elle ne voulut pas insister davantage. Il lui répugnait de s'imiscer dans les affaires des autres et, après un geste d'adieu vers sa compagne, dont les yeux exprimaient l'irritation sourde de n'avoir pas été comprise, elle gagna l'escalier qui descendait à la chapelle.

Le petit sanctuaire était vide. Il sentait les fleurs fanées et les pierres salpêtrées, et aussi une odeur de varech qui venait de la mer par un vitrail ouvert, celui, sans doute, par lequel les yeux qui voyaient trouble croyaient apercevoir la lumière des morts.

Francette piqua son cierge allumé sur

l'if, couvert de taches de cire, qui était placé devant la statue, puis agenouillée, la tête entre les mains, elle s'absorba dans sa prière.

— Mon Dieu, pardonnez-moi. Dans la joie de posséder mon fiancé, j'ai trop oublié mon frère. Je l'ai laissé seul... Et alors, sur lui, la tristesse est tombée. Le découragement l'a enveloppé... Mais, désormais, je veux essayer de ne plus être égoïste, de me partager entre les deux grandes affections de mon cœur... Et vous, ma Mère, vous m'aidez dans cette tâche, puisque notre Mère de la terre n'est plus là. Je vous en prie... Soyez secourable à celui qui vous prie par ma bouche... Eclairrez-le... Guérissez-le... Rendez-le à la France...

Elle oubliait le temps. Les bruits qui arrivaient jusqu'à elle, grondement de la mer, abois de chiens, cris joyeux d'enfants, même le crépitement plus proche des cierges, tout lui paraissait lointain comme faisant partie d'un autre monde.

Sur ses lèvres, les mots se pressaient, jaillis tout droit au cœur.

— Mère du Ciel, protégez mon fiancé... Ouvrez les yeux à ceux qui ne croient pas. Qu'ils reconnaissent et qu'ils adorent la Lumière du monde.

Soudain elle tressaillit. Quelqu'un lui avait effleuré l'épaule.

Elle se redressa, d'un geste qui trahissait le réveil brusque, presque l'effroi : Gudule était debout près d'elle et, dans le châle de laine noir qui l'enveloppait, comme un voile de religieuse, son beau visage ressortait effroyablement pâle.

— J'ai besoin de vous parler, murmura-t-elle.

— Voulez-vous que nous sortions ? balbutia Francette.

— Non... Restons ici... Dieu seul doit nous entendre.

Elles ne changèrent pas leurs positions ; Mlle de la Moulzie, à genoux ; Gudule, debout et rigide.

— Il faut que vous décidiez votre famille à quitter le Paradis, commença celle-ci très bas.

— Pour quelle raison ?

— La vie de votre frère n'y est plus en sécurité.

Francette devint aussi pâle que son col de Linon.

— Mon frère ? Ce n'est pas possible ? Expliquez-vous, Mademoiselle ?

— Je ne le puis pas... Et, à vous parler comme je le fais, je risque ma vie, et même celle d'une autre personne... Mais mon devoir est de vous avertir. J'ai déjà prévenu votre frère... trois fois... Il a tellement l'habitude du danger qu'il n'a pas tenu compte de mes avertissements... Vous, au moins, vous tremblerez pour lui... vous vous m'écouteriez... Inventez des prétextes, s'il le faut, mais partez, et le plus tôt possible !...

— Mademoiselle, vous m'épouvantez !... Ne pouvez-vous me donner d'autres éclaircissements ?

— Non, je ne le peux pas !... Plus tard, peut-être, vous comprendrez... Et alors, votre pitié remontera vers moi...

— Mais si nous partons, n'en devinera-t-on pas la cause de votre départ ? N'en souffrirez-vous point ?

— On ne peut se douter que je vous ai prévenue... C'est pourquoi je vous supplie de ne pas répéter à âme qui vive notre entretien d'aujourd'hui...

— Quoi ? Pas même à mon frère ? Sans lui, cependant, je ne puis guère agir...

— Soit ! parlez lui ! Dites que dans mon intérêt, il faut que vous quittiez la villa, que votre présence est pour moi un danger perpétuel...

— Un danger ? Mais pourquoi ?

— Je vous répète qu'il m'est impossible de vous répondre... Mais vous aimez votre frère, n'est-ce pas ?

— Oh ! combien !...

— Alors, vous comprendrez mon angoisse quand je vous dirai que c'est aussi

pour mon frère que je tremble... Si l'on pouvait supposer que je vous ai avertie, il payerait pour moi et avant moi!... Si loin qu'il soit, une terrible vengeance l'atteindrait... Oh! tenez! Rien que de penser à ces choses, il me semble que ma tête s'égarer... Priez pour nous!... Priez beaucoup...

— Tout de suite! murmura Francette, bouleversée par la pauvre voix de détresse. Et avec vous!...

Elle s'agenouillèrent côte à côte sur des draps; Mlle de la Moulzie commença l' Ave Maria.

Gudule répondait avec une feureur qui trahissait l'angoisse de son âme...

— Notre-Dame de Lumière! protégez-nous... Protegez nos frères...

La Vierge souriait; l'Enfant Jésus présentait le Soleil d'or qui chasse les ténèbres. Tout était si calme que, du hameau des Moines blancs, montaient des voix joyeuses d'enfants, peut-être les petits Marville qui jouaient à la guerre.

Francette se releva la première.

— Rentrez-vous avec moi? demanda-t-elle.

— Non... Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble...

— Sans attendre, je vais tout confier à mon frère.

— Ne lui confiez rien dans la maison ni dans le belvédère... Emmenez-le jusqu'au banc qui est sous les lauriers roses... Et parlez bas... Il y a des oreilles partout...

Mlle de la Moulzie sortit de la chapelle, si bouleversée que ses jambes fléchissaient sous elle. Une faiblesse soudaine l'avait prise, et, pourtant, elle était forte; ses parents l'avaient habituée à maîtriser ses nerfs, à dominer ses impressions, mais la situation imprévue dans laquelle elle se trouvait jetée lui paraissait si difficile, si inquiétante, qu'elle se demandait comment elle en pourrait sortir.

La Goëlette était assise sur les marches du Calvaire. Les grappes de médailles qui pendaient de son éventaire scintillaient

aux derniers feux du couchant. Elle ne dit point qu'elle avait vu Mlle Stevens. A peine tourna-t-elle la tête pour saluer la passante. Entre ses doigts tordus, les grains de son chapelet glissaient.

Avant de franchir le mur d'enceinte. Francette s'arrêta pour humer l'air, alléger le poids lourd qui chargerait sa poitrine.

Le calme de l'heure qui voit descendre le soleil sur l'horizon, les voiles blanches regagnant le port, jusqu'à la brise douce sur les herbes sèches, tout l'apaisa. Elle se demanda si vraiment elle devait prendre au sérieux les paroles tragiques de Gudule.

Juliana n'assurait-elle point que le chagrin avait dérangé la raison de sa jeune maîtresse, et celle-ci n'avouait-elle pas, elle-même, que, par moments, sa tête s'égarait.

Peut-être s'imaginait-elle alors qu'elle était persécutée, et cette obsession devenait si vive qu'on était obligé de l'enfermer.

Oui, ce devait être cela, et rien que cela!

Pourtant, Francette crut de son devoir de parler de sa recontre à son frère. A peine de retour au belvédère, où Mme d'Orgéac tricotait près de ses petit-fils, elle dit:

— Geoffroy, tu n'as pas marché aujourd'hui. Ce soir, le temps est exquis. Viens avec moi... Jusqu'au dîner nous nous promènerons sur la terrasse.

Il ne prit pas ses béquilles, rien qu'une canne, et, doucement, elle l'entraîna vers le banc des lauriers roses.

— Asseyons-nous ici, conseilla-t-elle.

— Oui, on y est bien, acquiesça le jeune enseigne. S'il fallait partir d'ici avant le temps, ce serait grand dommage!

— Et, cependant, qui sait? Les événements nous y forceront peut-être... Dans le Paradis le serpent s'est glissé!

Il la regarda dans les yeux.

— Ah ! toi aussi, tu te doutes de quelque chose ?

— Je ne me doutais de rien, mais on m'a avertie...

— Qui donc ?

— Mlle Stevens... tout à l'heure... à la chapelle... En quelques mots rapides, haletants, elle raconta l'étrange entrevue.

— Mlle Stevens... tout à l'heure... à la chapelle...

En quelques mots rapides, haletants, elle raconta l'étrange entrevue.

— Que devons-nous croire ? conclut-elle. Ne serions-nous pas en présence d'une invention de cerveau enfiévré ?

Geoffroy secoua énergiquement la tête.

— Quoi ? tu penses que c'est vrai ?

— Absolument !

— Mais sur quelle base repose ta conviction ?

— Sur un fait très réel... Juliana est une espionne au service de l'Allemagne !... Peut-être même faisait-elle partie de la bande Kirschhofen ?

— Ce n'est pas possible !

— J'en ai la certitude !... Croyant prendre les papiers de notre père, elle a pris, dans mon tiroir, le pli fictif que j'y avais laissé comme appât. Tony l'a vue. Il faisait le guet...

— Mais, alors, il faut la dénoncer... Et tout de suite !...

— C'est mon intention... Seulement, comme elle doit avoir des complices, il convient d'agir avec prudence.

— Ce sont sans doute ces complices qui effrayent la pauvre Gudule : elle craint des représailles.

— Je crois possible de les lui épargner... A Brest où je compte aller d'ici quelques jours, sous un prétexte quelconque, le service du contre-espionnage, me renseignera sur la meilleure façon de procéder. Cette Juliana va souvent à Languerneau. On pourrait la filer, savoir ce qui l'attire là-bas et réparer l'agent auquel elle porte ses renseignements...

Tiens ! Peut-être ce pâtissier, soi-disant Suisse, où Lina raconte que l'on fait de longues stations. En les arrêtant simultanément, ils n'auraient pas le temps d'achever leur oeuvre mauvaise, et Ghislain Stevens serait épargné...

— La pauvre Mme Stevens tombera de son haut, quand elle apprendra quelle vipère elle a réchauffé à son foyer. Elle a tant de confiance dans sa domestique. Hier, encore, elle nous disait que jamais elle n'avait été mieux servie, et, les larmes aux yeux, elle ajoutait même que depuis le début de la guerre, Juliana, connaissant leur situation difficile, refusait de recevoir ses gages...

— Elle n'a pas besoin d'argent, en effet. Il lui en arrive d'autre part.

— Il faut qu'elle soit bien habile pour avoir trompé ainsi ses maîtresses ; mais, ce qui m'étonne, c'est que Mlle Stevens n'ait pas ouvert les yeux de sa mère.

— Evidemment, elle redoute les maladresses de celle-ci, maladresses qui pourraient avoir une répercussion grave.

— Oui, tu as raison, je vois la scène d'ici : "Mais tu rêves, ma petite Gudule... Juliana est la plus honnête femme de la terre... Vraiment le chagrin te trouble l'esprit..." Elle irait répéter ce qu'il ne faut pas dire... Alors, Gudule se tait, et peut-être a-t-elle raison ! On ne l'écouterait pas plus que la pauvre Cassandre du siège de Troie... A nous de l'aider et de la défendre dans la mesure de nos moyens ! Et, d'abord, es-tu d'avis que nous quittions le Paradis ?

— Je suis d'avis que'en mon absence, vous ne restiez pas seuls ici. Donc, quand je partirai pour Brest, arrange-toi pour Peyronne — Je me charge de Nadalou — chez cette amie de Kerhuon, dont grand-mère parlait, l'autre jour, qui l'invitait à passer quelque temps chez elle. J'ai bien vu que tu ne donnais pas dans le projet, à cause de la présence d'Avit à Saint-Guirec.

mais à présent, j'exige que tu sois consentante.

— Je ferai tout ce que tu voudras... Je tremble tellement pour ta vie... Sens plutôt comme mes mains son froides...

— Ne te tourmente pas, petite... Tout ira bien!

— Il est si terrible de se dire: "Dans l'ombre, près d'ici, il y a un être malfaisant qui veut male mort à mon frère, parce que celui-ci est officier français." Depuis une heure j'ai pensé à mille choses... à l'escalier effondré, au cacao suspect, surtout à ta convalescence arrêtée... Et je n'ai plus qu'un désir: quitter ce pays!

— N'en laisse rien paraître! recommande Geoffroy. Il ne faut pas que Juliana puisse se douter de nos soupçons.

— Tu peux être tranquille... Désormais je me méfierai de tout, du vent qui passe de la mouette qui se pose, voire des coquelicots qui bordent le chemin!... Je me répéterai sans cesse: "Quelqu'un que je ne vois pas épie mes gestes, mes paroles..." Grand-mère surtout doit fournir de la copie. Elle répète à tous propos: "C'est l'avis de Geoffre... Geoffre m'a expliqué que..." Bref, pour peu que Juliana te confonde avec le généralissime, elle accumule les notes!

L'enseigne se mit à rire, et Francette l'imita. Leur jeunesse avait besoin d'échapper aux idées sombres.

— Ce qui m'horripile, reprit la jeune fille, c'est de ne jamais voir qui m'écoute...

— J'ai en partie éclaircie le mystère. La villa a été construite sur les substructions de l'ancienne abbaye, des souterrains qui devaient se prolonger dans la campagne et permettre, en cas d'agression, d'échapper à l'ennemi ou de se ravitailler... Ces souterrains existent toujours. M. Stevens les a convertis en caves, en château d'eau, et il a dû y entasser beaucoup de réserves. On y accède par des escaliers dérobés. L'un d'eux se trouve derrière la porte du pseu-

do-placard de ma chambre. Tony l'a entrevu le jour où, caché sous la table à toilette, il guettait Juliana qui est entrée par là...

— C'est donc pour cela que, dans toutes les chambres, tu as fait mettre l'armoire à glace devant les placards...

— Justement...

— Je t'en remercie... car, maintenant, je n'oserais plus dormir si les portes mystérieuses n'étaient pas condamnées. Il me semblerait toujours que cette femme va paraître avec sa chèvre... Tiens! cette chèvre, je m'en méfie aussi! Pourquoi est-elle dressée à marcher de façon si singulière? Ne servirait-elle pas de signal?

— Voici que ton imagination trotte!

— Dame! Ce n'est pas étonnant!... Tout est étrange autour de nous... Ainsi, je t'avoue que la conduite de Mme Stevens me semble bizarre; pourquoi raconte-t-elle que sa fille est absente lorsque celle-ci ne l'est pas? Pourquoi baptise-t-elle placards ce qui n'est peut-être partout qu'escaliers?

— Pour sa fille, je suppose qu'elle la dit absente lorsque Juliana lui persuade que les idées de la pauvre enfant s'égarèrent... Quant aux placards, elle se méfie de ses locataires. M. Stevens possédait une immense fortune. Il se peut que les souterrains renferment des objets précieux qui pourraient exciter la convoitise de certains... Je le croirais d'autant plus volontiers que grand-mère, nous racontant sa première entrevue avec notre propriétaire, a insisté sur le désir de celle-ci de ne louer qu'à des gens ayant de sérieux répondants.

— En effet... Et je commence à débrouiller le fil... Juliana, qui a la confiance absolue de sa maîtresse, profite des circonstances pour pratiquer en toute sécurité l'espionnage...

— Même au belvédère, elle nous épie, paraît-il.

— Je me demande par où par exemple...

— Il faudra étudier cette question... En attendant, voici l'heure du dîner... Ne fai-

sons pas attendre grand'mère... Et surtout qu'elle ne se doute de rien... Petite soeur, je compte sur ta discrétion...

La jeune fille releva fièrement la tête.

— Oh! tu peux être tranquille... Personne ne saura rien... Pas même Avit!... Et j'y aurai du mérite! Car, certainement, il me reprochera de l'abandonner et je ne pourrai pas me défendre!

A petits pas, ils regagnèrent le belvédère. Geoffroy s'appuyait sur sa soeur.

Entre eux, il ne fut pas question d'avantage de Gudule. On eût dit que l'enseigne évitait même d'en parler. Pas une seule fois il n'en avait prononcé le nom. Mais Francette comprit au léger tremblement des lèvres qu'il y pensait et qu'il souffrait de ne pouvoir plus efficacement protéger la jeune fille.

“Mon Dieu! pensa-t-elle, pourquoi nous avez-vous menés ici?”

Le dîner fut servi. Et le soir, l'amiral vint faire un bridge. Quand il se retira, du brouillard traînait sur la côte.

— Une bonne nuit pour les contrebandier! déclara-t-il de sa grasse voix grondeuse.

— Oui, répondit Tony qui l'accompagnait jusqu'à la grille. Le père Marville est de service. Il fera bien d'ouvrir l'oeil...

## XX

### LA TRAHISON DE L'OMBRE

Geoffroy ne put s'endormir: les yeux ouverts dans l'obscurité, il tournait et retournait le problème éternel que sa poitrine sa conscience.

“Dois-je partir comme elle le conseille mais alors brusquer la dénonciation, ou bien dois-je attendre, recueillir plus de documents?...”

Était-ce la fatigue de l'insomnie? Soudain, il lui sembla que quelque chose d'éblouissant passait devant ses yeux. Pourtant jamais Frinandour et encore moins

Kermaria n'envoyait jusqu'à son lit leurs larges ondes, et, du reste, en cette nuit de brume, les phares devaient être à peine visibles: quant aux clartés insolites de la chapelle, elles n'eussent pu arriver jusque-là...

Le jeune officier pensa avec douleur que son cerveau restait faible, sujet à des accidents imprévus et bizarres. Ses oreilles bourdonnaient. De nouveau, il lui semblait entendre un clapotis léger comme un bruit de rames qui battent l'eau.

Il se redressa, et, à ce moment précis, la sonnette de la grille qui aboutissait à la cuisine, tinta faiblement. Il était une heure.

Geoffroy se vêtit, chercha ses béquilles. Personne n'avait bougé dans la maison.

Les jeunes dormaient trop profondément et les vieux avaient l'oreille dure.

Geoffroy prit le revolver qui était toujours sur une table près de lui, et, en évitant de faire jouer trop violemment les verroux et les clefs, il gagna le jardin par le salon...

“Qui vais-je trouver derrière la grille? pensa-t-il?”

Des idées folles lui traversaient l'esprit. Il voyait son père venu en permission extraordinaire... Ou bien encore Gudule implorant sa protection!

Sa main tremblait quand il ouvrit: une forme petite, contrefaite, était assise sur la borne. Il la reconnut dès qu'elle bougea: la Goélette!

Sans en demander la permission, la mendicante entra, et saisissant la main du jeune officier, elle l'entraîna vers le chêne vert, tordu comme un géant qui se débat.

Puis son index noueux montra la grève des Pierres-Noires,

Des hommes chargés de caisses, de tonnes, de bidons, sortaient de la partie des souterrains que Mme Stevens appelait le garage d'automobile et se dirigeaient vers l'embarcadère; d'autre remontaient, les mains vides...



D'une charrette arrêtée sur le bord, on déchargeait du pain, de la viande. Des formes de barques se distinguaient dans le shenal.

Il y avait peu de bruit, de paroles, rien que des ordres brefs dans une langue étrangère, langue du nord, parlée par des neutres, qui, sans doute, à l'insu de leur gouvernement, se vendaient à l'Allemagne.

Dans l'air flottait une odeur violente qui ne ressemblait nullement à celle que, parfois, le jeune officier avait respiré la nuit et qu'il n'eut pas de peine à identifier. Les tonnes, les bidons devaient être pleins de gazoline.

Ce fut pour lui une révélation. Tony avait vu juste : la villa du *Paradis* servait de base de ravitaillement aux sous-marins à l'affût sur la grande ligne de Cherbourg à Plymouth ou à Brest.

"Que fait donc Marville ? pensa l'enseigne. Tout se passe sous son nez et il ne s'aperçoit de rien ? Serait-il traître lui aussi ? Ou plutôt sous l'influence du philtre de Juliana, dormirait-il ?"

Et il se le figura, dans son abri, ramassé sur le sol, un fusil entre les jambes, la bouche entr'ouverte, assommé par le sommeil, pendant que, tout près de lui, dans l'ombre, l'ennemi accomplissait son oeuvre de ténèbres.

La Goélette n'avait pas lâché la main de son compagnon. Tout à coup, elle la serra fortement : une femme, enveloppée d'une cape, Juliana, sans doute, venait d'émerger du souterrain, et du geste, elle semblait presser les travailleurs.

Evidemment, on craignait une surprise, peut-être le réveil de ceux qui dormaient là-haut.

La porte du garage se referma. Sans bruit la charrette tourna pour reprendre la route ; les rames frappèrent l'eau. Dans la brume on ne distingua plus rien.

La femme alors remonta l'escalier. Dans le pavillon, tout était noir ; on y dormait,

bercé par l'assurance que les bruits entendus ne provenaient que d'honnêtes départs pour la pêche.

Cependant, une sorte s'ouvrit et une frêle silhouette se montra qui se risqua dehors après avoir regardé à droite, puis à gauche.

Geoffroy reconnut Lina, et, d'abord il trembla pour elle. Qu'advient-il si Juliana se voyait découverte ?

Doucement, il arma son revolver, prêt à défendre l'enfant qui, à petits pas prudents, se rapprochait de l'escalier.

Mais, à sa grande surprise, elle parla :

— Maman, demanda-t-elle en allemand, est-ce le moment ?

La femme qui montait avait le pied sur la dernière marche ; elle rejeta son capuchon : Geoffroy reconnut Mme Stevens...

Il eut un geste si brusque que, sans la Goélette qui, fortement, lui saisit le bras, peut-être se fût-il trahi.

Haletant, il se pencha pour mieux entendre la réponse, en allemand aussi.

— Oui, disait-elle, c'est le moment... N'allume que le feu des Pierres-Noires, cela suffira... Et si on l'aperçoit du large, comme il est en alignement avec la chapelle, les naïfs croiront encore que ce sont les cierges des morts. Pendant ce temps, Juliana remettra tout en place en bas.

Les deux femmes s'éloignèrent... L'enseigne voulut les suivre.

La Goélette encore l'arrêta et, du doigt, montra que, de cet endroit, on apercevait l'oignon vitré du belvédère ouest.

Quelques minutes, puis, à deux reprises la mer fut éclairée par une lueur subite qui s'éteignait aussitôt.

Oh ! cette fois, il ne pouvait y avoir de doute ! Cette lueur ne jaillissait pas de Kermaraia ni de Frinandour, encore moins de la chapelle de Saint-Guirec ; elle sortait de la Villa même, et, sans doute, elle était un signal pour les sous-marins attendant au large, pour le chalutier suspect qui, déjà, les barques devaient avoir re-

joint. Elle signifiait: "Tenez-vous prêt. L'opération s'est faite dans d'heureuses conditions..."

Geoffroy serra les poings si fort que ses ongles pénétrèrent dans les paumes; il ne sentait pas la fraîcheur pénétrante de la nuit: une seule idée était en lui:

"Mme Stevens est la complice de sa servante..."

Comment pouvait-elle trahir de la sorte le mari à l'âme si belle, si généreuse, dont, à l'époque, tous les journaux avaient déploré la fin misérable et glorieuse.

Était-ce pour de l'argent ou par esprit de race?

Le jeune officier inclinait vers cette dernière hypothèse. M. Stevens avait cru que sa femme oublierait sa première nationalité et il s'était cruellement abusé. Non seulement, elle ne l'avait pas oublié, mais encore elle continuait de la servir au détriment de la France dont elle était l'hôte, de la Belgique qui l'avait si longtemps choyée.

Une pareille conduite était indigne et méritait un prompt châtiment, mais au moment de prononcer les mots qui déclancheraient la punition méritée, Geoffroy sentait en lui une hésitation qui le torturait.

C'est qu'il pensait à Gudule, Gudule l'innocente, mais qui, pourtant, était la fille de Mme Stevens...

Si sa mère était déshonorée, elle le serait aussi, et c'était ce calice qu'elle avait essayé d'écarter de ses lèvres lorsqu'elle suppliait Francette de partir et de se taire.

Se taire, Geoffroy ne le pouvait plus!

Dans la nuit, il lui semblait voir les dernières lignes de la lettre de sa mère: "Je sais que tu feras ton devoir, même si ton coeur devait en saigner..."

D'abord, en lisant cela, il avait pensé: "Le devoir m'a toujours été doux... Et c'est avec ivresse que je sers la France."

Mais, à présent, il comprenait... Et l'on

eût dit que la morte bien aimée avait deviné le combat qui se livrerait dans l'âme de son fils. D'avance elle avait trouvé les mots qui, chez lui, atteindraient la source profonde.

Sous la pression toujours forte des doigts nouveaux de la Goélette, le jeune homme s'affaissa sur le banc de pierre qu'abritait l'arbre tragique, et, le coude sur le parapet, le front dans la main, il fut heureux de la nuit qui empêchait de voir ses larmes.

Des pas grinçèrent sur le gravier de l'allée. Sa besogne faite, Mme Stevens regagnait le pavillon.

Derrière elle, les verroux se tirèrent.

Alors, seulement, la Goélette desserra son étreinte, et se penchant vers son compagnon, elle fit des gestes qui semblaient dire:

— A présent, tu as vu... Tu agiras... Moi je voyais bien, mais que pouvais-je... On ne me comprenait pas...

Et, comme pour continuer son oeuvre d'éclairement, elle montra qu'elle voulait pénétrer dans la maison.

Geoffroy mit un doigt sur ses lèvres:

— Tu ne feras pas de bruit?

— Non, répondit la pauvre tête lourde.

Ils gagnèrent le salon par où le jeune homme était sorti. Et quand ils furent entrés, derrière eux, Geoffroy laissa retomber les grands rideaux, pour que, dehors, aucun rayon ne filtrât.

Alors, seulement, il tourna le bouton électrique.

Le portrait, en cadré de bois noir comme d'une bordure funèbre, apparut si vivant que la mendicante fut attirée vers lui. Elle se planta devant pour le considérer. Geoffroy le regardait aussi.

Il devinait ce qui avait dû se passer dans la jeunesse de cet homme que, jamais, un soupçon n'avait terni.

Un jour, au cours d'un voyage au bord du Rhin ou ailleurs, il avait rencontré une jeune fille blonde, aux yeux bleus, dont

son cœur s'était épris. Malgré la religion et la race différentes, et peut-être avec l'espoir de gagner son âme, il l'avait assise à son foyer, et, si épais était le bandeau posé sur ses yeux, qu'il n'avait pas deviné le démon que cachait l'enveloppe angélique.

Sur sa prière, il avait fait construire une villa à l'endroit qu'elle avait choisi. Et, comme il n'y était jamais venu, elle avait pu agir selon son bon plaisir.

C'était à son insu que des souterrains s'enchevêtraient sous la maison et bien au-delà, à son insu qu'ils s'étaient remplis de mystérieuses réserves, à son insu qu'au sommet des belvédères, des signaux coupables avertissaient l'ennemi.

Son nom respecté de grand patriote, ne servait qu'à couvrir l'infâmes agissements.

Et, maintenant, Geoffroy comprenait, dans son entier la souffrance de Gudule : elle était arrivée de chez sa marraine, ne sachant rien de ce qui se passait au *Paradis*.

Peu à peu, elle avait dû surprendre les louches agissements de son entourage, et, sans doute, essayer de s'y opposer.

Elle était d'une autre race ; elle pratiquait la religion de vérité et d'amour.

Pour qu'elle ne dise rien, sa mère, alors, l'avait presque sequestrée, la gardant à vue, ne la laissant pas communiquer avec les étrangers.

Mais, pourquoi n'avait-elle pas fermé le chemin qui menait à la chapelle de N.-D. de Lumière ?

Ignorait-elle donc ce couloir mystérieux ?

Et alors, pourquoi la jeune fille n'avait-elle pas profité de cette ignorance pour s'évader ?

En quelques minutes, elle eût été en sûreté, sous la protection du maire de Saint-Guirec, et, puisqu'elle était majeure, elle eût pu, par son travail recouvrer l'indépendance.

Ce n'était pas l'énergie qui lui manquait : elle avait dans les yeux la même

flamme qu'on voyait aux de son père.

Evidemment, le sentiment qui l'avait arrêtée, c'était crainte d'attirer l'attention sur sa mère et sa soeur.

Ne voulant pas les livrer à la justice militaire, elle s'était contentée d'avertir celui dont la vie était menacée, et maintenant, de peur qu'il ne parlât trop haut, elle lui criait :

"Épargnez-moi... Épargnez mon frère... Nous serons les premières victimes de leur colère."

"Comment cette femme pourrait-elle sacrifier sa fille, son fils ? pensa Geoffroy. Lui encore est peut-être l'enfant d'un premier mariage... Elle a pour lui un cœur de marâtre... Mais elle... elle..."

La Goélette continuait le tour du salon. A présent, elle tenait la photographie de Gudule, et du geste, elle indiquait qu'elle ressemblait au portrait de Weerts. Elle la baisa ensuite et la remit sur la cheminée.

Alors, délibérément, comme quelqu'un qui sait où il va, elle tourna le bouton de la porte menant au corridor. Boche dormait. Il commença à gronder. Son maître dut le calmer par des caresses.

La mendicante avait gagné la cuisine et, déjà, sans tâtonner, elle avait trouvé le commutateur.

L'horloge aux tulipes apparut, marquant le temps par les oscillations de son lourd pendule de cuivre.

La Goélette frappa sur la caisse peinte. — C'est là ! semblait-elle dire.

Geoffroy se courbait difficilement. Il fit cependant un effort pour examiner la curieuse gaine. On n'y voyait aucune moyen d'ouverture.

La Goélette frappa encore sur le bois fleuri.

J'en suis sûre... C'est là ! signifiait le geste.

Le jeune officier n'essaya plus de comprendre : il se sentait terriblement las.

— C'est bien, répondit-il, je te remercie,

la Goélette... A présent, laisse-moi te reconduire à la grille.

En même temps, sa main remontait à son gousset. Elle l'arrêta.

"Non, non, je ne veux pas! disait le geste."

Et le doigt tordu indiqua alors la bouche veuve de la langue. Dans un éclair, Geoffroy comprit: la Goélette en voulait à l'ennemi qui lui avait pris sa mère et fait d'elle une infirme. Elle cherchait une revanche!

Satisfaite d'avoir été comprise, elle claudiquait maintenant vers la porte. Geoffroy la suivit. Dans la nuit, à peine distinguait-on sa silhouette bizarre: on eût dit l'un de ces gnomes des vieux contes, qui sortent de leurs creux de rochers pour se mêler aux affaires des humains.

Sur le seuil, elle se retourna, mit un doigt en croix sur les lèvres, puis indiqua un point dans l'espace. Un train passait, filant vers Brest. On entendait son roulement lointain.

Le jeune officier comprit l'ordre qui lui avait été donné: il ne devait pas plus longtemps reculer devant la dénonciation nécessaire.

— Les coupables seront punis, promit-il. Dors tranquille, la Goélette.

A bout de forces, il regagna le salon. Le lustre de Bohême était resté allumé; il accrochait des luisants aux titres dorés des partitions de Wagner.

Sur la cheminée, la photographie de Guldé souriait.

Oui, elle ressemblait à son père. Comme lui, elle devait avoir le culte de la vérité et de la justice et elle avait été bonne et secourable pour le peuple d'ouvriers dont il était le chef et la Providence.

Du côté de sa mère, elle n'avait rien pris. La mentalité allemande lui faisait horreur, et cependant, elle en subissait le joug.

Oh! comme elle devait souffrir, et comme, dans l'avenir elle souffrirait encore:

on l'arrêterait; on l'interrogerait, on la laisserait en surveillance, malgré tout ce que ses amis pourraient dire en sa faveur.

Elle avait trop longtemps vécu dans un milieu suspect.

On la soupçonnerait.

Peut-être serait-elle envoyée dans un camp de concentration.

"Et ce sera moi qui l'y enverrai! pensa Geoffroy avec désespoir."

Il reposa la photographie sur le marbre de la cheminée, puis se laissant couler sur le canapé, le front contre les coussins, il pleura comme il n'avait pas osé le faire devant la Goélette. Il pleura le bonheur entrevu qu'il abritait sous les mimosas du Mourillon ou du vieux chêne de la Moulzie, et il eut honte de pleurer à une heure où toutes ses pensées eussent dû appartenir à la France.

*"Tu feras ton devoir toujours, même si ton coeur devait en saigner..."*

Il lui semblait que sa mère était là, près de lui, qu'elle répétait la recommandation suprême.

L'illusion était si forte qu'il se surprit disant presque haut: "Mère, ne crains point... Ton fils fera son devoir..."

Mais, en attendant, ne pouvait-il laisser saigner son coeur? Il était si affreux de se répéter:

*"Celle que j'aime est la fille d'une espionne. Toute la vie, elle portera cette tache au front..."*

Et son imagination surexcitée lui représentait dans toute son horreur ce qu'était cette femme qui, sous des dehors doux et honnêtes, cachait une âme cruelle et sans foi.

Près du mari qui croyait en elle, elle avait préparé l'envahissement de la Belgique: dans la villa dont il lui avait permis de coûteux caprice, elle avait tramé de coupables desseins contre la France.

La terrasse bétonnée, si joliment fleurie de plantes exotiques, était faite pour recevoir de l'artillerie lourde; les souterrains

ne devaient pas seulement servir de magasin de réserve pour le ravitaillement des sous-marins: ils devaient contenir aussi des armes, des munitions, en vue d'un débarquement ennemi, et peut-être s'étendaient-ils loin dans la campagne, jusqu'à la ligne de Brest, qu'ils eussent permis de surprendre et de capturer.

Ce n'était pas pour rien que des ouvriers, blonds ou roux, étaient venus du Nord, pour travailler à l'adduction des eaux et de l'électricité.

Sous ce couvert honnête, ils avaient organisé une véritable forteresse.

Grâce à eux cette nuit, un sous-marin ennemi avait reçu des forces nouvelles qui lui permettaient de poursuivre son oeuvre de destruction.

Ah! la Goélette avait raison! Il était temps, grand temps d'agir, de démasquer l'espionne qui se cachait derrière un beau nom d'honneur et de gloire.

Aucune considération particulière, si poignante qu'elle fût ne devait plus arrêter.

Il ne fallait même plus songer à ce cri qui avait bouleversé la sensibilité de Francette:

"Pour moi... pour mon frère... par pitié... taisez-vous!"

La pitié eût été une faiblesse. France d'abord! A l'heure actuelle, il ne pouvait exister d'autre devise...

Geoffroy se redressa en trébuchant, il essaya de se mettre debout. Il n'était pas encore en état de reprendre son épée, mais que la patrie fut plus grande et plus fière, il pouvait offrir son coeur comme une hostie sanglante.

Il n'hésita point.

"Demain, je partirai, décida-t-il."

Puis, retombant sur le canapé, il pleura encore...

## XXI

### L'ORDRE SUPRÊME

Le premier, Geoffroy descendit du bel-

védère, et, d'abord, il regarda la trappe:  
"Si je pouvais grimper là-haut! pensa-t-il."

Trop faible pour tenter l'escalade, il ne trouvait pas prudent de la confier à Tony. Maintenant qu'il connaissait mieux les aîtres de la maison, il se reprochait même d'avoir une première fois exposé son jeune frère.

"Par où peut-on nous écouter, se demanda-t-il."

En se souvenant qu'à plusieurs reprises Boche avait aboyé sans raison devant la clématie, et qu'un soir, il avait trouvé, piqué, dans le feuillage, une des roses de sang qui fleurissaient le mur du pavillon, il s'approcha du treillage pour le mieux examiner.

Les branches touffues écartées, il n'aperçut que le rocher contre lequel était appuyé le belvédère et il allait renoncer à ses recherches, quand Boche qui l'avait suivi et observait ses mouvements, aboya en remuant la queue.

En même temps il regardait son maître et ce regard semblait dire comme celui de la Goélette, la nuit précédente, devant l'horloge aux tulipes:

"C'est là! Je t'assure que c'est là!..."

Geoffroy écarta d'autres branches et, alors, à force d'attention, il finit par distinguer un étroit guichet, dont la couleur se confondait avec le granit et sur lequel se croisaient les lattis peints en vert.

Evidemment, ce guichet fermait une ouverture du souterrain. Au temps des Moines-Blancs, lorsque la terrasse n'était qu'un sentier en corniche sur la mer, c'était peut-être par là que les pauvres venaient recevoir une aumône ou une écuelle de soupe fumante, par là aussi que les pêcheurs apportaient aux religieux le poisson dont se nourrissait leur austérité.

Mme Stevens utilisait à présent le guichet pour espionner ses locataires. Gudu le savait et c'était par là qu'elle était venue jeter son premier avertissement.

Geoffroy laissa retomber les branches. Il était effrayé de l'étroitesse des mailles du filet tendu sur eux.

L'aventure qui leur arrivait représentait en petit la grande aventure où le pays était jeté...

Comme eux, la France avait eu confiance en ses voisins qui semblaient oublier les vieilles querelles pour venir, le sourire aux lèvres, s'asseoir à sa table.

Ils étaient si discrets, si peu exigeants, si serviables... Comment se serait-on méfié?...

Mme Stevens n'avait pas agi d'autre sorte: elle avait souri à ses hôtes; elle les avait entourés de prévenances. On avait dit: "Comme elle est bonne! Comme elle est douce!" Et cette bonté n'était que de la perfidie, cette douceur que de la haine déguisée...

Dans l'ombre, elle ne cherchait qu'à épier ceux qu'abritait son toit, à éteindre la mèche qui fumait encore, afin que jamais ne se rallumât la jeune force qui était destinée à la France.

"Quand aurons-nous écrasé cette puissance occulte qui nous opprime?" pensa Geoffroy avec colère...

Il lui tardait de voir paraître les siens pour leur annoncer son intention de prochain départ et les presser de partir avec lui.

Il ne voulait plus écouter son cœur qui lui disait: "Où est-elle? Ne souffre-t-elle pas? Ne payera-t-elle pas le première pour les coupables?"

Il ne voulait pas, et cependant, malgré lui, il songeait toujours à Gudule... Et cette obsession était infiniment douloureuse.

Soudain Boche aboya.

Tout de suite, Geoffroy pensa au judas dont il avait surpris le secret. Si Mlle Stevens ou Juliana était derrière, il ne fallait pas, en écartant la clématite, leur montrer qu'il connaissait la mystérieuse ouverture.

Donc, il prit un livre. Mais son cœur

battait: il ne comprenait pas le sens des caractères.

De nouveau, Boche aboya et, alors une voix haletante balbutia:

— M. de la Moulzie, êtes-vous là?

En un seul élan de ses béquilles, il fut auprès du treillage, et, cette fois, sans hésitation, il écarta les branches flexibles.

La figure pâle de Mlle Stevens lui apparut. Derrière les lattis croisés, elle ressemblait étonnamment à cette jeune Carmélite de Dixmude, restée en prières dans une cave et que le jeune enseigne avait appelée par un soupirail pour l'arracher à la ville en flammes.

Elle haletait toujours.

— Je suis venue si vite, expliqua-t-elle. Juliana avait oublié de fermer une porte: j'en ai profité!... J'avais passé une nuit affreuse... Je songeais à ce que j'avais dit à votre soeur... Vous avez dû me trouver bien égoïste... Mais, à la pensée de perdre mon frère, le courage me manquait pour le sacrifice suprême... Et puis, on est faible quelquefois... J'avais peur aussi pour moi.

— Pour vous, que pouvez-vous craindre?

— Tout!

— Tout? Oh! votre mère ne serait pas si dénaturée...

— Ma mère? Quoi? N'avez-vous pas compris?... Oui, c'est vrai! vous ne pouvez pas comprendre! Tout à l'heure, je vous expliquerai... Pour le moment, le temps presse!... Juliana va peut-être revenir... Je ne vous dis que le nécessaire...

— Ne serait-il pas plus pressé de vous délivrer?

— Vous avez mieux à faire. Je viens d'apprendre une nouvelle qui m'a montré où était le devoir... A présent, il n'y a plus d'hésitation à garder... Mon frère et moi ne comptons plus... Notre intérêt doit céder devant l'intérêt de la France... Il faut que vous partiez... Et sans retard!...

— Qu'avez-vous appris?

— Tout à l'heure, Juliana est venue

m'apporter un morceau de pain pour le seul plaisir de m'annoncer que ce matin, entre quatre et cinq heures, à cinquante milles d'ici, un sous-marin allemand, l'U-16, a torpillé l'*Ibéria* qui serendait au Havre. Il y a onze cents passagers noyés! Le pendant du *Lusitania*!...

— Comment Juliana connaissait-elle déjà ce crime abominable?...

— Par le poste radiotélégraphique qui est caché dans le belvédère ouest. L'*Ibéria* implorait du secours... Et ici, on a ri de sa détresse, car cette détresse, on en était cause... Cette nuit, l'U-16 s'est ravitaillé au *Paradis*!... Il y a puisé une vigueur nouvelle... Vous comprenez, c'est horrible! Cela crie vengeance! Alors, je me suis échappée pour vous dire que je ne puis être plus longtemps complice du mal!... Ne songez pas à mon frère, ni à moi!... Agissez au plus tôt!... Il faut écraser le nid de vipères...

— Mais si nous vous écrasons du même coup...

— Je vous le répète... Ne songez plus à moi... Devant la Patrie, tout doit s'effacer...

— Laissez-moi vous sauver...

— Gardez-vous-en bien!... Toutes les ouvertures du souterrain sont reliées entre elles par un courant électrique d'une intensité formidable. L'imprudent qui voudrait pénétrer sans prendre les précautions nécessaires, ou fermer l'un des compteurs, serait immédiatement électrocuté... Ici, seulement, il y a un volet de bois qui permet d'ouvrir sans risques.

— Je prendrai toutes les précautions nécessaires, je vous le promets, mais il faut que j'entre dans le souterrain...

— Je vous le défends. Les coupables sont sur leurs gardes... Il y a des issues que j'ignore et par où elles s'échapperaient... Vous ne pourriez connaître leurs complices et tirer d'elles tout ce qu'il importe de savoir. Au contraire, il faut qu'elles ne se doutent de rien... Je ne vous con-

seillera même pas de fermer le compteur qui est à votre portée et que je vous indiquerai... Tout de suite, elles se méfieraient.....

— Mais, lorsqu'on les arrêtera, elles se débarrasseront de vous pour que vous ne parliez pas...

— Cette idée ne doit pas vous retenir... J'ai fait le sacrifice de ma vie... Je l'ai offerte à Dieu pour le salut de votre patrie et de la mienne.

Geoffroy se tenait accroché au treillage. Ses doigts tremblaient. Ce que Gudule lui disait, sa mère le lui avait dit déjà à l'heure où la mort approchait d'elle: "Tu feras ton devoir, même si ton cœur devait en saigner."

— Je vous obéirai, murmura-t-il. Mais ce sera dur!...

Dans le lointain, une porte battit.

— Quelqu'un! balbutia la jeune fille. Partez vite!... Et que Dieu vous garde!

Le volet de bois se referma et, devant les clématites qui frémissaient, Geoffroy resta comme étourdi, ne sachant plus regagner sa chaise-longue.

Boche aboya encore, puis satisfait d'avoir protesté contre des façons insolites, il vint se coucher à la place qu'il aimait, un large tabouret que Mme d'Orgeac mettait sous les pieds quand elle tricotait.

Nadalou parut, le plateau du courrier à la main.

En même temps, il apportait une nouvelle qu'il tenait du facteur.

— Monsieur Geoffroy, figurez-vous! On prétend qu'un sous-marin allemand a coulé un grand paquebot au large d'ici. C'est le sémaphore qui en a reçu l'avis par télégraphie sans fils!... Ah! les sales Boches! quand les punira-t-on comme ils le méritent!

— Bientôt! assura l'enseigne.

La voix était ferme, mais le timbre en paraissait changé.

— Monsieur se serait-il enrhumé? insinua Nadalou.

— Non... C'est le brouillard... Avec le soleil, cela passera... Nadalou, tu prépareras ma valise... Ce soir, nous partons ensemble pour Brest...

Le vieux domestique enlevait, du coin de son tablier, quelques grains de sable que le vent avait jetés sur les livres épars. Il s'arrêta surpris :

— Monsieur aura la force d'entreprendre ce voyage? interrogea-t-il surpris.

— Il faut que je la trouve. On me convoque là-bas pour une visite médicale...

Francette arrivait, et Tony, et derrière eux, à pas plus pesants, Mme d'Orgeac. Geoffroy leur communiqua la nouvelle.

— A votre place, déclara-t-il ensuite, je profiterais de mon absence, pour aller à Kerhuon, chez Mme de Penfeld. Elle désire tellement votre visite!...

— Je ne demanderais pas mieux! balbutia la douairière, mais c'est Francette...

— Oh! moi, je veux bien! s'écria la jeune fille, fidèle à la parole donnée. Nous en profiterons pour faire un pèlerinage à N.-D. du Folgoët.

— Et Avit? interrogea la grand'mère étonnée, que deviendra-t-il, pendant ce temps?

— Il achèvera son travail. Hier, vous le voyez bien, bonne maman, il n'a pas voulu de moi...

Mme d'Orgeac se laissa convaincre: elle aimait les voyages, jouissant plus qu'un autre de tout ce qu'elle rencontrait. La pensée de revoir cette rivière de Kerhuon, au bout de laquelle on aperçoit la rade de Brest et l'ouverture du Goulet, renversa ses dernières hésitations.

Très joyeusement, elle boucla sa valise, et vers le soir, lorsque l'express de Paris passa à Languerneau, tous y montèrent, même Peyronne que Francette avait voulu emmener pour que, après N.-D. de Lumière, elle priât N.-D. du Folgoët de lui ramener son cher Janitou.

Tony aurait voulu suivre son frère; celui-ci n'y consentit pas.

— Obéissance et discrétion absolue, voilà ce que j'exige de toi, recommanda-t-il. C'est pour la France...

Et Tony n'insista pas davantage. De bonne heure, il avait été dressé à une exacte discipline.

De loin, Mme Stevens assista au départ de ses locataires. Elle se promenait le long du train, correspondance de Saint-Guirec. De menus paquets pendaient à ses doigts. L'un d'eux, noué, d'une ficelle d'or, devait venir de chez Pérucci, le pâtissier suisse de la grand'Rue.

Comme Lina, elle aimait à y faire de longues stations. Quelques personnes la saluèrent; elle répondit avec empressement et son sourire était très doux.

Le soir était déjà gris d'argent, seulement teinté d'un peu rose, lorsqu'elle reprit la route des Moines-Blancs.

Au bord du chemin, la Goélette assise égrenait son chapelet. Elle ne lui dit rien. Cette mendiante qui se faufilait partout lui semblait déjà assez indiscreète sans l'attirer davantage par de trop fréquentes charités.

Et Mme Stevens mit la clef dans la serrure, et, souriant toujours, elle regarda la maison aux volets clos.

Il ne lui déplaisait point, en ce moment, d'être seule maîtresse au *Paradis*.

## XXII

### L'HORRIBLE SOUPÇON.

En attendant d'être reçu par le Directeur du service de contre-espionnage, Geoffroy écrivait dans le salon de l'hôtel.

Sur une carte-postale, il envoyait à Avit, tous ses regrets de n'avoir pu lui serrer la main avant de partir et l'assurait de son prochain retour et de celui de Francette.

Autour de lui, un voyageur allait et venait.

Par moments, il soulevait un rideau de fenêtre, puis le laissait retomber, et l'on



devinait que son geste était machinal, qu'il n'avait rien vu et que, du reste, il ne se souciait pas de voir ce qui se passait rue de Siam.

Sans le regarder, à son agitation, on sentait qu'il y avait de l'inquiétude en lui, peut-être de l'angoisse: de toute sa personne se dégagait des effluves nerveux.

Elles atteignirent Geoffroy: malgré sa réserve habituelle, il releva le front.

L'inconnu était grand: il avait une longue barbe grisonnante. Ses vêtements étaient quelconques, — un complet gris, — acheté tout fait dans un grand magasin de confections, mais il leur communiquait de la distinction, non point, sans doute, cette distinction de race qui peut s'accommoder d'une intelligence médiocre ou d'un cœur étroit, mais cette distinction de l'esprit qui, partout, fait reconnaître les natures supérieures.

Les yeux surtout étaient prenants, des yeux de chef ou d'apôtre.

"Où ai-je rencontré cette figure? se demanda l'enseigne. Certainement elle a déjà croisé mon chemin."

Un mince ruban rouge se nouait à la boutonnière du veston.

"Ce n'est pas un officier de marine! pensa le jeune homme. Et cependant, je le connais très bien."

Il eut beau se creuser la tête: le souvenir après lequel il courait ne se laissa pas rejoindre, il se faisait l'effet de ces enfants qui, voulant saisir au passage une bulle de savon, restent consternés devant le joli ballon irrisé qui leur échappe pour s'évaporer dans l'air en fine poussière d'eau.

"C'est trop bête! pensa-t-il. J'en ai le cerveau fatigué."

Il consulta sa montre. Neuf heures quarante-cinq. Il n'avait qu'un quart d'heure pour se rendre à l'audience qui lui était assignée.

Il mit sa casquette, chercha ses béquilles, et se dirigea vers la porte.

Il se disposait à le franchir quand une

voix le rappela:

— Monsieur, vous oubliez cette carte...

La voix était ferme et sonore, elle correspondait bien à l'énergie des yeux.

Geoffroy revint sur ses pas pour prendre la carte et remercier l'inconnu. Celui-ci paraissait troublé.

— Monsieur, balbutia-t-il, je vous demande pardon... Par hasard, j'ai jeté les yeux sur l'adresse... Saint-Guirec!... Connaîtriez-vous cet endroit, Monsieur?

— J'y habite en ce moment...

— Dans ce cas, me permettez-vous de vous demander quelques renseignements?

— Très volontiers, monsieur, mais plus tard, après déjeuner... Pour le moment, je suis attendu...

— Moi aussi, j'ai un rendez-vous pour dix heures et demie. Au revoir donc, Monsieur. Je serai très heureux de reprendre cette conversation avec vous.

Geoffroy gagna les bureaux du contre-espionnage. En route, il pensa:

"Je me suis trompé... Je ne connais pas ce monsieur... Sa voix n'a éveillé en moi aucun souvenir... Quant à lui, il veut sans doute me demander des renseignements sur les locataires de villas... Je ne sais pourquoi je m'occupe tellement d'un incident très simple."

Dès qu'il eut fait passer sa carte on introduisit l'enseigne.

Le Directeur, un commandant à la rude moustache, lui dit:

Mr. de la Moulzie, vous nous arrivez tout auréolé de la gloire de Dixmude. Qu'apportez-vous à notre Service?...

Geoffroy s'assit et, en quelques mots très nets, mais sous lesquels on sentait l'émotion violente qui le secouait, il exposa la situation.

De temps en temps, celui qui l'écoutait jetait une note sur le papier ou posait une question brève. Il avait un regard incisif, embusqué sous d'épais sourcils. Lorsqu'il vous regardait en vous interrogeant, on

avait presque l'impression d'être soi-même un accusé.

— Alors, conclut-il, vous êtes absolument certains que vos propriétaires se nomment Stevens?

— Oh! absolument! Le maire de Saint-Guirec a entre les mains leurs actes de naissance.

Un sourire, à la fois indulgent et ironique, glissa sous la grosse moustache en brosse.

— Tous les mêmes, ces Français! Ils ne veulent pas croire au mal! Ne savez-vous donc pas, jeune homme, qu'il est relativement assez facile de se glisser dans la peau d'autrui... En temps de guerre sur-tout...

— Mais Mlle Stevens m'a parlé, avec des larmes, de son père, le député de Liège. Je vous affirme qu'à cette heure-là elle était sincère.

Le Directeur ne répondit pas: il sifflait en feuilletant des paperasses.

— Voici ce que je cherchais, annonça-t-il tout à coup: une lettre chiffrée, que j'ai reçue hier soir, et dont on a fait la traduction. Elle émane de notre agent de Languerneau et contient des renseignements qui pourraient bien compléter les vôtres... Ecoutez plutôt. "Nous avons enfin repéré le grand foyer d'espionnage de la ville: la Pâtisserie Moderne de la Grand'Rue où les officiers du dépôt, les baigneurs et les châtelaines du voisinage aiment à venir prendre une tasse de thé et manger des gâteaux. Le gérant de la maison se prétend Suisse, mais en réalité il ne serait qu'un Allemand naturalisé. Nous en avons maintenant la preuve absolue... Depuis une semaine, en effet, nous saisissons sa correspondance, et, ensuite, pour ne pas éveiller ses soupçons nous la réexpédions aux adresses indiquées. Il appert de notre enquête que Pérucci a pu dernièrement se procurer le carnet de campagne d'un officier supérieur et qu'il est en liaison étroite avec les sous-marins de la Man-

che. Il les aurait même ravitaillés de pain et de viande fraîche, et cela avec le concours de complices que nous n'avons pu découvrir encore, mais qui doivent être des femmes puisqu'il n'en parle qu'en disant *elles*.

"Un détail pourra nous mettre sur la bonne piste: les *elles* mystérieuses possèdent une chèvre qui, le jour, sert de signal sur la côte... Suivant qu'elle marche devant ou derrière sa gardienne, les observateurs du large concluent à la prudence ou la sécurité...

Geoffroy avait fait un brusque mouvement. Le Directeur enleva son lorgnon de presbyte pour le mieux regarder.

— Vous connaissez cette chèvre?

— Parfaitement! Elle appartient à Mme Stevens. Et c'est Juliana qui la conduit.

— Vous le voyez donc! Mon correspondant travaillé dans le même champ que vous... Et, c'est là que je voulais en venir, il va vous prouver que votre bonne foi a été surprise.

Il remit son lorgnon et continua de la voix inflexible du magistrat qui prononce un écrasant réquisitoire.

"Mais ce que nous a révélé de plus intéressant la correspondance saisie, c'est que les *elles* appartiendraient à la famille de William Kirschofen. L'une d'elles serait sa femme et aurait juré de le venger. Envoyez-moi vite des ordrs, avec tous les moyens d'agir. Je crois qu'il est temps, si nous ne voulons pas que les coquines nous glissent entre les doigts..."

Le directeur replia la lettre:

— Eh bien! demanda-t-il, qu'en pensez-vous?

Geoffroy était livide.

— Cette vision me paraît invraisemblable! balbutia-t-il.

— Pourquoi?

— Parce que M. le maire de Saint-Guirec possède l'acte de naissance de Mme Stevens? Or, elle y est portée comme étant

une demoiselle Weiss. Allemande, elle l'est jusqu'aux moelles, cela ne fait pas de doute, mais Kirschofen, c'est autre chose!...

— Eh bien, j'incline vers l'avis de notre agent qui, du reste, est un fin limier, connaissant plus d'un tour. Mme Stevens est parfaitement la veuve de Kirschofen. Cette maison que vous me décrivez ressemble étonnamment aux organisations fortifiées de Bréhat qui nous ont été dénoncées dans les premiers temps de la guerre. Cet homme-là avait le génie du mal. Il avait mis la main sur tout, en Bretagne et en Normandie. Rien que pour en avoir débarrassé la France, je vous aurais octroyé l'une des belles croix qui ornent votre poitrine... Donc, je poursuis mon raisonnement. Mme Stevens est sa veuve.

— Mais, alors, les jeune filles?...

— Sont ses filles...

— Lina peut-être, mais l'aînée?...

— L'aînée aussi!... Autrement, elle se fût sauvée... Mme Stevens est donc la veuve de Kirchofen... Lorsque vous êtes arrivé au Paradis, elle ne songeait, sans doute, qu'à vous espionner doucement par les placards, par le guichet du belvédère et aussi par sa fille Lina qui flânait sans cesse autour de vous... Mais le hasard a voulu que vous et d'autres ayez rappelé l'exécution de Kirschofen au front. A partir de ce moment, elle vous a voué une haine implacable. Si vous êtes encore de ce monde, ce n'est pas de votre faute!

— Mais, mon commandant, comment expliquez-vous que Mlle Kirschofen m'ait averti?...

— Ah! mon cher enfant, nous abordons ici un terrain particulièrement délicat. Les Allemandes ont le cœur sensible. Vous êtes bien de votre personne... Vous avez une réputation de héros... Mlle Kirschofen n'aura pu supporter l'idée que tant de distinction et de valeur soit à la merci d'un mauvais café ou d'un gaz perfide... Elle aura voulu neutraliser le poison... A moins que...

Le directeur s'arrêta : avec son sourire d'ironie indulgente, il classait les papiers dérangés sur la table.

Oppressé, Geoffroy attendait qu'il achât sa phrase : il n'avait encore jamais connu torture pareille à celle de cette heure. Gudule, fille d'une Allemande, il la plaignait, mais Gudule, Allemande elle-même, Gudule ayant abusé de sa bonne foi, cette idée lui était insupportable ! Il la repoussait de toutes ses forces et il en voulait presque à celui qui, ayant côtoyé trop de vilénies et de trahisons, semblait la trouver naturelle.

— A moins que?... murmura-t-il.

— A moins que tout cela ne soit qu'une comédie pour vous éloigner et prendre la poudre d'escampette en votre absence...

Le jeune enseigne bondit sur son fauteuil.

— C'est impossible ! protesta-t-il indigné. Cette jeune fille est incapable de prêter la main à une pareille infamie... Elle n'eût pas pleuré devant moi un père qui n'aurait pas été le sien !

Le vieil officier sourit encore :

— Ah ! monsieur, dit-il, que vous êtes jeune ! Malgré votre expérience de Dixmude, vous semblez ignorer que le synonyme d'Allemand est fourbe ou menteur... Moi qui ai un peu plus vécu que vous, dès hier, au reçu de cette lettre chiffrée, et, avant de me raconter, j'ai donné l'ordre d'observer tous les départs de Languerneau et de réquisitionner la troupe s'il y a lieu... Tout à l'heure, par automobile, je vais envoyer là-bas d'autres agents habiles et sûrs. Il faut que nous prenions la pie au nid.

Geoffroy ne se sentait plus le courage de discuter. Son secret ne lui appartenait plus : il l'avait donné à la France et, avec lui, tout le bonheur dont un instant sa jeunesse avait rêvé.

Il se leva :

— Quelle conduite dois-je tenir ? demanda-t-il.

— Oh ! naturellement jouer dans notre

jeu!... Vous revenez de votre visite médicale à Brest; vous reprenez votre vie ordinaire... En apparence du moins, car, en réalité, vous restez sur l'oeil et plus que jamais... La Kirschofen doit avoir la haine tenace. Elle ne serait pas Boche autrement!...

— Et ma grand'mère, ma soeur, mon jeune frère, dois-je les rappeler?

— Certainement! Moins vous aurez l'air de soupçonner vos propriétaires, plus vous faciliterez notre action... Elles s'endormiront dans la certitude que vous avez un bandeau sur les yeux... Elles négligeront certaines précautions, et nous profiterons de la première fissure... Pénètre-t-on facilement, chez vous, quand la grille est fermée?

— Il n'y a que deux endroits accessibles: les escaliers qui donnent sur les deux plages. Pour quelqu'un qui est rompu aux exercices de gymnastique, il suffit d'un rétablissement pour escalader la terrasse. Mon jeune frère n'est pas entré autrement le jour où il a épié Juliana.

— Je noterai le renseignement sur mes tablettes... Et maintenant, retournez à St-Guirec et, pendant quelques jours, nourrissez-vous d'oeufs à la coque. Jusqu'à nouvel ordre, ce régime me paraît être le meilleur pour vous...

Le commandant se dirigea vers la porte. Avant de l'ouvrir, il tendit la main à Geoffroy.

— Sans rancune, n'est-ce pas, dit-il de sa bonne voix grondeuse. Dans le métier que je fais, voyez-vous, on devient sceptique!

En même temps, il regardait avec pitié ce beau garçon trop pâle, aux épaules infléchies sur les béquilles, à qui un grand docteur avait promis la guérison, mais qui encore, restait un infirme.

— Vous semblez triste de ce que je vous ai dit... Et je sais bien pourquoi? Vous gardez du collège l'horreur de la dénonciation. Il vous a coûté de faire celle-ci.

Elle était pourtant urgente. En la faisant, vous avez mérité de la France...

Plus bas, il ajouta:

— Surtout, ne tentez pas de sauver la fille aînée: vous détruirez notre oeuvre. Il y a des cas où, avoir pitié, c'est devenir complice...

Geoffroy était très pâle.

— J'obéirai, mon commandant, mais ce sera dur!

— Vous savez déjà que le patriotisme exige tous les sacrifices... Dons, bon courage... Avant longtemps, vous verrez du nouveau.

La porte se referma. Tout étourdi, avec le sentiment atroce que son coeur était déchiré par une main brutale, le jeune officier gagna la rue.

Au tournant du porche, il se heurta à quelqu'un qui entraît. D'un geste machinal d'homme poli, l'inconnu toucha son chapeau.

Geoffroy reconnut son commensal. Lui aussi se rendait au bureau du contre-espionnage.

Quelle affaire l'y appelait?

L'enseigne ne se fatigua pas l'esprit à le deviner. Il se sentait trop las de la lutte qu'il venait de soutenir contre lui-même.

A grandes enjambées de ses béquilles, il s'en alla vers le cours d'Ajot pour respirer quelques bouffées d'air pur.

Il avait la sensation qu'il étouffait, comme la nuit, lorsqu'il se réveillait dans l'air vicié de sa chambre du *Paradis*.

Des enfants jouaient sous les vieux arbres. Sur les bancs, de jeunes mères travaillaient, et l'on sentait que leur front baissé pensait à l'absent.

Beaucoup d'entre elles portaient des voiles de deuil et des bandeaux de veuve, mais quand elles relevaient les yeux pour suivre les petits qui s'amusaient, chez toutes, il y avait de la fierté.

Geoffroy appuya son grand corps fatigué à la courtine du glacis. Le Goulet

s'effaçait dans le brouillard. La rade semblait d'argent.

A être là, il retrouvait son âme d'enfant.

Un soir, quand il était à peine plus haut que le parapet, la main dans la main de son père, pour la première fois, il avait été témoin du salut aux couleurs, et ces pavillons, qui descendaient au milieu du silence des marins rangés, pendant que la musique du vaisseau amiral jouait la *Marseillaise*, lui avaient laissé un souvenir ineffaçable qui avait eu quelque part dans sa vocation.

Il est vrai que son père lui disait, en même temps :

— Petit, regarde bien ! Le pavillon, comme le drapeau représente la Patrie. Il ne faut pas hésiter à se faire tuer pour lui.

Et, plus tard, au vieux *Borda*, où la mer le berçait de son roulis, pendant les nuits d'hiver, que lui avait-on enseigné, si ce n'est le sacrifice ?

Ses camarades et lui étaient arrivés à le trouver naturel, puisque n'y pas consentir, c'était se déshonorer. Aussi, à l'heure où la France les avait réclamés, étaient-ils tous partis, sans même tourner la tête vers leur jeunesse.

Combien en manquait-il à cette heure ?

Lentement, presque avec le regret de ne pas être de ceux-là, Geoffroy revint vers la ville.

Il n'était pas encore midi ; il voulait aller jusqu'à la place où s'élève l'église St-Louis. Devant les degrés trop nombreux, il s'arrêta : pourrait-il tenter l'escalade ? Et, pendant qu'il était là, hésitant, il se revit à cette même place, le beau matin de sa première communion.

Cette fois, sa mère aussi l'accompagnait et elle gardait dans les yeux un peu du ciel qu'il venait d'entrevoir. Lui emportait dans son cœur d'enfant des paroles qui l'avaient l'ému.

Un vieil aumônier de la marine, dont la

poitrine était rougie par la croix d'honneur, leur avait dit :

“Mes enfants, désormais, vous serez les soldats du Christ. Nul sacrifice ne devra vous paraître trop dur pour faire triompher la grande cause que vous défendrez...”

Le sacrifice, c'était donc le signe du chrétien et du soldat. Tout devait disparaître quand Dieu et la France l'exigeaient.

Il ne faut pas beaucoup d'idées pour faire des âmes convaincues : une seule suffit si elle creuse un sillon profond où la semence peut germer.

Et l'idée avait grandi avec Geoffroy : le sacrifice est beau ; le sacrifice est grand ; le sacrifice sauve... A présent, elle le possédait tout. Comme ses camarades, comme il l'avait fait lui-même, le jour où il avait reçu l'ordre de partir pour la Belgique, il devait aller en avant, sans regarder derrière lui, sans même jeter un dernier adieu au bonheur qui, un moment, lui avait souri.

Car, malgré tout ce qu'avait pu lui dire l'ironique Directeur, il était sûr que Gudule était sincère.

Comment ? Pourquoi ? Il ne savait point, mais il ne doutait pas d'elle. Dans l'éloignement, à travers les barreaux de sa prison, il revoyait son visage pâle, et il lui semblait que, comme la jeune carmélite de Dixmude, dont elle avait la voix, elle répétait la prière de Sainte-Thérèse : “Ou souffrir ou mourir...”

Et, après avoir bu le calice jusqu'à la lie, peut être allait-elle mourir, maintenant... Et les mains liées par la France, Geoffroy ne pourrait rien pour elle.

En lui il y avait un tel désespoir qu'il ne put pas tout de suite regagner l'hôtel. Péniblement, suivi par tous les yeux qui traversaient la place, il gravit les degrés, et sans accorder un regard aux tombeaux de ceux qui, avant lui, avaient donné leur vie pour la Patrie — du Couédic, le héros de la *Surveillante*, de Langle, le comman-

dant de l'*Astrolabe* — il se réfugia devant l'autel de la Vierge, où le jour de sa première communion, il était venu offrir un bouquet blanc qui re présentait son âme d'enfant.

Et, alors, dans le silence de l'église, que l'heure de midi rendait vide, il crut de nouveau entendre la voix de Gudule.

"N'essayez pas de me sauver, disait-elle. J'ai fait le sacrifice de ma vie. Je l'ai offerte à Dieu pour le salut de votre patrie et de la mienne..."

Le jeune officier mit la tête entre ses mains :

"Notre-Dame de Lumière, murmura-t-il, protégez-la... puisque je puis rien pour elle... A vos pieds, elle ne peut avoir menti..."

### XXIII

#### LE NOUVEAU LAZARE.

Le déjeuner était déjà avancé lorsque Geoffroy rentra à l'hôtel. Dans la salle du restaurant, on l'examina beaucoup : il ne distingua personne, pas même son inconnu du matin, assis seul à une petite table.

A peine toucha-t-il aux plats qu'on lui présentait. Très vite, il chiffonna sa serviette et chercha ses béquille pour regagner le salon.

L'inconnu se leva aussitôt et le suivit :

— Pardon, Monsieur, pourriez-vous à présent, m'accorder les quelques instants d'entretien que je vous ai demandés.

Si, de bonne heure, Geoffroy n'eût pas été rompu à cette exacte politesse qui ne laisse jamais deviner que les gens vous importunent, il eût certainement répondu des mots glacés qui eussent découragé son interlocuteur : il avait tellement soif de la solitude et de silence ! Mais, en présence de cet homme découvert qui, avec une telle insistance, sollicitait son attention, il se retrouva très gentilhomme.

— Certainement, Monsieur ; veuillez vous asseoir. Ici, nous serons tranquilles.

Ils étaient dans une embrasure de fenêtre qui dominait la rue de Siam. Parmi les cols bleus et les coiffes blanches roulant sur les trottoirs et la chaussée, circulaient des bras en écharpe, des têtes bandées, des béquilles encore inexpertes, qui racontaient la guerre, mais les visages n'étaient pas tristes ; ils exprimaient la fierté de ceux qui défendent une cause juste. Dans le soleil gai de midi, ils mettaient un frisson d'espérance...

— Monsieur, commença l'étranger, vous m'avez dit, ce matin, que vous habitiez Saint-Guirec...

— Ma famille y a loué une villa pour le temps de ma convalescence.

— Je désirerais quelques renseignements sur des personnes qui doivent aussi habiter là-bas...

— Peut-être ne pourrai-je pas vous renseigner, Monsieur... Nous vivons très retirés.

Instinctivement, et, malgré la sympathie qui l'attirait vers ce visage très noble, où de l'héroïsme était inscrit, Geoffroy se tenait sur la réserve. L'inconnu continua :

— Peut-être avez-vous remarqué celles dont je vous parle. Elles sont trois : une dame d'un certain âge, blonde, un peu forte...

L'enseigne fit un léger mouvement : il avait pensé à Mme Stevens, l'autre poursuivait :

— Et deux jeunes filles... L'une d'elles, brune et très jolie, s'appelle Gudule... Je ne connais pas leur nom de famille.

Cette fois, le doute n'était plus permis ! C'était bien de Mme Stevens qu'il s'agissait, mais quel mobile dirigeait la curiosité de l'étranger ? Avant tout, il importait de le savoir. Les espions ne prennent-ils pas tous les visages ? Et, en ce moment, au *Paradis*, on pouvait être anxieux de con-

naître la cause de la venue à Brest de l'enseigne de Moulzie.

"Ce matin, j'ai été filé!" pensa le jeune officier.

Cependant, il répugnait à accuser de fausseté les yeux qui, sans détours, plongeaient dans les siens.

Avec un calme de surface, il répondit :

— J'ai, en effet, remarqué les trois personnes dont vous me parlez, Monsieur...

L'inconnu devint si pâle qu'il n'eût plus l'air que d'une figure de cire.

— Oh! balbutia-t-il, si c'étaient elles, que je serais heureux!

Et penché vers Geoffroy, la respiration courte, le regard toujours ardent et interrogateur, il demanda :

— Comment les appelez-vous?

La question était étrange de la part d'un homme qui semblait s'intéresser si fort à celles qu'il cherchait.

Geoffroy fit celui qui ne s'étonne point, mais, au plus intime de son être, il sentit que son trouble augmentait.

— Elles se nomment Madame et Mesdemoiselles Stevens, répondit-il.

L'étranger se redressa dans un brusque sursaut; son poing se ferma et s'abattit dans le vide, comme s'il cherchait à écraser un ennemi invisible.

— La gueuse! cria-t-il. C'est elle qui a volé mes papiers!

— Expliquez-vous, Monsieur, ordonna Geoffroy, au front du quel perlaient de fines gouttelettes de sueur.

— Ce ne sera pas long! Je suis M. Stevens, le député de Liège...

Dans un brusque éclair, l'enseigne revit le portrait de Weerts dans son cadre de bois noir.

— Je vous croyais mort... balbutia-t-il. Les journaux avaient prétendu...

— Qu'on m'avait fusillé?... C'est vrai! J'ai été choisi comme otage et mis au mur.

Mais à la minute même de l'exécution, une panique s'est produite... Les Allemands ont cru à un retour offensif de l'ennemi...

le peloton m'a abandonné et des paysans m'ont recueilli.

La porte s'ouvrit: le petit chasseur entra, une lettre sur un plateau. Il la présenta à Geoffroy. Sur l'adresse, dans le coin, il ya avait la mention: *Urgent*.

Le jeune officier déchira l'enveloppe: elle ne contenait que quelques lignes:

"Nous avons reçu la visite d'un individu qui prétend être Stevens, le député de Liège. Il est descendu au même hôtel que vous. Peut-être essaiera-t-il de vous parler. Jusqu'à plus ample informé, tenez-vous sur vos gardes. Nous ne lui avons rien livré de ce que nous savions. Je me méfie toujours des nouveaux Lazares."

Geoffroy replia la lettre, puis, comme si ce qu'elle contenait n'avait aucun trait à leur conversation, il reprit :

— Monsieur, je vous demande pardon... Votre récit m'intéressait fort... Soyez assez bon pour le poursuivre...

— Je vous racontais que des paysans m'avaient recueilli... Ils m'ont donné des habits et du pain et je suis parti, plus misérable qu'un chemineau... Aux portes de Bruxelles, un maraîcher a eu pitié de ma détresse; il m'a loué pour porter ses légumes à la ville... J'ai pu ainsi apprendre ce qu'étaient devenus mes enfants... Pour mon fils, j'ai interrogé quelqu'un qui, je le savais, ne me trahirait point... Il était au secret dans une forteresse... Quant à ma fille, on la croyait chez sa marraine... Le drapeau de la Croix-Rouge flottait au-dessus de la maison. J'apportais des légumes pour l'ambulance... On m'a laissé entrer... J'ai vu ma parente presque prisonnière chez elle. Elle n'a pu me dire que ceci: "Malgré mes protestations, Gudule a été arrêtée et emmenée, sur ordre supérieur... Ma femme de chambre, une Bavaoise, dont on ne s'est pas méfié, a cru comprendre qu'on l'envoyait dans un endroit appelé Saint-Guirec, où se trouve Mme Kirschofen... Je ne sais pas autre chose..." Des mois se sont écoulés avant que

je puisse quitter la Belgique. Enfin, un beau soir, au risque d'être électrocuté, j'ai franchi les fils de fer barbelés de la frontière et je me suis réfugié en Hollande... C'est là que j'ai appris qu'il existait un St-Guirec sur la côte bretonne... Tout de suite je me suis embarqué pour Brest... Je venait d'arriver quand je vous ai rencontré ce matin.

— Vous êtes-vous adressé au service du contre-espionnage ?

— Mais oui, j'y entrais au moment où vous en sortiez... Au lieu de trouver l'appui que je désirais, je me suis heurté à des gens froids, houtonnés, qui avaient presque l'air de suspecter ma bonne foi. Il est vrai que je n'ai pas sur moi de pièces d'identité, mais j'ai donné des références... Mes correspondants de Paris et de Londres, mes représentants aux Etats-Unis, où j'ai plusieurs succursales... Eux, me reconnaîtront, assureront que c'est bien moi... Qu'on me mette surtout en présence de ma fille... Elle ne doutera pas, elle !...

— Si je vous comprends bien, Monsieur, Mademoiselle votre fille serait la prisonnière de Mme Stevens ?

— N'appellez pas cette femme de mon nom ? Elle n'a aucun droit à le porter !

— Je ne lui en connais point d'autre.

— Elle se nomme Kirschofen. Son mari a été fusillé au front. C'était un homme redoutable que le kaiser aimait.

— Mais alors, la cadette ?...

— Est sa propre fille...

— Et ces papiers bien en règle, que le maire de Saint-Guirec a dû approuver, au moment de la déclaration de la guerre ?...

— Ces papiers m'ont été volés !...

— De quelle façon ?

— Gretchen Kirschofen s'est présentée chez moi il y a environ dix ans, munie des références les plus flatteuses. Je venais de perdre ma femme et je cherchais une institutrice pour mes filles, Gudule, âgée de douze ans et Lina qui n'en avait que cinq... Bien qu'elle fût protestante et

étrangère, à cause des amis qui me la recommandaient, j'eus l'imprudence de l'accepter... On la disait séparée de son mari et dans une situation pénible, avec deux enfants à élever, un garçon dans une école militaire et une toute petite fille !... Je ne me doutais guère, qu'en sa personne, j'ouvrais la porte à l'espionnage allemand. A partir de ce moment, tous mes faits et gestes furent connus, et ce qu'il y a de fort, c'est que je ne m'en doutai pas un seul jour...

— Mme Kirschofen est habile ?...

— Ah ! Monsieur, combien ! Elle était toujours de bonne humeur. Elle remplissait exactement ses devoirs d'institutrice. Jamais en matière religieuse, elle n'exerçait de pression sur ses élèves, qu'elle accompagnait même aux offices... Lorsque ma pauvre Lina mourut à sept ans, jusqu'à la dernière minute elle l'entoura des soins les plus dévoués... Comment me serais-je méfié ?... Jamais je n'eus le moindre soupçon... Et, cependant, durant son séjour bien des objets disparurent mystérieusement, un portefeuille, contenant des papiers de famille, un petit portrait de moi qu'avait fait Weerts, une bague que la reine Henriette avait offerte en souvenir à ma femme, un jour que Sa Majesté nous avait fait l'honneur de visiter les oeuvres d'assistance qui entourent mes établissements métallurgiques. A l'époque, j'avais soupçonné une certaine Juliana, qui était femme de chambre, et je l'avais renvoyée. Je ne me doutais guère qu'elle était la vraie coupable ! Il a fallu que la marraine de ma fille m'ouvrît les yeux pour que je comprisse le danger que j'ai nourri dix ans à mon foyer.

Geoffroy écoutait, frémissant. Une ivresse lui montait au cerveau ; mais, de peur de s'y abandonner, il gardait le silence, un silence qui semblait froid et indifférent : Gudule n'était pas la fille d'une espionne. Il pourrait l'aimer sans remords.



Pourtant, avant de rien dire, à cause de la recommandation qui lui était faite, il voulut en savoir davantage.

— Pourquoi a-t-on enlevé Mademoiselle votre fille? interrogea-t-il.

— Pourquoi? Mais tout simplement parce que ma fille est l'une des plus riches héritières de la Belgique et qui, malgré la guerre, à cause de mes succursales françaises, anglaises et américaines, elle conserve une grande situation de fortune. Gretchen Kirschofen ne l'ignorait point, et, de longue date, elle rêvait de marier son fils à son élève... Il y a deux ans, à Ostende, j'avais eu la sottise d'inviter le lieutenant Luitpold à venir passer quelques jours auprès de nous. Mais, à peine était-il là, que je regrettai mon invitation. Il poursuivait ma fille de ses assiduités. Et sa mère jouait dans son jeu. Gudule finit par nous supplier de renvoyer la mère et le fils... Je me souviens que, le jour où ils partirent, la rage aux dents, c'était son anniversaire: "Oh! papa, me dit-elle, vous ne pouviez pas m'offrir un plus beau cadeau de fête." Et, peu à peu, elle m'avoua combien elle avait souffert. Jamais elle n'avait pu s'habituer à son institutrice. Il y avait dans celle-ci quelque chose qu'elle ne s'expliquait point, mais qui repoussait sa droiture... Ma fille ressemble à sa mère... Elle sent tout de suite ce qui est trouble et sombre. D'instinct, elle va à la lumière!... Et maintenant, pensez à ce que doit être sa souffrance, livrée à cette femme, qui veut sans doute l'obliger à épouser son fils; qui, peut-être la torture... Oh! tenez! c'est affreux!... Je me demande comment elle ne s'est pas évadée...

— Elle ne le pouvait pas dit, malgré lui, Geoffroy.

M. Stevens lui saisit la main.

— Elle ne pouvait pas? Mais, alors, vous la connaissez; vous lui avez parlé?

— Oui...

— Et vous ne me le disiez pas? Oh! par pitié! Des détails! Comment elle-elle?

— Très vaillante.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas sauvée?

— Cela ne m'était pas permis.

— Cela ne vous était pas permis?... Oh! vous ne me ferez pas croire cela! Expliquez-vous...

La main qui pressait la main froide du jeune enseigne était brûlante. Il y avait des larmes dans les yeux énergiques: Geoffroy ne doutait plus. Pourtant, il voulut tenter une dernière épreuve.

— Monsieur, demanda-t-il, à brûle-pourpoint, vous souvenez-vous de ce que Mlle Stevens vous a dit, le soir de la déclaration de guerre, lorsque, revenant de la campagne en automobile, elle regardait les gens, qui, dans la poussière de la route, et l'air très heureux, rentraient, des coquelicots dans les mains.

Le regard de M. Stevens plongea de nouveau dans celui du jeune homme.

— Vous vous méfiez de moi, déclara-t-il brusquement, et vous me tendez un piège... C'est votre droit! Mais je ne m'y laisserai pas prendre... Ce que m'a dit ma fille, je me le rappelle parfaitement!... Sur le moment, cela m'avait frappé: "Père, c'est drôle! il me semble qu'ils ont cueilli des fleurs de sang..."

Oh! cette fois, Geoffroy ne pouvait plus douter!

D'un geste, il montra la lettre qu'il venait de recevoir.

— Pardonnez-moi! s'écria-t-il, on me recommandait de me méfier.

— A présent, vous allez tout me dire...

— Oui, mais pas ici... Là-bas, au service du contre-espionnage... Votre présence met un facteur nouveau dans nos calculs... Il importe de ne rien faire qui puisse troubler l'heureuse combinaison de nos plans.

Une heure plus tard, quand les deux hommes sortirent ensemble du bureau, où, la plume en main, le directeur leur avait dressé une ligne de conduite, M. Stevens murmura, la voix brisée:

— La prudence! Ah! vous n'avez plus

besoin de me la recommander, mon cher M. de la Moulzie. A présent, je tremble pour ma fille... Si cette Kirschofen apprend qu'elle est brûlée, ne se vengera-t-elle pas sur sa prisonnière?

— J'ai cette idée, moi aussi!... C'est pourquoi il ne faut pas que vous veniez à Saint-Guirec. Si votre présence y était éventée, les conséquences pourraient être terribles.

— L'inaction sera pour moi une épreuve redoutable! Pensez que ma fille sera si près de moi et que je n'aurai pas le droit d'essayer de la délivrer!

— Je comprends votre souffrance, Monsieur. Croyez bien qu'elle trouvera un écho dans nos âmes...

La voix basse était frémissante. M. Stevens regarda le jeune homme, comme il ne l'avait pas encore regardé, non pas pour surprendre sa pensée, mais pour deviner son caractère et, devant cette figure, contractée à la fois par la souffrance morale et par le trop grand effort physique, qui disait la noblesse de l'âme, l'élévation de l'esprit, devant cette poitrine barrée de décorations, une idée qui était presque un désir le traversa: jusqu'à présent, il lui semblait n'avoir pas rencontré celui qui serait digne de Gudule.

A présent, il était presque sûr de l'avoir devant lui! Et, sur sa détresse, un espoir se leva...

## XXIV

### L'INSTANT REDOUTABLE.

Lorsque Geoffroy, aidé de Nadalou, descendit sur le quai de Languerneau, il se rappela que c'était jour de marché. Les coiffes blanches ne manquaient point. Il y en avait plus que de blouses bleues et c'était la guerre qui voulait cela.

Au milieu de cette foule, M. Stevens, qui avait voyagé dans un autre compartiment, passa inaperçu. Il confia à un gar-

çon d'hôtel sa valise où était écrit le nom et la qualité que, jusqu'à nouvel ordre, il devait porter conformément aux pièces d'identité qui lui avaient été fournies à Brest, *Pierre Simon, voyageur de commerce*, puis derrière l'homme, il gagna la sortie.

La Goëlette se tenait à la porte de la gare; sa pauvre main tendue vers les voyageurs. M. Stevens lui jeta une pièce. Elle le regarda, comme elle regardait toutes les figures étrangères, avec des yeux qui se posaient longuement, et, sans doute quelque chose la frappa, car elle demeura la bouche entr'ouverte, le suivant des yeux.

Pendant ce temps, Geoffroy se dirigeait vers le petit train de Saint-Guirec.

— J'ai fait un voyage bien plaisant! lui raconta Nadalou.

— Vraiment?

— Oui, avec nous, il y avait un colporteur qui vient pour la saison à Saint-Guirec. Il aime à causer. Moi aussi... On a parlé du Pérogord, où il a couru les foires. Ça fait toujours plaisir de causer du pays... Et tenez, Monsieur, le voici...

Le colporteur, en effet, s'approchait.

Il mit sous les yeux de l'enseigne, un choix d'enveloppes et de cartes de correspondances. Sur l'une d'elles quelque chose était écrit:

*"Faites revenir votre famille, tout de suite... Et reprenez votre vie..."*

Geoffroy comprit qu'il avait affaire à un agent de la Sûreté,

Profitant de ce que Nadalou casait sa valise dans un compartiment, il dit, très bas:

— J'ai peur pour les miens...

Sur le même ton, et, tout en rendant la monnaie, le colporteur répondit:

— Il le faut... C'est une condition absolue de réussite!

Le train allait partir. L'enseigne fit signe qu'il avait compris. La Patrie lui demandait un nouveau sacrifice. Pour elle il devait exposer ceux qui lui étaient chers

Toujours il avait obéi quand il s'agissait de la France: il obéissait encore, mais combien cette abdication de sa volonté lui paraissait dure.

Une voiture l'attendait à son arrivée. Il se fit conduire au Casino. A vit avait terminé son grand travail, et, à présent, il s'ennuyait.

— Je ne suffis pas à le distraire, déclara l'amiral en se frottant les mains. A monsieur, il faudrait sa fiancée.

C'était bien ce qu'escomptait Geoffroy. Il envoya aussitôt Nadalou à la poste avec ce simple télégramme à l'adresse de sa grand'mère:

*"Bon retour. A vit compte les jours. Revenez le plus tôt possible."*

"Demain, elles seront là! pensait-il."

Et son coeur se serra, comme sa main avait tremblé en écrivant les mots qui ramèneraient vers le danger celles qui étaient à l'abri.

Il regagna la villa: Mme Gretchen et Lina l'accueillirent avec des sourires, qui mirent des fossettes à leurs joues potelées. Pour répondre à leurs questions, panaitre naturel, il dut commander à sa volonté, et il se trouva presque odieux de jouer une pareille comédie.

Toute la journée et le soir, il demeura au belvédère, espérant toujours que les clématites s'agitieraient; mais, dans le feuillage, aucun frémissement ne passa. Alors, il frappa au guichet. Le coup se repercuta, puis s'éteignit dans le vide.

Personne ne répondit.

Acait-on découvert cette communication et l'avait-on murée?

L'emprisonnement de Gudule était-il devenu plus étroit?

Il eut peur. Qu'avait-on fait en son absence? Il pensa aux falaises à pic, au bas duquel le malheureux Tapefort avait trouvé la mort, aux bateaux dont on entendait le clapotis et qui pouvaient, dans la nuit, emporter celle dont on voulait se débar-

asser,

Seul, en face de lui-même, il souffrait une véritable passion. Dans le soir qui descendait, il n'avait même pas la petite vi eremuante de Boche, pour lui dire: "Tu n'es pas seul!... Je suis là..." Rien que l'odeur de rose fanée qu'il avait retrouvée avec son veston d'intérieur... Et cette odeur même le torturait...

Pour s'apaiser, il lui fallut penser à la Vierge douce qui, là-bas, dans la petite chapelle au ras du sol, présentait son Fils aux cierges brûlant comme des coeurs en prière...

"N.-D. de Lumière! oh! vous nous protégerez!... Vous nous sauverez..."

Des pas grincèrent sur le gravier de l'escalier. Lina amenait le colporteur et son éventaire de papier à lettres.

Sans vouloir reconnaître l'agent de la Sureté, l'enseigne acheta quelques cartes postales.

— J'en ai acheté aussi! déclara la fillette, elles sont jolies. Vous me donnerez l'adresse de Tony, je lui en enverrai une...

— Ce ne sera pas la peine. Il revient bientôt...

— Ah! tant mieux! Je m'ennuie sans Mlle Francette et sans lui!...

Geoffroy ouvrait lentement son portemonnaie.

— C'est vrai! Mlle votre soeur est toujours absente...

— Toujours! Elle est très bien... en Suisse... chez une cousine...

— N'irez-vous pas le rejoindre?...

— Je ne sais pas... Maman n'a rien dit...

Elle avait pris les jumelles et interrogeait l'horizon.

— Le gardien de Frinandour pêche... Il a bien de la chance... Maman ne veut pas que j'aïlle seule, même aux Pierres-Noires, et, en ce moment, elle n'a pas le temps de m'accompagner...

Le colporteur assujettit la bretelle qui soutenait son éventaire.

— Au revoir et merci, monsieur et mademoiselle.

Puis, le dos un peu courbé, il remonta l'escalier.

— Ces gens-là se faufilent partout! remarqua Lina qui avait déposé les jumelles. Je l'ai trouvé dans la cuisine du pavillon... Aussi indiscret que la Goélette!...

Geoffroy ne relevant pas la réflexion, la fillette prit le parti de s'éloigner. Ce fut le seul incident de cette longue journée.

.. .. .

Mme d'Orgeac arriva le lendemain; elle regrettait un peu d'avoir écourté son séjour chez la vieille amie qui était si heureuse de les posséder.

— Geoffre, figure-toi! Un manoir comme on en voit dans les livres de légendes... Ma chambre était tendue de tapisseries anciennes... Le soir, je m'attendais à l'apparition de chevaliers casqués... Et dans le parc, où tous les arbres sont centenaires, il y a un étang qui m'a fait songer à la couverture d'une romance de ma jeunesse. Ce n'est plus du tout le genre de notre vieux la Moulzie... J'aurais aimé à rester plus longtemps, mais après ta dépêche, il eût été impossible de retenir Francette... Oh! ces fiancées!

Un des premiers mots de la soeur et du jeune frère à leur aîné fût:

— Eh bien?

— Eh bien! tout marche à merveille. On nous recommande seulement de nous méfier sans en rien laisser paraître... Il faut que nous reprenions notre vie habituelle... C'est pour cela que je vous ai rappelés...

Cette condition ne coûta point à Francette ni à Tony qui, tous deux, croyaient Juliana seule coupable.

Lina revint donc au belvédère avec son métier et ses fuseaux et elle bavarda comme elle avait coutume de le faire.

On eût cru qu'elle racontait toutes les idées folles qui lui traversaient l'esprit, mais Geoffroy, plus averti, remarquait qu'elle s'arrangeait pour tenir des propos

sans conséquences tandis qu'elle tirait des autres tous les renseignements importants qu'elle désirait savoir.

Mme Stevens fut invitée à prendre le thé. Elle vint avec des sourires et d'aimables paroles. On causa. Elle parla d'un voyage en Suisse, qu'elle serait peut-être forcée d'entreprendre bientôt.

— Cela m'ennuie, assura-t-elle, en tremant une rôtie beurrée dans sa tasse, mais je ne pourrai guère m'en dispenser.

“Sentirait-elle le sol instable sous ses pas? pensa Geoffroy.”

La nuit suivante, comme il ne dormait pas, il entendit nettement trois coups espacés, et très sourds, frappés contre le plancher de sa chambre... Un signal de Gudule sans doute! Elle voulait lui faire savoir qu'elle était toujours dans le souterrain.

Ce fut pour le jeune homme un soulagement inexprimable. Il aspira à l'heure où il pourrait délivrer la prisonnière. Son coeur saignait de ne pouvoir lui apprendre que son père était vivant et que l'heure de la liberté sonnerait bientôt...

Il ne put que répondre par trois coups, également espacés, qui signifiaient:

“Prenez patience! Nous ne vous abandonnerons pas.”

Le temps lui paraissait éternel.

— Que font donc tes policiers? disait parfois Francette. Il me semble qu'ils dorment!

Tony ne pouvait tenir en place. Il usait son activité à faire de longues courses à bicyclette.

Geoffroy lui-même quittait le belvédère. Sous prétexte d'essayer ses forces, il s'en allait sur la route des Moines-Blancs ou la falaise du vieux fort, et, chaque jour, il se sentait plus solide.

“Bientôt, je jetterai mes béquilles, pensait-il.”

— On se demande comment il n'est pas plus faible, disait Peyronne. Il ne se nourrit que d'oeufs à la coque!

Un soir enfin, vers le début de septembre, comme l'enseigne passait devant la chapelle avec le regret de ne pouvoir escalader le mur d'enceinte, il rencontra le colporteur qui lui remit un mot sans signature :

*"Pour cette nuit, deux heures. Ne vous couchez pas... Et enfermez votre chien."*

Marville passait à ce moment, portant sur le bras son caban de nuit.

— Etes-vous de service? lui demanda Geoffroy.

— Oui, capitaine, et je crois que nous aurons gros temps...

— A quelle heure est la haute mer?

— Trois heures juste! Et elle sera belle. Les embruns sauteront jusqu'à moi! Quant ça entre par les hublots de mon ami, je suis trempé jusqu'aux moelles...

Le jeune officier remonta le chemin qui menait à la grille. L'attente lui donnait une sorte de surexcitation. Il lui semblait qu'il retrouvait son vieux lui-même.

Mme Korschofen était au belvédère; elle causait avec Mme d'Orgeac et, naturellement, elle parlait de la guerre et de ces sous-marins qui désolaient la Manche.

— Ils doivent se ravitailler en Angleterre, insinua-t-elle. Les Anglais ne sont pas des alliés aussi sûrs que les Français se l'imaginent!

— Mais s'ils faisaient cela, ce serait indigne, disait la douairière avec son ardeur ordinaire. Il faudrait que ce soit dénoncé.

— On y arrivera... Je l'espère bien... C'est trop affreux!

Geoffroy s'assit et prit un journal. Jamais il n'avait eu si grande envie de faire rentrer les mots dans la gorge de quelqu'un.

Mme Gretchen s'en alla. Le soir tomba. Sur la mer, de gros nuages montaient, et, déjà, les vagues déferlaient sur le promontoire.

— Si le vent s'élève, nous allons être bercés, dit Francette.

La veillée parut éternelle à Geoffroy. Il avait hâte d'être seul.

Dès qu'il supposa que tout le monde dormait, il commença par enfermer Boche à l'office, puis il consulta l'horloge aux tulipes; encore trois heures à attendre... Que ce serait long!...

Il pensa au jour où la Goélette avait attiré son attention sur la caisse peinte. Sur le moment, il n'avait pas attaché grande importance à ses gestes insistants; à présent, il ne pouvait en détacher son souvenir.

De nouveau, il se baissa; il examina; il coula un regard par derrière: de larges pattes de fer, retenant l'horloge à la muraille, empêchait de suivre celle-ci dans toute sa hauteur, mais au choc, elle rendait un bruit mat; donc, aucun passage secret ne se trouvait là.

L'enseigne se releva et gagna sa chambre où, son revolver auprès de lui, les mains jointes pour une pierre sans paroles, il attendit l'heure convenue.

Cette veille des armes lui en rappelait d'autres qu'il avait faites au fond des tranchées de Flandres avant ces assauts meurtriers d'où l'on ne sait jamais si l'on reviendra.

Il y retrouvait la même intensité de sensations. Sa vie entière re passa devant ses yeux avec les figures chères qui l'avaient embellie: son père, sa mère, sa soeur, son jeune frère, Peyronne, Nadalou... Auprès d'eux, maintenant, Gudule marchait, Gudule qui, peut-être plus tard, ne serait qu'un souvenir, un fantôme.

*"Et c'est moi qui la sacrifie! pensa-t-il."*

Cette idée labourait son âme, mais la grandissait aussi. L'héroïsme! Il lui semblait qu'il ne l'avait pas vraiment connu, lorsque, là-bas, au pays des sables et des brouillards sans fin, il s'offrait pour la Patrie. Il le connaissait maintenant qu'il le sentait fait du sacrifice de tous les amours terrestres.

Deux heures sonnèrent enfin...

Il se glissa dehors par la porte du salon. Le vent d'ouest lui jeta au visage des rafales de pluie. Sous le couvert des arbres, il put atteindre le banc qui regardait les Pierres-Noires et où, si souvent, sans prévoir cette nuit tragique, Mme d'Orgeac était venue tricoter en surveillant la pêche de ses petits-enfants.

Il s'assit, ses yeux, qui s'habituèrent à l'obscurité, devinèrent des ombres immobiles. Il y en avait derrière les arbres, autour du pavillon, sous les arceaux du cloître... d'autres, sans doute, étaient blottis entre les rochers de la grève.

Pour les distinguer, il fallait être averti et rompu aussi à cette guerre nouvelle, qui dans une étendue plate, ressemblant à un désert, réussit à dissimuler des armées entières.

Un éclat lumineux balaya l'espace: le signal avertissant qu'on pouvait approcher!

Presque aussitôt, des rames battirent l'eau.

Les barques abordèrent. Ceux qui les montaient descendirent. Mme Kirschofen sortit du souterrain pour les recevoir et leur parler. Comme de coutume, elle était enveloppée d'une cape et Lina la suivait.

Les hommes pénétrèrent dans le souterrain. Pendant quelques instants, on n'entendit que les vagues qui déferlaient et le grincement d'une charrette, sur le chemin des Moines-Blancs. Puis les hommes reparurent, chargés de bidons et de caisses ou roulant des tonnes devant eux.

Avant qu'ils n'eussent atteint l'embarcadère, un coup de sifflet retentit. Du jardin, des rochers, du cloître, de partout, des formes agiles bondirent, des canons de fusils brillèrent...

Il y eut une courte lutte...

Les coupables étaient prisonniers!...

Mme Kirschofen avait poussé un cri.

— Les misérables! ils m'ont vendue!

Déjà, on l'entraînait vers les automobiles, cachées derrière le tournant ro-

cheux qui, de Saint-Guirec, descend aux Moines-Blancs.

Geoffroy debout, haletant, s'accrochait au parapet de la terrasse. Jamais son infirmité ne lui avait paru plus cruelle qu'à cette heure où elle l'empêchait d'agir.

Soudain, à quelques pas de lui, une femme surgit, échevelée, menaçante, que poursuivaient des policiers. Il reconnut Juliana. Elle lui montra le poing.

— Vous êtes tous perdus! hurla-t-elle. J'ai tourné le bouton électrique qui met le feu aux réserves de poudre.

Un éclat de rire lui répondit. Sans qu'on pût savoir par où elle était entrée, la Goëlette était là, ouvrant au grand large sa bouche mutilée qui semblait dire:

— Je suis vengée! Enfin!...

Avec une force, décuplée par le désir de sauver ceux qui lui étaient chers, Geoffroy se précipita vers la villa.

— Trop tard! criait Juliana, trop tard!

## XXV

### MURÉE VIVANTE.

M. Stevens n'avait pas été averti du moment où se ferait l'arrestation de celle qui lui avait volé son nom.

Mais, cette nuit-là, vers minuit, il fut réveillé en sursaut par des cailloux jetés contre les volets; s'étant levé et mis à la fenêtre, il aperçut une forme étrange, presque grotesque, qui lui faisait signe et lui montrait la direction de Saint-Guirec.

Il se vêtit à la hâte et descendit. Le garçon de service dormait: il ne se réveilla même quand le volageur tira les verroux de la porte.

M. Stevens sonda la rue du regard. Elle était déserte. Sa mission remplie, le farfadet avait disparu.

"Qu'a-t-elle voulu me dire? pensa M. Stevens. On ne peut avoir percé ma véritable personnalité. Il faudrait pour cela que les autres m'aient rencontré et recon-

nu... Et, dans ce cas, essayerait-on de m'attirer dans un guet-apens?"

Il referma la porte et regagna sa chambre; il ne put y retrouver le sommeil. Toujours il voyait le geste de la main qui, de loin, lui avait paru misérable et tordue.

Saint-Guirec! Saint-Guirec! Le désir d'aller là-bas devenait une obsession.

Sans bruit, toujours, il redescendit. Une bicyclette était dans le vestibule, celle du gérant. La veille, M. Stevens s'en était servi pour aller jusqu'aux Moines-Blancs voir de loin la villa qui cachait sa fille.

Il l'enfourcha encore, et, sans armes, dans la nuit, il se lança sur la route de Saint-Guirec.

Avant de traverser le bourg, il obliqua vers la gauche et vint déboucher derrière la maison de Marville. Là, il mit pied à terre, et appuyant sa machine contre le mur, il s'avança à pas prudents le long de l'escarpement rocheux qui porte la chapelle de N.-D. de Lumière.

La pluie lui cinglait le visage. Sa pèlerine était déjà lourde d'eau. Il ne s'en apercevait point. Dans son esprit enfiévré, il n'y avait qu'une pensée.

"Ma fille, ma fille! où est-elle à cette heure?"

Sur le promontoire tout semblait calme. On n'entendait que le grondement de la mer et des éclaboussements d'écume sur les Pierres-Noires.

M. Stevens s'avançait toujours. Soudain une grande lueur l'aveugla. Malgré lui, se trouvant en pleine lumière, il recula. Une main alors l'arrêta.

— M. Simon, dit une voix, vous n'auriez pas du venir ici!...

Tout de suite, il devina un policier:

— Eh quoi! c'est pour cette nuit?

— C'est pour tout à l'heure! Nous attendons les barques. Couchez-vous près de moi dans le fossé. Vous ne bougerez qu'au coup de sifflet.

Il obéit. Devant eux, une charrette passa, charrette sans donterne, dont on avait

graissé les roues pour diminuer les grincements; dans les ténèbres tragiques, elle ressemblait à ces chars de légende qui porte la Mort et que les Bretons entendent passer la nuit, lorsqu'ils ne dorment pas au fond de leurs lits clos.

Elle s'arrêta au premier sable et les deux hommes qui la conduisaient commencèrent à décharger du pain, de la viande, des légumes frais.

Puis ce fut l'eau battue par les rames, les voix discrètes qui parlaient bas, et, tout à coup, le sifflet strident, des cris, des bruits de corps qui luttent...

M. Stevens s'était élancé vers l'escalier, il en atteignait la dernière marche lorsque Juliana jeta dans le vent sa terrible menace.

— Ma fille, cria-t-il, sauvez ma fille!...

Bien que déjà tenue par les agents de la Sûreté, elle essaya de lui barrer le passage, il la jeta de côté, et sans savoir où il allait, il courut vers la villa.

En chemin, comme si elle pouvait l'entendre, il criait:

— Gudule! Gudule!

Et sa voix avait une expression déchirante.

Comme il butait sur les marches du porron, Geoffroy parut:

— Le danger est conjuré! annonça-t-il. Quelqu'un avait fermé le compteur.

Et, de fait, ce fut dans le silence le plus complet que les trois complices, les hommes débarqués qui parlaient une langue rude et avaient des cheveux trop blonds, et les deux charretiers, porteurs de vivres frais, furent emmenés vers la prison militaire de Languerneau où l'on devait procéder au premier interrogatoire.

Le chef de l'expédition s'avança alors vers Geoffroy qui, de loin, avec M. Stevens, avait assisté au départ.

— Capitaine, dit-il, si j'ai bien compris, vous avez fermé le compteur qui commande la canalisation souterraine.

— Quelqu'un l'a fermé, Monsieur, mais

ce n'est pas moi, et ceci pour l'excellente raison que j'ignorais où il se trouvait... Lorsque je suis rentré dans la maison avec l'idée d'éveiller les miens et d'essayer de les arracher au péril qui les menaçait, quel n'a pas été mon étonnement, en passant devant la cuisine, de découvrir que l'horloge hollandaise avait été éventrée à coup de hache!... Au fond de la caisse, contre le mur, on apercevait un compteur dont la manette était baissée sur cette indication: *Fermé.*

— Soupçonnez-vous l'auteur de cet heureux geste?

— Ce ne peut être que la Goélette, la muette qui mendie à la porte de la chapelle de N.-D. de Lumière. Il y a quelques jours, elle a attiré mon attention sur cette horloge que j'avais examinée avec soin, mais sans découvrir le moyen d'ouvrir la caisse.

— Sans doute, en venant rôder autour de la cuisine, elle avait surpris le secret du compteur. Il devait y en avoir un aussi au pavillon, tous les deux commandant la même canalisation. Nous sommes fort heureux d'avoir découvert celui-ci. Toutefois, je ferai prendre quelques précautions aux hommes que j'ai gardés. Pour pénétrer dans le souterrain, ils mettront des gants de caoutchouc et ne se serviront que d'outil à manches de bois. S'il n'y avait qu'à dresser l'inventaire des choses qui s'y trouvent, nous pourrions attendre à demain, mais il est urgent de savoir ce qu'est devenue Mlle Stevens. Tout à l'heure, aucune des trois femmes n'a voulu le dire.

M. Stevens s'avança : il tremblait comme un vieillard.

— Monsieur, demanda-t-il, voulez-vous me permettre de vous accompagner. Je suis le père de celle que vous cherchez.

Mais Geoffroy l'écarta :

— Non, ce ne serait pas raisonnable! Elle vous croit mort!... L'émotion pourrait la tuer! Allez plutôt nous attendre au salon, cette porte ouverte là-bas... Je vous

préviendrai quand vous pourrez paraître.

Le père obéit. Geoffroy suivit le policier que ses hommes attendaient.

Ensemble, ils pénétrèrent dans le premier souterrain, dont la porte était restée ouverte, il était vide: c'était le garage qu'on pouvait montrer aux locataires; mais il communiquait avec un second souterrain qu'encombraient des tonnes, des caisses, des bidons. Il y avait là une provision formidable de gazoline.

— Les poudres doivent être plus loin! décida le chef. Allez-y avec précaution et seulement avec vos lampes électriques.

Une porte fut crochétée. Elle donnait accès dans une seconde grotte qui devait s'étendre sous le jardin, car on y voyait le château d'eau et le système compliqué de tuyaux qui permettaient le jeu gracieux des gerbes.

Tout autour, des barils étaient rangés, ils contenaient de la poudre; une mèche correspondant à un fil électrique pendait au milieu. La menace de Juliana!

Au fond, dans une large anfractuosité s'entassaient des armes, des munitions. Il y avait là tout un arsenal à l'usage de l'ennemi.

— Nous n'avons pas perdu notre temps, disaient les hommes ravis.

Geoffroy, lui, ne songeait qu'à s'orienter, à trouver la direction de sa chambre sous laquelle il savait que Gudule devait être enfermée.

— Il doit y avoir ici un couloir qui ramène vers la maison, décida-t-il.

On força la porte qu'il indiquait: effectivement, un couloir était par derrière, couloir interminable qui, d'un côté, devait aller jusqu'à la mer et, de l'autre, jusqu'à la campagne en passant peut-être par la chapelle.

Les murs, la voûte en granit, pailletés de mica, scintillaient sous la lumière; les hommes, qu'ils fussent de saints moines ou des espions, n'avaient fait qu'utiliser l'œuvre de la nature.



Geoffroy marchait le premier, appuyé sur une canne. Il boitait à peine; il ne sentait plus sa souffrance; il n'avait qu'une idée douloureuse:

— N'arriverons-nous pas trop tard?

Depuis les trois coups qu'il avait entendus, au-dessous de lui, le soir de son retour, c'était le grand silence.

Qu'était devenue Gudule? L'avait-on changé de cellule? L'avait-on fait disparaître?

Il se reprochait presque d'avoir obéi aux ordres d'en haut, d'avoir eu tant d'attemoiments. Il aurait dû sauver d'abord la jeune fille.

— Mais non! lui répétait sa conscience. Tu ne le devais pas... Au-dessus de ton amour, il y avait un idéal de patriotisme et d'honneur à quoi tu devais le sacrifier."

Son cœur saignait à lui faire croire que toute la vie se retirait de lui.

Enfin, on atteignit une porte qui fut encore enfoncée.

C'était bien là! Mais Gudule était étendue sans mouvement sur un lit de sangle...

Les secours arrivaient-ils trop tard?

Le jeune enseigne s'appuya au mur.

Tout tournait autour de lui: l'effort avait été trop grand. Devant ses yeux il ne voyait plus que du brouillard, comme là-bas, à Dixmude, lorsque le Roi l'avait baisé au front.

L'agent de la Sûreté s'approcha: c'était un père de famille à la rude moustache. Malgré le métier qui endureit, il avait des larmes dans la voix quand il annonça:

— Elle respire encore...

Geoffroy se traîna jusqu'au lit où Gudule reposait dans les plis de sa robe noire. Ses cheveux étaient dénoués: elle avait les mains jointes sur la poitrine et elle était si pâle qu'on eût pu la croire morte sans le soulèvement presque imperceptible du corsage.

Pour la première fois, depuis sa blessure, le jeune officier réussit à se mettre à genoux: il prit la main de la moribonde,

il la baisa, puis d'une voix profonde et douce, il l'appela:

— Gudule!

On eût dit que cet appel avait atteint l'âme dans l'abîme mystérieux où, lentement, elle s'enfonçait.

La jeune fille rouvrit les yeux:

— Ah! c'est vous! murmura-t-elle. Elle ne vous a pas tué... Je suis contente... J'ai tant prié...

Les paupières retombèrent...

— J'ai faim, balbutia la pauvre voix sans couleur.

On comprit alors à quel horrible supplice Gretchen Kirschofen avait condamné son ancienne élève. La trouvant gênante et même dangereuse, elle l'avait murée pour toujours.

Pauvre Belgique qu'on croyait morte, elle allait ressusciter plus belle et plus glorieuse que jamais!

Gudule encore entr'ouvrit les yeux.

— Emportez-moi, supplia-t-elle. Je ne sais plus s'il fait jour ou nuit.

On l'emporta et on la déposa sur un lit du pavillon. Alors, Geoffroy alla chercher Francette. La jeune fille ne dormait pas. Elle avait entendu des bruits insolites, des cris inexplicables. Elle avait peur.

— Ne crains plus, à présent! lui dit son frère. Nous avons pris les vipères au nid.

— Juliana?

— Juliana... et sa maîtresse.

— Quoi?... Mme Stevens?

— Dis plutôt Mme Kirschofen! Plus tard, je t'expliquerai... Pour l'instant, il s'agit de vaquer au plus pressé. Gudule qui, elle, est bien Mlle Stevens, défaille d'inanition. On l'avait condamnée à mourir de faim! C'est atroce!... Il faut l'alimenter avec infiniment de prudence. Je te la confie!

Francette était une femme de tête et d'intelligence, et comme elle le disait quelque fois en riant, elle n'hésitait jamais à marcher au canon. Sur les indications de son frère, elle courut au pavillon.

Pendant ce temps, Geoffroy se rendait au salon, où, dans l'obscurité, prostré sur un canapé, M. Stevens attendait son retour.

— Eh bien ? demanda-t-il haletant.

L'enseigne fit la lumière et le décor qu'avait voulu l'Allemande apparut. Il y eut des éclairs aux pendeloques du lustre de Bohême, des luisants aux porcelaines de Saxe, aux titres dorés des partitions de Wagner.

Le député de Liège ne voyait rien.

— Ma fille, articula-t-il dans un souffle.

— Elle est sauvée, Monsieur. Mais il faut que nous la préparions à vous recevoir demain...

— Demain... Oh ! que ce sera long !...

— Pour elle, il faut que vous ayez de la patience.

— J'en aurai... Mais il y a si longtemps que j'aspire à cette heure de la réunion... J'ai tellement cru qu'elle ne sonnerait jamais... Oh ! cette Gretchen, comme il faut demander à Dieu Son Coeur pour ne pas la haïr !... Penser qu'elle a pris le nom de ma femme, une sainte que tout un pays a vénérée ! Et qu'elle mettait mon image ici, pour servir d'appât aux naïfs... Est-ce que nous autres, les Belges et les Français, nous aurions jamais de pareilles idées ?... Eux, ils ne savent pas ce que c'est que l'honneur, la générosité. Lorsqu'ils ont reçu des ordres d'en-haut, ils n'hésitent pas à commettre le mal, si répugnant, si horrible qu'il soit. Nous, nous sommes des âmes... Eux ne sont que des machines qui broyent ce qui s'oppose à leur mouvement.

Toute la nuit, il parla ainsi fiévreusement. Il ne s'assoupit qu'au jour. Geoffroy en profita pour se glisser jusqu'au pavillon.

Francette le reçut.

— Elle a pris un peu de lait, annonça-t-elle. Maintenant, elle repose. Ne t'inquiète pas ?...

Sans doute, dans les yeux de son frère, elle avait surpris une expression nouvelle,

car, doucement, elle ajouta, les mains croisées sur son épaule :

— Tout à l'heure, elle s'est réveillée en sursaut et c'est toi qu'elle a appelé : "M. de la Moulzie !" Puis, en me reconnaissant, elle a ajouté : "Je m'étais préparée à la mort, abandonnée à Dieu, mais c'est bon tout de même de revivre..."

Un très faible murmure, venant de la chambre voisine, y ramena Francette. Geoffroy rejoignit l'agent de la Sûreté, qui avait passé la nuit à classer les papiers trouvés au pavillon.

— J'ai découvert beaucoup de choses intéressantes, déclara-t-il. La villa du Paradis était, sur notre côte, une menace permanente... Elle permettait aux sous-marins ennemis de guetter les transports de troupe d'Angleterre en France, et les grandes lignes commerciales. Les paquebots ne pouvaient plus être en sûreté. Notre coup de filet ne fera pas de bruit, mais il vaut une victoire.

Puis il ajouta :

— J'ai trouvé une lettre arrivée il y a deux jours, et qui me semble avoir décidé de la condamnation de Mlle Stevens. Tenez ! lisez plutôt :

Geoffroy lut : il n'y avait que quelques lignes en allemand, et, évidemment, ces lignes tracées, avec une encore sympathique, n'étaient devenues visibles que par suite d'un procédé chimique.

*"J'ai à vous annoncer deux nouvelles qui contrarient sérieusement nos projets. Le père de votre pensionnaire n'a pas reçu le châtimement qu'il méritait ; il a réussi à s'évader, et son fils a fait de même. S'ils reviennent en France, votre situation peut devenir précaire. A votre place, sous un prétexte quelconque, je partirais pour la Suisse, avec votre otage, et, une fois là-bas, vous la décideriez à m'épouser... Il faut brusquer les événements où vous êtes perdus ! Juliana suffira pour la besogne que vous savez..."*

— Il est facile de deviner ce qui s'est

passé, poursuivit le policier en repliant la lettre. Mlle Stevens a refusé de partir. Alors, comme elle était gênante, on s'en est débarrassé!... L'interrogatoire nous en apprendra bien d'autres. Pour l'instant, je n'ai qu'à apposer les scellés sur toutes les entrées du souterrain et sur tous les meubles du pavillon. La villa va être mise sous séquestre.

On dut réveiller la douairière qui n'y comprenait rien, et Tony qui regrettait d'avoir manqué "la fête", et Peyronne qui s'écria :

— Ah! je savais bien que cette Juliana ne valait pas la corde pour la pendre!...

Et Nadalou serra les poings en pensant à son fils Janitou qui, loyalement, se battait au front, en face de bandits sans conscience.

Les larges bandes blanches des scellés fermèrent les placards fictifs; elles fermèrent aussi le guichet du belvédère et la pierre mobile de la chapelle. Et jusqu'à l'arrivée du gardien des scellés, Geoffroy en remplit le rôle.

Gudule était toujours très faible; on ne put la mettre que le soir en présence de son père et ce fut le vieux desservant de N.-D. de Lumière qui la prépara à ce grand bonheur.

Il la connaissait pour l'avoir vue prosternée devant l'autel, aux premières lueurs de l'aube, et s'il ne lui avait pas demandé qui elle était ni d'où elle venait, du moins il savait qu'elle souffrait beaucoup. "Ma chère enfant, lui dit-il, Dieu aime la prière des coeurs qui saignent comme le Sien. Il a aimé le vôtre. Il l'a exaucée!"

Gudule se souleva, les mains jointes, de l'émerveillement dans les yeux :

— Mon père est vivant? balbutia-t-elle.

Et si grand était le vague de son esprit qu'elle ne s'étonna pas du miracle. On put aller chercher M. Stevens.

Il se soutenait à peine quand il entra. Sa fille lui tendit les bras. Entre eux, il y eut une longue étreinte.

— Libres... Nous sommes libres... Tous! Ton frère aussi!...

— Libres, répéta Gudule. Oh! que c'est bon...

Et, encore dans le rêve qui lui laissait les heures d'agonie vécues dans les ténèbres, elle murmura :

— A présent, c'est le ciel!...

.. .. .

Au large, des sous-marins à l'affût attendirent en vain le signal qui leur annonçait l'approche des barques nourricières.

Nul feu n'éclaira la nuit; au jour, la vie ne découvrit point sur la falaise une femme avec sa chèvre. Sur le promontoire un grand calme de mort.

Alors, effrayés sans doute de la situation précaire qui leur était faite, les pirates essayèrent de regagner leur repaire de Zeebrugge. Mais la route était dangereuse; on y faisait de mauvaises rencontres: d'eux on n'entendit plus parler et le grand paquebot, que guettait leur malice, put amener à bon port ses douze cents passagers.

Comme l'avait dit le chef de la Sûreté, bien qu'elle ne fit pas de bruit, ce fut une grande victoire!...

## XXVI

### EPILOGUE.

Le procès qui s'instruisit à Brest n'eut aucun retentissement. Les journaux regurent même l'ordre de n'en point parler. En temps de guerre, il importe d'être discret.

Seuls, les habitants de Saint-Guirec jaserent un peu. On se demanda quand et comment Mme Stevens avait quitté la villa, et l'opinion prévalut que toute Belge qu'elle fût, elle entretenait des relations avec l'ennemi. Mais personne ne sut très bien quel était son crime. On en fut réduit aux conjectures.

Ceux qui eussent pu parler gardèrent le silence. La Goélette avait de sérieuses

raisons pour cela: elle ne raconta donc point d'où lui venait la petite pension que, chaque dimanche, lui remettait le vénérable desservant de N.-D. de Lumière; quant à Marville, dès le lendemain de la disparition de Mlle Stevens, il quitta le pays avec sa famille et l'on apprit que, par ordre supérieur, il était envoyé dans le Midi.

Peu à peu, une version s'établit: à l'entrée de l'automne, on ne montrait aux étrangers la villa suspecte et soigneusement close qu'en disant:

— Elle appartenait à des Boches qui se prétendaient Belges; cette vermine se glissait partout.

Pour en savoir plus long, il eut fallu connaître les dépositions des coupables et de leur victime.

L'histoire de celle-ci était douloureuse et terrible. Arrachée brusquement à sa Mairaine, elle avait traversé toute l'Allemagne, sans savoir où on la menait, puis, un jour, à la frontière suisse, elle s'était trouvée en face de son ancienne institutrice. Gretchen Kirschofen avait carrément jeté le masque:

— Vous allez me suivre en France, et, désormais, je m'appellerai Stevens, comme vous. N'essayez pas de m'échapper ou de communiquer avec des étrangers, immédiatement je me vengerais: votre frère est prisonnier et au secret. Il ne serait pas difficile de trouver une bonne raison de le fusiller.

Gudule aimait profondément son frère. Pour lui, elle avait consenti à l'odieux marché dont, sur le moment, elle n'avait pas très bien démêlé le mobile.

La vérité ne lui était apparue que peu à peu: on la destinait à Luitpold Kirschofen, le reître insolent qui, à Ostend, avait osé tenter auprès d'elle une audacieuse recherche. Elle était une parois de longtemps convoitée sur laquelle la guerre permettait de bondir.

Alors elle avait dit: "Tout! mais pas

cela!" On n'avait pas tenu compte de ses protestations...

Pour la réduire, on l'avait condamnée à un travail fatigant et prolongé, cette dentelle qu'on eût crue tissée par les fées. Elle ne s'était pas plainte.

On avait menacé de l'enfermer; elle avait répondu:

— Faites-moi souffrir si vous voulez!... A la condition que mon frère ne souffre pas.

Mais, comme on lui avait signifié qu'il souffrirait si elle prolongeait la résistance, elle s'était tue.

Elle avait espéré le grand miracle qui finirait la guerre en foudroyant les méchants et délivrant les bons, et, dans le silence, elle avait attendu.

— Si je n'avais pas découvert le couloir ignoré des autres, où il fallait presque ramper, mais qui aboutissait à une porte tournant sur un pivot, derrière la statue de N.-D. de Lumière, je serais morte, assura-t-elle. Mme Kirschofen ne me laissait pas approcher d'un prêtre. Elle avait trop peur, qu'en confession, je ne livrasse le secret de ses agissements... J'ai vécu ainsi plusieurs mois, sans me douter qu'en dehors de moi d'autres pussent être menacés. Toutes les nuits, on m'enfermait dans ma chambre, dont les volets étaient blindés. Je ne voyais rien. J'entendais mal... Si des bruits suspects arrivaient jusqu'à moi, on me les expliquait de façon si naturelle que je ne m'en inquiétais pas davantage... Mes yeux n'ont commencé à s'ouvrir que lorsque Mme d'Orgeac a loué la villa. J'ai surpris de courts échanges de mots entre Juliana et sa maîtresse. Le jour où nous avons pris le thé au belvédère j'ai compris que l'espion dont on avait parlé était Wilhelm Kirschofen. Alors, je n'ai plus vécu. Je me disais tout le temps: "Je ne suis plus seule en jeu. Mon silence serait coupable... Il faut que je les prévienne..." Et j'ai prévenu M. de la Moulzie... Mais, en restant dans l'ombre... A

cause de mon frère... Il ne fallait pas, en effet, qu'on se doutât de mon intervention... Je n'ai eu le courage d'élever la voix que lorsque j'ai découvert qu'on essayait sur M. de la Moulzie certains gaz asphyxiants. Alors, ma prison est devenue plus étroite. La nuit, on me forçait de coucher dans la chambre souterraine. Cette chambre que j'aimais en somme, parce qu'elle me permettait de communiquer avec la chapelle et le belvédère — depuis longtemps, on avait condamné l'issue qui menait à la villa et dont je m'étais servie une fois, — Juliana me surprit le matin où l'*Ibéria* avait été coulé, revenant du belvédère, et ce fut ma condamnation: on me donna à choisir entre Luitpold et la mort. Je choisis la mort. Pendant les derniers jours, je n'ai rien su de ce qui se passait... Lorsque l'on m'a trouvée, depuis vingt-quatre heures je n'avais pas regu de nourriture. Sans M. de la Moulzie mes geôlières seraient parties pour la Suisse, la villa eût été fermée et personne ne se fût douté qu'elle était devenue mon tombeau... N. D. de Lumière m'a protégée... Je m'étonne encore d'être vivante.

Mme Stevens fut d'abord assez difficile à confesser. Elle s'échappait en paroles vagues et celui qui l'interrogeait devait la ramener devant l'obstacle, comme un cavalier habile le fait pour le cheval qu'il dresse. Enfin, elle comprit qu'elle était percée à jour, et changeant brusquement de manière, elle avoua tout, même ce qu'on ne soupçonnait pas, livrant sans scrupules le nom des anciens complices de son mari.

Elle raconta que celui-ci, de bonne heure, l'avait habituée à l'espionnage et que, voulant être tenu au courant des affaires belges, il avait réussi à la faire accepter comme institutrice par le député Stevens.

Elle n'eut pas l'air de comprendre ce qu'avait d'ignoble un pareil rôle: du moment que c'était pour la patrie, elle trouvait tout naturel de fouiller dans les armoires ou les secrétaires, même de croche-

ter les serrures et de dérober certains objets.

En elle, il y avait une oblitération absolue du sens moral.

Elle admirait son mari à l'égal d'un héros. C'était lui qui avait acheté une bonne partie des usines et des mines de Bretagne, accaparé le goémon pour en extraire l'iode et le brome. Lui qui avait fortifié l'île de Bréhat. Lui encore qui avait reconnu la merveilleuse situation du promontoire et décidé d'y construire une villa.

Elle livra le plan de guerre: débarquement de nuit aux Pierres-Noires. Etablissement d'artillerie lourde sur la terrasse pour empêcher tout secours par mer. La voie du chemin de fer coupée. Brest et Cherbourg pris à revers.

L'alliance anglaise et la bataille de la Marne avaient mis à néant ces projets colossaux. Le *Paradis* n'était plus qu'une base de ravitaillement pour les sous-marins.

Au sujet de l'escalier effondré, du déjeuner imangeable et des gaz qui étouffaient, elle ne s'expliqua point. Elle prétendit aussi que, très préoccupée de sa situation, elle avait oublié Gudule.

On ne l'écroura pas moins à la prison militaire sous l'inculpation d'espionnage et de tentative de meurtre.

Lina pleura beaucoup lorsqu'elle se vit devant les juges, et ses nattes blondes, son air ingénu attendrirent ceux-ci. Elle croyait que ce que sa mère lui commandait était bien... L'Allemagne ne devait-elle pas être par-dessus tout. On lui avait assuré que Gudule ne manquait de rien dans le souterrain. Elle ignorait l'affreux supplice auquel on l'avait condamnée. Si elle avait su, elle aurait été lui porter la moitié de son déjeuner... "Maman avait dit que nous partirions toutes les quatre pour la Suisse, pendant la nuit... Alors, je ne pouvais pas me douter..."

On n'insista point.

Juliana fut serrée de plus près. Il y avait dans sa vie plusieurs pages troubles, d'abord son séjour chez M. Stevens. C'était elle qui avait volé le portefeuille, le portrait de Weerts et la bague de la reine Henriette. Mais sans hésitation, elle rejeta la faute entière sur sa maîtresse dont elle n'était que l'instrument.

— C'est elle aussi qui a voulu que j'épouse Tapefort, affirma-t-elle.

— Dans quel but? interrogea le président.

— Pour avoir des nuits où l'on serait libre d'agir à sa guise: je lui donnais une potion somnifère quand des bateaux devaient débarquer des caisses de munitions. Une fois, il se réveilla, il voulut crier, tirer des coups de fusils. Alors, les hommes se jetèrent sur lui et le précipitèrent du haut de la falaise sur la grève et où on le retrouva mort le lendemain.

La servante alla rejoindre sa maîtresse.

Et Lina, seule fut envoyée dans un camp de concentration.

Sans bruit, les débats furent clos.

.. ..  
— Peut-être allez-vous me trouver bien simple, dit Gudule à Geoffroy, lorsqu'elle apprit le résultat du procès. Je plains cette pauvre petite Lina.

— Cela ne m'étonne point! Je connais votre coeur.

Ils étaient seuls tous deux sous le grand chêne de la Moulzie où le roi Saint-Louis rendit la justice, lorsqu'il revint d'honorer le Saint-Suaire à Sadouin.

Devant eux s'étendait une prairie vallonnée qui, doucement, descendait vers la rivière, et derrière eux, c'était la vieille demeure seigneuriale, un peu délabrée, mais gardant tout de même grand air, avec ses croisées à meneaux et les deux tours qui la flanquaient.

En quittant Saint-Guirec, Mme d'Orgeac, encore bouleversé par les événements tragiques, appris d'un seul coup, avait dit à M. Stevens:

— Nous vous emmenons en Périgord. Après ce qui s'est passé, nous ne pouvons pas nous séparer si vite et cela fera du bien à votre chère fille qui a grand besoin de se remettre. Ah! cette coquine d'Allemande, comme elle cachait son jeu!... Moi qui la croyait charmante!... Et, de fait, je lui dois quelque reconnaissance, elle a si bien réduit mon entorse.

M. Stevens avait accepté l'invitation et Avit, ayant pu obtenir un congé de convalescence pour venir chez son oncle, toute la colonie bretonne se trouvait au complet au moment des vendanges.

Seul, le colonel restait rivé à son devoir.

Geoffroy était donc sous le chêne de saint Louis avec Gudule. Francette et Avit venaient de les quitter pour s'en aller à petits pas, penchés l'un vers l'autre, jusqu'au bord de l'eau.

Ils jouissaient de leurs derniers beaux jours: bientôt Avit repartirait.

Et Geoffroy déclarait qu'il ne tarderait pas à le suivre. Après ses béquilles, il avait jeté sa canne. Il ne trébuchait plus.

— C'est l'air iodé de Saint-Guirec! prétendait le grand médecin.

Mais lui pensait:

"C'est N.-D. de Lumière. Elle a éclairé ma nuit."

Et, donc il était seul avec Gudule. Plusieurs fois, il avait eu sur les lèvres les mots qui livreraient le secret de son coeur et il les avait retenus.

Ce qu'il avait appris du passé lui prouvait que malgré la guerre, M. Stevens gardait une grande situation de fortune. Après la victoire sa fille redeviendrait une très riche héritière, et l'enseigne se disait:

"Si je parlais maintenant, j'aurais l'air de profiter des événements, comme Luitpold Kirschofen."

Et il se taisait, bien qu'il en tût le coeur déchiré, bien que Tony lui eût déclaré, le matin avec sa franchise ordinaire:

— Si j'étais toi, j'épouserais Mlle Gudule.

Boche, appesanti par cette dernière journée chaude qui achevait de mûrir les grappes, se taisait aussi.

Ce fut la jeune fille qui parla la première. Depuis un moment, elle regardait la visière rabattue sur les yeux qui ne voulaient pas laisser deviner leur secret.

— Alors, dit-elle, vous allez bientôt partir?

— Oui, mademoiselle, j'ai demandé à passer une visite médicale avant l'expiration de mon congé... Les marches forcées de Dixmude, je ne les ferais pas encore, mais il me semble que, dès à présent, je suis très capable de reprendre la mer.

Un peu pâle, comme si elle demandait de l'aide en haut, Gudule joignit les mains:

— J'ai quelque chose à vous dire, murmura-t-elle, quelque chose que vous auriez dû me dire le premier... Mais, j'ai attendu en vain!

Le cœur de Geoffroy s'arrêta presque de battre, comme ce matin à l'ambulance, quand l'infirmière de service avait cru qu'il expirait entre ses bras.

Il se redressa sur une main et elle vit les beaux yeux profonds que cachait la visière.

— Enfin, continua-t-elle très bas, je croyais que vous m'aimiez un peu?...

Il poussa presque un cri, si bien que Boche se réveilla et, croyant qu'il l'appelait, regarda son maître en remuant la queue.

— Non... non... ce n'est pas possible! balbutiait le jeune enseigne, maintenant à genoux et les yeux dans les yeux de la jeune fille.

— J'avais tellement peur de m'être trompée! avoua-t-elle.

Elle lui tendit les mains; il les prit pour les couvrir de baisers: elle sentit la caresse humide des larmes.

— Ce n'est pas tout! poursuivit-elle d'une voix ferme. Je ne veux pas attendre la fin de la guerre pour devenir votre femme.

— Et cependant, si j'étais tué... si je restais infirme?...

— Si Dieu vous reprenait, il me resterait au moins la fierté de porter votre nom... Si vous êtes blessé, j'aurais le droit d'aller vous soigner... Ne dites pas non! Mon père est consentant: il a pour vous la plus vive admiration et la plus haute estime...

Il vit l'amour profond qui était au fond de ce cœur de jeune fille, amour qui n'était pas le caprice d'une heure, qui était né dans l'épreuve, et que le sacrifice, noblement consenti, avait sanctifié, et alors il comprit que, devant cet amour, ses hésitations, ses scrupules devaient s'effacer: il n'eut plus peur des richesses futures de Gudule.

— Oh! murmura-t-il, comme je regrette que ma mère ne soit plus là pour vous appeler sa fille.

Francette revenait avec Avit. De loin, elle aperçut son frère, à genoux dans l'herbe, les deux mains de Mlle Stevens dans les siennes.

— Eh bien! eh bien! cria-t-elle gaiement.. Que se passe-t-il?

On le lui raconta.

— Si c'est comme ça, décida-t-elle, on se marie aussi! Pas vrai, Avit? On n'osait pas, à cause de grand'mère!...

Mme d'Orgeac fut au contraire enchantée, et, le colonel averti, annonça qu'il pourrait avoir une courte permission pour assister aux deux mariages.

Vite on réunit les papiers; pour Gudule, on se servit des actes de naissance saisis à la villa du *Paradis*.

— A quelque chose malheur est bon, déclara en souriant la jeune fille. Si Juliana ne nous avait pas volés en temps opportun, à l'heure actuelle, je n'aurais pas d'état-civil.

Enfin, le grand jour se leva. Les fiancées avaient des robes blanches toutes simples; Avit et Geoffroy étaient en tenue de campagne, mais tous les quatre, unis dans

la prière, avaient le sentiment profond du sacrement qui lie les vies.

Et, dans l'assistance, s'il y avait peu d'invités, du moins les coeurs étaient émus, les mains se joignaient. Trouvait-on mieux aux grands mariages qui naguère attiraient la foule?

Au sortir de l'église, les jeunes couples prirent place dans le vieux coupé de l'amiral où l'on tenait quatre à l'aise, et ensemble, par le chemin ensoleillé, ils remontèrent à La Moulzie.

C'était le temps des vendanges : l'air sentait le raisin écrasé. Là-bas, au front, des vendanges se faisaient aussi, vendanges de sang qui donneraient à la France le vin dont sa force avait besoin. Et, en y pensant, les époux gardaient le silence.

Toujours sans paroles, Avit et Francette pénétrèrent dans le salon où de vieux portraits souriaient à leur jeunesse.

Geoffroy et Gudule allèrent plus loin, jusqu'au grand chêne où ils avaient connu le commencement de leur bonheur.

Et, alors, Gudule dit :

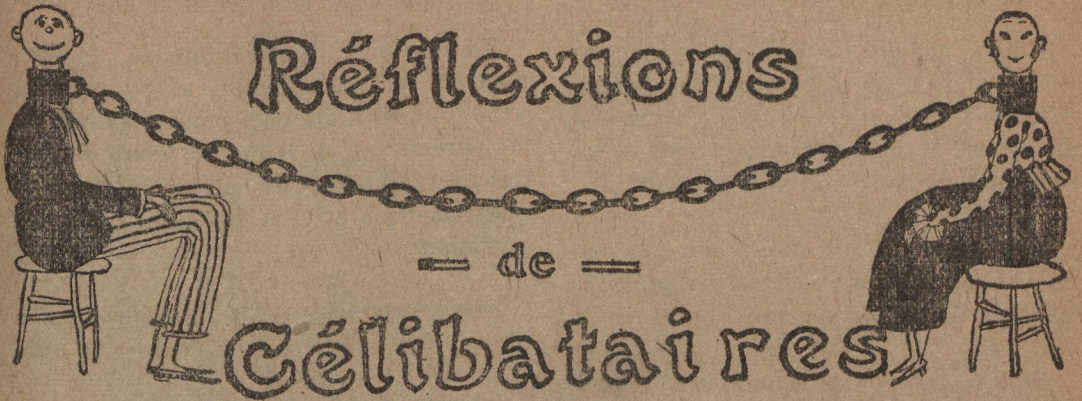
— Vous ne savez pas ce que j'ai pensé? Cette petite Lina doit être bien abandonnée dans le camp de concentration où on l'a internée. A mon endroit, elle ne s'est jamais montrée mauvaise. Je voudrais faire quelque chose pour elle! Ne serait-il pas possible d'obtenir qu'elle soit envoyée dans un couvent d'Espagne?... Nous paierions sa pension jusqu'à la fin de la guerre. Cette idée m'est venue pendant la messe et il me semble que c'est Dieu qui me l'a suggérée...

Il l'enveloppa de ses bras :

— Ah! murmura-t-il, le coeur de ma mère revit dans le vôtre; elle se fût vengée comme vous!...







## HOMMES

La plupart des hommes ne peuvent pas vivre sans une femme ni avec une femme.

\* \* \*

Il ne faut pas s'imaginer que l'on épouse un ange lorsqu'on se marie; l'ange ne vient que lorsque notre épouse est morte.

\* \* \*

L'espérance naît et meurt en moyenne dix-neuf fois avant que l'on trouve la femme rêvée que l'on épousera.

\* \* \*

Si vous parlez de philosophie à la jeune fille qui vous aime, elle ne comprendra pas votre philosophie mais elle vous comprendra parfaitement.

\* \* \*

Donnez toujours une rivale à une jeune fille que vous courtisez et dites du mal de cette rivale; la jeune fille vous adorerait en proportion.

\* \* \*

Un savant qui épouse une petite fille du peuple peut l'appeler son "petit sucre brun" parce qu'elle est douce mais non "raffinée".

\* \* \*

Vous ne pouvez pas savoir ce que pense une jolie femme lorsque vous voyez un sourire sur ses lèvres, pas plus que vous pouvez dire ce qu'il y a au fond de l'Océan lorsque la mer est calme.

## FEMMES

Une jeune fille doit se méfier des bruns, prendre garde aux blonds et fuir les autres.

\* \* \*

En général les femmes sont accoutumées à pleurer sans douleur, comme de rire sans raison, par la seule force de l'exemple.

\* \* \*

La femme reconnaît l'amour qu'elle inspire à l'esprit qu'elle donne et aux bêtises qu'elle fait commettre.

\* \* \*

Il y a quatre choses impossibles à une femme: attacher un paquet, jeter une pierre, porter un parapluie et descendre de tramway.

\* \* \*

L'amour est comme une salade au poulet servie dans un restaurant; on doit prendre les deux les yeux fermés ou alors n'y pas toucher du tout.

\* \* \*

Les femmes aimeront toujours beaucoup mieux qu'on dise un peu de mal d'elles, plutôt que de consentir à ce qu'on en parle point.

\* \* \*

Nous voici revenus au bon vieux temps ou le passage d'une jolie fille sur la rue faisait retourner plus de têtes masculines que le passage d'un régiment.

## HOMMES

Il n'y a que deux langues qui soient universelles : l'amour et l'argent. Les femmes comprennent le premier et les hommes le deuxième. Il y a même des femmes qui comprennent les deux.

\* \* \*

Il est assez difficile à un homme de conduire deux affaires sentimentales en même temps et de ne pas perdre l'équilibre.

\* \* \*

On naît célibataire comme on naît poète; il est aussi facile de faire un mari d'un célibataire que de faire une blondinette d'une brunette, seulement le fond reste toujours le même.

\* \* \*

Autrefois les sacrifices se faisaient sur les autels. C'est peut-être la raison pour laquelle un célibataire qui se marie à l'air d'un agneau en montant à l'autel.

\* \* \*

Le premier amour d'un homme est le seul qui occupe son cœur en entier; après il divise son cœur comme une maison à appartements, et loue les parties à plusieurs occupants à la fois.

\* \* \*

Un savant prétend qu'il y a trop d'hommes sur la terre, mais la pauvre vieille fille qui reste sur le carreau ne pensera certainement pas comme lui.

\* \* \*

Il y a tant de jeunes filles qui gagnent \$1,500 de salaire annuel qu'il est difficile pour un célibataire d'aller offrir à l'une d'elles de partager avec lui son salaire de \$800 par année.

\* \* \*

Pour un homme de vingt ans, un baiser est un sacrement; pour un homme de trente, c'est une expérience; pour un homme de quarante, c'est un sentiment; pour un homme de cinquante, c'est un amusement; pour un homme de soixante c'est un compliment.

## FEMMES

Vouloir un nom, une fortune, un état dont on puisse disposer, se jeter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parents; voilà ce que beaucoup de jeunes filles appellent de l'amour; et voilà ce que l'on peut appeler de l'esprit d'indépendance.

\* \* \*

Une femme a plus d'esprit qu'un homme chaque fois qu'elle lui fait perdre la tête.

\* \* \*

Une femme sotte l'est quatre fois plus qu'un homme; une femme "fine" l'est mille fois plus qu'un homme.

\* \* \*

Une photographie qui donnera satisfaction à une femme devra la représenter cinq ans plus jeune qu'il y a dix ans.

\* \* \*

La tâche la plus difficile pour une jeune fille est de convaincre son amoureux qu'il vient la voir avec des intentions sérieuses.

\* \* \*

Pendant qu'une femme pleure un amour ancien, un homme a le temps d'en faire six nouvelles.

\* \* \*

Aucune femme en toilette de bal ne peut convaincre un homme qu'elle est un ange; on voit trop qu'elle n'a pas d'ailes.

\* \* \*

Tous les caprices des femmes ne se ressemblent pas: chacune a les siens.

\* \* \*

Si le premier amour pouvait durer toujours, ou le dernier amour ressembler au premier.

\* \* \*

Si tous les hommes ressemblaient aux gravures des cahiers de modes!

\* \* \*

Il n'y a sur la terre qu'une femme qui soit bonne pour son mari. Le malheur c'est que, d'après nos maris, ce n'est pas nous.



## Pourquoi n'avons-nous pas plus de "Fermes" d'élevage du rat musqué?

Le rat musqué est maintenant une fourrure de bonne valeur et fort demandée. Il n'y a pas que les automobilistes et les aviateurs qui la recherchent pour s'en faire des gants, mais depuis quelques années, nos élégantes exhibent avec orgueil des pelisses, des mantes, des tours-de-cou et de jolies bordures ou garniture en rat musqué. Or, le rat musqué abonde au Canada. Nos chasseurs et trappeurs le savent bien et ils sont loin de dédaigner ce gibier dont les peaux varient de \$1.00 à \$2.50. Seulement, la plupart de nos chasseurs et trappeurs, bien qu'ils connaissent ordinairement les endroits où abonde ce gibier, se contentent de le tuer d'un coup de fusil ou de le prendre à la trappe. Ils réalisent ainsi de jolis bénéfices, mais peu

d'entre eux songent à l'élevage en quelque sorte du rat musqué. Ils ignorent, pour la plupart, ce que c'est qu'une ferme où l'on parvient à ressembler nos "écureuils aquatiques".

Aux Etats-Unis, dans le Kansas, sur les rives de la rivière Neosho, M. James Hagan possède une de ces fermes qui lui est des plus profitables, bien qu'elle ne lui rapporte réellement qu'au cours de la saison d'hiver, fort brève, sous cette latitude. La dernière saison, ses bénéfices ont été de plus de \$2,000, bien que sa ferme n'ait qu'une superficie d'à peine cent acres.

Les rats musqués trouvent en cet endroit marécageux, des herbages et des fruits en abondance, et il faut les voir gros, gras, alertes, avec une fourrure beaucoup plus

belle et dispendieuse que celle des rats musqués à l'état presque sauvage et ne vivant que de ce qu'ils trouvent.

Il y en a de toutes les grosseurs et par milliers. On a pris, sur cette ferme, une moyenne de cent rats musqués par jour, à l'aide de trappes fort élémentaires, et, en dépit de ce carnage, le nombre des "habitants" de la ferme semble s'accroître chaque année.

Pour prendre des rats musqués à la trappe il faut un certain travail préliminaire, mais cela est bien plus consolant de les prendre ainsi sans être obligé de les attendre, de les guetter, puis de les abattre au fusil, en risquant de détériorer leur peau.

Pourquoi n'y a-t-il pas chez nous un plus grand nombre de fermes de ce genre? Le rat musqué est un article presque de luxe, actuellement, et un grand nombre de ceux qui pourraient tirer profit de cette abondance se contentent de n'en faire la chasse qu'en amateurs.

Puisque le rat musqué est si fréquent chez nous, sachons les attirer sur des fermes, où ils accourent nombreux et deviendront, grâce aux bons soins et à une méthode moderne d'élevage, des spécimens pouvant vraiment commander les prix du marché.

— o —

## LA SUPERSTITION AU THEATRE ET AILLEURS

Le chiffre 13 et le vendredi sont considérés comme dangereux au théâtre. Une pièce ayant 13 lettres dans son titre ou ayant 13 personnages est considérée comme vouée à un four certain, quoiqu'il y ait eu des exceptions. Aucune théâtre ne possède de loge ayant le numéro 13, on met à la place 12½.

Un costume jaune ou contenant du jaune, porté à une première, est supposé em-

mener un désastre. Dans les loges, on ne doit jamais mettre des chaussures sur une table ni mettre des chapeaux sur une malle. On ne peut pas ouvrir un parapluie sur la scène, ni siffler. Il est interdit de prononcer le mot : *corde*.

Perdre un peigne en scène est aussi mauvais signe; en ouvrant une bouteille en scène, briser le bouchon ou la bouteille; casser un verre, perdre sa moustache ou sa fausse barbe sont des signes précurseurs de mauvais présages.

Mais il n'y a pas qu'au théâtre que la superstition est en vogue, de tout temps, les peuples ont eu leurs superstitions, ainsi les nombres impairs, 13 excepté, ont toujours été considérés comme des nombres chanceux. On donne toujours un nombre impair à couvrir à une volaille. Pourquoi? Il n'y a aucune autre raison que la superstition.

Les saluts officiels d'un bateau de guerre ou d'un fort sont toujours impairs.

Après deux essais infructueux, on en essaye toujours un troisième sous le fallacieux prétexte que trois est chanceux.

Sept est le nombre favori de la Bible.

Les anciens chirurgiens ne faisaient les saignées que par nombres impairs: une, trois, cinq.

Il existe à Montréal, une superstition assez curieuse qui a cours chez les pompiers et les artistes de nos théâtres. On prétend que chaque fois qu'un théâtre fait jouer: *Les Deux Orphelines* de d'Ennery, il doit y avoir un feu important dans la même semaine. La Manufacture MacDonald; Le Board of Trade; l'Edifice du Herald, ont passé au feu alors que des théâtres jouaient *Les Deux Orphelines*. Est-ce hasard?... Coincidence?

— o —

Une seule plante de blé peut produire 2,000 grains par saison.

\* \* \*



*M. Atherton avait grand peur des reptiles.*

## Les serpents mélomanes et la manière de les tenir sous le charme

Dans le village de Frankstown, en Pennsylvanie, vit un citoyen du nom de Henry Atherton, dont l'unique occupation est la cueillette des fraises, framboises, mûres et bluets. Tout le long de la belle saison, on le voit partir tôt et revenir tard avec ses seaux ou ustensiles, et on l'estime à la ronde parce qu'il est honnête homme, d'humeur joviale et qu'il est consciencieux dans son travail et son commerce.

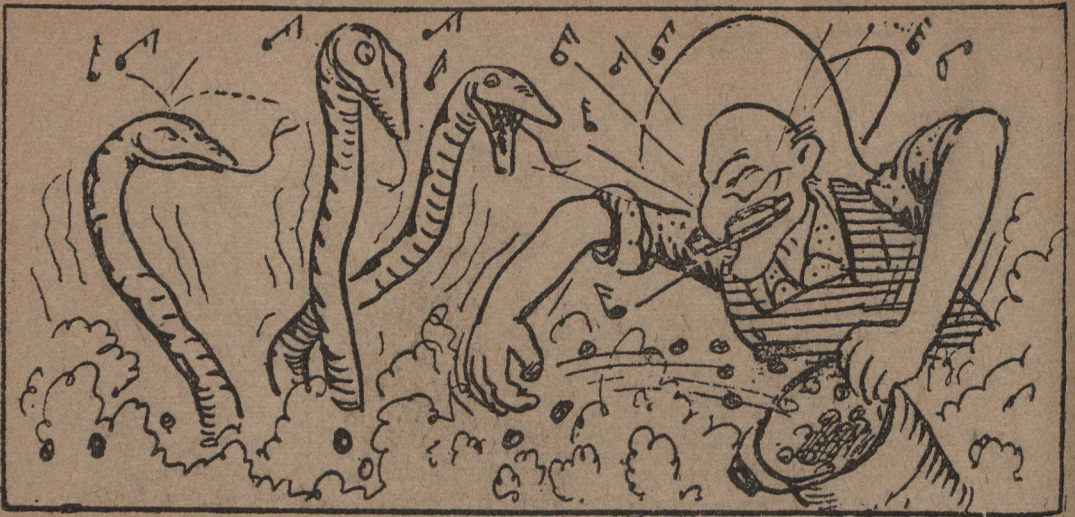
Cependant, il y a un point noir dans la paisible vie d'Henry Atherton : une répulsion insurmontable à l'endroit des serpents. Il en a bien rencontré durant sa carrière déjà longue, et s'il n'a pas été mordu jusqu'ici, il ne peut dominer sa crainte des serpents, sans cesse suspendue au-dessus de son imagination comme une véritable épée de Damoclès. Que voulez-vous ? Les mouvements sinueux et rampants des reptiles n'ont aucun charme pour lui, et il s'est ingénié à chercher le moyen de les rendre inoffensifs pour lui, sinon invisibles.

Et, il a réussi à dompter les serpents les plus venimeux qui existent en grande abondance en Pennsylvanie. Il a même si bien réussi qu'il sourit lorsqu'il les rencontre et qu'il leur lance un oeil plein de défi.

C'est qu'il a appris que les serpents étaient les êtres les plus mélomanes de la création. Alors, il s'est procuré une harmonica ou "musique à bouche" ou "ruine-babine", a appris à en jouer tantôt doux, tantôt fort, et il a même joué les différents auteurs susceptibles de plaire aux diverses variétés de reptiles.

Ainsi, il sait que certains serpents préfèrent le "rag-time" à la musique classique, tandis que d'autres ne tombent en extase qu'en entendant du Bach, du Beethoven ou du Wagner. Il paraît même qu'une certaine variété de serpents dits mélancoliques goûtent de préférence la musique de Debussy, Ravel et même de Léo Ornstein.

Il y en a qui prétendent se préserver des serpents en portant sur eux une patte



*Mais, M. Atherton eut vite appris à les charmer en leur jouant de l'harmonica.*

de lapin, mais Henry Atherton a bien plus confiance dans son talent de musicien.

Sitôt qu'il arrive à l'endroit où abondent bluets, fraises, framboises et mûres, M. Atherton porte à sa bouche son *ruine-babine* et il joue sans arrêt tout le temps que la cueillette dure. Il a choisi cet instrument de préférence à tout autre parce que en le jouant il conserve la liberté de ses mains et de tous ses mouvements.

A peine le concert est-il commencé, dit M. Atherton, que s'il y a des serpents dans le voisinage, ils lèvent immédiatement la tête, se cambrent et parfois donnent à leur corps visqueux des ondulations rythmiques. Il y a mieux, lorsque ce sont des serpents crotoles ou a sonnettes, il arrive souvent qu'ils font retomber leurs sonnettes ou leurs vertèbres sonores, parfaitement en mesure."

D'ordinaire les concerts de M. Atherton commencent par des airs militaires et se terminent par le *Star Spangled Banner*, alors que les braves reptiles mélomanes semblent à regret, voir partir pour jusqu'au lendemain leur grand ami le virtuose.

Il est tout de même certain que les ser-

pents adorent la musique sous toutes ses formes, et c'est ce qui explique que maints jongleurs jonglent en publics avec d'énormes reptiles devenu inoffensifs par le seul fait qu'ils entendent les sons d'un orchestre forain.

— o —

## NETTOYAGE DES CADRANS DE PENDULE

Les cadrans salis se nettoient facilement avec un mélange d'eau et d'alcool, lorsqu'ils sont en porcelaine ou en émail; on les essuie doucement avec un linge fin.

Ceux qui sont blanchis à l'argent seront frottés à l'aide d'un pinceau doux trempé dans un mélange d'eau et de crème de tartre, dans la proportion de 38 grains de tartre pour un verre à bordeaux d'eau.

Quand ils ont repris leur blancheur première, on les lave à l'eau pure, on les essuie avec un linge fin et on achève de les faire sécher devant un feu doux ou au soleil.

— o —



## ETERNEL FEMININ

**A propos du choix d'un mari. — Le célibataire est-il un fauve domptable? — Considérations à bâtons rompus.**

Ainsi, ma fille, vous désirez encore mes conseils avant de vous fixer définitivement sur le choix d'un mari. Qu'il soit donc fait selon votre désir, seulement voyez à vous débrouiller comme vous pourrez dans le méli-mélo de mes observations.

Par exemple, avez-vous remarqué les deux manières d'être d'un homme, selon qu'il se trouve en présence d'une jeune fille ou d'une veuve? Devant la jeune fille, il prend et garde la pose du conquérant annoncé par les trompettes et cymbales. Devant une veuve, il a les gestes d'un tout jeune enfant cherchant protection, quémandant des caresses.

Gentil et gracieux avec la jeune fille, il a l'air de lui dire: "Regardez donc ici, petit bébé, je suis ton tombeur de coeur, et c'est pour vous mes sourires, mes gestes étudiés, mes mimiques entendues. Vraiment, vous avez de la veine! N'êtes-vous pas grandement flattée?" Il a l'âme charitable, le coeur généreux; pour vous, il

dévalise confiseurs et marchands de fleurs. Il évoque ses triomphes au collège; il parle de ses exploits merveilleux, vante sa valeur. Il vous permet de le prier de chanter. Il est si aimable!

Il conseille gentiment la jeune fille, ne la désapprouve qu'avec les plus grands ménagements.

Il lui parle comme le monsieur qui a eu toutes les expériences.

Quand il évoque son passé, il est triste, énigmatique; il soupire.

Avec certains ménagements, il sait dire à la jeune fille si elle a trop ou pas assez de poudre sur son "museau", si sa coiffure la grandit ou la rapetisse, si sa jupe est trop étroite et si elle montre trop ses dents aux autres hommes.

Il sait la maintenir à "sa place" et entourer son coeur de fil barbelé.

Pour chacune de ses gaffes, il a le sourire... compatissant.

Enfin, au moment voulu, il sait être à

la fois triste et ferme pour lui apprendre qu'il n'est pas "un parti".

Car, telle l'épée de Damoclès, la menace du conjungo plane sur lui.

Il n'est rien à quoi il ne tienne tant qu'à sa liberté de flirter!

\* \* \*

Mais, avec une veuve jeune et jolie, changement à vue.

Il est le mouton offrant sa toison au tondeur.

Il s'écrase à ses pieds et soupire: "Quelle joie d'être à vos genoux puisque vous savez me comprendre!"

Il lui raconte ses tracasseries, cherche son air sur sa dernière affaire de coeur.



Il croit en sa sagesse, boit ses regards et ses paroles.

Il lui ouvre tout grand son coeur; il ne craint pas.

Il a besoin de soins maternels, et elle les lui accorde, soigne ses maux de tête et de...coeur.

Tout ce qu'elle dit est magique, merveilleux!

Il est à sa merci et si elle ne l'épouse pas c'est qu'elle a eu pitié de lui.

En vérité, ma fille, pour bien connaître

les hommes, il est indispensable d'avoir épousé au moins un d'entre eux; car un célibataire considère une jeune fille comme son ennemie naturelle, alors que de la veuve il fait sa confidente intime, son sanctuaire.

Conclusion: les maris les plus faciles à se procurer sont les veufs ou les maris de "seconde main!"

\* \* \*

D'autre part, seul l'homme à l'âme candide, tel Pierrot soupirant à Colombine, assis sur un croissant de lune, s'imagine que la femme de son choix n'est qu'un être primitif dans ses impulsions.

L'homme sage étudie la femme, mais il garde pour lui ses appréciations.

Lorsqu'entre deux éclats de rire et une gambade, la jolie fille aux bras d'ivoire s'écrie: "Oh! ce que je suis heureuse de te voir!" — Pierrot, le naïf se gourme intérieurement et se dit: "Chouette, j'ai produit une impression!"

Si elle le bourre de romances et de potins, il se dit en lui-même: "Comme elle m'aime! En fait-elle des frais pour me plaire!"

Si elle partage toutes ses opinions, Pierrot est convaincu qu'il est l'unique but d'une incommensurable admiration.

L'homme sage préfère, au contraire, le joli petit bout de femme qui le sermonne sur ses habitudes, critique ses cravates, le prie de divorcer avec le tabac, lui recommande de porter des caoutchoucs, de changer sa coupe de cheveux. Alors, il sourit et se dit à part lui: "Il paraît que je l'intéresse!"

En voyant sa photographie ostensiblement installée sur le piano de sa belle, Pierrot est heureux et pense: "Ça y est, cette fois, Colombine ne jure que par moi!"

L'homme sage n'aime pas cet étalage. Il



préfère voir son "portrait" caché tout au fond du coeur de sa bien-aimée. Il aime mieux deviner que voir. Se sentir aimé lui suffit car il ne sait jamais le moment exact de sa prochaine défaite. Dans sa naïveté Pierrot est certainement plus heureux que "l'homme sage" avec sa pseudo connaissance du coeur féminin.

\* \* \*

Ah! si les hommes savaient!

Si les hommes savaient tout ce qu'il faut pour gagner le coeur d'une femme, ils ne la précéderaient pas continuellement, au restaurant, au théâtre ou dans les promenades sentimentales au clair de la lune; ils n'oublieraient pas de lui apporter des fleurs au moindre anniversaire; ils sauraient lui presser la main en cachette, sous la table et la contempler parfois, à la dérobée.

Car, la femme ayant plus de vanité que l'homme, a besoin de marques de considération et d'affection plus fréquentes. Souvent elle est insatiable. L'homme a tort de s'imaginer qu'il n'a plus rien à faire, une fois qu'il a prouvé à une femme qu'il l'aimait; car son amour, comme celui de l'homme, a parfois besoin d'un tonique printanier, d'un stimulant. Aussi, tout sentiment nouveau, si minime soit-il, de la part d'un fiancé ou d'un mari est une chose "colossale" chez la femme jeune, jolie, sensible et spirituelle.

Jeunes filles qui cherchez des époux, à vous de les façonner à votre goût.

MANON.

— o —

Si les garnitures ou ornements en acier de votre poêle sont sales ou brunis par la chaleur, passez-y d'abord un chiffon imbibé de vinaigre avant de procéder à n'importe quel autre opération.

## NETTOYAGE DU CUIR JAUNE

Trop vite ternies, vos chaussures en cuir jaune reprendront leur cachet, grâce au procédé suivant: Enlevez d'abord, avec une brosse sèche, la poussière et la boue qui peuvent souiller ces chaussures; puis, ayant mis dans un verre d'eau un demi once environ d'esprit de sel, vous lavez soigneusement bottines et souliers à l'aide d'une autre brosse trempée dans cette dissolution. Quand toutes les taches auront disparu, on frottera avec un tampon ou une brosse jusqu'à ce que les chaussures soient complètement sèches.

Un autre procédé consiste à verser lentement un once d'acide sulfurique dans une pinte de lait écrémé, et à y ajouter trois onces d'esprit de sel, après la cessation de l'effervescence produite par l'acide sulfurique. Il est important surtout de ne pas mettre en contact l'esprit de sel et l'acide sulfurique avant d'avoir versé ce premier dans le lait; le contraire pourrait amener de graves accidents. Quand les trois liquides sont ensemble, on agite légèrement le récipient; une vapeur blanche se produit, et l'on ne bouche qu'une fois cette vapeur dissipée. On voit bientôt ensuite le lait se cailler: alors on recueille la partie liquide que l'on décante et conserve en flacons hermétiquement bouchés, pour s'en servir comme il a été dit de la première préparation indiquée ci-dessus.

— o —

## GRAVURES SUR PAPIER

Cette reproduction est facile à faire. Pour cela, on emploie une dissolution d'alun et de savon dans un peu d'eau (saturer la solution).

Avec un pinceau, passer une couche de cette composition sur la gravure et appliquer immédiatement une feuille de bristol; charger fortement le tout et laissez sécher sous presse.

## IL Y A A PEINE 40 ANS

Lorsqu'on voit les navires si modernes que nous avons aujourd'hui, nous réalisons à peine qu'il y a 40 ans, nous émerveillions devant des navires du type de celui que nous illustrons ci-contre. C'est le "Tourmaline", un navire de guerre français, qui visitait notre port, au mois d'août



1879, et qui attira toute la population de Montréal sur les quais. Combien changés aussi les quais de la métropole depuis 40 ans. Cette ancienne gravure montre tout le progrès que nous avons accompli en aussi peu de temps, relativement.



## CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes



### Pourquoi l'homme devrait vivre 200 ans ? — Les animaux vivent ordinairement huit fois la durée de leur période de maturité. — L'homme seul fait exception à cette règle.

A l'exception de l'homme, presque tous les animaux en existence, sur le globe terrestre, placés dans les conditions normales, vivent environ huit fois leur période de maturité, c'est-à-dire le temps nécessaire à leur croissance.

Un cheval, un chien, une vache, à qui il faut quatre ans pour atteindre un complet développement, vit environ 32 ans. Cette règle semble s'appliquer à presque toutes les espèces de quadrupèdes et de bipèdes. La période de croissance de l'homme se prolonge ordinairement jusqu'à la 24<sup>e</sup> année, et si nous appliquions à l'homme la règle commune aux autres animaux, il faudrait multiplier par huit cette période de 24 ans, ce qui mettrait la moyenne de la durée de la vie humaine à 192 ans et parfois deux cents ans environ.

Une fois qu'il a dépassé l'âge de six ans, l'homme vit en moyenne quarante ans ou un peu plus, ce qui n'est qu'un cinquième de la durée de vie qu'il devrait avoir; et si nous ajoutons la proportion d'enfants qui meurent au-dessous de six ans, nous arrivons à une moyenne de vie d'à peine 37 ans.

Nous sommes bien loin des stupéfiantes et incroyables longévités dont nous parle l'ancien testament, pour ne parler que

d'Adam et des divers Mathusalems de ces lointaines époques. En admettant même que ces longévités aient été grandement exagérées par la légende, on ne peut tout de même conclure que les 900 années du doyen des patriarches équivalaient à une vie variant entre 175 et 200 ans.

Dès lors, pourquoi ces hommes, après tout conformés comme nous le sommes, vivaient-ils conformément à la règle applicable aux autres animaux?

L'homme boit la même eau que les autres animaux, et vit sous le même soleil et dans le même air ambiant qu'eux. Il diffère d'eux cependant par la nourriture, par la quantité d'air absorbé et par l'exercice physique, trois des principales lois fondamentales de l'existence.

Il est parfaitement juste de prétendre que l'homme n'est pas une exception à la règle générale qui gouverne et conduit les autres animaux, et que s'il n'avait pas commis quelque grave erreur relativement à la prolongation de la vie, il devrait vivre normalement aussi longtemps que ses presque légendaires ancêtres.

Par ses inventions, l'homme a augmenté dans des proportions phénoménales la production du travail; par la science de l'agriculture, il a centuplé la productivité

du sol. Ne vient-il pas de conquérir l'air, et il semblerait que le pouvoir de développement de son intelligence est illimité.

Mais dans tout cet effort, il semble s'être oublié lui-même, et tandis qu'avancé à pas de géant dans toutes les sciences, il rétrogradait en ce qui concernait les moyens de conserver et prolonger sa vie.

Avouons qu'il y a encore un rude chemin à parcourir.

La différence, en fait, entre la jeunesse, la maturité et la vieillesse n'est pas autre chose qu'une différence purement chimique.

Les cartillages et les artères, d'abord flexibles se raidissent ou se durcissent; les nerfs s'irritent au lieu de rester à l'état normal; la richesse et la couleur vermeille du sang, les cheveux blonds, noirs ou blancs, qu'est-ce que tout cela?

Une simple différence chimique, pas autre chose.

Ou, si l'on veut, c'est la résultante de dépôts de corps étrangers qui ont pénétré dans le corps alors qu'ils auraient dû rester là où ils étaient, et se sont assimilés au système général.

Si le savant avait davantage étudié le composé humain, sa construction et sa résistance; s'il s'était autant acharné à l'étude de cette science qu'il l'a fait pour tant d'autres sciences, il aurait trouvé toutes les différences chimiques dont nous parlons, aurait éloigné les causes contraires, et l'homme pourrait aujourd'hui compter sur une existence de 200 ans, ce qui lui permettrait de "survivre" à ses propres oeuvres. Messieurs les hygiénistes sont coupables de n'avoir pas assez approfondi la science de la chimie physiologique et de la chimie alimentaire.

Les trois principes fondamentaux gouvernant toutes les fonctions de la vie sont: la nourriture, le mouvement et la respiration.

Le plus important de tous, c'est la nutrition. L'air pur est facile à se procurer et tandis que l'action de respirer est automatique, l'exercice devient facilement automatique, une fois sagement réparti et entraîné.

La nutrition est la seule fonction animale qu'on a encore laissé à peu près au hasard.

De nos jours, c'est le goût qui guide la

1919

1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30

L'enfant né en 1919 atteint sa pleine croissance en 1943

Il

devrait vivre huit fois le temps que cela lui a pris pour croître. (8 x 24 = 192) ou jusqu'en 2111

1	2	3	4	5	6
7	8	9	10	11	12
13	14	15	16	17	18
19	20	21	22	23	24
25	26	27	28	29	30

Par héritage primordial l'homme est destiné à vivre 200 ans, et la science n'aurait vraiment droit de se glorifier qu'alors qu'elle aura trouvé le moyen de prolonger la durée de sa vie au-delà de cette limite.

nourriture, et le "goût" moderne est tellement perverti. Il force l'être humain à ingurgiter une foule de choses dont il n'a pas besoin, qu'il digère mal et qu'il élimine trop laborieusement et toujours incomplètement. Le goût perverti a changé la faim en appétit; il a empoisonné le sang, produit des dilatations, déplacé le siège de la raison pour y substituer la tyrannie des habitudes pernicieuses.

L'homme mange les autres animaux, les quadrupèdes, les bipèdes, les insectes, et des masses de choses glacées. Il attend que les animaux qu'il mange se soient nourris eux-mêmes à des sources souvent discutables, et alors, afin de soutenir et prolonger sa propre existence, il mange ces animaux dont la chair est elle-même la résultante d'une nutrition primitive.

C'est donc de la nourriture de seconde main qu'il absorbe, puisqu'elle a déjà passé dans le corps d'un autre animal.

Il est admis que le corps humain est un composé de quinze éléments chimiques distincts. Alors, celui qui parvient à trouver l'alimentation la plus propre à nourrir chacun de ces éléments distincts, dans une égale proportion, est un sage qui renforce sa puissance cérébrale, son organisme émotif et son endurance physique; et pourvu qu'il ne fasse jamais d'erreur (ce qui est presque impossible) il n'y a pas de raisons pour qu'il ne prolonge pas sa vie d'une manière beaucoup plus considérable que la chose se produit aujourd'hui. Il devrait ainsi reculer presque indéfiniment les limites de la vieillesse. Tous les éléments nécessaires à la nutrition la plus pure se trouvent dans l'univers végétal; et si l'homme voulait se donner vraiment la peine d'étudier les propriétés distinctes de chaque espèce de végétaux, il n'aurait pas besoin d'avoir recours à la nourriture animale qui lui est pernicieuse.

Il y a donc gros à parier que feu Mathusalem était un végétarien averti; seulement ses disciples étant excessivement

rare, il s'ensuit qu'on ne sait plus aujourd'hui, conserver comme lui, une jeunesse quasi éternelle.

Toutes nos ménagères et mères de familles devraient avoir appris au moins les éléments de la chimie organique et culinaire. Il n'y a pas une femme intelligente qui donnerait à son enfant ou à son mari, un médicament préparé par un chimiste d'une ignorance reconnue; cependant un grand nombre de mères pleurent trois fois par jour, sur la table de famille, toutes sortes d'aliments sans même s'inquiéter s'ils sont bienfaisants ou malfaisants pour la constitution humaine.

Il est certainement plus commode de prendre les choses comme elles viennent que de se donner le trouble de les analyser pour connaître leurs effets. C'est pourquoi la très grande majorité des gens mangent par goût et par gourmandise, sans même réfléchir aux résultats immédiats, encore moins aux résultats éloignés.

Le docteur J.-H. Mason Knox, une autorité américaine en matière de maladies de l'enfance, déclarait dernièrement à Washington, qu'aux Etats-Unis seulement il mourait chaque année 300,000 enfants au-dessous de deux ans, atteints de maladies très aisément curables. Il ajoutait que les enfants qui succombaient sous l'effet d'une alimentation défectueuse étaient deux fois plus nombreux que les victimes de la tuberculose contagieuse. Il est tout probable que chacune de ces vies perdues aurait pu être conservée avec une alimentation convenable. Cette affirmation n'a rien d'extraordinaire, et le docteur Fred. Pelletier, secrétaire de l'hygiène municipale à Montréal, pourrait aisément nous fournir des statistiques assez tristement concluantes.

Il se fait actuellement un sérieux mouvement pour l'éducation des familles en matière d'hygiène, mais je crois que les hygiénistes eux-mêmes devraient pousser plus avant leurs études relatives aux dif-

férences chimiques dans le composé humain et dont la croissance pourrait, dans bien longtemps d'ici, faire vivre nos arrière-petits-fils jusqu'à 150, 175 et même 200 ans. C'est la grâce que je leur souhaite.

STANISLAS PRUD'HOMME.

— o —

## LES GREVES DE FEMMES ET LEURS MOTIFS BIZARRES

Dernièrement, une centaine de jeunes filles employées dans un bureau de téléphone de New-York, se mirent en grève parce que la compagnie avait fait enlever les boîtes automatiques contenant de la gomme que ces demoiselles avaient dans leurs bureaux. Ces jeunes filles déclarèrent qu'elles préféreraient perdre leur situation que leur gomme. Les boîtes durent être remises en place.

Dernièrement aussi, les jeunes filles employées dans une manufacture d'épingle du Connecticut, se mirent en grève pour protester contre le renvoi d'un gérant qui leur plaisait. La compagnie dut reprendre le gérant et lui donner une augmentation de salaire.

Il y a quelques années, dans une grande manufacture de coton, une jeune fille fiancée à un jeune homme faisait voir à ses compagnes sa jolie bague de fiançailles, lorsque le patron survenant, bouscula les jeunes filles en les renvoyant à leur travail. Toutes se mirent en grève et demandèrent des excuses au patron. Celui-ci fut forcé de s'excuser après que les jeunes filles eussent causé des dégâts à son établissement.

Une des grèves les plus étonnantes eut lieu à Sochaczow, en Russie, deux ans avant la guerre. La population composée en majeure partie de Juifs était traitée par le rabbin juif comme de véritables esclaves.

Un jour le rabbin défendit tous les concerts et les danses dans le village sous sa juridiction. Aussitôt toutes les jeunes filles de l'endroit firent la grève du mariage: "pas de danse, pas de mariage", tel fut le mot d'ordre. Pendant deux mois, il n'y eut aucun mariage, à tel point que le rabbin fut forcé de céder. Les portes des concerts et des salles de danses s'ouvrirent de nouveau et les cloches des synagogues se mirent à sonner pour annoncer les mariages.

Dans notre pays, à Ottawa, nous avons eu la grève des écolières, qui dura plusieurs mois.

À Québec, l'an dernier, il y a eu la grève des ménagères, pour abaisser le coût de la vie.

— o —

## CONSERVATION DES CITRONS

Lorsqu'on est éloigné de la ville, il est bon d'avoir sous la main certaines choses indispensables. Ainsi que pour un bon service de table ainsi que pour certaines sauces, il faut bien souvent du citron.

Voici un moyen facile d'en faire une provision. Les citrons se gâtent s'ils sont dans un endroit humide, mais ils se conservent fort bien au sec.

Faites donc sécher au feu du sable fin; laissez-le bien refroidir. Placez-en alors une couche de quelques pouces au fond d'une caisse sèche et propre. Sur cette couche de sable, placez des citrons enveloppés de papier, en ayant bien soin de les tourner *la queue en bas*. Sur ces citrons, mettez une seconde couche de sable, puis une seconde rangée de citrons. Continuez en finissant par une couche de sable.

Vous pouvez ainsi avoir continuellement des citrons frais et sains.

Mettez la caisse en lieu sec.

— o —



## LE CUBISME ET LE FUTURISME

EN MUSIQUE ET EN PEINTURE.

*Des artistes qu'on croirait plutôt atteints d'aliénation mentale.*

Avez-vous déjà entendu parler d'art cubiste ou futuriste, de musique ultra-moderne, de musique futuriste, des bruiteurs, etc? Quelques-uns en ont peut-être vaguement entendu dissenter, mais un grand nombre ne savent même pas ce que c'est.

Bien que cubistes et futuristes, ces êtres incompris et incompréhensibles, fassent un peu moins parler d'eux, depuis quelque temps, il est tout de même intéressant d'essayer de dire ici, avec quelques illustrations à l'appui, un peu ce que ces malades ou détraqués entendent par l'art nouveau ou le grand art.

Nous disons "essayer de dire", car, on comprendra qu'ils nous est presque im-

possible de définir clairement ce qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes.

Le public, toujours très simpliste, appelle du nom de cubistes aussi bien que les peintres-géomètres que les apôtres de la peinture cinématographique. Cubistes, futuristes? Préférons ce dernier mot: il fut inventé par un littérateur. Or, ces artistes sont farcis de littérature: c'est un bien gros danger. Loin d'être fous, ils pèchent par excès d'intelligence; eux qu'on accuse d'incohérence et de facilisme, ils cherchent laborieusement la cohésion; ils excitent le rire, on les dit "des farceurs": ils sont l'austérité même.

Leurs amis, leurs instigateurs, hommes

de lettres, plus indisciplinés, s'ébahissent et se grisent de manifestes forcenés. "Détruisez la syntaxe, s'écrie Marinetti cuirassé d'images, abolissez la ponctuation, orchestrez les images en les disposant suivant un maximum de désordre, traduisez l'obsession lyrique de la matière... Nous inventerons ensemble ce que j'appelle l'imagination sans fils (*sic*)" Voici quelques extraits de leur préface :

"Le geste que nous voulons reproduire sur la toile ne sera plus un instant fixé... Tout bouge, tout court, tout se transforme rapidement. Un profil n'est jamais immobile devant nous, mais il apparaît et disparaît sans cesse. Etant donnée la persistan-



*Armorpha chromatique chaude, autre élucubration cubiste.*

ce de l'image dans la rétine, les objets en mouvements se multiplient, se déforment, se poursuivent comme des vibrations précipitées dans l'espace qu'ils parcourent... Nos corps entrent dans les canapés sur lesquels nous nous essayons et les canapés entrent en nous. L'autobus s'élance dans les maisons qu'il dépasse et tour à tour les maisons se précipitent sur l'autobus et se fondent avec lui..."

"Cependant ces joyeux frères doivent être séparés des cubistes. Les doux, les sim-

ples, les classiques cubistes ont souci de représenter non pas ce qui est accidentel, fuyant, mais l'objet même dans sa résistance, en éliminant ce que la lumière et la perspective lui apportent de relatif et de passager.

Mais les autres, prétendent que l'art n'est pas que l'imitation d'un objet par des lignes et des couleurs, l'expriment sous tous ses aspects et dans sa mobilité. Ils tâchent de représenter une fusion d'objets, à la manière futuriste. "Le sujet importe peu, écrivent-ils. Les dénominations que l'on trouve dans nos catalogues sont une concession. Nous ne peignons ni des portraits, ni des paysages, ni des natures mortes: ce que nous faisons, c'est de la peinture". Ici, le mot peinture se traduirait mieux par l'expression barbouillage.

La haine, la conspiration des bourgeois, ces derniers surtout les ont provoquées. Enfermés en liberté au Salon d'Automne, à Paris, dans une petite salle toute en angles, ils sont tristes et formidables. C'est la ménagerie; et le public se grise et s'exaspère en reniflant l'odeur des fauves. Parfois il rit de tout son coeur, comme devant des miroirs déformants du genre de ceux qu'on a au parc Dominion. Tantôt c'est la stupeur de l'amateur qui a superposé sept clichés sur une même plaque, tantôt la colère du joueur de puzzle qui, pris de vin, ne peut reconstituer son modèle, ou la folie du criminel qui vient d'éparpiller son père dans un terrain vague. Il faut l'avouer, ces artistes sont agressifs et hurlent très tragiquement. Mais à la révolte succède bientôt, avec d'infinies précautions, le désir de s'approcher et de comprendre. C'est l'attirance du danger, la peur agréable, le besoin de relever un défi qui donne le vertige.

Des problèmes se posent et rien n'est plus fécond, peut-être, que l'ahurissement où nous jettent ces élucubrations chaotiques.



Chaotiques! Car, même admis, ce paradoxe que la mission du peintre est de rectifier les erreurs de nos sens, de donner à nos yeux la sensation du relief, de la résistance et enfin de la mobilité (!) — ces œuvres sont des ébauches imparfaites, conçues moins par des peintres que par des littérateurs. Comment peuvent-elles donc à la fois nous blesser si violemment et échapper à une condamnation?

C'est que, volontairement conçues, elles semblent un admirable défi à l'intelligence. L'art, tout d'abord, eut pour but de représenter les objets tels qu'ils sont; avec l'impressionnisme, il représenta les objets tels qu'ils paraissent: aujourd'hui, brisant les murs entre lesquels l'individu même se sent emprisonné, il aboutit à ces constructions chimériques dont nos yeux humains demeurent épouvantés. Les philosophes veulent que nous ne pensions que par images et que toutes nos inventions ne soient faites que de sensations éprouvées et de lambeaux de souvenirs. Les futuristes le nient. Étonnant effort de l'intelligence pour violer ses propres lois, pour briser ses cadres, pour se libérer des ornières des sens, pour se jeter dans les contradictions et l'incohérence afin de connaître l'inconnaissable, de penser l'incompréhensible. Ces toiles montrent des éléments qui s'attirent et se désagrègent suivant des directions étrangères aux physiques et aux chimies étrangères. Hallucinations d'alchimistes, de demiurges forcenés! Nous assistons avec révolte à ces spectacles imaginés semble-t-il, pour d'autres soleils que le nôtre. Notre erreur, encore une fois, c'est de vouloir leur chercher un sens au lieu de les considérer comme une recherche de l'absolu, comme une géométrie prodigieuse.

Que l'art délibérément s'affranchisse des représentations humaines, terrestres, qu'il cherche de nouveaux thèmes décoratifs et picturaux, qu'il imagine d'autres mondes, qu'il crée d'autres formes de vie, voilà qui

est très respectable. Ce qui choque véritablement, c'est l'enfantine illusion qui consiste à morceler simplement dans un puzzle incompréhensible un sujet quelconque; Ainsi Picabia nomme *Source* une sorte d'entrelacement géométrique de cercles rouges et noirs; c'est l'abstraction décorative d'une chute d'eau.



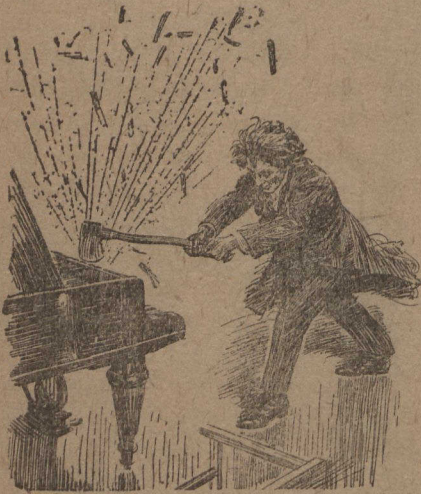
*Deux têtes cubistes de Picabia.*

Si l'on regarde un instant l'une des vignettes que nous reproduisons, on se demandera avec stupéfaction comment ces deux têtes de femmes allongées et grotesques peuvent représenter une idée artistique? L'autre vignette intitulée: *Amorpha mosaïque chaude*, est du pur charabias, mais comme le titre lui-même est si vague qu'il frise l'incompréhensible, passons en levant les épaules.

En musique, les futuristes ne sont pas moins malades, cérébralement. Les compositeurs futuristes, dans leur soif inaltérable de trouver des formules et des sonorités nouvelles, n'ont pu trouver autre chose que l'horripilant et le roccoco.

Ceux de nos lecteurs qui ont entendu le pianiste Ornstein, dans ses interprétations

fantastiques et discordantes, ont raison de se demander où cette école prétend arriver avec son système. Les musiciens futuristes veulent s'affranchir de toutes les règles de l'harmonie et de la consonnance. Ils échaffaudent les notes par-dessus les notes, construisent des accords qu'on ne saurait jouer à moins d'avoir deux douzaines de doigts, et qui font la même impression à l'oreille exercée que le jeu d'un enfant, frappant avec le plat de la main,



*Le pianiste futuriste; voici nos tympanes et hélas! pauvre piano!*

sur le clavier d'un piano, à tort et à travers. Seulement, ayant les nerfs plus solides, ils bûchent plus fort qu'un enfant. Les oreilles demandent grâce devant tant de sons déchirants accumulés, et la bouche se tord en un rictus pénible pour ne pas frémir ou pleurer, ou pour ne pas éclater d'un de ces rires effrayants que l'on n'entend que dans les cabanons de maisons de fous.

Certains futuristes, plus avancés, ont lancé l'école des bruiteurs et ils sont à la veille de nous servir un orchestre composé de crécelles de bois, de sifflets de manufactures, de trompes d'automobile, de moteurs d'aéroplanes, de scies rotatives mécaniques, de pistons à vapeur, etc.

Et, si l'on ose se moquer ouvertement

de ces triste novateurs, ils nous répondent que nos oreilles et notre intelligence ne sont pas encore suffisamment préparées pour saisir toute la beauté de ces cris, ces hurlements et ces bruits infernaux superposés. Ils ajoutent même que l'art futuriste, tel qu'ils l'entendent, est l'art de l'avenir. Plaignons nos petits-enfants.

L'un des adeptes de cette école, pourtant meilleur pioniste canadien qu'un musicien plagiaire, n'a-t-il pas osé écrire jadis, "qu'il ne pouvait empêcher que Beethoven, Bach, Wagner, Saint-Saëns et autres eussent existé, mais qu'il le déploraient."

Ma foi, tant pis pour lui. Qu'il le veuille ou ne le veuille pas, ses amis les cubistes, les futuristes et les bruiteurs, seront depuis longtemps plongés dans l'oubli où ils s'enfoncent déjà depuis quelques années, alors que les oeuvres immortelles de ceux qu'il a nommés, et même les chefs-d'oeuvre romantiques de Schumann et de Chopin, sauront encore émouvoir ceux qui ont l'âme moins tourmentée et savent se contenter de la vie ambiante toujours aussi riche en sensations artistiques et en états d'âme intenses.

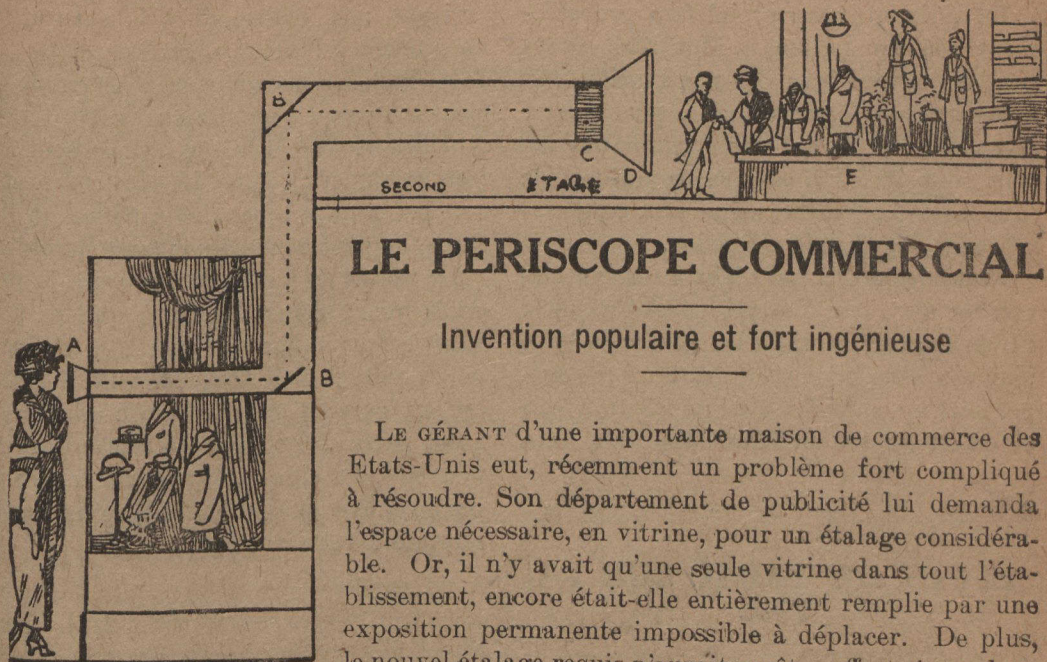
STANISLAS PRUD'HOMME.

— o —

L'humidité des murailles est si désagréable comme aspect et si malsaine, qu'on est toujours heureux de trouver un bon procédé pour la combattre.

Faire fondre, à une chaleur modérée une partie de paraffine dans trois parties d'huile de goudron de houille.

En se refroidissant, comme cette matière s'épaissit, il suffit de la mettre dans un vase au bain-marie pour la rendre fluide. S'emploie avec un pinceau sur les parois des murs. S'il y a grande humidité à combattre, en redonner une seconde couche lorsque la première sera complètement sèche.



## LE PERISCOPE COMMERCIAL

Invention populaire et fort ingénieuse

LE GÉRANT d'une importante maison de commerce des Etats-Unis eut, récemment un problème fort compliqué à résoudre. Son département de publicité lui demanda l'espace nécessaire, en vitrine, pour un étalage considérable. Or, il n'y avait qu'une seule vitrine dans tout l'établissement, encore était-elle entièrement remplie par une exposition permanente impossible à déplacer. De plus, le nouvel étalage requis n'aurait pu être affectué que dans

un espace beaucoup plus grand que celui qu'aurait pu offrir l'unique vitrine de l'établissement.

Le chef de la publicité ne se laissa pas rebuter parce qu'il semblait être une impossibilité. Il demanda carte blanche à son gérant ainsi que quelques crédits nécessaires aux dépenses d'un projet qu'il avait conçu. Une semaine plus tard, il amenait le gérant devant la vitrine du magasin. Ce dernier ne vit absolument rien de changé tout d'abord, et il crut à une mystification de mauvais goût. Mais, il remarqua une affiche, dans le côté de la vitrine, portant ces mots: *Regardez ici.*

Au-dessous se trouvait une petite ouverture ressemblant à une tête de Kéleidoscope. Le gérant ne vit rien tout d'abord, mais au bout de quelques secondes il vit tout un merveilleux étalage de marchandises, couvrant au moins dix fois l'espace qu'aurait pu offrir la vitrine. La lumière était aussi excellente.

Le gérant de publicité avait tout simplement pourvu à l'installation d'un périscope comme ceux qu'il avait vus à la guerre, mais agrandi. Et, à l'aide de ce périscope les passants pouvaient voir du trottoir toute l'installation qui avait été faite au-dessus. Mais, comme les objets se trouvaient forcément réduits en dimension, à cause de l'angle de vision, on ajouta au périscope des lentilles de télescope, et il fut possible de voir les objets considérablement magnifiés. L'invention fut trouvée si pratique que plusieurs périscoptes furent installés sur-le-champ. Les clients n'ont qu'à jeter un coup d'oeil dans les lunettes mises à la portée, et de la rue ils voient tout ce qui se passe aux étages supérieurs.

Les lentilles de télescope se placent facilement dans le périscope, et selon leur puissance, il est possible de voir les objets lointains beaucoup plus grands que nature. La construction d'un tel périscope n'est pas compliquée et n'exige pas de grands frais. Il suffit d'un tube qu'on accroche au plafond et aux murs, munie de miroirs intérieurs, placés vis-à-vis les uns des autres, aux intersections à angles du tube.

Le périscope commercial fera probablement son apparition à Montréal, avant peu, et souvera bien des pas inutiles aux acheteurs, qui pourrait voir, sans quitter le trottoir, si les articles dont ils ont besoin sont installés sur les comptoirs de tous les département, même aux étage supérieurs des grands magasins.

Plusieurs maris qui n'aiment guère magasiner avec leur femme, pourront rester sur le trottoir et regarder passer la belle jeunesse, sans pour cela, grâce au périscope, jeter un coup d'oeil à l'intérieur et voir où en est rendue madame dans ses achats.

— o —

## EFFET DU TABAC SUR LA VUE

Il paraît que l'habitude de fumer occasionne un trouble visuel, sans lésion organique apparente, auquel on a pu donner le nom de "cécité des fumeurs."

M. Sichel, père, a le premier appelé l'attention sur la fréquence des altérations de la vue chez les fumeurs. "J'ai acquis, disait-il, la certitude que peu de personnes peuvent consommer, pendant longtemps, plus de trois quarts d'once de tabac à fumer par jour, sans que leur vision et souvent même que leur mémoire s'affaiblissent." Un médecin a publié une statistique confirmative de ce fait, et démontré que les troubles amaurotiques seraient onze fois plus fréquents chez les femmes.

M. Sichel, fils, dans le magistral *Traité d'ophtalmologie*, cite deux observations des plus concluantes à cet égard. Le savant oculiste partage complètement, sur ce point, l'opinion de son père, et il affirme même que, "tandis qu'il est des personnes qui peuvent consumer, pendant fort longtemps, un once, un once et demi de tabac par jour, sans en éprouver le moindre inconvénient, il en est qui, avec un tiers ou un demi once au plus de tabac par jour,

arrivent non seulement à la saturation, mais même à l'intoxication."

M. Sichel remarque que ce genre de cécité est surtout commun en France et aux Antilles, dont les tabacs usuels sont des plus riches en nicotine. Le plus riche est le *caporal*, puis le tabac des Antilles, où l'on fume, de préférence, les cigares humides.

De toutes les manières de fumer, la pipe est la moins mauvaise, parce que, ne pouvant la fumer hors de chez soi, on fume, de ce fait, moins fréquemment. La pire est la cigarette, pour la raison opposée, et aussi parce qu'on est trop tenté de la renouveler. La cigarette présente encore cet inconvénient que la fumée âcre du papier s'ajoute à celle du tabac.

— o —

## POUR ENLEVER LES TACHES DE PEINTURE

On a quelquefois le désir ou le besoin d'enlever les taches de peinture, ou même un enduit, sur des briques. Quand la peinture n'est pas trop vieille, il suffit de frotter la surface des briques, là où se sont produites les taches, à l'aide d'un pinceau que l'on trempe très souvent dans de la térébenthine; on procède du pourtour de la tache vers le centre, de manière à ne pas étendre cette tache. Quand on doit opérer sur une grande surface ou quand la peinture est vieille, on prépare une pâte comme suit: on fait dissoudre de la soude caustique dans 5 fois son poids d'eau; on mélange ensuite ce liquide avec un quart de son volume d'huile et suffisamment de sciure de bois pour faire une espèce de pâte épaisse. On étend cette pâte sur la surface à nettoyer, on la laisse 5 ou 6 heures sur place, puis on gratte; en s'en allant, la pâte arrachera la peinture. Il suffira ensuite de laver les briques ainsi traitées.

— o —



POUR LIRE AUX ENFANTS A  
L'HEURE DU COUCHER



PIERRE ET SUZANNE

*Traduit de l'anglais par Paul Coutlée.*

Suzanne, c'est la petite souris, à droite sur notre gravure, vivait à Paris, dans un attique situé Boulevard de Sébastopol.

Elle vivait très heureuse, lorsqu'à l'automne 1914, elle apprit que les Allemands s'avançaient sur Paris. Notre pauvre petite Suzanne était toute tremblante. Tous les Parisiens — ceux qui avaient des enfants et ceux qui avaient des vieux parents — fuyaient la capitale menacée. Personne ne daigna s'occuper de Suzanne. La pauvre petite se cacha dans une boîte qui portait ces mots: "Londres, Angleterre", elle se blottit dans un coin et attendit.

Elle était triste à l'idée de quitter son pauvre Pierre — c'est le petite souris à gauche sur la gravure — Pierre était certain que les Allemands ne rentreraient jamais dans Paris, cependant il se sentirait plus heureux s'il avait sa chère Suzanne de l'autre côté de la Manche. Aussi l'embrassa-t-il sur les deux joues et l'aida-t-il à faire ses préparatifs de voyage en l'assurant de son amour éternel.

La petite Suzanne fit une bonne traversée, elle grignota — tel le général Joffre, — un petit trou afin de voir ce qui se passait autour d'elle, elle vit des jeunes filles habillées en infirmières et des petits garçons habillés en marins. Le voyage ne fut pas trop monotone.

Lorsqu'elle arriva à Douvres, la caisse

qui contenait Suzanne fut apportée sur le pont du navire. C'était la première fois de sa vie que notre petite Suzanne voyait l'Angleterre. Le soleil miroitait sur les flots bleus, sur les pics abrupts et sur le vieux château qui couronne la falaise. Une grande foule était venue de toutes parts pour souhaiter la bienvenue aux passagers et une fanfare militaire jouait la Marseillaise: "Ils sont gentils" pensait Suzanne, prenant tout ce cérémonial pour elle.

Un cheminot prit la boîte et la transporta au train qui devait la porter jusqu'à Londres. Cet homme chantait une chanson que Suzanne n'avait jamais entendue auparavant. Elle la trouva charmante, l'air était enlevé et il y avait un petit fond de poésie qui alla droit au coeur de notre petite souris.

En débarquant à Londres, Suzanne entendit le même air. Partout les Tommies anglais chantaient cet air, les petits gamins dans les rues le chantaient aussi, les fanfares militaires le jouaient et même les apaches le sifflaient. Et chaque fois que Suzanne l'entendait, un petit frisson lui parcourait l'épine dorsale jusqu'au bout de sa queue qu'elle avait très longue. Lorsque notre souris tenait sa queue droite et raide, elle était très belle et très longue et une souris, vous savez, est aussi fière de

sa queue qu'une petite fille peut l'être de ses longs cheveux.

Lorsque Suzanne eut appris quelques mots d'anglais elle connut le nom de la chanson populaire. On l'appelait *Tipperary*. Elle apprit et comprit vite les paroles de la chanson, et ses yeux se remplissaient de larmes lorsque les soldats chantaient *My heart's right there* (Mon coeur est là), car la petite Suzanne pensait toujours à son pauvre Pierre et se demandait avec anxiété où il pouvait bien être et s'il ne l'avait pas oubliée.



*Les accordailles*

Un jour que Suzanne était seule, pensant à l'absent aimé, elle entendit une voix connue qui roucoulait une chanson tendre, une chanson de Paris.

"Pierre, s'écria-t-elle, c'est mon Pierrot chérie!"

En effet son Pierre était près d'elle et la pressait tendrement sur son coeur.

Suzanne fit les honneurs de la maison; ils mangèrent un excellent plum-pudding que la belle Suzanne avait dérobé chez une voisine.

Suzanne fut un peu étonnée, car il y avait quelque chose de changé dans la mine de son Pierre — sa queue. Jadis la queue de Pierre était deux fois plus longue que celle de Suzanne et maintenant elle mesurait un demi pouce de moins.

Un soldat allemand qui s'était fait mordre par Pierre s'était vengé en lui coupant la queue d'un coup de sabre. Pierre était un blessé de la grande guerre.

Le "Journal des Rats" avait raconté la bravoure de Pierre à la bataille d'Ypres.

Pierre jeta un long regard à sa douce amoureuse puis un autre regard à sa queue:

"Ma pauvre Suzanne, consentiras-tu jamais à m'épouser "amoché" comme je le suis?"

"Oh! mon Pierre chéri, je t'aime et n'aimerai jamais qu'à toi; tu es un héros et je serai fière de me promener à tes côtés dans le chemin de la vie."

Les accordailles se firent sur le champ.

Quelque temps après ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

— o —

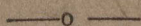
## POUR SOUDER LES FILS DE CUIVRE

Si vous faites des petits travaux d'amateurs, voici une recette qui pourra vous être utile pour souder les fils de cuivre. Bien entendu, il ne faut pas que quelques petites préparations métallurgiques soient susceptibles de vous effrayer. Vous faites fondre ensemble dans un creuset 10 parties de laiton et 10 parties de zinc. D'ailleurs, vous commencez par mettre le laiton avec un peu de borax; et c'est seulement quand il entre en fusion que vous ajoutez le zinc, qui ne tarde pas à fondre. Il est bon de remuer avec une baguette de fer qu'on fait chauffer avant de s'en servir. On coule ensuite l'alliage en un petit lingot, et ce lingot on le lime, de manière à obtenir une poudre fine. On mêle ensuite cette poudre fine avec un mélange de borax en poudre et d'eau. On unit ensuite les fils à souder avec du petit fil de fer très mince; et on étend légèrement avec un bout d'allumette le mélange de poudre métallique de borax et d'eau sur la surface à faire. On brassera le tout dans un peu d'eau de charbon et de bois.

— o —

## CONTRE LES AFFECTIONS DE LA BOUCHE

Le salicylate de soude constitue le désinfectant par excellence de la bouche, du pharynx, des amygdales et même du larynx. Il agit, en outre, comme agent décongestionnant et, à ce double titre, il devient un médicament de tout premier ordre dans la prophylaxie et le traitement des fièvres éruptives. La gorge est, en effet, la porte d'entrée toujours ouverte à toutes les infections; les agents microbiens y pénètrent facilement et s'y développent à leur aise. Sous la forme d'un collutoire, ce remède agit d'une façon efficace sur les altérations de la muqueuse pharyngée et les amygdales. De simples solutions de salicylate de soude cautérisent à merveille les ulcérations que la coqueluche fait apparaître sous la langue, et des petits tampons, imprégnés de la même solution, réussissent à calmer instantanément la douleur que provoque une extraction dentaire.



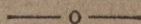
## ALTERATION DE LA TEINTURE D'IODE

La teinture d'iode est devenue depuis quelques années un remède véritablement populaire, que l'on emploie sans aller chercher le médecin. Elle mérite d'ailleurs bien cette confiance. Malheureusement les solutions s'altèrent assez rapidement; il est bon de savoir que, contrairement aux autres médicaments, la teinture d'iode s'altère moins à la lumière qu'à l'obscurité.

D'autre part, quand on trouve un flacon de teinture, comment savoir si elle est récente ou vieille, et par suite, si on doit ou non l'employer? Voici un moyen très simple de le savoir: "On agite avant de s'en servir", suivant le conseil habituel des pharmaciens: si le liquide mousse, c'est qu'il est ancien.

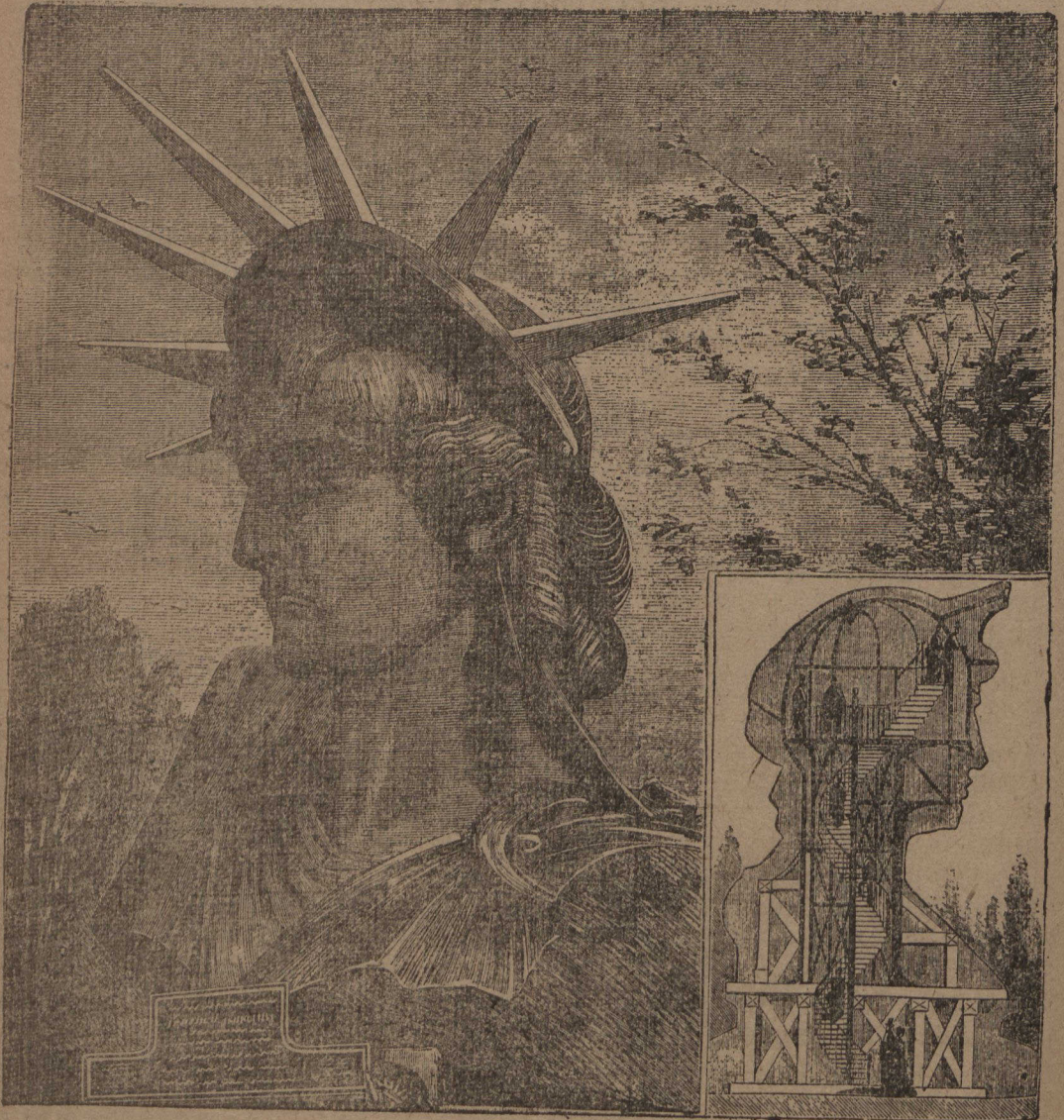
## LE PAPIER DE GENET

On sait l'abondance exceptionnelle et de l'ajonc et du genêt dans une foule de régions et sur des terrains extrêmement peu fertiles où l'on peut guère se livrer à la culture. Etant donnée cette abondance, on a cherché depuis très longtemps à utiliser ces plantes. Il y a quelques années, on a essayé de fabriquer du papier avec l'ajonc; voici que maintenant on prétend résoudre le problème pour le genêt. Des essais ont été faits à cet égard en Italie. Le genêt est très riche en fibres textiles, et quand on a coupé ses branches, il peut produire dans l'année une quantité considérable de nouvelles branches qui serviront à alimenter l'industrie. On traite d'ailleurs ces branches à l'aide d'une méthode quelque peu analogue à celle qui est utilisée pour fabriquer le papier avec la pâte de bois.



## TACHES DE ROUILLE

Pour faire disparaître les sortes de taches de rouille qui se produisent sur les *objets nickelés*, on conseille un procédé un peu compliqué, mais qui semble donner d'assez bons résultats. On commence par frotter les taches de rouille avec un linge mouillé d'huile d'olive et il faut renouveler à plusieurs reprises cette petite opération. Ensuite, et quand l'huile aura pu agir pendant plusieurs jours, on frottera ces mêmes taches avec un linge imbibé d'ammoniaque. Parfois, les taches disparaissent à la suite de ces deux traitements; si, au contraire, elles ont résisté, on les touchera d'un peu d'acide nitrique, en n'oubliant pas que cet acide est particulièrement corrosif pour la peau; puis on essuiera et on frottera avec un linge, sur lequel on aura mis un peu de tripoli.



*La tête de la statue de la "LIBERTÉ", élevée dans le port de New-York, depuis 1886.  
Oeuvre du sculpteur français Bartholdi.*



# L'UNE DES PLUS GRANDES MERVEILLES DU MONDE

## La statue de la Liberté éclairant l'Univers, dans la rade de New-York

NOMBREUX sont ceux de nos concitoyens qui visitent chaque année la ville de New-York, et la plupart d'entre eux, de même que ceux qui ont fait la traversée en Europe, n'ont pu faire autrement que voir et admirer l'énorme statue de la *Liberté* éclairant le Monde, placée dans la rade de la métropole américaine. Plusieurs mêmes se sont payés le luxe d'un voyage à l'intérieur de la statue colossale, et ont gravi les escaliers de fer qui se trouvent dans la tête, selon qu'on peut le constater dans la vignette que nous publions ci-contre. Cette vignette, bien que remontant à 40 ans en arrière, soit en 1879, représente la tête de la statue avant son installation, et il est aujourd'hui d'actualité de parler de l'une de ces merveilles du monde, puisque c'est pour la défense de la liberté que les Alliés viennent de combattre, et que les Etats-Unis ont voulu se souvenir si généreusement du geste historique de Lafayette.

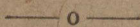
Cette statue gigantesque est l'oeuvre du sculpteur français Bartholdi. C'est un cadeau de la République française aux Etats-Unis comme gage de fraternité. Elle fut élevée en 1886, dans l'île Bedloe, dans la rade de New-York, et le dessin que nous en reproduisons a été exécuté vers 1880, avant que les travaux d'érection fussent commencés.

La statue a une hauteur totale de 150 pieds au-dessus de son socle, et telle autrefois, la fameux cheval d'airain des Troyens, son intérieur peut loger des foules

considérables. Il s'y trouve en effet des salles employées à divers usages, et la visite de ce monument unique en son genre est une attraction captivante pour les visiteurs. Les Parisiens ont ensuite construit la tour Eiffel, monument autrement considérable, mais autant ce dernier monument, quoique utile, est laid et disgracieux, autant la statue de la liberté, aux Etats-Unis, est un chef-d'oeuvre de l'art sculptural. La statue est entièrement faite de cuivre repoussé, et elle est placée sur un piédestal qui a lui-même environ 80 pieds de hauteur. Son bras droit soulève une torche enflammée et les rayons de ce puissant flambeau électrique guident, la nuit les transatlantiques, à des milles et des milles de la côte d'Amérique. A l'exposition universelle de Paris, en 1878, on exhiba le modèle de la statue, au seizième d'exécution, et cette réduction, offerte à la France, par le gouvernement des Etats-Unis, a été placée sur le pont de Grenelle, à Paris, au cours de la grande exposition de 1889. Nombreux, sans doute, sont ceux de nos lecteurs qui possèdent soit une petite statue de la *Liberté*, en métal, soit au moins la photographie de ce monument dont l'actualité se revêt aujourd'hui d'une auréole de gloire. Nous n'avons pas jugé à propos de reproduire par l'image le monument en entier, parce qu'il est universellement connu, mais nous avons cru qu'en voyant la vignette de la tête seulement, avec à côté, une coupe intérieure, on aurait une plus juste idée des colossales pro-

portions de ce monument destiné à recueillir plus de sympathie et d'admiration que la massive et inélégante statue de Germania, dont les Allemands se montraient si fiers avant leur honteuse défaite.

L'énorme statue de New-York dit aux étrangers qu'ils vont mettre le pied sur un sol de liberté et de progrès et, sentinelle avancée sur l'Atlantique, elle souhaite la bienvenue à tous ceux qui nous viennent du vieux monde à la recherche d'institutions et de mentalités nouvelles.



## LE CHANT DES POISSONS

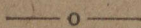
La sagesse des nations aura tort une fois de plus, s'il faut en croire le professeur Koellicker.

Ce savant zoologiste s'est livré à des observations qui prouvent qu'on ne peut plus dire: "Muet comme un poisson".

Les poissons parlent, en effet, ou chantent. Un microphonographe spécial a permis à M. Koellicker de constater qu'ils émettent un certain bourdonnement.

Ce bourdonnement est d'ailleurs parfaitement distinct du bruit que peuvent faire les poissons en se mouvant dans l'eau. C'est bien une sorte de chant ou de langage paraît-il, et il différerait selon les espèces.

Le rouget serait, de tous les poissons observés, le plus loquace.



## PAPIERS

Pour préserver les papiers précieux du feu, on fait dissoudre un once d'alun dans 2½ onces d'eau, on y passe, à deux reprises, les papiers tendus à plat dans un grand plat. L'encre ne pâlit plus.

On redresse les papiers roulés ou pliés, tels que musique, gravures, en les étendant,

Si le papier est blanc, on dépose dessus d'abord, le côté concave posé sur une table, une feuille de papier sec, et l'on passe dessus une feuille de papier sec, et l'on passe dessus un fer à repasser chaud.

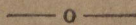
Si le papier contient de l'écriture des deux côtés, on procédera de la même manière, mais en le plaçant entre deux feuilles de papier blanc sec, on ne repassera pas au fer, on chargera toute la surface d'un poids lourd et laissera ainsi sécher.

On enlèvera les taches de graisse sur le papier en mouillant avec de l'eau pure la partie tachée, puis on promènera le doigt, chargé de cette poudre ainsi préparée: 1/6 d'once d'alun brûlé et 1/6 de fleur de soufre en poudre et bien mélangés.

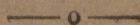
On empêchera le papier de boire si on l'humecte avec de l'eau dans laquelle on aura fait dissoudre de l'alun; une cuillerée à café d'alun pour un verre d'eau.

Si le papier doit servir à peindre à l'aquarelle, il faudra le tendre et le fixer tout autour par des punaises, avant de le mouiller.

On parfume discrètement le papier à lettres en prenant des feuilles de bon buvard, en les imbibant d'essence de bois de santal, puis en les laissant sécher à l'ombre. Ces feuilles sèches sont alors placées entre les cahiers de papier à lettres et les enveloppes. Ainsi parfumé, il conservera la charmante odeur pendant plusieurs années.



Il est un moyen très simple pour que votre faux-col reste uni: Après l'avoir enlevé ne le jetez pas de côté, mais tournez-le autour d'un des barreaux de votre couchette et laissez-le jusqu'au matin. Lorsque vous vous éveillerez, vous serez surpris de constater que tous les plis seront complètement disparus.





## L'INVENTION DES MINES

Ce n'est un mystère pour personne que les Allemands avaient considérablement devancé les Alliés au point de vue de la construction des mines sous-marines.

Et leur préméditation de la guerre a été irréfutablement établie par le fait aujourd'hui démontré qu'ils avaient achevé, à la veille de la guerre, *plus de vingt mille* de ces engins, dont ils commencèrent à "empoisonner" la Baltique, la mer du Nord et la Manche dès la dernière quinzaine de juillet 1914, c'est-à-dire dès avant l'ouverture des hostilités.

Les Anglais reconnaissent aujourd'hui, avec un franc-parler qui leur fait honneur, que leurs mines, telles qu'ils les employèrent au début de la guerre, étaient des jouets auprès de celles des Allemands, et plus dangereuses, en somme, pour les hommes qui avaient à les poser que pour l'ennemi.

Les mines sous-marines furent, pendant les quatre années qui viennent de s'écouler, tellement à l'ordre du jour, que beaucoup de personnes, n'en ayant jamais entendu parler auparavant, sont tentées de croire qu'il s'agit là d'une invention récente, comme le tank, l'avion, les dirigeables ou les torpilles aériennes.

Rien n'est plus éloigné de la vérité.

On connaissait déjà, *au XVII<sup>e</sup> Siècle*, les mines sous-marines.

N'oublions pas que, dès 1624, le Hollandais Cornelius VanDrebbel avait inventé un appareil destiné à porter, au moyen

d'un espar, une boîte métallique chargée de poudre sous le flanc d'un navire.

C'était, en somme, le principe de la torpille.

Fulton, l'inventeur américain, s'inspira de cette idée de VanDrebbel et il la modifia. Ce faisant, il créa la mine sous-marine, qu'il proposa d'ancrer au fond de la mer.

Le plus piquant, c'est qu'il donna à cette mine le nom (qu'elle ne devait pas conserver) de *torpille*. Plus surprenant encore est la fin de non-recevoir qui fut faite au précurseur génial, lorsqu'en 1797, il proposa sa "torpille" au Directoire: l'amiral Decrès repoussa cette invention en disant "qu'elle était bonne pour les Algériens ou pour des corsaires".

En Amérique, où Fulton retourna, on voulut au moins l'écouter. On assista à ses expériences: on lui abandonna de vieux navires de guerre, qu'il fit correctement sauter, démontrant ainsi le pouvoir de ses "torpedos".

Quelques années plus tard, Fulton inventa un canon sous-marin destiné à lancer des projectiles chargés d'explosifs, et qui étaient, eux, à proprement parler, des *torpilles*.

On voit par ce qui précède que le progrès des mines suivit pas à pas celui des torpilles et réciproquement.

Notons, à titre de curiosité, qu'en 1846 le prince de Joinville employa des torpilles pour démolir une estacade à la Spezia. Il faut reconnaître dans cette initiative un précédent très lointain de la manœuvre si hardie que réussirent les Bri-

tanniques contre le brise-lames du port de Zeebrugge.

En l'espèce, ils avaient remplacé la torpille habituelle par une torpille géante : un sous-marin bourré de cheddite, qu'ils firent exploser contre la maçonnerie du brise-lames.

La substitution de la dynamite à la poudre permit de centupler la puissance des mines sous-marines de Fulton. La guerre de Sécession leur trouva un emploi utile.

Par les soins des Sudistes, les passes et les embouchures des fleuves furent semées de mines. On leur avait alors trouvé le nom pittoresque de *surprises du diable*.

On voit donc qu'il n'y a rien de nouveau, en somme, dans ces "champs de mines" de la mer du Nord et du Nord de la côte d'Ecosse, dont il a été si souvent question pendant la guerre.

Bien mieux ! en lançant contre Zeebrugge un sous-marin rempli d'explosifs, les Anglais n'inventèrent rien non plus.

Pendant la guerre de Sécession, en effet, les Américains avaient aussi construit des bateaux en forme de cigares, surnommés les *bateaux-cigares*, dont ils chargèrent quelques-uns de substances explosives pour les lancer contre les navires des Nordistes.

Ces "bateaux-cigares" (tous n'étaient pas destinés à sauter) furent les ancêtres des torpilleurs et des destroyers.

— o —

## LUMIERE ELECTRIQUE POUR CADRAN

UN garçon de quatorze ans, sans aucune expérience en électricité, demeurant dans une ville de l'Iowa, E.-U., a inventé la petite curiosité suivante. Son travail l'oblige à se lever tôt le matin, et afin de savoir l'heure qu'il est sans avoir à sortir de son lit pour voir au cadran, après avoir frotté une allumette, il a imaginé de pla-

cer une petite lumière électrique devant son cadran.

Un commutateur placé à la tête de son lit, sur le mur, met en contact deux batteries sèches installées sur son bureau.

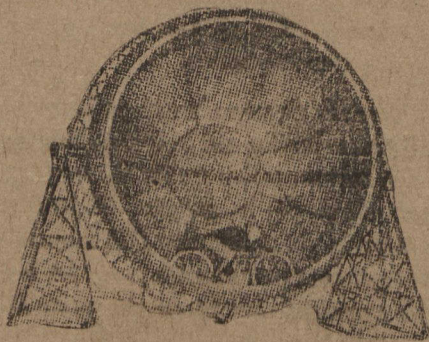
Les fils électriques courent sous le tapis de la chambre et sont absolument invisible à l'oeil.

N'importe quel homme, même sans expérience dans l'électricité, peut faire ce devis lui-même.

— o —

## NOUVELLE INVENTION POUR LES PARCS D'AMUSEMENTS

LE *Bol de la Mort* est la dernière invention que l'on vient de produire pour faire passer la chair de poule sur les épidermes des spectateurs avides d'émotions fortes. Ce *Bol de la Mort* tourne de sa position horizontale à une position verticale pen-



dant qu'un motocycliste marche à toute vitesse à l'intérieur de l'appareil. Il est fait de segments d'acier perforé, à quinze pieds de diamètre et a la forme d'un demi-hémisphère excepté pour le centre qui est plat.

Lorsque le motocycliste commence sa course le bol est horizontal avec sa partie ouverte en haut, dès que la vitesse est suffisante le bol se relève et le chauffeur boucle la boucle.

La roue est montée sur deux petits pilons. Un coup d'oeil sur notre vignette vous donnera une idée du périlleux exercice auquel se livre l'intrépide motocycliste.

## COMMENT ON FABRIQUE LES ARDOISES FACTICES

Pour fabriquer des ardoises factices, on prend du machefer, que les forgerons tirent de leur forge, on pile très fin, puis on le broie avec de l'huile de lin. On donne avec cette couleur plusieurs couches sur de très fort papier.

A cet effet, on prend une brosse on porte la couleur également sur le papier et on la fait pénétrer autant que possible, en frottant avec du feutre, jusqu'à ce que la couleur soit à peu près sèche.

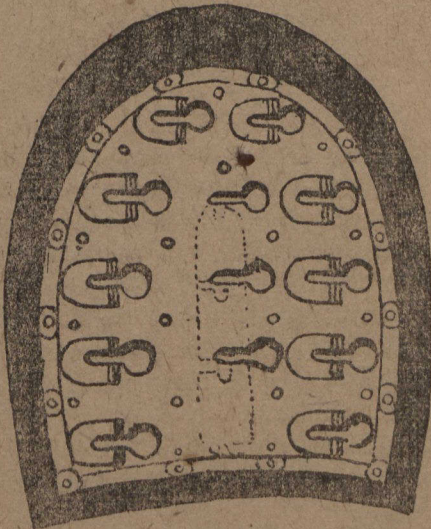
On répète cette opération plusieurs fois sur les deux côtés du papier, jusqu'à ce qu'il y ait assez de couleur, puis on prend de la poudre de machefer qu'on frotte à sec pour absorber entièrement l'huile. Après cette opération on laisse sécher.

On peut écrire sur ce papier ou carton avec une touche aussi bien que sur une ardoise naturelle.

— o —

## NOUVEAU TALON DE CAOUTCHOUC

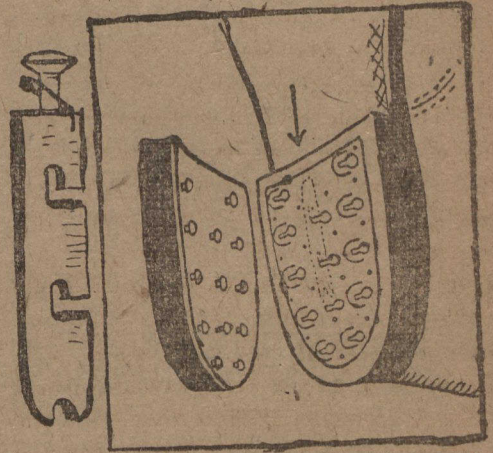
MAURICE Mayorowitz, de New-York,



vient de faire patenter et breveter un nouveau talon en caoutchouc qui s'adapte à

n'importe quel genre de chaussure et peut s'enlever en quelques secondes. Ce talon n'est ni cloué ni vissé à la chaussure.

L'intérieur du talon de caoutchouc est garni de petits bouttons qui entrent dans des espaces pratiqués dans le talon de cuir de la chaussure. En pressant sur une clef spécialement placée à cet effet, les deux talons se rejoignent et se tiennent ensemble hermétiquement, et même l'eau ne peut pénétrer à l'intérieur.



L'inventeur a porté une paire de ces talons durant neuf mois et en a fait porter à ses amis, à titre d'essai. Il dit que l'usure est absolument nulle, et qu'un talon qui commence à s'user peut être changé de chaussure rendant ainsi sa durée double, comparée avec celle d'un talon en caoutchouc ordinaire.

— o —

Il existe un moyen très simple d'empêcher la fracture des verres de lampe; il consiste à faire pratiquer par un vitrier, avec sa pointe de diamant, une légère fente dans toute la longueur du tube, du haut en bas. Le verre ainsi fendu peut être exposé à des températures très élevées sans crainte de le voir éclater. Le procédé est infallible.

— o —

## LE FER PEINT

Est-il possible d'empêcher la couleur de se détacher du fer en grandes écailles, comme cela arrive fort souvent? Les métallurgistes recommandent de laver la surface qui doit être peinte et de la broser avec de l'huile de lin chaude. Si les objets sont petits et peuvent supporter la chaleur, on les chauffe jusqu'à ce que l'huile de lin avec laquelle ils sont en contact, commence à fumer; après refroidissement, ils peuvent recevoir la peinture. Lorsque les objets sont grands et que le chauffage ne peut être recommandé, l'huile de lin doit être appliquée bien chaude. Les surfaces en fer ainsi recouvertes d'huile prennent et gardent bien la peinture. Ce procédé peut également être employé pour le bois exposé à l'air.

— o —

## DÉCADENCE DE L'IMMENSE EMPIRE DES HAPSBURG

L'Autriche a perdu à jamais son rang de puissance de première ordre. La Pologne, la Roumanie et le Jugoslavie la surpasseront en importance politique et Vienne ne comptera plus parmi les grandes capitales du monde. Ce pays compte maintenant une population d'à peine six millions d'habitants, sur un territoire dix fois moindre que celui de la province de Québec. L'armée ne compte plus que 30.000 hommes. Mais il ne faut pas oublier que ces châtiments ne sont que la conséquence des crimes qu'elle a commis au début de la guerre et de ses ambitions démesurées.

Les délégués de la conférence de la paix en délimitant ainsi les frontières de l'Autriche n'ont pas obéi seulement à des problèmes historiques mais aussi à des nécessités stratégiques. On peut même dire qu'ils ont été inspirés par le désir de donner à chaque nation son territoire propre.

Les petites colonies s'administrent elles-mêmes, formant des sortes "d'îles" entourées de populations étrangères avec lesquelles elles vivaient avec plus ou moins de bonne entente. C'est ainsi qu'on retrouve des îles allemandes dans la Jugoslavie, des îles italiennes en Autriche et des îles tchèques dans la partie nord-ouest de Vienne.

Il aurait été humainement impossible de regrouper parfaitement toutes les races sur des territoires absolument distincts. Voilà pourquoi dans plusieurs de ces nouveaux Etats résident encore près d'un million d'Autrichiens qui auraient été forcés de s'expatrier, une fois la paix signée, pour rejoindre leur mère-patrie. Les considérations historiques ont surtout prévalu dans certains cas, ainsi que dans celui de la Noravie méridionale où la vieille frontière provinciale avec la Basse-Autriche n'a pas été modifiée.

Si les termes du traité sont durs, ils ne sont pas pour cela exorbitants, et les Alliés ont exprimé à l'Autriche le désir de leur venir en aide. L'Autriche pourra grâce à eux reprendre avant trente ans une place honorable parmi les nations secondaires du monde.

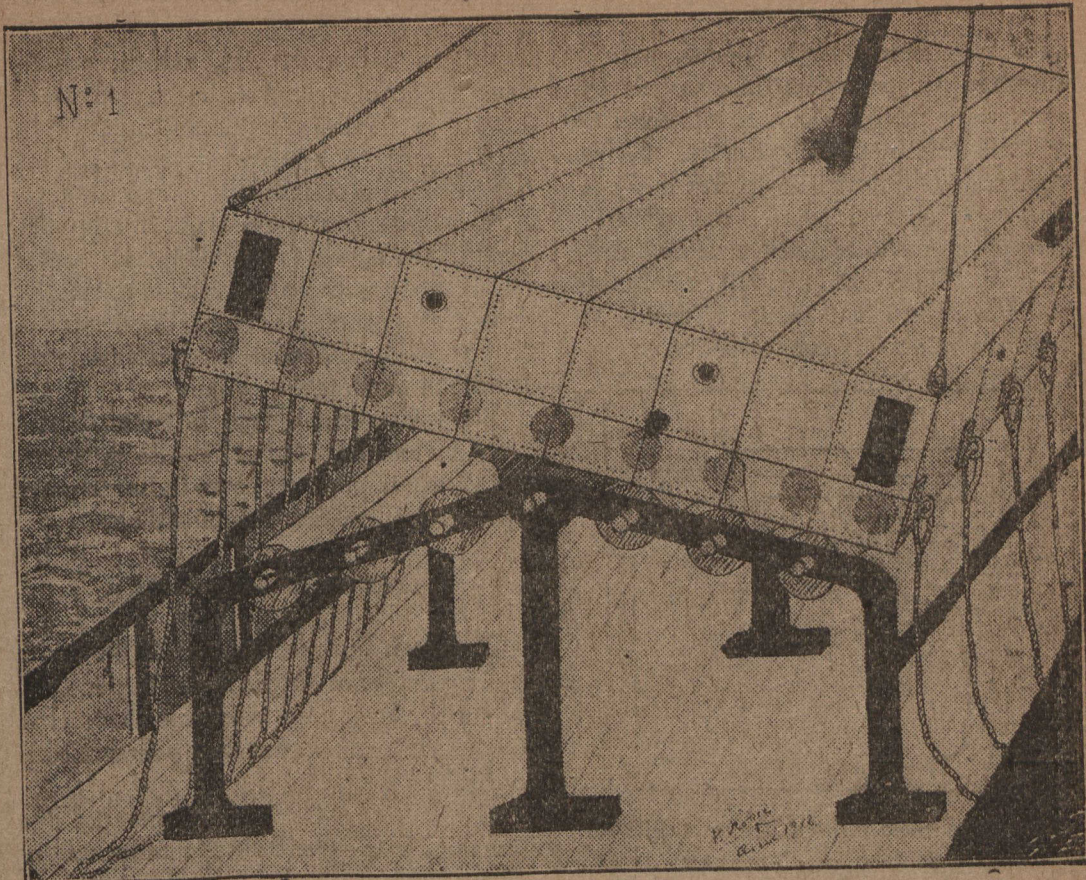
— o —

## L'AROME DU CAFE

Dans beaucoup de ménages, on a l'habitude de torrifier soi-même le café et, malgré les précautions prises ensuite, il perd une grande partie de son arôme. Il existe un moyen bien simple et que je vais indiquer aux ménagères pour conserver au café tout son parfum. En retirant le café du feu, répandez une forte pincée de sucre candi en poudre.

Le sucre refroidit aussitôt le café, l'évaporation est arrêtée et l'arôme se trouve concentré.

— o —



*Le radeau mobile.*

## INVENTION D'UN MONTREALAIS POUR SAUVER DES NAUFRAGES

SPÉCIAL À LA "REVUE POPULAIRE"

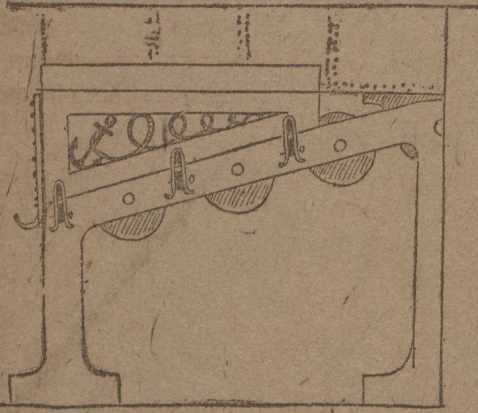
EN 1912, un an avant la guerre, et quelque temps après l'inoubliable naufrage du *Titanic*, alors que les esprits se demandaient avec anxiété quels seraient les meilleurs moyens de prévenir de telles catastrophes à l'avenir, et de sauver le plus possible de vies humaines, en cas de naufrages aussi subits, de nombreux inventeurs soumi-  
rent au public et aux autorités compétentes, tant en France qu'en Grande-Bre-

tagne et ses colonies, les projets et les plans les plus divers.

La guerre survint et les autorités compétentes s'occupèrent sans doute d'inventions de tout autre genre, puisque pour sauver les passagers d'un navire torpillé par un pirate boche, on ne trouva pas d'autres moyens que la continuation de l'emploi, connu depuis toujours mais si aléatoire, des chaloupes ou canots de sauvetage.

Pourtant parmi les inventions humani-

taires suggérées à cette époque, pour le sauvetage des passagers dans un naufrage en pleine mer, il s'en trouvait certainement une qu'il nous fait plaisir d'offrir en primeur aux lecteurs de la *Revue Populaire*, et qui méritait toute la considération des experts en choses maritimes. Le bureau de brevets Marion & Marion l'examina officiellement le 6 mai 1912, et l'auteur du projet fut alors vivement félicité.



L'inventeur du rideau insubmersible est M. Victor Robic, un Français devenu Montréalais, un artiste de très grand talent et un citoyen d'une haute respectabilité, d'un patriotisme intransigeant et à toute épreuve, domicilié à 1983 rue Sainte-Catherine Est,

M. Robic a bien voulu nous autoriser à donner toute la publicité possible à son invention, et ce sont des détails extraits de ses propres devis ainsi que quelques-unes de ses esquisses qui nous servent aujourd'hui à mettre nos lecteurs au courant d'une invention certainement appelée à rendre les plus grands services.

Nous formons des vœux pour que l'invention de M. Robic soit reconnue d'utilité publique et officiellement adoptée, puisque son auteur a mérité de passer au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

«La catastrophe du *Titanic* a démontré que les transatlantiques modernes, si lu-

xueux et si confortables, avaient cependant une grande lacune: ils ne pouvaient assurer la vie de leurs passagers par leurs propres moyens de sauvetage, qui, bien que réglementaires étaient très insuffisants.

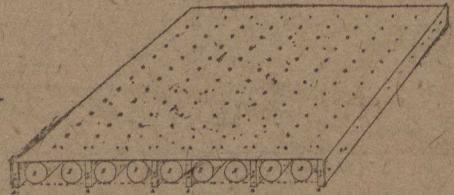
«C'est pour combler cette lacune imparadonnable que je propose l'adoption de mes radeaux de sauvetage insubmersibles, à bord de ces géants des mers. Ils viendront suppléer à l'insuffisance des chaloupes, etc., en cas de naufrage.

«J'ai pris comme type le transatlantique *La Provence*. A l'arrière de ce transatlantique, la place est toute indiquée pour y placer mon radeau insubmersible.

#### DESCRIPTION DU RADEAU

Le radeau en question aurait 48 pieds de longueur sur 39 pieds de largeur. Il pourrait recevoir au minimum 180 naufragés. Au besoin ce nombre pourrait être doublé.

Ce dessin montre les détails de l'installation du radeau sur le pont.



Un fort chassis muni de trois rouleaux en bois de chaque côté. Ces rouleaux sont inclinés à bâbord et à tribord; ils servent à faire glisser le radeau rapidement quand on veut le lancer à la mer. La figure le représente au moment du lancement. Les cordages qu'on aperçoit de chaque côté du radeau servent à l'attacher bien solidement aux bastingages pour éviter son déplacement en cas de roulis.

Ce dessin montre l'intérieur du radeau qui aura 8 pieds de hauteur du



plancher au plafond. Les toles sont rassemblées sur une armature en fer à T.

Il est muni de quatre portes auxquelles on accède par des échelles volantes placées au moment de faire entrer les naufragés.

1. — Portes se ferment hermétiquement de l'intérieur. On ferme ces portes lorsque les naufragés ont été embarqués, le radeau encore sur le navire, ceci dans le cas où on n'aurait pas eu le temps de lancer le radeau à la mer et pour éviter l'asphyxie si le radeau était entraîné à une certaine profondeur par la succion lorsque le na-

4. — Coffres renfermant de l'eau, des vivres.

5. — Coffres renfermant des vêtements pour les deux sexes et des couvertures, matelas, etc.

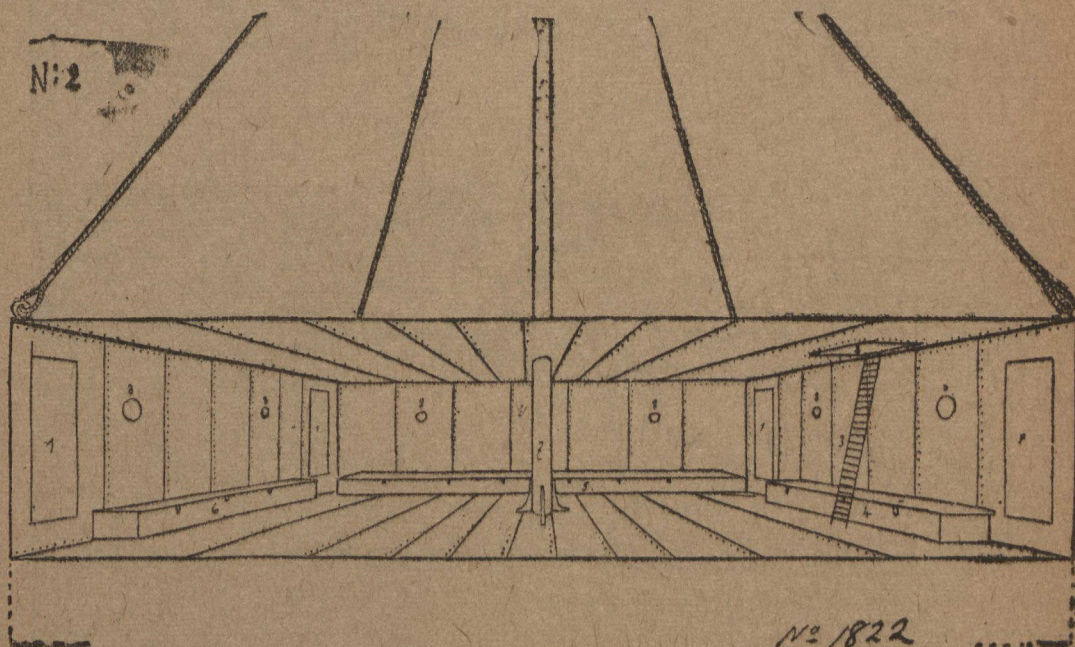
6. — Coffres renfermant des agrès, voiles, fusées, etc.

7. — Mât de fortune.

8. — Hublots épais.

Les coffres servent de bancs et de lits.

Il montre: 10. L'installation de huit séries de douze cônes, armature en



*L'intérieur du radeau.*

vire coule au fond. Au cas où le temps permettrait de lancer le radeau à la mer avant que le navire coule, il serait inutile de fermer ces portes car les naufragés, amenés par les chaloupes pourraient prendre place dans le radeau après son lancement.

2. — Ouverture donnant accès sur le sommet du radeau. En effet, par mer calme on pourra se tenir à volonté, soit sur le sommet du radeau, soit à l'intérieur.

3. — Echelle donnant accès à l'extérieur sur le sommet du radeau.

bois, recouverts de toile à voile peinte. À l'extrémité de chaque cône une petite réserve en liège afin de les maintenir sur l'eau dans une position convenable. Ces cônes, reliés entre eux par un cordage qui les traverse tous, ont pour but de retenir le radeau à la surface et l'empêcher de suivre profondément le navire qui coule lorsqu'il est entraîné par la succion. Ils servent aussi de bouées de sauvetage et peuvent être saisis par les malheureux qui surnageraient autour du radeau.

2. — Sous le radeau sont installés 9 cylindres creux en tôle, partagés chacun en trois compartiments pour le cas où l'un d'eux serait crevé par suite d'un choc quelconque.

3. — Au sommet du radeau court une galerie servant de bastingage.

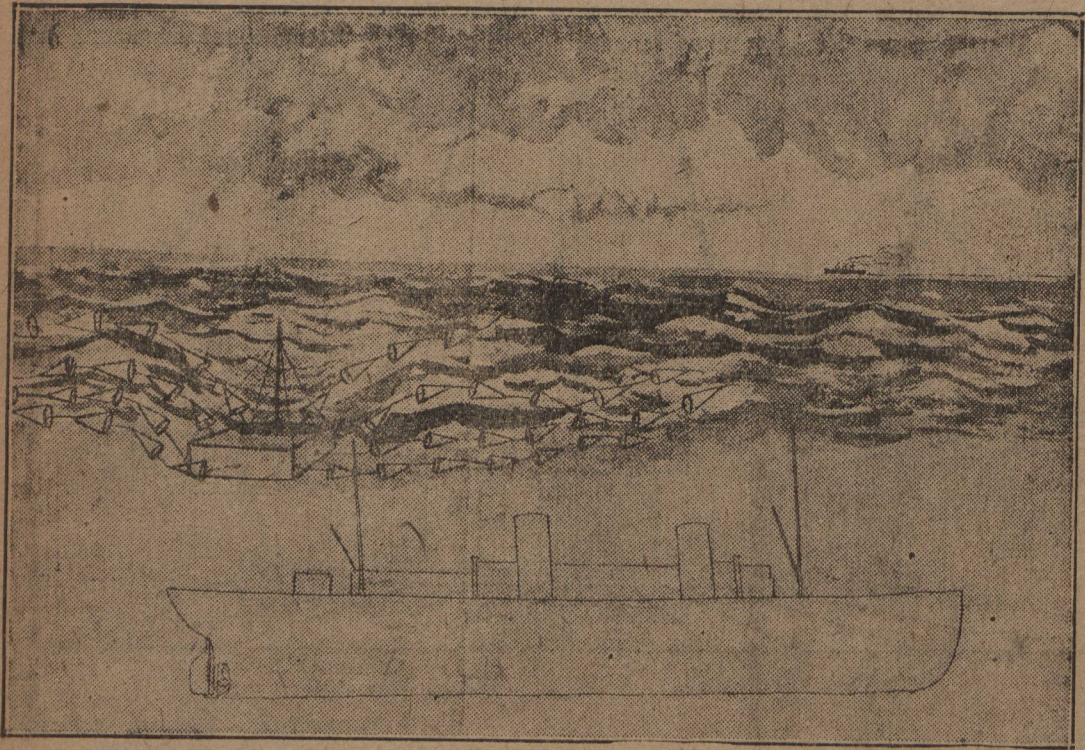
Ce dessin représente l'ap-

*Planche No 4.* — pareil servant à maintenir le radeau dans la position horizontale pendant la traversée

Sur le côté extérieur du coin ou porte-radeau sont placés trois crochets solides. Ces crochets servent à suspendre le porte-radeau au bastingage en dehors du navire pour procurer une pente de glissement au radeau lorsqu'il quitte les rouleaux et de cette façon, il est mis à la mer aussi doucement que possible.

Ce dessin montre com-

*Planche No 5.* — ment sont placés les cylindres creux en tôle sous



*Les cônes retiennent le radeau à la surface.*

Il est en bois et en forme de coin, il y en a un de chaque côté entre le radeau et le chassis. Au sommet une forte rainure dans laquelle vient reposer et s'emboîter la base du radeau pour être immobilisé durant le tangage et le roulis.

Ces coins sont fixés au chassis par un système d'attaches que montre la figure; un fer à cheval muni d'une cheville qui peut être ôtée rapidement relie les deux parties..

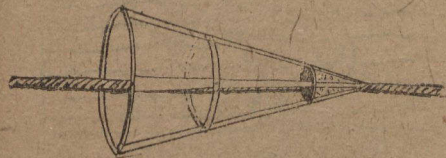
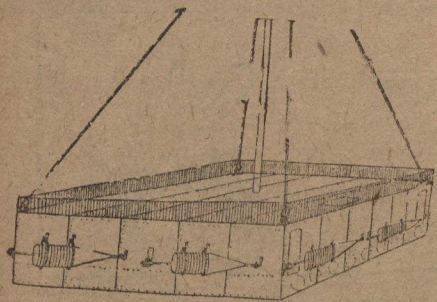
le radeau. *A.* sont des solives en bois au nombre de six placées de distances en distances entre les cylindres et dont l'extrémité ou plutôt le côté inférieur dépasse les cylindres afin que le radeau ne puisse accrocher les rouleaux en glissant.

*B.* disposition des cylindres en tôles.

*C.* boulons retenant les cylindres au plancher du radeau.

*D.* boulons fixant les solives à la tôle extérieure.

Elle s'explique d'elle-même. Elle montre le navire coulant au fond et le radeau surnageant et empêché de le suivre grâce à l'effet simultané de ses cônes qui ont été déployés dans toutes les directions avant que le navire ne coule.



Avec la télégraphie sans fil, ce radeau servira surtout de refuge assuré et momentanément en attendant les secours qui ne peuvent tarder à arriver de toutes parts.

## ENTRETIEN DE LA CHAUSSURE

Les chaussures de toutes sortes, si elles sont entretenues soigneusement, dureront deux ou trois fois plus longtemps et avec plus de confort que si on les néglige.

La glycérine est excellente pour rendre le cuir souple et résistant. Si une chaussure crie, enfoncez une cheville au milieu de la semelle.

Le côté intérieur de la peau d'une bannane frottée sur le cuir de couleur tan, le nettoiera et le polira aussi bien que le meilleur cirage.

Du lait appliqué une fois par semaine, au moyen d'un linge souple, sur les chaus-

sures, sièges en cuir, etc., les rafraîchira agréablement.

Pour empêcher le cuir verni de se fendre, réchauffer les chaussures avant d'y mettre les pieds. La chaleur rend le cuir verni souple et pliant.

Frottez les chaussures fines de chevreau, une fois par semaine, d'un mélange à parties égales de glycérine et d'huile de ricin (huile de castor). Elles ne fendront jamais.

Pour rendre son lustre au cuir verni servez-vous de vaseline commune. Laissez l'application de vaseline sur la chaussure environ une demi-heure avant de l'enlever avec un linge doux.

## EAU POUR NETTOYER LES CUIVRES

Commencez par faire fondre 1 once de sel d'oiselle dans une pinte d'eau. Procurez-vous d'autre part du poussier de bois blanc broyé très finement et passé au tamis: mettez-en quatre cuillerées à soupe environ dans trois cuillerées d'esprit-de-vin et deux d'essence de térébenthine.

Quand ces matières sont bien mélangées, versez le tout dans la dissolution de sel d'oiselle. Agitez, puis bouchez soigneusement la bouteille dans laquelle vous mettez cette préparation, qu'il faut avoir soin de tenir hors de la portée des enfants et des personnes inexpérimentées.

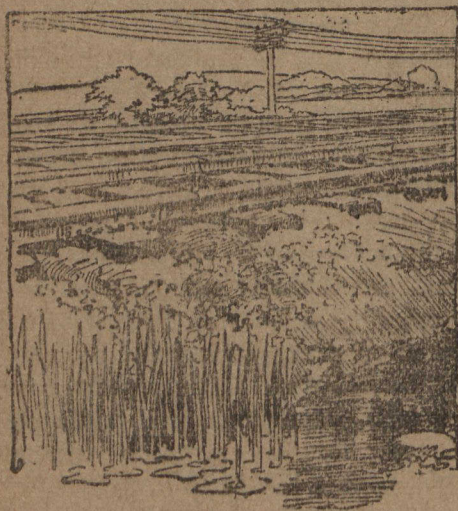
Il existe aujourd'hui certaines pâtes liquides, qui ont fait leurs preuves, pour cet usage, et dont l'emploi est plus à recommander sous tous les rapports que l'eau de cuivre.

Pour sceller les bouteilles, mélangez de la résine ou de la cire à boucher bon marché avec une égale quantité de cire d'abeilles, dans un bain d'eau. Plongez les bouteilles dans la solution et laissez sécher.

## LES CHEMINS DE FER ET LA MALARIA

Monsieur R. C. Derivaux, du United States Public Health Service, nous parle de la Malaria qui infeste les régions du Sud des Etats-Unis, et prétend que cette maladie est souvent amenée sous nos climats par les chemins de fer.

Il montre que les chemins de fer du Sud ont en maintes occasions contribué à la propagation de la Malaria dans le Nord des Etats-Unis. Dans le Sud, les chemins de fer sont bordés, de chaque côté de la voie, de flaques d'eau stagnante qui renferment des quantités de microbes de la Malaria. Les trains en passant ramassent ces microbes et les apportent dans les régions du Nord.



*Vue d'une voie de chemin de fer, dans le Sud.*

Les mortalités causées par la Malaria ont été très nombreuses parmi les employés de chemins de fer, si nombreuses même que les compagnies se sont alarmées et ont déjà commencé à faire disparaître ces mares d'eau empoisonnées.

— o —

## LES ENNEMIS DES POISSONS

Le poisson était jadis l'emblème de la fécondité. Le poisson est l'animal qui a le plus d'ennemis et il ne survit qu'en raison de son énorme "population" au fond des eaux.



*Insecte dévorant un poisson.*

Non seulement l'homme mange du poisson, mais les poissons eux-mêmes se mangent entre eux.

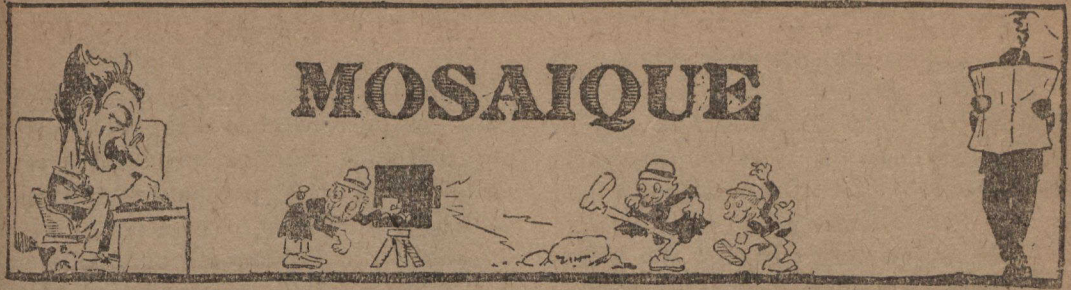
Il y a des quantités d'oiseaux qui volent à la surface des eaux et qui happent les poissons au passage. Il y a même des insectes géants ayant cette capacité et cette férocité.

On assure même que certaines grosses araignées volantes sont très friandes de poisson. Darwin a même découvert certaines plantes marines qui emprisonnent le poisson et le dévorent peu à peu.

Mais malgré tous ces ennemis le poisson n'est pas près de disparaître et nous pouvons compter encore en manger pour plusieurs siècles à venir.

— o —

Si votre hache-viande ne coupe pas bien, passez simplement dedans un morceau de brique à écurer, et vous verrez comme il deviendra tranchant et bien poli.



## UN NOUVEAU LANGAGE...



On savait assez généralement que M. Doumic, de l'Académie française n'écrivait pas tout à fait en français et qu'il avait une langue bien à lui.

On le savait moins pour M. Frédéric Masson; mais un article de l'éminent historien de Napoléon s'est chargé de nous l'apprendre.

Simple phrase extraite de *Napoléon et la Savoie*:

“Certains qui vivent, pourraient dire ce qu'elle fut avec quelle haute dignité, comme sachant ce qu'ils donnaient, l'offrant résolument, mais tout de même avec orgueil, sans rien renier de leur passé, mais par l'acte qu'ils accomplissaient, engageant leur avenir, voyant non sans tristesse s'abattre du château le pavillon que leurs ancêtres et eux-mêmes avaient servi, mais saluant avec un légitime orgueil, le drapeau que dès 93, leurs frères, les Allabroges avaient défendu si vaillamment sous Toulon et par toute l'Europe, les Savoisiens par les rues sablées et toutes plantées de petits sapins, se pressaient et se tassaient silencieusement, sans ces violences ou de plaisanteries des foules d'ici; puis quand apparut dans la splendeur qu'escortaient les cent gardes, comme d'un seul geste, toutes les têtes se dé-

couvraient et un cri comme un seul cri, mais si mâle, si franc, si loyal, jaillit de l'immense multitude...”  
Ouf! si vous avez compris, moi pas...

## LES VIEUX GARÇONS BULGARES



On a rarement vu un impôt aussi populaire que celui dont le Parlement bulgare a frappé les célibataires. Chose curieuse: les plus satisfaits sont ceux qui supportent la taxe. Ils trouvent que ce n'est pas trop cher que de payer deux dollars par an pour garder sa liberté de garçon. Encore ne payeront-ils qu'à partir de l'âge de trente ans.

A Tirnovo, toutefois, l'ancienne ville où étaient couronnés autrefois les tsars bulgares, les célibataires ne sont pas contents. Un vieil usage veut, en effet, qu'au carnaval, les gens connus pour n'avoir pas pris femme, soient frappés dans les rues avec des vessies gonflées, attachées à des bâtons...

On ne se fait pas faute d'ajouter aux coups des propos malséants sur leur incapacité à contracter mariage.

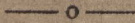
Or, les célibataires en question, s'ils consentent à payer l'impôt, ne veulent pas être battus, et ils viennent d'adresser une pétition dans ce sens au ministre des finances.

## L'HUITRE PERLIÈRE



EST dans le golfe Persique et dans le détroit de Manaar, entre l'Inde et l'île de Ceylan, que la *pintadine perlière* ou huître à perles est la plus abondante.

Dans cette dernière localité elle peuple un espace de plus de vingt milles de longueur. Dans la première, les bancs s'étendent, sauf quelques interruptions, tout le long de la côte Persique et de la côte Arabique, mais les plus riches sont ceux des îles de Bahrein.



## LA GUERISON DU MAL DE MER



QUE de remèdes n'a-t-on pas préconisés contre le mal de mer, sans être jamais parvenu à le gué-

rir! C'est, assure le major américain Lemon, qu'on attribuait jusqu'alors aux troubles de l'estomac cette indisposition fâcheuse.

Or, au cours de sa dernière traversée de France en Amérique, ledit major a découvert que le mal de mer tenait essentiellement à la sensation du manque d'équilibre. Or, l'organe présidant à cette sensation, assure-t-il, a son siège dans l'oreille, si bien qu'en bourrant ses oreilles de gaze stérilisée, on doit échapper au mal de mer.

Le major Lemon, dit le *Daily Mail*, a pratiqué l'expérience sur lui et quelques compagnons de voyage avec le plus complet succès. Il vient, au reste, de demander l'autorisation de faire encore quelques traversées pour mettre au point sa découverte.



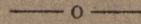
## LES FEMMES POLICIERES



C'EST en Finlande qu'on donna pour la première fois une place particulière aux femmes dans la police.

Leur rôle consiste à veiller sur les jeunes filles, et à pourvoir au placement des enfants moralement abandonnés et des vieilles femmes.

Les résultats furent si entièrement satisfaisants que cet exemple fut suivi par divers états, notamment par la Grande-Bretagne depuis la guerre.



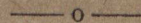
## UNE COURSE ORIGINALE

CHAQUE année, on pouvait voir, en France, avant la guerre, une course fantasque à Crone-sur-Marne. De par la volonté d'un défunt du pays, une somme de 400 dollars était remise au vainqueur d'un steeple-chase à dos de cochon.

Le spectacle n'était pas banal de ces jockeys improvisés s'agrippant au dos luisant du compagnon de Saint-Antoine dans l'espoir d'arriver des premiers au poteau.



Une autre clause du testament obligeait le vainqueur, s'il voulait toucher les 400 dollars à porter deux années durant le deuil du généreux mais plutôt fantasque donateur.



Pour les brûlures vous baignez les parties brûlées immédiatement dans une solution composée d'un once de sel d'Epsom et seize grains d'acide carbolique dissous dans une chopine d'eau chaude.

## UNE FLEUR GEANTE

**L**ES feuilles de la *victoria regia*, une plante aquatique des pays chauds, n'a pas moins de cinq à six pieds de diamètre; elles sont rondes et ornées d'un ourlet de quatre à six pouces de haut.

Un enfant qui s'assiérait sur une de ces feuilles flotterait sur l'eau comme un oiseau qui se poserait sur une feuille de nénuphar pourrait y flotter.

La *victoria regia* n'est pas moins remarquable par ses fleurs: elles ont jusqu'à un pied de diamètre et leur corolle est composée de plusieurs centaines de pétales.

— o —

## POUR PROTEGER LE FER CONTRE LA ROUILLE

Pour protéger le fer forgé et les les objets en fer forgé contre la rouille et ses ravages, il faut passer à leur surface une peinture noire protégeant bien ce métal. On se trouvera bien de composer cette peinture avec, par exemple, une livre et demie de bon noir d'ivoire et un peu moins d'une peinte de térébenthine. On mélangera bien la préparation en la broyant autant qu'il sera possible, de façon qu'elle soit tout à fait homogène. On ajoutera ensuite au mélange environ une chopine de vernis à l'or-couleur, que l'on trouve chez un marchand de produits chimiques; et l'on complètera avec un peu moins d'une pinte de térébenthine. Pour enduire les objets en fer forgé, le mieux serait de les tremper directement dans cette préparation: si on ne peut les tremper, il faut tout au moins les enduire minutieusement dans toutes leurs parties de cette peinture à l'aide d'un chiffon.

— o —

## UNE PLUME HISTORIQUE



Pour manifester leur joie de voir que Monsieur Clémenceau, le premier ministre de France, avait échappé à la tentative d'assassinat dont il avait été victime, les fillettes des écoles de France décidèrent de se cotiser et d'offrir des fleurs au vieux *tigre*. Mais les fillettes des écoles furent tellement généreuses que la collecte fut assez forte pour offrir, à la place des fleurs, une magnifique plume avec laquelle le premier ministre vient de signer le traité de paix, qui tout en mettant fin à la guerre restituait à la France ses chères provinces de l'Alsace et de la Lorraine, que les reîtres Allemands lui avait enlevé en 1870.

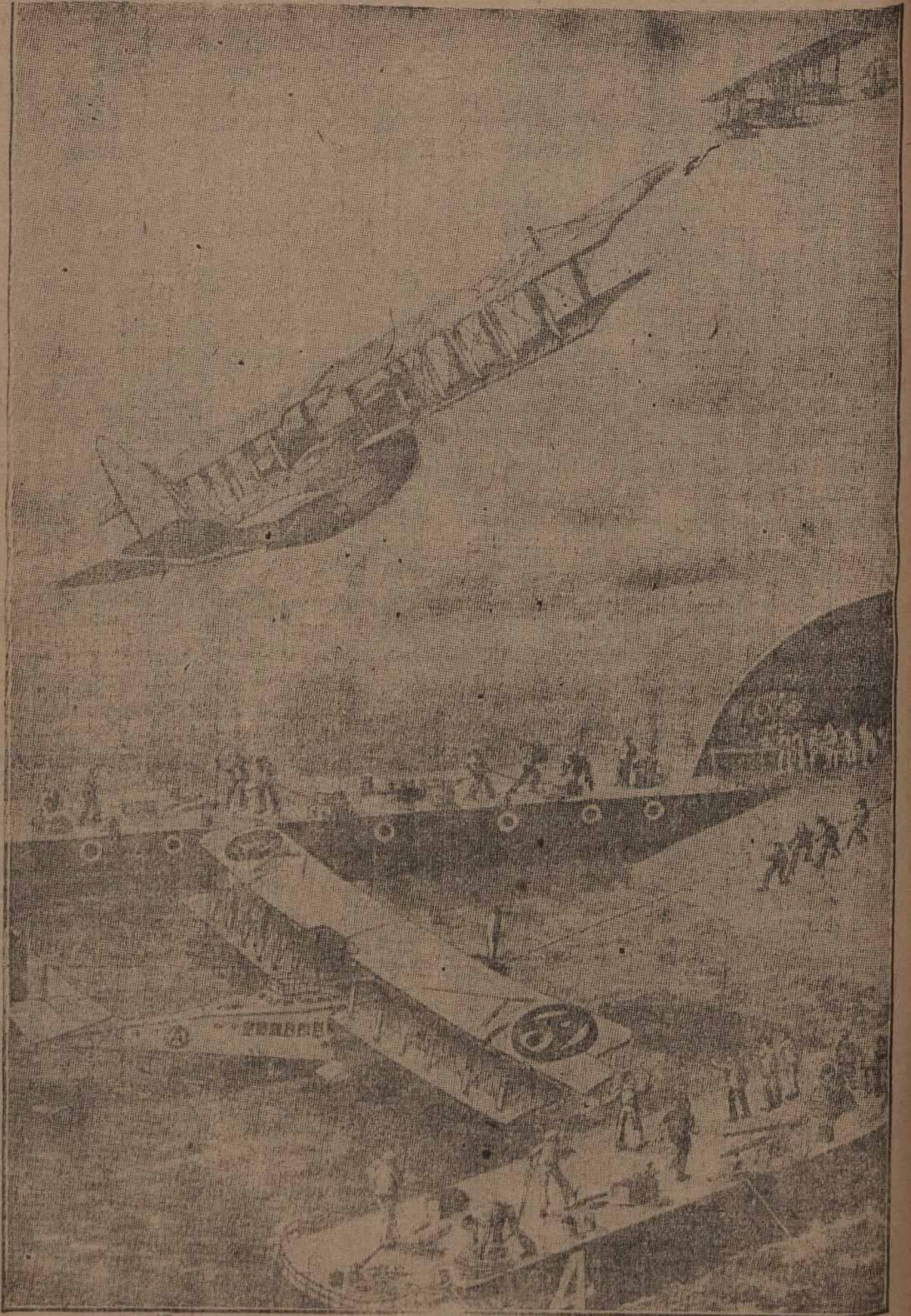
La présentation de cette plume a donné lieu à une fête touchante et le premier ministre a embrassé sur les deux joues la fillette qui, au nom de ses compagnes, la lui présentait.

Cette plume historique est faite d'or et d'émail, le petit bout est surmonté d'un coq gaulois chantant victoire.

Elle est considérée comme un chef-d'oeuvre d'orfèvrerie.

Du reste cette plume n'est pas la seule dont se servira le premier ministre de France pour signer les différents traités où il est appelé à apposer sa signature, et plusieurs autres données par des amis ou des associations serviront également à signer les autres traités avec les autres puissances ennemies.

— o —





## Pour assurer la traversée océanique par la voie des airs

### Une chaîne d'aéro dromes flottants

Nous avons dernièrement parlé de l'exploit merveilleux de la traversée rapide de l'océan par la voie des airs, et en face d'un tel succès, il ne fait plus de doute pour personne que ce nouveau mode de voyager est sur le point d'être reconnu et recommandé officiellement par toutes les grandes nations progressistes. Mais comme cette traversée, de l'immensité continuera d'offrir des dangers aux hardis navigateurs de l'air, il faudra songer à établir, à certains points connus de l'océan, des moyens de protection, des garages de refuge ou des ateliers flottants pour les énormes et fantastiques oiseaux mécaniques ou hydro-avions. Ces garages flottants ou ateliers de réparation en cours de route, s'ils ne sont pas nécessaires aux transatlantiques actuels, seront de toute nécessité pour les navires de l'air de l'avenir.

Un navire ordinaire, une fois chargé, doit compter sur son efficacité à tenir la mer, en tout temps, pour effectuer sa traversée. S'il lui arrive un accident sérieux il ne lui reste plus qu'à demander un secours immédiat par la télégraphie sans fil, ou à couler, si l'accident n'est pas réparable; mais il ne saurait compter rencontrer des cales sèches, des chantiers maritimes ou de réparations en plein océan.

Mais, il est non seulement utile et nécessaire d'installer de tels garages de réparations en plein océan pour les aéroplanes, que c'est une des précautions auxquelles ont déjà songé les grands esprits

inventeurs du siècle. Si l'aviateur apprend, à l'aide du télégraphe sans fil qu'il court au-devant d'une forte tempête atmosphérique, rien de l'empêche de songer immédiatement à aller se mettre à l'abri dans un des garages flottants permanents, soit en allant de l'avant, soit en faisant machine en arrière, puisqu'il sait où ils se trouvent situés, et puisque sa rapidité possible est supérieure à celle des plus forts ouragans connus.

À son arrivée à ces garages de sécurité et de réparation, il sera reçu et solidement amarré par toute une équipe d'ouvriers stylés à la manoeuvre. La même ressource lui sera offerte s'il s'aperçoit que ses moteurs ou son mécanisme sont défectueux. En admettant qu'il soit obligé de descendre à la mer avant d'avoir pu atteindre la station de refuge, rien ne l'empêchera d'expédier un message sans fil d'alarme, alors qu'on enverra à son secours un autre hydroplan ou des remorqueurs. On pourra le réparer sur place ou le traîner au garage, mais on pourra toujours porter secours aux passagers.

Il suffirait d'avoir une ligne de quelques-uns de ces garages flottants munis de tout l'outillage nécessaire de réparations, entre l'Amérique et l'Europe, pour rendre la navigation aérienne presque aussi sûre que la navigation océanique, si lente comparée à la navigation aérienne.

Chacun de ces garages, selon que le fait voir notre vignette, devrait avoir la forme d'un immense fer à cheval, avec au centre

un abri suffisant pour au moins un hydroplan. D'autre part, les côtés agiraient comme brise-lames et d'autres hydroplan pourraient aussi trouver un refuge assuré, bien qu'à découvert, dans l'écartement du fer à cheval, qui, naturellement sera insubmersible et peuplé par toute une équipe d'ouvriers experts.

Ces énormes garages, au milieu de l'océan, malgré leur immensité et leurs puissantes ancrés, au milieu d'une tempête pourraient être entraînés à la dérive, mais on a tourné la difficulté au moyen d'engins à vapeur qui les ramèneraient à leur endroit fixe, une fois la tempête terminée. Rien n'empêcherait que ces garages, dans des cas absolument sérieux, ne se transportassent eux-mêmes sur les lieux de l'accident à l'hydro avion. Avec la télégraphie sans fil il serait facile de les localiser, même pour les aviateurs ou les autres garages océaniques placés en avant ou en arrière.

— o —

## BRONZAGE DU PLÂTRE, DU BOIS ET DU CARTON

Les objets d'ornement en bois, en carton et en plâtre, ces derniers surtout, perdent assez promptement leur aspect neuf et propre, à moins qu'ils ne soient conservés sous des cloches de verre, ce qui n'est pas toujours possible. La poussière s'attache à leur surface, les rend ternes et sales, et leur ôte leur valeur pour la décoration des lieux habités. On obvie à cet inconvénient par le bronzage pratiqué de la manière suivante.

Dans une solution faible de colle-forte, on incorpore, par parties égales, du bleu de Prusse, de l'ocre jaune et du noir de fumée, en quantité suffisante pour en former un enduit d'une bonne consistance; on passe d'abord trois couches de cet enduit sur l'objet qui doit être bronzé.

Avant que la dernière couche soit complètement sèche, on applique avec un pin-

ceau, sur toutes les parties saillantes de chaque objet, une petite quantité de poudre d'or *nursif*, composition d'un prix peu élevé, qui donne aux vives arêtes des objets bronzés un aspect analogue à celui des pièces de vrai bronze, polies par le frottement.

Ce mode de bronzage n'est applicable qu'aux objets placés sur l'appui d'une cheminée, sur une étagère ou une console à l'intérieur d'un appartement habité, par conséquent à l'abri de l'humidité.

Si l'on s'agit de bronzer des objets du même genre plus ou moins exposés au contact de l'air humide, on se sert à cet effet de la composition suivante.

On passe sur les objets à bronzer deux couches de rouge d'Angleterre broyé avec de l'huile de lin; sur la seconde couche, lorsqu'elle est suffisamment sèche, on passe une couche de vernis à la gomme laque préparée à l'esprit-de-vin.

Avant que ce vernis soit tout à fait sec, on en repasse les vives arêtes avec un pinceau chargé d'or *nursif*.

L'humidité prolongée et même la pluie sont sans action sur cet enduit.

— o —

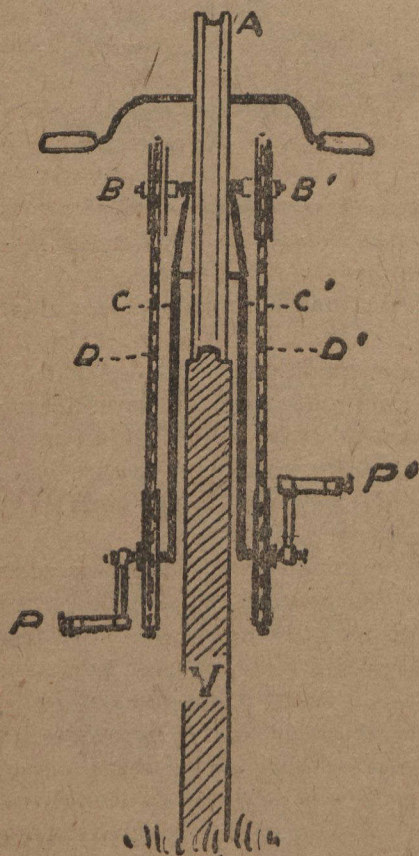
## PRATIQUE DANGEREUSE

C'est un préjugé assez généralement répandu qu'il suffit, pour cicatriser une coupure, d'y appliquer une toile d'araignée. Or, beaucoup d'araignées sont venimeuses, sans compter que leurs toiles retiennent toutes sortes de poussière plus ou moins nuisibles, aussi, arrive-t-il souvent à ceux qui font usage de ce prétendu remède, que la coupure qu'il voulait guérir s'enflamme et devient douloureuse.

Le plus sûr, lorsqu'on s'est coupé, est de faire saigner la plaie, pour que le sang entraîne avec lui les impuretés que le couteau a pu y déposer; trempez ensuite votre doigt dans de l'eau légèrement salée, et appliquez sur la coupure un morceau d'amadou fixé par un linge fin et bien propre.

## CHEMINS DE FER POUR BICYCLETTES

On vient de construire, aux Etats-Unis, un chemin de fer pour les bicyclistcs. La voie est formée par un rail qui court sur une série de poteaux de la hauteur de trois pieds environ. C'est sur cette voie qu'il s'agissait de placer un vélocipède, en écartant toute possibilité de chute.



*V.* poteau. — *A.* roue à gorge s'emboîtant sur le rail. — *B.* pignons. — *C.* fourches. — *D.* chaînes. — *P.* pédales.

Le problème a été résolu en adoptant une bicyclette tout à fait spéciale. Ailleurs que pour le chemin de fer en question, elle ne serait d'aucune utilité. Munie de deux roues inégales, son cadre s'emboîte sur la charpente porte-rail. Les jantes des roues

non caoutchoutées sont constituées par une bande de fer demi-ronde à gorge s'emboîtant sur le rail et suffisamment creuse pour éviter les déraillements.

La plus curieuse caractéristique de cette machine est qu'elle est munie de deux chaînes, une pour chaque pédale. Les poteaux de bois soutenant, d'espace en espace, la voie aérienne interdisant le pédalier unique des bicyclettes ordinaires, on a adopté deux pédaliers indépendants, un pour la jambe droite, l'autre pour la gauche. Nous accompagnons notre dessin principal d'un petit croquis, qui permettra de bien se rendre compte de la façon dont la bicyclette est à cheval sur le rail.

Ces pédaliers s'enfourchant donc, à droite et à gauche de la charpente, communiquent chacun par leur chaîne avec la roue d'avant qui est motrice. En ré-



*La bicyclette sur rail.*

glant les deux pignons d'avant, on a seulement disposé le mécanisme de manière à synchroniser les mouvements du cycliste de la façon normale, c'est-à-dire que, tandis qu'une pédale est en haut, l'autre se

trouve en bas. La direction est en quelque sorte inutile, la roue directrice n'a qu'un jeu limité.

Parallèlement à la voie est construite une autre voie de manière à constituer deux pistons, l'une pour aller l'autre pour le retour. Le trafic peu important ne suffisant pas à permettre d'établir un tramway, on a donc recours, dans l'Etat du New-Jersey, entre Mount Molly et Smithfield, à ce chemin de fer à pédales. Toute personne peut l'emprunter moyennant une faible rétribution. Le parcours est divisé en sections. C'est dans ces sections que l'on trouve les bicyclettes, pour les abandonner quand on est rendu à destination. Les agents de la compagnie suffisent à ramener à leur point de départ, les cycles abandonnés.

— o —

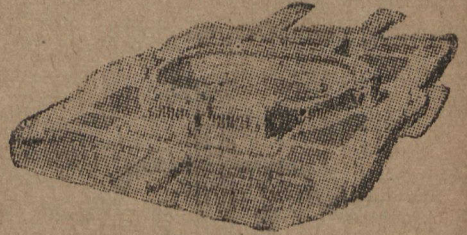
## PLUS VASTE QUE L'ANTIQUE COLLISEE DES CESARS ROMAINS

Le plus grand local pour spectacles que nous avons à Montréal, c'est le théâtre Loew's, encore qu'il ne contienne que 3,000 personnes et ne soit qu'une salle ordinaire de cinéma. Nous pourrions ajouter qu'une telle pénurie de vaste enceinte dans la métropole est plutôt une chose honteuse.

A tout événement, comme nous sommes loin de l'antique Collisée romain et de son immense amphithéâtre d'une capacité de 80,000 spectateurs! New-York a son fameux Hippodrome avec une capacité de dix mille spectateurs; mais depuis la dernière guerre, nous avons appris à faire vaste, et les difficultés initiales ne nous découragent plus.

C'est ainsi qu'à Chicago, l'on projette de construire en plein air, un collisée moderne d'une capacité assise de 100,000 spectateurs, et dont le prix de construction reviendra à environ \$10,000,000. La vignette que nous reproduisons ci-dessous n'en donne qu'une bien faible idée.

Tout de même, c'est là un placement fort avantageux, puisque toutes les métropoles sont appelées à recevoir des spectacles capables d'attirer toute une population se souvenant encore du fameux *Panem et circenses* des anciens.



*L'immense stadium de 1000,000 spectateurs dont on projette la construction à Chicago.*

De ce stadium on veut faire un énorme

monument à la mémoire des soldats morts au champ d'honneur. Cette idée est excellente et devrait être adoptée par les promoteurs du monument qu'on songe à élever à la mémoire de nos héros canadiens tombés en terre française.

Les arches de ce monument auront 90 pieds de hauteur et l'amphithéâtre devra contenir 100,000 spectateurs à découvert, tandis qu'à l'intérieur de la façade, des milliers d'autres pourront profiter de spectacles d'intérieur. L'arène est immense, et le coût de cette gigantesque souscription sera défrayé par une souscription populaire parmi tout le peuple américain.

— o —

Pour rendre brillant l'argent. On rendra aux couverts leur éclat primitif à l'aide de ce simple procédé. Faites une solution d'hyposulfite de soude à quatre dixièmes, trempez-y un linge quelconque et frottez vigoureusement la pièce à nettoyer. En quelques instant elle redeviendra très brillante.

**POUR AVOIR UN BEAU TEINT !**

PERSONNES PALES ET DEBILES; VOICI LE TONIQUE PUISSANT, RAPIDE ET  
SUR CE QUE VOUS CHERCHEZ DEPUIS SI LONGTEMPS:

**ARSENO - KOLA**

est souverain dans tous les cas d'Anémie, Neurasthénie, Insomnie, débilité générale et dans toutes les maladies débilitantes et nerveuses. C'est le tonique idéal pour les personnes ayant souffert d'Influenza ou Grippe Espagnole.

Arseno-Kola active la digestion, stimule l'appétit, et possède cette propriété particulière de donner ce

**TEINT CLAIR ET PUR**

que seules possèdent les personnes en santé.

Chaque flacon est suffisant pour un mois de traitement et se vend \$1.25 dans toutes les bonnes pharmacies.

Exigez-le, et si votre pharmacien ne l'a pas, écrivez aux fabricants qui vous l'expédieront franco sur réception du prix.

**LABORATOIRE INTERNATIONAL**

CASIER POSTAL, 19,

ST-HENRI, MONTREAL.

N. B.—Flacon échantillon envoyé franco sur réception de 25 centins.

Dépôt: Pharmacie L. Senay, 350 rue Delisle, Montréal.

**GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS**  
**EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE**  
**: : EN 25 JOURS GRACE AU : :**  
**REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL**



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

**Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL**

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

**Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours**

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

**Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE**

DÉPARTEMENT 2. — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

LE MOIS PROCHAIN, NOUS PUBLIRONS  
dans

# LA REVUE POPULAIRE

UN GRAND ROMAN D'ACTUALITE,  
SENTIMENTAL, DRAMATIQUE ET TRES MOUVEMENTE :

## LA GRANDE EPREUVE

Par M. DESCHAMPS

---

C'est un émouvant conflit entre le devoir et l'amour; l'intrigue, pleine de complications dramatiques inattendues, met à jour les souffrances de deux coeurs altérés de pure tendresse et séparés par de cruels évènements. La conclusion en est consolante et sereine.

Ne manquez donc pas ce numéro qui, en plus du grand roman dont il s'agit, vous donnera une énorme quantité d'articles les plus divers avec de nombreuses illustrations.

---

15 CENTS  
LE NUMERO  
CHEZ TOUS LES  
DEPOSITAIRES

RETENEZ  
D'AVANCE  
LE NUMERO  
DE NOVEMBRE

## AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit de notre jeunesse* que nous venons de sacrifier les *intérêts pécuniaires de la Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS

Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompé d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



### EXAMEN DES YEUX

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT  
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville  
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

## Chacun a sa manière :

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises ont augmenté sans cesse et l'on se demandait anxieusement où cela s'arrêterait.

**"LE SAMEDI"** augmente aussi, mais pas de la même façon....

Il a augmenté le nombre de ses pages, la variété de ses départements; depuis quelque temps déjà, il publie deux feuillets au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle a augmenté aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais.

**"LE SAMEDI"**, véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est intéressant, instructif, amusant et *strictement moral*.

Parce que pour la très modique somme de 7 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles, ainsi que des conseils aux automobilistes.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 7 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

Montréal, pour \$3.50 par an ou \$1.75 pour six mois.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier Bessette & Cie, 131 rue Cadieux,





## LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

## L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX: \$1.25 la bouteille.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

## PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX

180 rue Ste-Catherine Est  
Tel. Est 3208

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve  
Lasalle 1664



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

## COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée, qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimalt, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,  
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 8 janvier 1918.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

MAGAZINE POUR TOUS LES MEMBRES  
DE LA FAMILLE

# LE PANORAMA

PARAIT CE MOIS-CI POUR LA PREMIERE FOIS

Imprimé sur beau papier papier, grand format, il a Soixante et quatre pages dont la plus grande partie est consacrée aux

## VUES ANIMEES

Il contient :

Quatre Scenarios sous forme de nouvelle;

Des Interviews d'Etoiles du Cinéma;

Une grande quantité d'articles illustrés sur les acteurs et actrices des Grandes Compagnies.

D'autres articles sur des sujets intéressants tels que "Le Baiser au Théâtre";

Une foule de renseignements sur la vie des acteurs et des actrices célèbres;

Un beau roman à suivre;

Des départements spéciaux (comiques, féminins, pour les enfants, etc.);

De superbes photos d'artistes et quantités d'autres illustrations.

Et ce splendide magazine, malgré les frais énormes qu'il représente, ne coûte que **20 cents seulement.**

**DEMANDEZ IMMEDIATEMENT VOTRE NUMERO  
COUPON D'ABONNEMENT**

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$2.40 pour 1<sup>er</sup> an ou \$1.20 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom .....

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue .....

Localité .....

Adressez comme suit :

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

# POURQUOI DEVEZ-VOUS LIRE LE SAMEDI ?

## PARCE QUE :

chaque semaine il publie treize pages d'un magnifique roman;

## PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires sentimentales ou dramatiques complètement inédites;

## PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième feuilleton, genre détective et très mouvementé, des articles d'actualité, des notes instructives, quantité d'historiettes et de mots amusants;

## PARCE QUE :

le tout est illustré de nombreuses gravures;

## PARCE QUE :

pour le modique prix de 7 cents, il donne **au moins quarante pages**, grand format et qu'il est un véritable modèle de bon marché.

**SI VOUS NE LE CONNAISSEZ PAS ENCORE, ESSAYEZ-  
EN UN NUMERO ET VOUS SEREZ CONVAINCU.**

**Le LAIT**  
Condensé

# Borden's EAGLE BRAND

**LE SOUPER DE BÉBÉ  
EST PRET !!**

Préparé facilement avec du lait de vaches frais, de choix, de haute qualité,

## BORDEN EAGLE

Après le lait naturel, c'est celui que bébé préfère. Il dormira bien parce que cet aliment se digère facilement. Il profitera avec ce lait, deviendra robuste et en santé.

La marque Eagle est reconnue comme la meilleure de toutes les nourritures de l'enfant, depuis soixante ans. C'est la même qualité aujourd'hui qu'autrefois; examiné dans les laboratoires et garanti pour sa pureté.

Désirable particulièrement pendant les canicules.

Chez tous les pharmaciens et épiciers.

Borden Milk Co., Limited  
Montréal.

